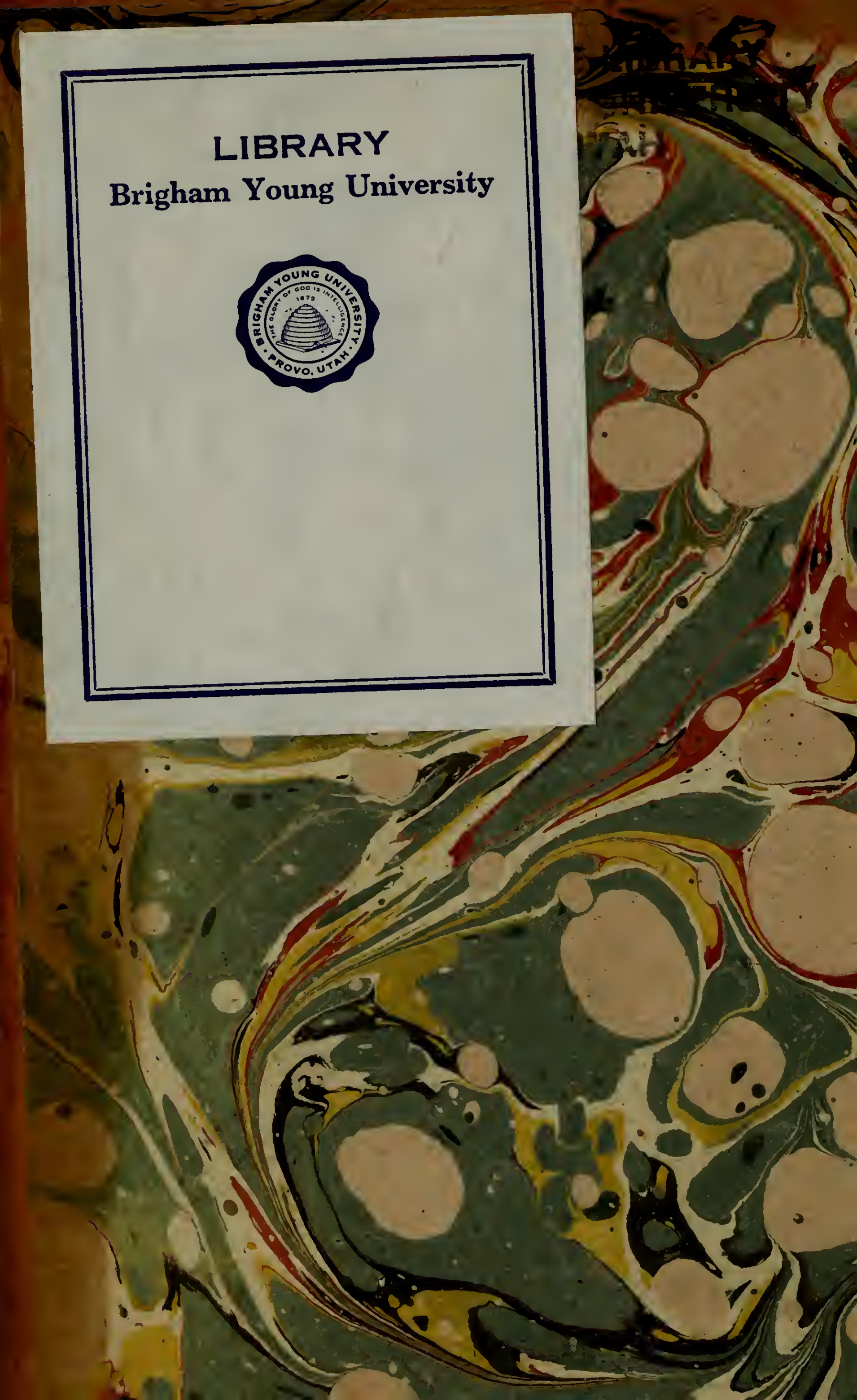
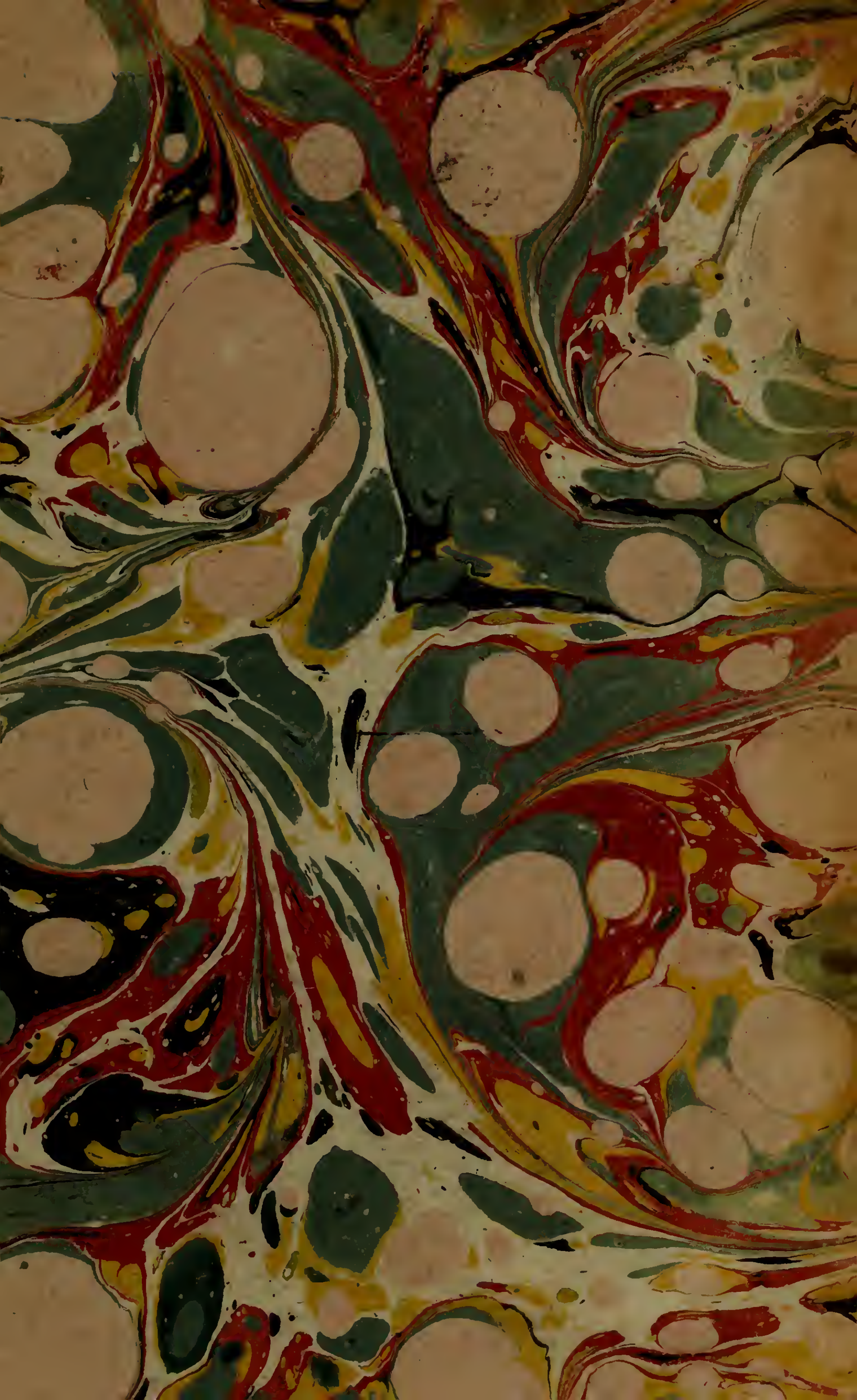
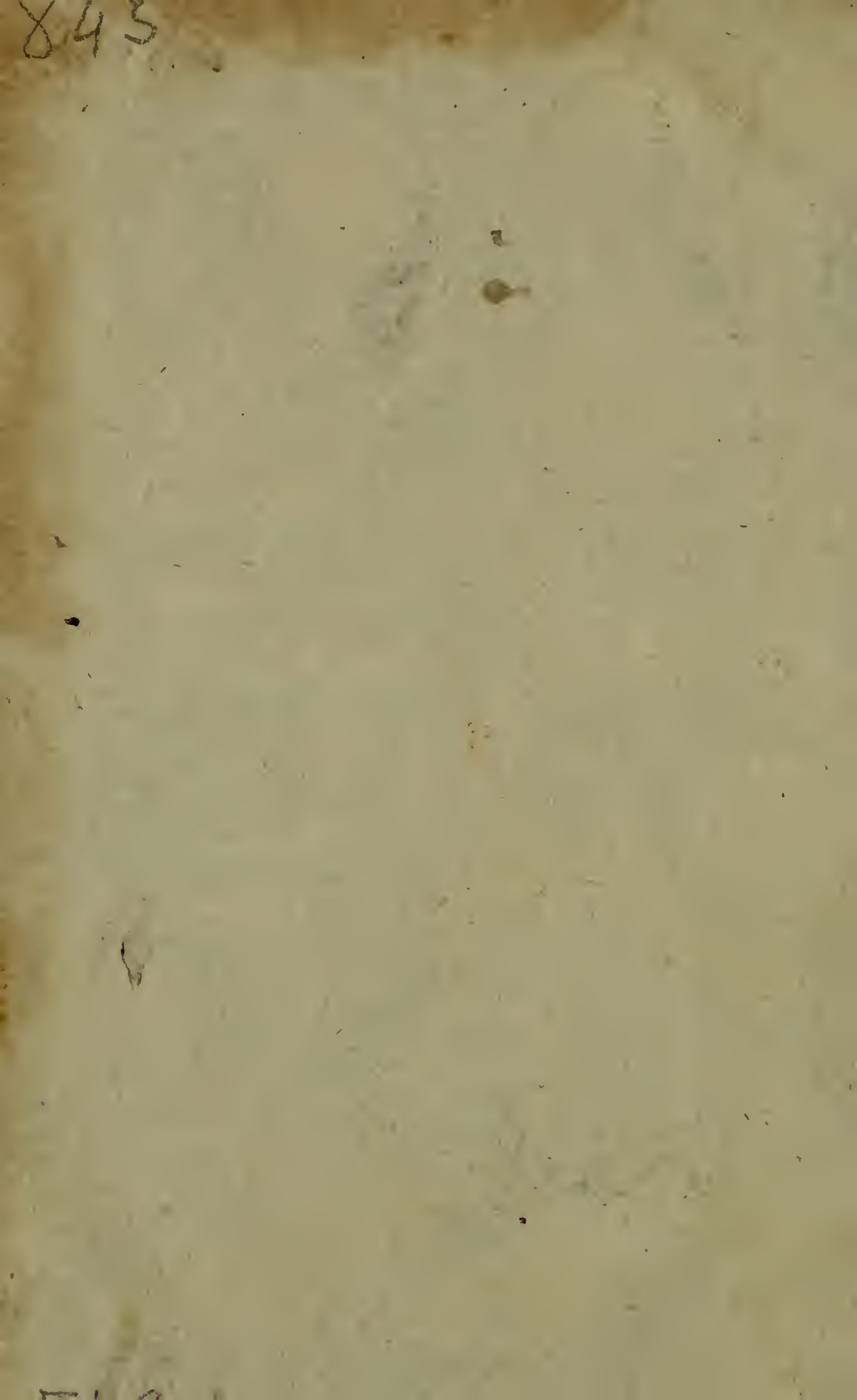



LIBRARY
Brigham Young University
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
THE GLORY OF GOD IS INTELLIGENCE
1875
PROVO, UTAH




843

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIEME.

ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE,

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec autant de confiance que de respect, que j'ose mettre aux pieds de mon auguste Grand-Maître la Traduction exacte du célèbre Poëme

de l'Arioste, précédée de l'Extrait de ceux du Boyardo & du Berni; c'est au grand PRINCE *qui s'occupe avec succès à conserver dans la Noblesse Françoise l'ancien esprit de la Chevalerie, qu'il m'est bien honorable & bien cher de dédier ce foible ouvrage de ma vieillesse.*

La permission que vous me donnez de vous l'offrir, MONSEIGNEUR, *est une suite de la protection dont la feue* REINE, *Monseigneur* LE DAUPHIN *& le* ROI DE POLOGNE *m'ont honoré pendant une longue suite d'années. Admis dans leur société intime, Monseigneur le Dauphin me fit admirer dès son enfance un génie élevé dont la lumière s'étendoit sur toutes les connoissances; les saisissant avec rapidité, son ima-*

gination féconde & brillante se soumettoit cependant aux sages loix de la discussion: une étude immense, un goût exquis, une justice éclairée, le flambeau de la Religion, celui de la sagesse, le rendirent de bonne heure bien supérieur à ceux qu'il admettoit près de lui. Nous n'eussions jamais osé lui parler qu'avec timidité, si la bonté, la gaieté, les charmes répandus dans sa conversation n'eussent rassuré, n'eussent attaché notre cœur autant qu'il se soumettoit notre esprit.

Ah! MONSEIGNEUR, *vous avez adouci l'amertume des larmes que, jusqu'à mon dernier soupir, je verserai sur son tombeau! Le Protecteur que j'adorois renaît pour la France dans ses augustes Fils; je viens de peindre ce que nous admirons en vous,*

ce que vous nous faites respecter & aimer, en rappellant la mémoire de votre auguste Père; vos bienfaits, MONSEIGNEUR, *votre protection sont le soutien & la consolation des derniers jours de son ancien serviteur: c'est à ses mânes sacrés, c'est au digne Fils de ce grand Prince, qu'accablé par les regrets & par les ans, mes mains tremblantes osent offrir cette Traduction dont il n'eût point dédaigné l'hommage.*

Je suis, avec le plus profond respect,

DE MONSEIGNEUR,

Le très-humble, très-obéissant & très-attaché Serviteur,

LE COMTE DE TRESSAN,

Lieutenant Général des Armées du Roi, & Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

PLUSIEURS perſonnes, dont le pouvoir eſt abſolu ſur mon eſprit & ſur mon cœur, ſe ſont réunies pour me faire entreprendre la Traduction de l'*Orlando Furioſo.* Je ſens combien il eſt téméraire (& ſurtout à mon âge) d'eſſayer de rendre en proſe françoiſe un Poëme ſublime & charmant. L'Arioſte également harmonieux & fécond, laiſſe voler ſa brillante imagination, embraſſe tous les genres, ſaiſit tout ce qui l'amuſe, & varie tous ſes chants, depuis l'héroïſme d'*Homère* juſqu'à la plus folle des plaiſanteries de Lucien.

On courroit riſque de tomber dans bien des écueils & quelquefois dans une triſte

monotonie, si l'on s'attachoit à faire une version littérale, & si l'on ne se permettoit pas même de supprimer quelquefois ce qu'il est facile de voir que le Poëte n'a placé que pour remplir le cadre de l'espèce de strophe à laquelle il s'est assujetti.

Je crois n'avoir pas besoin de m'excuser sur ce que je me suis écarté, pendant peu de momens, de mon Auteur dans la Traduction de quelques passages que le célèbre Métastase, toujours noble & modeste, ne se permettroit pas de nos jours.

Ceux qui prétendroient trouver une version scrupuleusement exacte dans ce que je vais essayer d'écrire, feront très-bien de me condamner d'avance: je les avertis moi-même que je ne prétends qu'à faire une Traduction approchante, s'il m'est possible, de ce Poëme divin, & d'en être avoué par des Italiens qui connoîtront le ton & l'esprit de la langue françoise.

Peut-être quelques Critiques rigoureux trouveront-ils encore que ma prétention eſt trop forte en me ſervant du mot de *Traduction*; mais je ne diſputerai pas contre eux.

C'eſt uniquement pour vous que j'écris, (dirai-je comme mon Auteur,) Hommes d'un goût éclairé! Femmes aimables & ſpirituelles! vous qui m'ordonnez de vous préſenter en françois l'*Orlando Furioſo*; vous qui jugerez (d'après les Muſes & les Grâces,) le foible ouvrage d'un Vieillard! Mais je dois auparavant vous rendre compte de la marche que j'ai cru devoir ſuivre pour ne pas m'écarter de celle de mon Auteur, & je vais m'expliquer devant vous ſur ce que j'entends (bien ou mal) par le mot *traduire*.

J'imagine donc que traduire un ouvrage, & ſur-tout le Poëme d'un Auteur tel que l'Arioſte, c'eſt s'élever & s'attacher autant qu'il eſt poſſible, à ſaiſir ſon ton, à s'imprégner de

ſon génie, à ſuivre la marche de ſes idées; c'eſt faire tous ſes efforts pour faire paſſer d'une langue à l'autre le vrai ſens de l'Auteur & le caractère de ſon ouvrage. Je ne ſens que trop, que pour répondre à cette idée, il faudroit rendre énergie pour énergie, ſentiment pour ſentiment, fleurs pour fleurs, & gaité pour gaité: je ſuis bien loin d'atteindre à cette perfection, & je ſerai toujours bien au-deſſous du Poëte Ferrarois; mais du moins j'oſe eſpérer que les Gens éclairés d'Italie, ainſi que ceux de France, auxquels la Langue Italienne eſt familière, me ſçauront quelque gré de ne m'être jamais écarté du véritable ſens de mon Auteur; ils auront la juſtice de ne pas exiger de moi qu'une proſe françoiſe atteigne à l'élévation, à l'harmonie, aux charmes de la poëſie Italienne; ils retrouveront les mêmes images, & lorſqu'ils les verront décolorées dans ma copie, ils me plaindront de n'avoir pu charger ma palette des brillantes cou-

leurs qu'un Raphaël, un Titien, un Corrége ſavoit broyer & préparer pour la ſienne.

J'oſe eſpérer auſſi que ceux de mes Compatriotes, qui ne connoiſſent pas encore les charmes de la poëſie Italienne, auront une idée plus approchante de l'*Orlando Furioſo*, que celle qu'ils s'en ſont formée juſqu'à ce jour, & c'eſt un moyen de les animer à ſe mettre en état de lire ce Poëme charmant dans ſa langue.

Toutes les diſcuſſions dont je pourrois rendre compte au ſujet de l'*Orlando Furioſo*; toutes celles que je pourrois faire moi-même, me paroiſſent inutiles & décidées par un ſeul fait: tout homme d'eſprit & de goût, qui lit ce Poëme depuis ſon exiſtence, le relit en y trouvant de nouveaux charmes, & il ne le quitte jamais ſans l'eſpérance & le déſir de le relire encore.

AVERTISSEMENT.

*Il est absolument nécessaire pour avoir l'intelligence de l'*Orlando Furioso*, de connoître un peu les ouvrages des Poëtes & des Romanciers qui parlent de Roland. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer les Lecteurs aux deux Tomes de la* Bibliothèque des Romans des mois de Novembre & Décembre 1777. *Ils y trouveront l'Extrait de plusieurs Auteurs qui célèbrent les exploits de ce fameux Comte d'Angers, neveu de Charlemagne, qu'ils disent être fils de Milon, Comte d'Aglante, & de Berthe, sœur de cet Empereur.*

*Le plus singulier des ouvrages qui précèdent l'*Orlando Innamorato *de Mathieu-Marie Boyardo, Comte de Scandiano, c'est le Poëme de Ludovico Pulci, intitulé* il

Morgante. *L'extrait que l'on trouve de cet ouvrage dans le tome du mois de Novembre, que nous venons de citer, eſt plein de cette érudition également agréable & sûre qui ſemble ſe cacher ſous les fleurs dans les extraits du Pulci, du Boyardo, du Berni & de l'Arioſte. Nous déſirons que les Lecteurs de cette Traduction exacte de l'*Orlando *ayent recours à l'ouvrage qui peut le mieux les éclairer & leur plaire; il en coûte cher à mon cœur de n'oſer rendre un hommage public à l'Auteur de ces Extraits, pour lequel je partage la reconnoiſſance que lui doit le Public.*

Nous nous croyons cependant obligés de donner une légère idée des derniers Poëtes Italiens qui chantèrent les exploits de ROLAND, *de* RENAUD *& de* ROGER, *à ceux qui ne ſeront pas à portée de lire tout ce que l'aimable & ſavant Auteur des Extraits, que je viens de citer, a raſſemblé ſur ce ſujet.*

Le Poëme de l'Arioſte ſemble n'être

qu'une ſuite de celui du Boyardo; le beau génie du premier Auteur paroît s'être captivé d'abord à ſuivre la marche & les idées du ſecond: mais bientôt prenant un vol plus rapide, il s'élève au-deſſus de ſon ſujet, & ſa fertile & brillante imagination répand ſur tout ſon ouvrage une nobleſſe, une variété & des beautés bien ſupérieures à celles du Boyardo *; *il paroît auſſi que ce n'eſt qu'au projet de traduire l'*Orlando Furioſo, *que nous devons la Traduction libre que l'ingénieux M. le Sage a faite de l'*Orlando Innamorato, *qu'il étoit abſolument néceſſaire d'avoir lu pour avoir l'intelligence du Poëme de l'Arioſte, & connoître les perſonnages qu'il y met en action.*

Mathieu-Marie Boyardo, Comte de

---

* Un grand Prince que le reſpect m'empêche de nommer, m'a fait l'honneur de me dire à ce ſujet: » Toutes les continuations qu'on a faites des ouvrages » renommés, ont paru toujours plus foibles que le » commencement, & j'en admire d'autant plus la ſupé» riorité de l'ORLANDO FURIOSO, ſur l'ORLANDO » INNAMORATO. « *Note du Traducteur.*

*Scandiano, mort Gouverneur de Reggio, étoit ſavant pour ſon ſiècle: il aimoit la poëſie; & le goût dominant de ſon tems pour les Romans de Chevalerie ſe joignant à celui qu'il avoit pour les ouvrages des Anciens, il ſe crut l'acquit & les talens néceſſaire pour compoſer un Poëme d'un genre mixte entre le merveilleux qui régne dans l'Iliade & l'Énéïde, & l'exagération qui domine dans la narration des anciens Romans: ce Poëte avoit trop préſumé de ſes forces & de la durée de ſes jours: il mourut en laiſſant ſon ouvrvge très-imparfait. Un Vénitien, nommé Nicolas Agoſtini, entreprit d'achever l'*Orlando Innamorato*; il ajouta trois chants très-inférieurs aux premiers, & donna l'édition de ce Poëme telle qu'il l'avoit préparée.*

*Franceſco Berni crut avoir les mêmes droits qu'Agoſtini à s'emparer de l'*Orlando Innamorato*: il retoucha tout le Poëme, tel qu'il étoit alors; il y joignit ſa propre invention, & l'embellit par des vers bien*

plus élégans & plus harmonieux que ceux d'Agostini; mais ce Poëte se livrant trop à la bouffonnerie licencieuse & souvent du plus mauvais ton, qu'il avoit portée dans ses autres ouvrages, au point d'avoir donné son nom aux Poësies burlesques qui parurent après lui, s'éloigna souvent de la manière & du ton noble du Boyardo.

Cependant, les Italiens ont presque tous donné la préférence au travail du Berni sur celui d'Agostini; son imagination souvent gaie jusqu'à la folie, la finesse & l'agrément de son expression, & sur-tout l'harmonie, caractère de la poësie, aussi nécessaire qu'il est sublime, ont constaté sa supériorité sur le Poëte Vénitien.

C'est l'ouvrage du Berni, imprimé pour la première fois en 1542, dont M. le Sage a fait une Traduction libre & fort abrégée; c'est le même qu'on a réimprimé en 1778 dans sa langue maternelle. L'Arioste étoit trop supérieur aux Poëtes dont je viens de parler pour s'abaisser à retoucher l'ouvrage du

*Boyardo. On pourroit imaginer différens motifs au parti qu'il prit de ne donner son Poëme que comme une suite de l'*Orlando Innamorato; *peut-être fut-il bien aise de montrer combien il pouvoit s'élever au-dessus de tous ceux qui l'avoient précédé; peut-être crut-il plaire à son siècle en donnant un nouvel éclat à l'espèce de poësie a laquelle le Pulci & le Boyardo l'avoient accoutumé; peut-être aussi fut-il entraîné par le desir qu'il avoit de plaire à ses Maîtres; & quoique l'illustre Maison d'Est n'eût pas besoin de mêler une fable à la splendeur & à l'antiquité de son origine, l'Arioste crut en augmenter le lustre en la faisant descendre de Roger & de Bradamante, & par conséquent d'Hector & des anciens Rois de Phrygie.*

Après avoir fait connoître les Auteurs & les ouvrages antérieurs ou contemporains de l'Arioste, nous devons à nos Lecteurs de leur donner une idée préliminaire de la naissance, des emplois & du caractère du

grand Poëte dont nous avons traduit l'ouvrage. La vie de tous ceux qui portent l'excellence dans leur art eſt toujours intéreſſante ; la fiction fut trop embellie par l'Arioſte, il contribua trop à perfectionner le goût en Europe, pour que nous n'aimions pas à connoître l'Auteur qui nous en donna les plus charmantes leçons.



ABRÉGÉ



ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE L'ARIOSTE,
EXTRAITE
De Simon Fornari, de l'Abbé Pezana, &c.

LUDOVICO ARIOSTO naquit d'un sang illustre en Italie: ses pères étoient sortis de Bologne pour s'établir à Ferrare cent ans avant sa naissance. Le Comte Nicolo Ariosto son père étoit Gouverneur de Reggio, & l'heureux époux de la belle Daria Malaguzza née d'une ancienne & noble maison de cette ville: dix enfans

furent le fruit de leur union; Ludovico étoit l'aîné de tous : son père étant peu riche, & connoissant les heureuses & brillantes dispositions de ce fils à devenir un homme d'un ordre supérieur, ne négligea rien pour son éducation, & pour le mettre en état d'être un jour le soutien de sa nombreuse famille.

Le beau génie de l'Arioste se développa de bonne heure; mais entraîné par l'amour de la Poësie & des Belles-Lettres, il négligea les connoissances que son père desiroit qu'il possédât. Les jeux de son enfance ressemblèrent à ceux d'Ovide : il essuya souvent les mêmes reproches, & les Muses s'emparèrent de celui qu'elles destinoient à suivre & illustrer leurs travaux. Plusieurs petites pièces qu'il composoit & qu'il jouoit avec ses frères & ses sœurs, furent le prélude de ses ouvrages; cependant la tendre amitié qui l'unit avec Pandolphe Ariosto son parent, plus âgé que lui de quelques années & versé dans la

Littérature Grecque & Latine, lui donna l'émulation d'acquérir le riche fonds qu'on voit répandu dans ſes ouvrages. Le ſçavant Grégoire de Spolette ſoutint le goût que le jeune Poëte avoit pris pour l'inſtruction, & la lui rendit facile. Déjà l'oraiſon la plus élégante que Ludovico prononça ſur les règles qu'on doit ſuivre, & l'eſprit qu'on doit apporter dans ſes études, fit connoître à la ville de Ferrare qu'elle élevoit dans ſon ſein un génie propre à l'illuſtrer; & ſon père jouiſſoit du bonheur d'entendre ſes compatriotes donner ſon fils pour modèle à leurs enfans. Lorſqu'il mourut, il laiſſa ce fils aîné peu riche & à la tête d'une nombreuſe famille.

Ce fut dans ce même tems que l'Arioſte eut auſſi le malheur de perdre ce Pandolphe Arioſto, ſon parent & ſon meilleur ami. Son déſeſpoir fut extrême; les Malaguzzi dont il étoit parent par ſa mère, l'arrachèrent à la douleur profonde

dont il étoit pénétré, l'aidèrent dans les ſoins qu'il avoit à prendre de ſa famille, & l'attachèrent au célèbre Cardinal Hyppolyte d'Eſt qui traita l'Arioſte avec la diſtinction due à ſa naiſſance & celle que méritoient ſes ſublimes talens : Hyppolite en avoit trop lui-même pour ne pas connoître le prix de ceux de l'Arioſte, & perſonne n'étoit plus perſuadé que lui que les grands Princes honorent leur vie en protégeant ceux qui ſçavent s'élever par leurs lumières & leurs dons naturels, au-deſſus d'une multitude qui ne leur eſt qu'inutile par ſon ignorance, & par l'indolence ou la dépravation de ſes mœurs. Jules Second donnoit alors à l'Europe le ſpectacle de voir un ſouverain Pontife, la tête plus ſouvent couverte d'un caſque que d'une thiare; & le Cardinal Hyppolite qui ſentoit bouillonner dans ſes veines le ſang qu'il avoit reçu de tant de Héros, ſe crut en droit de l'imiter. Hyppolite combattit ſouvent, remporta des victoires

ſignalées ſur les Vénitiens : il ſe montra l'égal de ſon frère Alphonſe Duc de Ferrare, à la tête des armées ; les frères de l'Arioſte combattirent ſouvent ſous ſes ordres avec gloire ; & Ludovico fut de même employé ſouvent par ce Prince en des négociations difficiles, & dont ce favori s'acquitta toujours avec ſuccès.

Léon X, ſucceſſeur de Jules, connut tout le mérite de l'Arioſte ; & ce Pontife, occupé comme tous les Princes de Médicis d'être le Reſtaurateur des Arts & des Lettres, envia ſouvent ce grand Poëte à la Maiſon d'Eſt à laquelle l'Arioſte étoit & fut toujours inviolablement attaché. Quelques ennemis ſecrets eſſayèrent cependant de répandre des nuages ſur la réputation de l'Arioſte, & de le troubler dans la faveur dont il avoit toujours joui près de ſes maîtres. Quelques légères ſatyres que l'Arioſte avoit faites, lorſqu'il eſſayoit les différens genres auxquels ſa Muſe devoit s'attacher, furent le vain prétexte dont ils osè-

rent ſe ſervir pour répandre ſur le caractère le plus noble & le plus loyal, le vernis de la méchanceté : ſept ou huit de ces ſatyres nous ſont reſtées avec quelques Imitations des Comédies de Plaute, & cinq autres Comédies de ſon invention qui méritèrent l'approbation de l'Italie, ſur-tout celle intitulée *i Suppoſiti.*

Le Cardinal d'Eſt n'eut point l'injuſtice d'écouter les noirceurs inventées contre l'Arioſte. Les plus célèbres Auteurs contemporains n'ont pas même rapporté le prétendu mot que l'on attribue à ce Prince, lorſque l'Arioſte lui préſenta ſon Poëme. Nous conviendrons facilement que l'hiſtoire de l'Hermite, celle de Joconde & de la coupe enchantée auroient pu mériter ce mot dans un ſiècle où la Langue Italienne auroit été plus ſévère; mais s'il eſt vrai que le Cardinal Hyppolite l'ait dit, ce mot ne peut être regardé que comme une plaiſanterie fort douce, ſous le Pontificat de Léon X, & dans le tems où les Princeſſes

de la vertu la plus rigide, telles que Marguerite ſœur de François Premier, Iſabelle de Gonzague & pluſieurs autres Dames célèbres applaudiſſoient avec les Papes & tout le ſacré Collége au Poëme ſublime de l'*Orlando Furioſo*.

Il eſt vrai que l'Arioſte, dont la complexion étoit délicate & affoiblie par un long travail, ne put ſuivre le Cardinal en Hongrie, & l'on ſçait quel eſt le pouvoir que prennent à la fin ſur les Princes quelques flatteurs qui les ſervent avec aſſiduité; s'ils ne peuvent réuſſir à détruire abſolument un homme eſtimable dans ſon eſprit, ils parviennent du moins par leurs petites méchancetés répetées, à diminuer quelque choſe de la bonté & de la douce familiarité dont le Prince l'honore. Cependant à ſon retour Hyppolite montra toujours la plus haute eſtime pour ce Poëte ſublime; & lorſque ce Prince mourut, un an avant Léon X, le Duc Alphonſe ſon frère s'attacha l'Arioſte par ſès bienfaits & bien plus

encore par la bonté conſtante qu'il eut pour lui: nous ignorons le nom des ennemis de l'Arioſte, mais nous ſçavons qu'il fut honoré pendant trente ans de la ſociété intime de ſes maîtres, & qu'il fut long-tems employé par eux dans pluſieurs charges qu'il remplit toujours avec honneur.

Le Bembo, le Sadoleto, le Cardinal Bibiéna, Paul Jove, tous les Sçavans & les Poëtes que le beau ſiècle de François Premier & de Léon X peut compter parmi ceux qui l'ont illuſtré, furent les amis de l'Arioſte: il n'en perdit aucun par ſa faute, & l'honnêteté de ſes mœurs lui conſerva ceux que ſa muſe & ſes ouvrages lui avoient acquis.

C'eſt dans la pleine faveur d'Alphonſe, c'eſt honoré de ſes regrets & de ceux de tous les gens éclairés de l'Europe, que l'Arioſte termina ſa carrière dans la cinquante-neuvième année de ſon âge.

L'année 1532, qui précéda celle de ſa mort, fut la plus glorieuſe de ſa vie,

Charles-Quint l'ayant couronné lui-même des lauriers de Pétrarque, dans la ville de Mantoue. Il mourut dans celle de Ferrare, au mois de Juillet 1533; ses compatriotes élevèrent un monument à sa mémoire dans l'Eglise des Bénédictins, & les Muses de toutes les Nations policées le couronnèrent de fleurs.

Le célèbre Titien se plut à rendre les traits & la belle physionomie de l'Arioste avec autant de force que de vérité: il étoit grand & bien fait, quoique la longue habitude du travail eût un peu courbé ses épaules; ses yeux pleins de feu nous annoncent celui qui brilloit dans son esprit & qui brûloit son cœur: on croira sans peine qu'il eut souvent l'amour pour maître, & qu'il en fut bien ou mal traité tour-à-tour. Quelques événemens de sa vie rassemblés par Simon Fornari, donnent lieu de soupçonner qu'il porta plus d'une chaîne; mais s'il ne fut pas le plus constant des amans, il en fut du moins le plus

paſſionné. Il n'eſt aucun trait ſéducteur dont il ne ſe plaiſe à parer la beauté qui l'inſpire, & pluſieurs portraits charmans qu'il nous préſente dans ſon Poëme, paroiſſent avoir été peints d'après l'image qu'il portoit alors gravée dans ſon cœur; on reconnoît juſques dans les plus petites choſes à quel point ſon imagination étoit excitée & ſoumiſe à ſa paſſion préſente. Ayant ſuivi ſon ami Nicolo Veſpucci qui le retint quelque tems au milieu de ſa famille dans la maiſon qu'il habitoit à Florence, il y devint amoureux d'une belle-ſœur de ſon ami; & la voyant un jour broder une veſte de brocard d'argent avec des filets de pourpre, l'idée des belles mains qui formoient cet ouvrage, reſta ſi préſente à ſon amant, que même en racontant le combat ſanglant de Mandricard contre Zerbin, il compare la longue bleſſure que reçut ce dernier au filet de pourpre qu'il avoit vu tracer par les mains d'albâtre qui l'avoient enchaîné.

L'Ariofte étoit trop aimable pour n'être pas fouvent heureux : on eft bien tenté de croire, lorfqu'on lit le Fornari, que le charmant portrait d'Olympe eft tracé d'après celle qui le rendit père de deux fils, dont l'aîné nommé Jean-Baptifte prit le parti des armes, & dont le fecond nommé Verginio confacra fes études & fa vie à fervir l'amour & les Mufes, comme celui dont il avoit reçu le jour: l'Ariofte donna tous fes foins à rendre ce fils digne de marcher fur fes traces ; mais la tendreffe qu'il avoit pour lui ne put le déterminer à le mettre en droit de porter fon nom ; l'amour de la liberté l'empêcha non-feulement de fe plier au joug de l'hymen ; mais il ne lui permit pas même de fe rendre aux vives follicitations de fes maîtres & de Léon X, qui le preffoient d'entrer dans la fimple Cléricature, pour qu'ils puffent le nommer à de riches Bénéfices, & l'élever peut-être aux plus grands honneurs

de cet Etat. L'Ariofte écrivit même à ce fujet :

Se a perder s'ha la libertà, non ftimo
Il piu ricco Capel, che in Roma fia.

Quelques infidélités que l'Ariofte ait peut-être effuyées dans fes amours, nous fommes bien éloignés de chercher à l'excufer de toutes les imprécations qu'il met dans la bouche de Rodomont ; nous lui pardonnerions plutôt celles qu'il place dans un de fes prologues contre l'avarice : on peut être furienx, défefpéré, mais on doit pardonner à celle qu'un nouvel amour entraîne ; il eft atroce de vouloir brifer l'autel au pied duquel on a facrifié ; il eft un peu plus excufable de fe plaindre avec amertume de celle qu'un vil intérêt domine & rend infidelle ; mais quiconque a confacré fa lyre & fa vie à chanter & fervir l'amour & la beauté, doit avoir prévu tout ce qui peut troubler fon bonheur. Nous allons voir l'Ariofte toujours prêt à fe

ſoumettre à la chaîne, qu'il ne fait que ſecouer ſans la rompre; & ſon vieux Traducteur ſe trouveroit heureux de pouvoir encore l'imiter.

Non-ſeulement l'Empereur Charles-Quint, le Duc de Ferrare, celui de Milan, & la République de Veniſe ſe plurent à faire inſcrire les éloges & l'approbation qu'ils donnèrent au Poëme de l'Orlando Furioſo, lorſque l'Arioſte, après l'avoir porté juſqu'à quarante-ſix Chants, le fit imprimer en 1532; mais cette première Édition fut honorée pareillement par le Pape Clément VII; & la révolution d'un ſiècle étoit à peine écoulée, que l'on comptoit déjà ſoixante & dix Éditions de cet Ouvrage: il n'en eſt aucune qui ne ſoit décorée par les vers & les louanges des plus beaux Eſprits de l'Europe; nous croyons donc être en droit de nous conformer à l'opinion del Signor Abate Mazea, lorſqu'il compare ceux que l'humeur, le manque de goût ou l'injuſtice ont rendus

les détracteurs de l'Arioste, à ces Paysans grossiers qui s'étoient rassemblés pour attaquer Roland dans sa folie.

Per far al Pazzo un Villanesco assalto.

Nous n'avons garde de décider quel est le nom qui doit être donné au Poëme de l'Orlando ; le manque d'unité d'action met en droit les Critiques de lui disputer le titre de Poëme Epique, quoique le tissu de l'ouvrage soit lié par des rapprochemens ingénieux, & bien faciles à saisir : Eh qu'importe, après tout, que ce Poëme s'éloigne des loix rigides de l'Epopée, il n'en est que plus original. Il oblige le Lecteur qui lui refusera le nom d'Epique, à s'efforcer d'en inventer un autre pour le caractériser; mais ce nouveau nom, malheureusement, ne pourra jamais s'appliquer à quelqu'autre Ouvrage qui réunisse tout ce que nous aimons & admirons dans celui-ci. Nous aurons la même discrétion & la même prudence, pour ne point

décider entre la *Gierusalemme Liberata* & l'*Orlando Furioso:* les Esprits les plus éclairés se sont partagés de tout tems, & se partagent encore dans le jugement qu'ils portent sur ces deux beaux ouvrages: la plus grande louange qu'on puisse donner à tous les deux, c'est de tenir la balance dans son équilibre: cependant les loix du vrai goût sont invariables, & puisque l'un & l'autre parti trouve des raisons suffisantes pour s'éfforcer de faire pencher un des côtés de la balance, nous croyons que ceux qui sont entraînés à suivre l'une ou l'autre opinion, le sont beaucoup plus par le fond de leur caractère, & par le sentiment intérieur de mélancolie ou de gaité qu'ils apportent dans cet examen, que par des raisons victorieuses qui frappent également tous les esprits véritablement éclairés. On ne pourra douter que le Rajeunisseur des Amadis ne soit du nombre de ceux qui reconnoissent l'Arioste pour leur Maître, puisqu'à la fin de son quinzième

luſtre, ce Poëme enchanteur l'anime encore aſſez pour qu'il oſe eſſayer de le rendre plus familier à ſes Compatriotes; il peut dire même que c'eſt de l'avèu d'Uranie qu'il rend hommage à ce Poëte divin; & qu'en combattant pour la gloire de l'Arioſte, il ſuit toujours l'étendard de Galilée, dont il va rapporter une Lettre, que ce grand Homme écrivit à ſon ami Franceſco Ruccini: perſonne ne diſputera ſans doute à Galilée la juſteſſe & la force de ces grandes combinaiſons qui ſont la baſe de toutes les loix, & même de celles du goût; pluſieurs Géomètres tranſcendans de nos jours doivent nous faire ſentir de quel poids doit être l'opinion de Galilée, & nous preſſer de croire que la juſteſſe de l'eſprit nous aſſure preſque toujours de ſa juſtice.



TRADUCTION

DE LA LETTRE

DE GALILÉE,

Au Seigneur F*RANÇOIS* R*INUCCINI*.

JE médite ſouvent ſur ce qui peut me rendre le plus coupable, ou de garder le ſilence avec Votre Seigneurie, ou de lui écrire ſans lui rendre compte des raiſons qui déterminent ma préférence entre nos deux grands Poëtes Héroïques; je déſirerois lui obéir & la ſatisfaire, & cela m'eût été plus facile, ſi je n'avois perdu par un malheureux haſard un exemplaire du Taſſe ſur lequel j'avois fait des notes marginales: je m'étois amuſé pendant le cours de

plusieurs mois, & même d'une année, à rassembler les passages les plus agréables de ces deux Poëtes, & surtout ceux qu'on peut comparer l'un à l'autre : je conviens que l'Arioste me paroît supérieur pour le nombre & pour l'agrément de ces différens passages; par exemple, la fuite d'Angélique me paroît bien mieux peinte que celle d'Herminie : je préfere Rodomont au milieu de Paris, à Renaud lorsqu'il entre dans Jérusalem. On ne peut faire d'autre appréciation, que de l'extrême supériorité, au médiocre, lorsque l'on compare la discorde furieuse née dans le camp d'Agramant, avec les foibles dissensions qui s'élèvent dans celui de Godefroy : l'amour de Tancrède pour Clorinde, celui d'Herminie, me paroissent bien stériles & bien froids auprès de celui de Roger & de Bradamante. Quels grands événemens

n'anobliſſent pas cet amour? Qu'ils ſont héroïques dans leurs entrepriſes! Qu'ils ſont intéreſſans dans le trouble qui les agite! C'eſt-là qu'on voit peints avec fidélité tous les tranſports de la jalouſie, les regrets, les plaintes les plus amères, le déſeſpoir d'une ame déchirée par les parjures dont elle accuſe ſon amant: mais quel trait ſublime!... un regard, un ſoupir, une ſeule parole ſuffiſent pour calmer une tendre amante. Eh! qui pourroit ne pas ſentir le froid & le manque d'invention dans le portrait & les moyens dont ſe ſert la puiſſante Armide pour retenir Renaud? & cette foible copie peut-elle arrêter les yeux, vis-à-vis le tableau plein d'énergie & de grâces qui fait partager au cœur comme à l'eſprit l'enchantement qui retient Roger dans les jardins d'Alcine?

On ne peut raiſonnablement diſconvenir que les motifs de la diſcorde qui s'élève dans l'armée chrétienne, ne ſoient foibles juſqu'à la puérilité, en comparaiſon de ceux qui portent la confuſion & la mort dans celle de l'armée Sarraſine. On ne voit naître aucun grand événement des querelles qui s'élèvent dans le camp de Godefroy, tandis que la fureur & l'éloignement de Rodomont, la mort de Mandricard, les bleſſures & l'inaction forcée de Roger, le départ ſubit de Marphiſe & de Sacripant, ſont la ſuite de la fureur que les flambeaux de la diſcorde ont allumée; c'eſt ainſi que ſe prépare l'arrivée de Renaud, la déroute & la ruine entière de l'armée d'Agramant.

Peut-on ne pas admirer l'obſervation fidelle du coſtume dans l'Arioſte! quelle vérité dans les traits qui peignent la té-

méraire Marphiſe toujours prête à refuſer toute eſpèce de ſecours, & ne comptant que ſur ſon bras & ſur ſa valeur! que le courage & la généroſité de Mandricard paroiſſent brillans lorſque Zerbin reſte mourant entre les bras d'Iſabelle! Mais quelle plus haute idée peut-on prendre de la perfection d'un Héros, ſi ce n'eſt dans les vertus, les actions de Roger, & dans les traits avec leſquels il le peint ſans ceſſe! Que n'aurois-je pas à dire de la conſtance & de la vraie vertu d'Olympe, d'Iſabelle & de Druſile, miſe en oppoſition avec la noire perfidie, les lâches infidélités de Gabrine, d'Origile, & l'inconſtante légèreté de Doralice!

Plus je m'étends ſur ce ſujet, plus je ſens que j'aurois de choſes à dire, mais elles ajouteroient peu pour ſatisfaire l'eſprit de Votre Seigneurie & le mien; &

je crois n'avoir rien dit qui ne ſoit ſuffiſamment connu de tous ceux qui liſent les deux Auteurs.

C'eſt ainſi que Galilée s'exprime dans ſa Lettre. Je peux ſeulement avouer que je ſens une ſecrette ſatisfaction à la rendre avec fidélité.





ROLAND FURIEUX,

POËME

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

CHANT PREMIER.

SEXE enchanteur ! fiers Paladins ! Amours ! Combats ! Galanterie ! c'eſt vous que je chante : que mes vers apprennent auſſi quelle fut l'entrepriſe audacieuſe d'Agramant ; lorſqu'emporté par la fureur d'une jeuneſſe bouillante, il ſortit de l'Afrique avec une armée innombrable de Maures, & traverſa le détroit pour venger ſur Charles, Empereur des Romains, la mort de

ſon père Trojan; je dois dire en même tems du célèbre Roland ce que ni la poëſie ni la proſe ne nous avoient point encore appris; & comment un héros auſſi ſage fut emporté par un amour malheureux, juſqu'à la folie la plus furieuſe. Mais, hélas! ſerai-je en état de tenir tout ce que je promets; & celle qui ſe fait un jeu de troubler ma raiſon, m'en laiſſera-t-elle aſſez pour continuer mes chants?

Race généreuſe d'Hercule, ornement & ſplendeur de notre ſiècle, Hypolite! puiſſent mes vers vous être agréables! Que pouvoit vous offrir votre ſerviteur fidèle, pour prix de vos faveurs & de vos bienfaits? Ma lyre eſt mon ſeul bien; je ne peux les reconnoître que par mes vers & par mes foibles écrits.

Du moins, Seigneur, parmi les plus dignes héros que je m'apprête à chanter, vous trouverez ce célèbre Roger, qui fut la ſouche antique de votre illuſtre maiſon; & je vous parlerai de ſa haute valeur & de ſes actions éclatantes, ſi tant d'objets utiles qui vous occupent ſans ceſſe, vous permettent de m'écouter.

Roland, depuis long-tems amoureux de la belle Angélique, venoit de remplir l'Orient, la Médie, & la Tartarie, des trophées qu'il avoit conſacrés à la gloire; ce Paladin revenoit avec elle en France, eſpérant d'y voir couronner ſon

amour. Il avoit déjà franchi le sommet élevé des Pyrénées, lorsqu'il découvrit la nombreuse & brillante armée de François & d'Allemands, que Charles avoit rassemblés, pour faire repentir Agramant & Marsile de l'audace qui leur faisoit attaquer ses Etats. Agramant avoit conduit d'Afrique tous ses sujets en état de porter les armes; Marsile avoit presque dépeuplé l'Espagne, pour joindre une formidable armée à la sienne; & Roland ne pouvoit arriver plus à propos, pour aider l'Empereur Charles, de son bras toujours victorieux. Que souvent la prévoyance & le jugement de l'homme sont prêts à l'égarer! Celle qu'il avoit conduite des ports de l'Orient, jusques aux bords où le Soleil se plonge dans la mer; cette beauté, pour laquelle il venoit de livrer tant de combats, étoit prête à lui être enlevée, sans l'effort de ses armes, dans son propre pays, au milieu de ses meilleurs amis! Ce fut la prudence de l'Empereur Charles, qui voulut calmer des fureurs & des combats qu'il prévoyoit entre le jaloux Roland & son cousin Renaud de Montauban, dont l'amour ardent pour Angélique eût excité bientôt entr'eux une querelle préjudiciable à ses intérêts. Charles s'empara de la belle Angélique, & la mit sous la garde du vieux Duc de Bavière; & ce Prince se servant du pouvoir d'Empereur & d'oncle de

l'un & l'autre rival, la promit à celui des deux qui ſe rendroit le plus utile le jour de la bataille qu'il ſe propoſoit de préſenter aux deux Rois Africains: mais ſes vœux & ſes eſpérances furent bien trompés; les Chrétiens battus de toutes parts, ſe livrèrent à la fuite; le Duc de Bavière fut pris avec d'autres Paladins; & le pavillon qui devoit renfermer Angélique, fut au pouvoir des Sarraſins. Cette Princeſſe prévoyant dès les premières charges, que les Chrétiens ſeroient battus; celle qui devoit être le prix du vainqueur, & qui n'étoit touchée ni pour l'un ni pour l'autre, ſauta légèrement ſur un palefroi, gagna promptement la forêt, & ſe remit d'elle-même en liberté.

A peine fut-elle entrée dans une route étroite, percée dans le plus épais du bois, qu'elle apperçut un Chevalier à pied, qui, quoiqu'il fût couvert de toutes ſes armes, couroit, malgré leur peſanteur, auſſi légèrement que le Villageois à moitié nu faiſant tous ſes efforts pour remporter le prix de la courſe; la timide Bergère, prête à mettre le pied ſur la tête d'un ſerpent qu'elle apperçoit ſur l'herbe, ne ſe retourne pas avec plus d'effroi pour l'éviter, que ne fit Angélique en reconnoiſſant ce guerrier. C'étoit le fils d'Aimon; ce Paladin venoit de perdre ſon bon cheval Bayard, qui s'étoit échappé de ſes mains.

Il le pourſuivoit rapidement, lorſque d'un ſeul regard qu'il jetta ſur la belle Angélique, il reconnut celle qui tenoit ſon cœur dans ſes chaînes; il la ſuivit vainement. La cruelle ayant fait tourner bride à ſon palefrói, le faiſoit fuir à toutes jambes au-travers de la forêt, ſans tenir de route certaine. Tremblante de crainte & de haine pour un amant odieux alors, nul péril ne put l'arrêter. Son palefroi ayant franchi la moitié de la forêt la conduiſit enfin ſur le bord d'une rivière; ſon effroi redoubla en y rencontrant Ferragus: ce brave & fougueux Prince encore échauffé du combat & dédaignant un ennemi qui ne combattoit plus, étoit venu pour étancher ſa ſoif ſur le bord de cette rivière. Mais s'étant penché pour puiſer de l'eau, ſon caſque qu'il avoit détaché venoit de tomber & de diſparoître ſous l'onde; il faiſoit alors d'inutiles efforts pour le retrouver.

Entendant près de lui les cris perçans d'Angélique effrayée, ce Sarrazin ſaute ſur la rive, & malgré la pâleur mortelle, qui couvroit ſon beau viſage, il la reconnoît auſſi-tôt.

Ferragus n'étant pas moins vif que les deux couſins, s'avance avec courtoiſie auprès d'elle, cherche à la raſſurer, & offre ſon bras pour la défendre; mais bientôt appercevant Renaud (trop amoureux & trop léger à la courſe pour avoir

perdu les traces d'Angélique), Ferragus, quoiqu'il n'eût point de casque & presque invulnérable, n'en ayant pas besoin, il mit l'épée à la main & courut sur Renaud : tous les deux se connoissoient; ils avoient mutuellement éprouvé leur valeur.

Les yeux étincelans de colère, ils s'attaquent avec fureur; les mailles de leurs armures couvrent bientôt l'herbe; la forêt retentit de leurs coups comme les forges de Lemnos sous les bras nerveux des Cyclopes; mais qu'ils étoient dupes de combattre avec tant d'acharnement pour cette belle qui s'empressoit alors à fuir également l'un & l'autre! Son palefroi pressé par ses coups de talon redoublés, franchissoit les halliers, les clairières & les ruisseaux de la forêt. Elle étoit déjà bien éloignée d'eux, lorsque Renaud s'appercevant le premier de sa fuite, suspendit un moment ses coups, & se retirant deux pas en arrière : » Veux-tu m'en croire, lui dit-il, finissons ce vain combat. Si celle que j'adore embrâse aussi ton cœur, ma mort ne te rendra pas possesseur de cette belle fugitive que nous allons perdre tous les deux, si nous tardons d'un instant à la suivre; tâchons de l'arrêter dans sa course; & si nous pouvons réussir, c'est alors que nos épées décideront quel sera son heureux possesseur «.



Veux-tu m'en croire, finissons ce vain Combat.

C. P. Marillier d. F.me De Monchy s.

Cette propoſition parut ſi raiſonnable au bouillant Ferragus, qu'elle calma ſur le champ ſa colère, & bannit même une grande partie de la haine qu'on a toujours contre un rival. Il quitte le bord de la rivière ; & voyant que Renaud eſt à pied, il a la courtoiſie de lui offrir la croupe de ſon cheval. Renaud l'accepte, & tous les deux ſe hâtent de ſuivre les traces d'Angélique.

O généroſité des braves Chevaliers de ces tems antiques ! Ceux-ci, quoique rivaux, quoique d'une religion différente, briſés, meurtris, par les coups terribles qu'ils venoient de ſe porter, s'en alloient enſemble, ſans défiance, à travers les bois les plus épais ; & le cheval preſſé de leurs quatre éperons à la fois, les conduiſit en peu de momens à l'extrémité d'une route qui ſe partageoit en deux. S'appercevant que ces deux routes étoient également marquées par de nouvelles traces de chevaux, ils s'en remirent à leur bonne ou mauvaiſe fortune ſur le choix de celle qui pouvoit les approcher d'Angélique. Renaud deſcendu de cheval, ſuivit l'une, & Ferragus prenant l'autre à toutes jambes, ſe retrouva bientôt ſur le bord de la même rivière où le matin il avoit perdu ſon caſque ; alors, ne pouvant plus eſpérer de rejoindre Angélique, il fit de nouveaux efforts pour re-

trouver ce casque précieux qu'il crut s'être enfoncé dans le sable. Il coupe donc une longue & forte branche qu'il dépouille de ses feuilles & de ses rameaux; il la traîne au fond du lit de la rivière; il enfonce le sable avec sa pointe; & tandis qu'il continue des efforts inutiles, il voit un Chevalier d'une mine fière & menaçante, sortir du fond de la rivière, tout-armé, se montrant jusqu'à moitié-corps au-dessus de l'eau; le casque seul manquoit à son armure, il le tenoit dans sa main droite, & Ferragus le reconnut pour être celui qu'il cherchoit vainement: Traître à ta foi, vrai fils de Maure, lui cria cette espèce de spectre, pourquoi fais-tu de vains efforts pour retrouver ce casque que tu m'aurois dû rendre il y a long-tems? Ressouviens-toi, Sarrasin, du frère d'Angélique qui tomba sous tes coups, & reconnois l'Argail. Ne me promis-tu pas, après t'être couvert la tête de ce casque, de venir le replonger dans cette rivière? As-tu rempli tes sermens? & n'est-ce pas au seul hasard que je le dois aujourd'hui? Rougis & sois en proie à la confusion & aux remords de ceux qui manquent de foi. Mais si tu veux un casque d'une trempe aussi fine que celui-ci, tu peux le conquérir avec plus d'honneur: le fier Roland, le Paladin Renaud en portent qui peut-etre le surpassent en-

core : l'un ſut enlevé, par les armes, au ſuperbe Almont ; l'autre couvrit le front victorieux de Mambrin, renonce donc pour toujours à celui-ci.

Ferragus outré de colère & le cœur briſé de remords, avoit rougi, pâli tour-à-tour, en reconnoiſſant l'Argail, & combien ſes reproches étoient juſtes ; la honte & les regrets lui fermèrent la bouche, lorſque l'Argail ceſſa de parler ; mais il jura ſur le champ par la vie de ſa mère Lanfouſe, que jamais un autre caſque ne lui couvriroit la tête que celui que Roland, dans Apremont, avoit arraché de celle du fier Almont après l'avoir fait tomber ſous ſes coups ; il tint mieux ce dernier ſerment que le premier ; la tête baiſſée, & la honte & les regrets dans l'âme, il s'éloigna de la rivière, & fut parcourir les lieux où ſon courage lui faiſoit eſpérer de trouver, combattre & vaincre le célèbre Roland ; mais des aventures nouvelles arrivoient au bon Renaud, que des chemins différens avoient déjà bien éloigné.

Renaud n'avoit pas été loin ſans appercevoir ſon bon & ſuperbe cheval bondir près de lui ; mais lui trouvant alors un air preſque féroce : Arrête, arrête, s'écria-t-il, mon cher Bayard ! il eſt trop fâcheux pour ton maître d'être privé de toi. Bayard, ce cheval qui parut toujours ſenſible

à la voix & aux careſſes de Renaud, ſemble ſourd à ſes cris, & redouble de vîteſſe pour s'éloigner de lui. Renaud le ſuit plein de dépit & de colère : mais la fuite de Bayard ne doit pas nous empêcher de nous occuper auſſi de celle de la belle Angélique.

Elle fuyoit au-travers d'une forêt obſcure, préférant toujours les lieux les plus ſauvages & les plus ſolitaires ; les branches agitées des hêtres & des ormeaux, le léger bruit du zéphir ſifflant dans l'épais feuillage, ſuffiſoient pour augmenter ſa peur ; juſqu'aux ombres légères que les rayons interceptés du ſoleil formoient ſur les collines ou dans les valons, tout lui paroiſſoit être Renaud prêt à la joindre.

C'eſt ainſi qu'un jeune faon ou le chevreuil encore allaité par ſa mère, fuient le boſquet qui les a vus naître, en voyant au-travers d'un buiſſon leur malheureuſe mère ſe débattre encore entre les griffes tranchantes du cruel Léopard, & bramer les flancs entrouverts ſous ſes dents meurtrières. Juſqu'à la moindre racine, juſqu'au baliveau naiſſant qui le touche dans ſa courſe rapide, tout fait croire au timide animal qu'il eſt déjà dans la gueule ſanglante de la bête cruelle qu'il s'efforce de fuir.

Après avoir couru pendant tout le premier jour, toute la nuit ſuivante, & même la meilleure

leure partie du ſecond jour, Angélique ne ſachant plus où porter ſes pas, s'arrête enfin dans un boſquet touffu, doucement agité par le zéphir, & dont les jeunes arbres ſont arroſés par deux clairs ruiſſeaux qui viennent y confondre leurs ondes, & former un murmure agréable en fuyant au-travers de petits cailloux variés enſemble par leurs couleurs; c'eſt là que ſe croyant prodigieuſement éloignée de Renaud, abattue par cette longue courſe & par la chaleur brûlante de l'Été, un lit de fleurs qui laiſſe à peine entrevoir un gazon touffu, l'invite à deſcendre, & à ſe livrer aux douceurs du repos. Elle deſcend donc ſur ces fleurs; elle débride ſon palefroi, qui prêt à tomber de faim & de laſſitude, cherche à réparer ſes forces dans l'herbe fraîche qui couvre les bords de ces ruiſſeaux.

Elle apperçoit près d'elle un beau buiſſon, ſe recourbant en dôme, & formé par des roſiers & des aubepines, couverts de fleurs : ce buiſſon, que l'art ſemble avoir dirigé, ſe trouve ſitué ſur le bord d'un des ruiſſeaux, ſe peint & ſemble ſe reproduire dans ſon onde. La Nature ſeule avoit ménagé un petit eſpace au milieu de ce buiſſon, que des chênes élevés couvroient déjà de leur tête touffue. Cet eſpace, une ſeconde fois ombragé par les rameaux élevés,

est intérieurement tapissé d'une mousse fine & d'une herbe molle & épaisse. C'est-là qu'Angélique se livre aux douceurs du sommeil; mais, peu de tems après, il est troublé par le bruit d'un cheval qui s'approche des ruisseaux. Inquiette, elle se lève doucement; & bientôt elle apperçoit que c'est un Chevalier armé, qui s'est arrêté sur la rive. Ignorant si c'est pour elle quelqu'un à redouter, son cœur palpite de crainte. En attendant qu'elle soit un peu éclaircie, elle écarte quelques feuilles pour observer ce Chevalier, sans oser seulement frapper l'air par un léger soupir. Bientôt ce Chevalier descend sur la rive fleurie, repose tristement la tête sur son bras, & tombe aussi-tôt dans une si profonde rêverie, qu'un rocher n'est pas plus immobile qu'il paroit l'être. C'est dans cet état qu'il passe plus d'une heure, la tête & les yeux baissés sur l'herbe; il commence enfin à mêler quelques plaintes à ses profonds soupirs; & ces plaintes sont si douces & si touchantes, que la roche dure en eût été émue; des ruisseaux de larmes coulent sur ses joues, & sa poitrine oppressée paroît embrâsee des feux intérieurs d'un volcan: Inutiles regrets, s'écrie-t-il, qui glacez mon cœur, & qui le consumez tour-à-tour; hélas! un autre plus heureux que moi, ne doit-il pas avoir déjà cueilli ces fruits & ces fleurs de

l'amour que je n'ai jamais ſi vivement déſirés ; mais puiſque je ne peux plus eſpérer d'être arrivé à tems, pourquoi mon foible cœur s'obſtine-t-il à ſe laiſſer percer de regrets pour celle qui fait le bonheur d'un autre ! La jeune vierge eſt ſemblable à la naiſſante roſe qui brille & ſe repoſe ſur la branche épineuſe dont elle eſt nourrie : tant que le troupeau ni ſon Berger n'en approchent pas, le zéphir agréable, les pleurs de l'aurore, l'eau qui baigne le pied du roſier, la terre même qui le porte ; tout contribue à lui conſerver ſon éclat & ſa fraîcheur ; la jeuneſſe brillante de l'un & de l'autre ſexe l'admire & la déſire ; l'une veut en parer ſon ſein, l'autre veut la placer dans ſa coëffure : mais bientôt elle perd tous ſes avantages, lorſqu'on l'enlève de la branche verte & pliante dont les petits dards n'ont pu la défendre. La jeune fille, ſemblable à cette fleur, doit donc bien ſe garder de ſe laiſſer enlever la roſe qu'elle a reçue de la nature : un ſeul amant qu'elle a la foibleſſe de rendre heureux, lui fait perdre le cœur de tous les autres. Heureuſe encore de reſter aimée par celui qui lui ravit tous les tréſors de ſon ſein. O fortune cruelle ! d'autres peut-être triomphent & jouiſſent de ces rares tréſors, tandis que je reſte dans une misère humiliante, ſans eſpoir de les partager. Ah ! plûtôt perdons

mille fois la vie, que de ne pas rompre une chaîne aussi honteuse & aussi cruelle.

Je m'attends bien qu'on est impatient de savoir quel est ce guerrier qui proféra tant de plaintes amères; qu'on apprenne donc de ma bouche que c'étoit Sacripant, Roi de Circassie, l'un des plus aimables amans d'Angélique, & qui, depuis long-tems amoureux d'elle, avoit toujours paru le plus galant & le plus soumis; elle le reconnut aussitôt. Ce Prince étant accouru des premières barrières du jour, jusques dans ces contrées occidentales, avoit toujours suivi depuis le Royaume du Cathay les traces de celle qu'il adoroit; il avoit souvent appris en frémissant, que le Paladin Roland l'avoit sous sa garde, que rien n'avoit pu l'arracher à sa valeur, & c'étoit en France qu'il avoit appris que Charles s'étoit emparé d'Angélique pour la rendre le prix de la valeur & des services de ses neveux.

Sacripant ayant vu les restes de la déroute de son armée, s'étoit remis sur les traces d'Angélique qu'il savoit s'être échappée, & c'étoit le cœur percé des nouveaux périls qu'elle alloit courir que ce malheureux & fidèle amant faisoit de nouveaux efforts pour la rejoindre, & poussoit des plaintes capables d'exciter la pitié des êtres les plus insensibles & d'arrêter même le soleil dans son cours.

Tandis que le Roi de Circaſſie continue à ſe plaindre, ſon heureux ſort voulut qu'Angélique qui l'écoutoit en fût émue, & cet heureux inſtant fut plus favorable à ſon amour que mille autres de ſes plaintes ne l'avoient été juſqu'alors.

Angélique avoit été très-attentive à ſes propos, & ſurtout à ſes ſoupçons; & quoiqu'elle eût toujours oppoſé la dureté d'une colonne de marbre à ſes premiers ſoupirs, quoiqu'elle n'eût jamais laiſſé naître d'eſpérance dans ſon cœur, comme celle qui ne trouvoit rien de digne de lui plaire dans l'univers, l'adroite Angélique trouva qu'il pouvoit être utile de feindre & de ménager Sacripant. Se trouvant ſeule, ſans guide & ſans appui, dans le milieu d'une vaſte forêt, & dans un pays qu'elle ne connoiſſoit point, elle penſa qu'il pourroit la prendre ſous ſa garde; & en effet, quel eſt le mortel aſſez obſtiné pour ne pas demander du ſecours, lorſque ſubmergé dans l'eau, il ſe voit près de ſa perte? Si ce Prince ſe fût éloigné d'elle, Angélique ne pouvoit plus eſpérer de trouver un auſſi bon guide, un défenſeur tel que celui dont elle avoit ſi ſouvent éprouvé la ſoumiſſion & la fidélité.

Angélique ſe croit permis d'employer un peu d'art, & quoique intérieurement réſolue de ne

mettre jamais une fin heureuse à ses peines, elle sent la nécessité de feindre, & de lui donner quelque espérance, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de son secours.

Tout-à-coup, telle que Diane & plus agréable que Cythérée, elle sort de ce buisson, rayonnante de beautés & de grâces, en disant: Que les Dieux te conservent, & défendent notre réputation à tous les deux! Et toi sur-tout, ne te laisses pas emporter jusqu'à l'injustice d'avoir mauvaise opinion de moi! .... Une mère tendre, qui pleure la mort d'un fils qu'elle n'a pas vu revenir du combat avec ses compagnons, n'a pas une joie plus vive en le voyant reparoître & courir dans ses bras, que le Roi Sarrasin en eût, en voyant subitement cette belle Reine, dont l'air alors étoit prévenant, & qui portoit le feu le plus doux dans ses yeux.

Sacripant court à la déesse de son âme, à la souveraine maîtresse de son cœur; elle le reçoit les bras ouverts, & celle qui, dans le palais du Cathay, avoit toujours paru si froide & si sévère, Angélique même l'embrasse.... L'un sent renaître l'espérance la plus vive pour son amour, l'autre espère, par le secours de ce guerrier, revoir bientôt les lieux qui l'ont vu naître.

Elle lui rend compte promptement de tous

les événemens qui l'ont fait trembler, depuis le jour où elle l'avoit envoyé demander du ſecours à Nabates, Roi de Séricant. Elle lui raconte, en frémiſſant combien de fois Roland l'a défendue de la mort, du déshonneur, & de mille accidens fâcheux. Elle finit en l'aſſurant que par le ſecours de ce brave Paladin, cette fleur précieuſe, dont ſa mère & la nature avoient paré ſes charmes, s'étoit toujours conſervée dans ſon intacte pureté.

Je ne dis pas que cela ne pût être vrai. Mais, en vérité, cela pouvoit-il être croyable pour un homme bien maître de ſa raiſon?.... A l'égard de Sacripant, la ſienne étoit alors entraînée juſqu'aux plus grandes erreurs. Amour! Amour! C'eſt ainſi que tu ne nous laiſſes voir qu'à travers ton bandeau, tu nous déguiſes les faits qui frappent nos yeux, & tu ne nous inſpires de confiance que pour ceux que ton art ſéduiſant nous préſente.

Parbleu, (dit auſſi-tôt le vif Sacripant en lui-même,) ſi l'imbécille Roland a perdu par ſa faute des momens ſi doux, il aura tout le tems de s'en repentir; car jamais ſon heureuſe fortune ne pouvoit lui donner ſi beau jeu; mais je ne ſerai pas aſſez ſot pour l'imiter, & pour laiſſer échapper un bien préſent, dont le ſouvenir me cauſeroit un repentir mortel: je vais

cueillir cette charmante fleur, tandis que la rosée du matin la rend si fraîche & si délicieuse. Eh! ne sçais-je pas que bien qu'une jeune beauté se montre dédaigneuse, & verse même quelques larmes, elle ne peut haïr en son cœur une si douce violence? une légère défense, & l'air même d'un dépit feint, n'arrêteront point mes transports & mes desirs.

Comme il prononçoit ces mots, & que même il se préparoit, emporté par son amour, à l'exécution de ce projet, un bruit d'armes & de chevaux se fait entendre dans le bosquet voisin. Sacripant, furieux d'être interrompu dans un moment si desiré, reprend au plus vîte son casque, saute à la bride de son cheval, sur lequel il s'élance, & brandit de colère sa lance qu'il met aussi-tôt en arrêt; il voit s'approcher un cavalier d'une mine haute & fière: son écharpe, ses ornemens sont blancs comme neige; un panache de plumes élevées, de la même couleur, servent de cimier à son casque. Sacripant le regarde avec des yeux courroucés, & dès qu'il est à quelques longueurs de lance, il le défie au combat, croyant fermement qu'il va le punir & lui faire vider les arçons. L'autre, sans être ému de ses menaces orgueilleuses, se met promptement en défense; leurs chevaux, frappés en même tems par les éperons, fon-

dent l'un ſur l'autre avec l'impétuoſité de la tempête, & ſe heurtent de la tête. Deux fiers lions, & deux taureaux furieux qui s'attaquent de front en baiſſant leurs cornes, ne ſe donnent point un aſſaut auſſi furieux que celui de ces deux Chevaliers: leurs écus furent percés des deux côtés par leurs lances: il fut heureux que la trempe & l'excellence de leurs hauberts, pût leur ſauver la vie.

Cette courſe impétueuſe penſa devenir également mortelle pour ces deux chevaux, qui s'étant frappés tête pour tête, ainſi que deux béliers, étoient également tombés de la violence du coup; mais celui du Chevalier s'étoit relevé au premier coup d'éperon, & celui du Roi Saraſin étoit mort entre ſes jambes, & le couvroit de la moitié de ſon corps.

Ce Chevalier, voyant ſon ennemi dans cet état, ne ſe ſoucia pas de renouveller le combat; & croyant en avoir aſſez fait pour ſa gloire, il s'éloigna dans la forêt aſſez légèrement, pour avoir couru déjà plus d'un mille, avant que Sacripant eût pu réuſſir à ſe dégager.

Ainſi qu'un Laboureur, étourdi par le coup de tonnerre qui vient de foudroyer ſes bœufs attelés à ſa charrue, ſemble triſtement contempler ſa perte & le pin antique qu'il voyoit de

ſi loin, dépouillé tout-à-coup de ſes rameaux; de même Sacripant reſte à pied, ayant Angélique pour témoin de ſa cruelle défaite; il gémit, il ſoupire, bien moins pour la douleur de ſon bras & de ſon pied, qu'il s'étoit cruellement foulés, que pour la honte d'être réduit en cet état devant elle. Il pâlit & rougit tour-à-tour, tandis qu'Angélique elle-même emploie ſes belles mains & tous ſes efforts pour le dégager; pour moi, je crois qu'il fût reſté muet pour toujours, ſi ſa belle n'eût pas eu la puiſſance de lui rendre la voix & de le conſoler.

Suſpendez vos regrets, Seigneur, lui dit-elle, cet accident eſt uniquement arrivé par la foibleſſe de votre cheval, qui, ſans doute, avoit bien plus beſoin de reprendre des forces & de la nourriture, que de cette joûte; je ne vois pas d'ailleurs que ce Chevalier puiſſe en tirer aucun avantage; puiſque loin de pourſuivre ſa victoire, il paroît s'être éloigné dans le deſſein d'éviter un ſecond combat avec vous. Pendant qu'elle conſole ainſi Sacripant, ils apperçoivent une eſpèce de courier portant un cor & une petite valiſe; il avoit l'air bien fatigué, & il faiſoit galoper avec peine ſon rouſſin, qui paroiſſoit encore plus las. Dès que ce courier fut à la portée de Sacripant, il lui demanda s'il n'avoit pas vu paſſer un Chevalier armé d'un écu blanc,

& portant un panache pareil ſur ſon caſque. Je ne l'ai que trop vu, répondit Sacripant; c'eſt lui qui vient de me porter par terre; mais du moins que je puiſſe ſavoir par toi quel eſt ce Chevalier. Je ne demande pas mieux que de vous ſatisfaire, lui dit-il; apprenez donc que ſi vous avez meſuré la terre, vous le devez à la haute valeur d'une jeune fille auſſi belle qu'elle eſt redoutable.

Je ne vous cacherai pas même un nom qu'elle a déjà rendu ſi célèbre; c'eſt la belle & illuſtre Bradamante, qui vient de vous ravir l'honneur & la victoire. A ces mots, ce courier s'éloigne de toute la vîteſſe de ſon rouſſin, & laiſſe Sacripant plus confondu, plus humilié, qu'il ne l'avoit encore été.

Sacripant, accablé de cet événement, & d'avoir été abattu ſi facilement par une jeune Demoiſelle, monte ſans dire un ſeul mot ſur le cheval d'Angélique, la prend doucement en croupe, s'éloigne, & cherche un lieu plus tranquille. A peine avoient-ils fait deux milles, qu'un nouveau bruit fait retentir la forêt: ils apperçoivent un fier & puiſſant cheval, qui, franchiſſant les ravins & briſant les arbres qui s'oppoſent à ſon paſſage, leur paroît couvert d'un riche harnois garni d'or.

Si j'en crois mes yeux, qui percent à peine

à-travers les arbres & le brouillard épais, dit Angélique, Bayard est ce cheval, qui fait un si grand fracas. Oui, je suis sûre que c'est Bayard ; & j'admire qu'il semble connoître le besoin où nous sommes de son secours, étant montés deux sur un foible cheval.

Sacripant descendant aussi-tôt de dessus le palefroi d'Angélique, s'approche du fier coursier, dont il tâche de saisir la bride: mais le fougueux animal, tournant promptement sa large croupe, lui lance une ruade qu'il fut très-heureux d'éviter, & telle qu'elle eût pu réduire une montagne de métal en poudre. Cependant Bayard s'approche d'Angélique, avec un air aussi doux que peut l'avoir un chien fidele qui caresse son maître, après avoir passé plusieurs jours sans le voir.

Bayard se souvenoit qu'elle l'avoit souvent caressé; que même elle lui portoit à manger dans Albraque, dans le tems que Renaud en étoit si vivement aimé, & que le cruel se refusoit à son amour.

Elle prend une de ses rênes de la main gauche, tandis qu'elle lui caresse avec l'autre le poitrail & le col. Ce bel animal, doué d'une intelligence singulière, semble alors se soumettre entièrement; Sacripant saisit ce moment pour s'élancer sur lui, le serre fortement dans ses

jarrets ; & Angélique, quitant la croupe de ſon palefroi, ſe remet auſſi-tôt en ſelle.

Mais tournant les yeux vers un lieu d'où s'élève un bruit d'armes, Sacripant reconnoît le fils d'Aimon. Ce héros aime Angélique plus que ſa vie ; mais elle le fuit avec plus d'horreur que la timide grue ne fuit le faucon : il fut un tems cependant qu'elle l'adoroit ; mais l'un & l'autre avoient changé de ſentiment. Cet effet ſingulier fut celui des eaux de deux différentes fontaines : toutes les deux, voiſines l'une de l'autre, coulent dans la forêt des Ardennes ; l'une remplit le cœur d'amoureux deſirs ; celui qui boit de l'autre, reſte ſans amour, & ſon âme eſt glacée. Renaud avoit bu de la première ; ſon cœur étoit embrâſé par l'amour & les deſirs : Angélique avoit fait uſage de la ſeconde ; & ſon cœur glacé pour Renaud, n'étoit plus capable que de le déteſter & le fuir.

Cette eau, qui contenoit ſans doute quelque froid venin, trouble Angélique, rend ſes regards ſombres & farouches ; & le viſage triſte & la voix tremblante, elle conjure Sacripant de ne pas haſarder d'attendre Renaud, & le preſſe de fuir avec elle.

Suis-je donc, dit le Saraſin, en aſſez peu d'eſtime auprès de vous, pour que vous me croyez incapable de vous défendre ? Vous ou-

bliez donc quelle fut la bataille d'Albraque ; & que pour vous ſauver, je combattis ſeul, & nu, pendant toute une nuit, contre Agrican & preſque toute ſon armée.

Angélique ne répond rien, incertaine de ce qu'elle doit faire : mais déjà Renaud eſt trop prêt, pour pouvoir l'éviter. Le Paladin François s'avançoit en menaçant le Circaſſien ; il avoit reconnu ſon cheval : celle qu'il adoroit avoit déjà rallumé dans ſon cœur tous les feux de l'amour, & tous ceux de la colère. Mais ce qui ſe paſſa bientôt entre ces deux ſuperbes guerriers, doit être réſervé pour le chant ſuivant.

Fin du premier Chant.



CHANT II.

AMOUR, injuste Amour, que tes plaisirs sont étranges & cruels! Barbare! deux cœurs désunis sont-ils donc un spectacle agréable pour toi? Tu fais le lien & les charmes de la nature; mais rarement les desirs que tu nous inspires sont-ils mutuels. Pourquoi me retirer d'une route fleurie & facile, pour m'entraîner sur des précipices? Tu glaces mon cœur pour celle dont j'eusse fait le bonheur, & tu m'enchaînes dans le dur esclavage de celle qui me dédaigne. Tu permets qu'Angélique charme les yeux de Renaud, & tu rends l'aspect de cet aimable Paladin odieux à cette belle..... L'un & l'autre éprouvèrent le contraire autrefois! Angélique adoroit Renaud, lorsqu'il étoit insensible pour elle; & le malheureux Paladin languit & brûle d'amour pour elle aujourd'hui, tandis que la cruelle préfère la mort à son amour!

Dès que Renaud est assez près de Sacripant pour en être entendu, plein de fureur il lui crie: Vil larron, descends promptement de dessus mon cheval; préviens la punition que te prépare un homme qui ne souffre pas qu'on

s'empare avec tant d'impudence de ce qu'il possède ! Je prétends bien aussi t'enlever cette belle ; car il seroit coupable de laisser une aussi charmante créature, & le plus beau de tous les destriers, en des mains aussi viles que les tiennes. Le Roi de Circassie, furieux d'être insulté de cette sorte : Tu ments & tu ments effrontément, s'écrie-t-il, en osant me donner le nom de larron, qu'on dit te convenir bien plus qu'à moi. Il est vrai que rien n'égale la beauté de cette dame, & la perfection de ce destrier; mais viens, & nous allons éprouver qui de nous sera le plus digne de posséder l'un & l'autre.

Comme on voit deux chiens vigoureux, devenus féroces par la jalousie ou par la haine, s'approcher en grinçant des dents, la fureur dans les yeux, & le poil hérissé sur le dos, se frapper du poitrail, se déchirer avec leurs dents aigües, & ne pas sentir leurs blessures, occupés seulement d'en faire de nouvelles ; c'est ainsi que le Roi de Circassie & Renaud s'attaquent avec leurs épées meurtrières; l'un combat à pied, l'autre combat à cheval; mais vous auriez tort de croire que le Roi Sarasin en puisse tirer aucun avantage. Un jeune Page sans expérience n'eût pas plus mal gouverné le bon Bayard que le Roi de Circassie : le fidèle cheval aime trop son maître pour lui nuire, & résiste aux aides comme

à

à la main de Sacripant; celui-ci ne peut porter que des coups inutiles; Bayard recule, quand il veut le porter en avant; quelquefois courbant sa tête, & son dos prenant la figure d'un arc, par des ruades rapides & élevées, il est prêt à tout moment à désarçonner son cavalier. Sacripant, voyant qu'il ne peut le maîtriser, prend son temps, s'élève sur les arçons, & se jette légèrement à terre; c'est alors que, délivré de la furie de Bayard, on voit commencer un combat plus régulier & plus terrible entre ces deux braves Chevaliers: les épées de l'un & de l'autre s'élevoient & se baissoient tour-à-tour, avec autant de promptitude que les pesants marteaux de Vulcain, lorsque dans ses cavernes enfumées, il forge les foudres de Jupiter. Leur adresse à faire des feintes, à parer les coups, est égale entr'eux; l'un s'élève, l'autre s'incline; ils tournent sur un pied ferme qui ne recule jamais; également adroits pour assurer leurs coups ou pour les éviter: cependant Renaud s'abandonnant à la fin sur le Circassien, & relevant son épée presque sur son dos, la rabat avec une force si terrible, que Flamberge, sa bonne épée, partage en deux le bouclier de Sacripant, quoiqu'il soit fait des os d'un gros poisson, & qu'il soit doublé d'une épaisse lame d'acier de la plus fine trempe. La forêt gémit & résonne au loin,

de la force de ce coup, qui réduit cet écu en divers fragmens, comme s'il eût été de glace. Le bras du Sarasin reste désarmé & long-tems engourdi par ce coup furieux; Angélique remarque l'effet de ce coup terrible, & prévoit ceux qui peuvent lui succéder: son beau visage pâlit; elle est semblable au criminel qui voit préparer les instrumens de son supplice, lorsqu'elle craint de devenir la proie du victorieux Renaud, de ce même Renaud, qu'elle hait avec tant de violence, apres l'avoir si tendrement aimé!

Soudain elle n'hésite plus; & tournant la bride de son cheval, elle le fait voler & fuir avec plus de rapidité que jamais, & malgré les cailloux roulans qui couvrent une descente rapide, elle s'enfonce dans un vallon obscur, voyant déjà que Renaud la poursuivant est prêt à la joindre. C'est au fond de ce valon, qu'Angélique rencontre un vieux Hermite dont la barbe blanche tombe jusqu'à la ceinture, & dont l'aspect lui paroît vénérable & annoncer la piété.

Cet Hermite qui paroissoit atténué par le jeûne & par les années, cheminoit lentement, monté sur un mauvais âne, & jamais personne n'annonça par sa mine une conscience plus sévère & plus scrupuleuse: cet Hermite cependant avoit encore des yeux; ils furent frappés par

la blancheur du teint & la délicateſſe des traits d'Angélique; & quelque décrépit qu'il pût être, il ſentit encore une légère émotion en la voyant s'approcher de lui. Angélique éperdue de frayeur, commence par lui demander la vie, & le conjure après de le conduire à quelque port de mer où elle puiſſe s'embarquer, & quitter la France, pour ne plus entendre même le nom odieux de Renaud.

Le vieux Frère étoit un peu Négromant; il raſſure Angélique, il lui promet de la tirer de péril. Bientôt il ouvre une petite valiſe; il en tire un livre, & la première page n'eſt pas plutôt achevée, qu'un eſprit obéiſſant à ſes conjurations, paroît ſous la forme d'un valet & lui demande ſes ordres; il les reçoit, & forcé par le pouvoir qui le captive, il ſe porte dans le bois où les deux Chevaliers ſe battent toujours, & ſe jette hardiment entre eux deux.

Dites-moi, je vous prie, par courtoiſie, leur dit-il, ce qui peut arriver à préſent de mieux à celui qui fera tomber ſon ennemi ſous ſes coups: le ſujet de votre combat ne ſubſiſte plus, puiſque dans ce moment le Paladin Roland, ſans aucune oppoſition, ſans qu'il lui en coûte une ſeule maille de ſes armes, emmène tranquillement à Paris la beauté pour laquelle vous combattez vainement: à moins d'un mille d'ici,

j'ai trouvé Roland riant & plaisantant avec Angélique, & de votre combat & du sujet de votre querelle. L'un & l'autre s'en vont gaiement vers Paris; & vous feriez bien mieux de courir promptement après eux; car si Roland la tient enfin dans cette ville, vous pouvez être sûrs de ne la revoir jamais.

A ce discours, vous eussiez vu les deux guerriers rivaux, confondus, stupéfaits, & convenir tous les deux tacitement qu'ils venoient de donner à leur rival un juste sujet de se moquer d'eux; Renaud aussitôt se rapprochant de Bayard, pousse un soupir que lui font exhaler la honte & la fureur: il fait le serment terrible, s'il peut rejoindre Roland, de lui arracher le cœur. Aussitôt il s'élance sur Bayard, le presse des éperons, & laisse à pied dans le bois le Roi de Circassie.

Le léger & fort cheval animé par son maître, franchit les ravins & les précipices, brise de son poitrail tout ce qui s'oppose à son passage, & rien ne peut suspendre d'un moment la rapidité de sa course.

Seigneur, je ne veux pas qu'il vous paroisse trop étrange que Renaud trouve Bayard obéissant alors, après l'avoir laissé plusieurs jours sans qu'il puisse parvenir à toucher seulement sa bride; ce bel animal avoit un entendement plus qu'hu-

main: ce n'étoit point par malice, que fuyant en apparence son maître, il s'en étoit fait suivre; c'étoit pour l'attirer sur les traces d'Angélique, & lui faire retrouver celle qu'il adoroit: il l'apperçut au moment où cette Princesse s'échappoit du pavillon; & Renaud étant alors pied à terre pour combattre un Chevalier Maure, Bayard se sentant libre, avoit suivi les traces d'Angélique, désirant pouvoir la faire retrouver à son Maître. C'est ainsi que l'attirant à sa poursuite au milieu de la forêt, sans toutefois s'en laisser approcher, de peur que l'ayant remonté, il ne l'eût forcé de prendre une route contraire à son dessein, il venoit déjà de la lui faire retrouver deux fois; l'une, lorsqu'il combattit Ferragus, & l'autre fois le Roi de Circassie. Bayard, trompé comme Renaud, par les paroles du Farfadet qui lui traçoit la route qu'Angélique avoit prise, s'étoit enfin soumis à servir son maître, comme à l'ordinaire; & Renaud animé par la colère & par l'amour, le faisoit voler vers Paris, mais trop lentement, selon ses désirs, quoique la course de Bayard surpassât la vîtesse des vents. Renaud plein d'impatience d'être aux mains avec Roland, ne donna que quelques momens de la nuit suivante au repos, tant il avoit été séduit par les propos trompeurs de l'Esprit que le vieux Magicien avoit envoyé. Dès le lende-

main matin, il apperçut enfin la grande cité ſous les murs de laquelle Charles avoit raſſemblé tous les débris de ſon armée; c'eſt-là que l'Empereur prévoyant qu'il ſeroit bientôt attaqué de tous côtés, faiſoit réparer les anciennes fortifications, en faiſoit élever de nouvelles, & les entouroit de larges & profonds foſſés. Le deſir même de tenir la campagne contre ſes ennemis, lui faiſoit ſaiſir tous les moyens de ſe procurer de nouveaux ſecours. Il eſpéra d'en recevoir un aſſez puiſſant de l'Angleterre, pour ſe voir en état de former un nouveau camp; & dès que Renaud l'eût rejoint, il le choiſit pour l'envoyer dans le pays, ſi long-tems nommé la Grande-Bretagne, & qui portoit déjà le nom d'Angleterre. Cette commiſſion déplut beaucoup à Renaud; mais, preſſé de moment en moment par l'Empereur, il n'eut pas même le temps de demeurer un ſeul jour, à remplir l'objet de ſes deſirs, dont le plus vif étoit de retrouver celle pour laquelle il avoit abandonné ſon combat. Obéiſſant donc à Charles, il repart avec la même célérité. Il vole vers Calais; & dès qu'il y arrive, il ne perd pas un moment pour s'embarquer.

Le deſir ardent qu'il avoit de retourner en France, lui fit ordonner, malgré les repréſentations des Matelots, de mettre à la voile, quoi-

que la mer fût irritée, & que le ciel ſemblât le menacer d'une violente tempête. Alors, comme ſi les vents & les ondes ſe fuſſent courroucés de ce qu'il ſembloit les braver, la mer s'élève autour du navire avec une telle fureur, que les flots baignent les plus hauts huniers. Les anciens Matelots carguent toutes les grandes voiles, & penſent déjà qu'il faut rentrer dans le port; mais la fureur des vents ne le permet plus, les menace d'un prochain naufrage, & emporte au loin le vaiſſeau: bientôt cette fureur redouble; & les mariniers ne pouvant plus combattre l'effort de pluſieurs vents contraires qui frappent de différens côtés les bords & les flancs du vaiſſeau; épuiſés ils s'abandonnent à leur ſort, & ſe laiſſent emporter dans la haute & pleine mer.

J'obſerve ici, que j'ourdis une grande toile avec une quantité de différens fils qui doivent ſe répondre tous pour former le tiſſu de mon ouvrage; je me trouve forcé d'abandonner Renaud au milieu de l'affreuſe tempête qui l'attaque de tous côtés, pour parler de ſa brave & bien-aimée ſœur, Bradamante.

Je parlerai donc de cette belle & vaillante guerrière que nous avons déjà vue renverſer Sacripant ſur la pouſſière; de cette digne ſœur de Renaud qui, comme lui, devoit le jour au Duc Aimon & à la vertueuſe Béatrix. Charles

& tous les Chevaliers François avoient pour elle la plus haute eſtime, & ne pouvoient comparer ſa valeur qu'à celle de ſon frère.

Un haſard heureux & peut-être ménagé par l'Amour, l'avoit miſe à portée d'être vue par un illuſtre & jeune Chevalier de l'armée d'Agramant; ce Chevalier s'appelloit Roger comme ſon père & devoit le jour à la malheureuſe fille d'Agolant; il ne put voir Bradamante ſans lui donner ſon cœur & lui conſacrer tous les jours de ſa vie; & la belle fille d'Aimon n'ayant pas dans ſon ſang l'âpreté de celui d'une lionne ou d'une ourſe, n'avoit pu ſe défendre contre les charmes & les vertus d'un ſi parfait Chevalier, qu'elle n'avoit vu qu'une ſeule fois. Occupée de le revoir, elle en cherchoit les occaſions, & parcouroit ſeule les campagnes & les forêts, mais auſſi tranquille & auſſi raſſurée par ſes propres forces & par ſon courage que ſi les plus nombreux eſcadrons l'euſſent ſuivie. Le jour même qu'elle venoit d'obliger Sacripant à baiſer ſi durement la face de notre antique & commune mère, après avoir traverſé le reſte de la forêt & une colline cultivée, elle étoit arrivée ſur les bords d'une belle & claire fontaine.

Cette fontaine arroſoit & traverſoit une grande & vaſte prairie; des arbres antiques & élevés couronnoient ſes bords qu'ils ombrageoient, &

les voyageurs étoient arrêtés par le doux murmure des eaux pour s'y rafraîchir & goûter le repos; un côteau bien cultivé la défendoit de la grande chaleur du jour. Bradamante jettant les yeux de tous côtés pour admirer les beautés de ce séjour riant & agréable, apperçut sur ces bords fleuris, à l'ombre d'un petit bois, un Chevalier qui lui parut enseveli dans une sombre rêverie; son écu & son casque détachés pendoient au même hêtre; il avoit lié son cheval, & ce Chevalier, les yeux humides de pleurs, se livroit à la douleur la plus profonde.

La curiosité très-commune qui nous porte à nous informer des affaires des autres, lia bientôt la conversation entre Bradamante & le Chevalier affligé; elle s'informe du sujet d'une douleur si vive, & à laquelle elle paroît s'intéresser; le Chevalier de son côté, qui croit voir en elle le guerrier le plus redoutable dans les combats, est très-sensible à la courtoisie prévenante qu'il a pour lui: Hélas, Seigneur! lui dit-il, en commençant le récit de ses infortunes; je conduisois quelques troupes à pied & quelques escadrons au champ de bataille où l'Empereur Charles attendoit le Roi Marsile, & j'avois sous ma garde une jeune & belle demoiselle que j'adorois, lorsque j'apperçus un Chevalier armé qui mettoit le frein à un grand cheval ailé sur lequel il s'éléva

dans l'air : aussitôt que ce traître laron (soit que ce soit un mortel coupable, soit que ce soit un monstre vomi par les enfers); aussitôt, dis-je, qu'il eut vu ma belle & chère maîtresse, tel qu'un faucon qui descend du sein de la nue, il fondit sur elle, la saisit dans ses bras, & l'enleva malgré sa foible résistance, avant même que je me fusse apperçu de son coupable dessein; & ce ne fut que du haut des airs, que j'entendis les cris de celle qui m'est si chère. De même que le cruel milan surprenant une poule occupée par le grand nombre de ses petits, enlève celui qui n'est pas couvert de ses aîles, & s'élève avec sa proie, tandis que la mère désolée & se reprochant son oubli, rappelle en vain son malheureux poussin par ses cris aigus : ainsi ne pouvant poursuivre le barbare dans les airs; renfermé dans un valon étroit que des roches hérissées entourent; monté sur un cheval rendu qui n'eût pu franchir des routes escarpées; désespéré, ne désirant plus que la mort, & abandonnant tout autre soin & jusqu'aux troupes que je commandois, je leur laissai suivre leur route, & seul & sans guide, je pris le chemin que me montroit l'Amour en faisant tous mes efforts pour retrouver quelques traces du cruel ravisseur qui venoit de m'enlever tout le bien, tout l'espoir de ma vie.

Après avoir marché pendant six jours en des lieux déserts où nulle trace d'homme n'avoit jamais été imprimée, où des précipices affreux étoient ouverts sous mes pas, & où des roches tremblantes & suspendues menaçoient ma tête, j'arrivai dans un valon entouré de hautes montagnes qui sembloient s'être fracassées pour former des antres profonds: je découvris enfin au milieu de ce valon un pic élevé dont le sommet portoit un fort & redoutable château resplendissant d'une vive lumière: plus j'approchois de ce château, plus sa lumière me paroissoit brillante sans que je pusse imaginer de quelle matière ses murs étoient construits: j'ai sçu depuis, que forcés par les enchantemens du plus savant Magicien, les Démons avoient bâti ces murs d'un acier poli trempé dans les ondes du Stix; cet acier trop dur pour que la rouille pût le ronger, ni même le ternir, servoit de retraite à l'Enchanteur qui de-là parcouroit les entours de sa demeure, & qui sans être ému par les cris des malheureux & par les malédictions des peuples, exerçoit impunément ses rapines: dès-lors je perdis l'espérance de recouvrer jamais celle qu'il m'avoit ravie. Hélas! que pouvois-je faire, que de regarder avec désespoir cette roche affreuse qui renfermoit l'objet de mon amour! Semblable au renard qui

frémit en reconnoiſſant la voix de ſes petits qui crient dans l'air où l'aigle vorace les a tranſportés, je voyois que les ſeules aîles d'un oiſeau pouvoient s'élever au ſommet de cette roche eſcarpée.

Pendant que j'étois arrêté ſi triſtement en ce lieu, deux Chevaliers pleins d'eſpérance & d'audace, arrivèrent conduits par un nain, l'un étoit Gradaſſe, Roi de Séricane; l'autre ſe nommoit Roger, jeune Chevalier déjà très-eſtimé dans la Cour Africaine, & qu'Agramant avoit amené d'Afrique avec lui.

Tous les deux, me dit le nain, ſe préparent à combattre le maître de ce château, qui ſe ſervant d'un quadrupède aîlé, ſe bat d'une bien étrange manière. Ah! Seigneurs, leur criai-je auſſi-tôt; ſi, ſelon ma ferme eſpérance, vous triomphez de ce cruel raviſſeur, rendez-moi, de grâce, la beauté qu'il m'a ſi perfidement enlevée!

Je leur racontai comment elle m'avoit été ravie; & mes larmes leur confirmèrent la vérité de mon récit. C'eſt alors que les voyant déjà deſcendre avec peine vers le bas de la roche, & ſe préparer à combattre, je pris le parti prudent de n'en être le ſpectateur que de loin: élevant cependant des vœux au ciel, pour qu'il les rendît victorieux.

Une petite plaine de deux jets de pierre de diamètre, entouroit cette roche inaccessible; & le sort ayant décidé lequel des deux se présenteroit au combat, dès que ces deux guerriers y furent arrivés, Gradasse fut le premier qui fit retentir les rochers, & jusqu'à la cime de la roche, du son violent & aigu de son cor. Soudain les portes du château s'ouvrirent; & le Chevalier armé parut monté sur son cheval aîlé.

Semblable à la grue, dont la pesanteur s'oppose à la force de ses aîles dans les premiers momens de son essor, & qui semble s'élever avec peine & ne peut se livrer que peu-à-peu à toute la rapidité de son vol; le Négromant ne parut s'élever que lentement; mais l'instant d'après il se perdit dans la nue au-dessus de la portée de l'aigle le plus audacieux. Dès qu'il se vit maître de son coursier, il fondit comme le faucon, quand il veut frapper & lier une colombe: Gradasse fut atteint du coup de sa lance, avant même d'avoir pu le prévoir. Elle fut brisée sur ses armes; & Gradasse put à peine lui porter un coup qui ne frappa que l'air, tandis que la violence de celui qu'il reçut, fit ployer jusqu'à terre les reins vigoureux de sa bonne jument l'Alphane. L'enchanteur étoit déjà remonté jusqu'aux cieux, d'où fondant avec la même impétuosité, il frappa Roger, attentif

alors à regarder Gradaſſe. Roger plie les reins de la force du coup, qui fait reculer ſon cheval; & ſe retournant pour combattre ſon ennemi, il le voit déjà planer au plus haut des airs. C'eſt ainſi que le Magicien frappe tour-à-tour impunément l'un & l'autre des Chevaliers. Il les éblouit par l'impétuoſité de ſon vol; aucun de leurs coups ne peut l'atteindre.

A dire vrai, ſon combat merveilleux n'eſt pas trop vraiſemblable, & paroît tenir beaucoup plus de la fable que de la vérité. Cependant vous pouvez m'en croire; & j'en fus témoin preſque juſqu'à la fin du jour. Ce fut alors que le maudit Magicien découvrant un large bouclier qu'il portoit à ſon bras, enveloppé d'une épaiſſe étoffe de ſoie, il en ſortit une ſplendeur d'un effet ſi terrible, que dès qu'elle eut frappé les yeux des deux guerriers, ils tombèrent à terre privés de tous leurs ſens, & demeurèrent ſans défenſe. Moi-même, ébloui quoique éloigné, je ſubis le même ſort; & lorſque je repris connoiſſance, je ne vis plus ni l'Enchanteur ni les Chevaliers ni le nain; une nuit obſcure couvroit déjà le vallon. Je connus bien alors que le Magicien, après s'être amuſé de leurs vains efforts, avoit terminé ce combat en découvrant ſon bouclier magique, & en les privant de leur ſens & de leur liberté. Moi, malheureux, je perdis toute

eſpérance de recouvrer la beauté que j'adore.

C'eſt ainſi que ce Chevalier, qui juſqu'ici nous a paru plus affligé que vaillant, finit ſon récit. C'étoit en effet le plus lâche & le plus vicieux des mortels: ce Pinabel, fils d'Anſelme Comte de Hauterive, loin de démentir la perfidie & l'indigne réputation de la maiſon de Mayence, enchériſſoit encore ſur les trahiſons dont elle étoit capable, & ſur la vicieuſe crapule qui la déshonoroit.

Bradamante émue, attentive au nom de Roger, la première fois que ce nom ſi chéri frappa ſon oreille, avoit laiſſé briller la joie la plus vive dans ſes yeux; mais troublée, conſternée à la fin par le ſort qu'avoit éprouvé ſon amant, ſes queſtions multipliées ne ſervirent qu'à la confirmer dans la certitude de ſon malheur. Chevalier, lui dit-elle alors fièrement, ne vous laiſſez point abattre; ce jour peut devenir plus heureux que vous ne le penſez, ſi vous voulez me conduire juſqu'à la vue du château qui renferme celle que vous regrettez.

Après avoir perdu, répondit Pinabel, celle qui m'attachoit à la vie, qui pourroit me retenir & m'empêcher de franchir encore une fois ces monts eſcarpés? Mais je vous préviens des périls que vous allez courir en tra-

verſant tant de précipices ; & ſi vous y ſuccombez, ſongez que ce ne ſera pas ma faute.

Ils reprenoient enſemble le chemin du château, lorſqu'ils furent joints par ce même courier, qui confondit le bon Sacripant, en lui apprenant le nom de celle qui l'avoit renverſé ſur la pouſſière.

Le Meſſager ſe hâta de lui dire que le Languedoc & la Provence ſe préparant à ſe défendre des Africains, avoient arboré déjà les drapeaux de la guerre ſur leurs remparts ; que tous les habitans de ces belles provinces & ceux des rivages d'Aiguemorte étoient en armes, & que Marſeille allarmée de ne point voir celle qui devoit la défendre, l'avoit dépêché près d'elle pour la preſſer de ne pas les priver plus longtems de ſon ſecours : l'Empereur qui ne pouvoit voir ſans un plaiſir mêlé d'admiration ſa nièce Bradamante armée de toutes pièces, & qui connoiſſoit d'ailleurs ſa candeur, ſon attachement à ſon ſervice, & ſa haute valeur, avoit donné à cette guerrière le commandement de cette antique & belle cité, ſituée entre le War & le Rhône ſur le bord de la mer : il venoit de lui dépêcher ce courrier qui n'avoit pu la joindre que dans ce moment. Surpriſe & peut-être conſternée par le meſſage, Bradamante reſte quelque tems incertaine entre le devoir qui l'appelle

pelle à la défenſe de Marſeille, & l'amour qui l'arrête & la preſſe de délivrer ſon amant : forcée par le ſentiment qui l'entraîne, elle promet au courier d'aller ſecourir Marſeille, s'excuſe de le ſuivre, & cependant continue ſa route avec Pinabel dont le lâche cœur ne put apprendre ſans un ſecret effroi, que Bradamante, de l'illuſtre maiſon de Clermont, étoit un guerrier dangereux pour tous ceux du nom de Mayence.

Une haine antique ſéparoit depuis longtems ces deux maiſons qui s'étoient livré pluſieurs combats ſanglans; & le perfide Comte trama bientôt dans ſon lâche cœur les moyens de faire tomber Bradamante, ſans qu'elle s'en doutât, dans quelque danger mortel, où l'abandonnant, il reprendroit enſuite une autre route.

Tandis que la haine, la crainte & le doute de ne pouvoir réuſſir dans cet infâme projet, occupoit & troubloit toutes ſes idées, il s'écarta de ſon chemin, & tous les deux arrivèrent dans un bois au milieu duquel s'élevoit une roche eſcarpée qui ſortoit en pic du ſommet d'une roche ſtérile. Voyant que Bradamante le ſuivoit de près, & déſirant s'en éloigner pour toujours, il lui fit entendre qu'il falloit aller chercher un autre aſyle que celui de cette montagne; qu'il croyoit qu'il trouveroit dans la vallée oppoſée un riche château; qu'ils y ſeroient

bien reçus, & que cependant pour s'aſſurer par lui-même ſi le ſommet de la montagne n'étoit point habité, il alloit y monter. A ces mots, il marche en avant, & cherchant toujours à ſe ſéparer de la guerrière, il monte en effet juſqu'au ſommet de la montagne, & cherchant quelque route détournée, pour diſparoître à ſes yeux, le haſard lui fit trouver ſur ce ſommet une profonde caverne creuſée dans le roc, & qui paroiſſoit avoir plus de trente braſſes de profondeur. Il regarde dans le fond; il apperçoit que le terrein s'y élargit, & qu'une ouverture donne entrée dans une vaſte caverne où il entrevoit une lueur comme pourroit être celle d'un flambeau; cependant Bradamante craignant de perdre ſes traces, avoit toujours les yeux ſur lui, & le rejoignit l'inſtant d'après ſur les bords de la caverne: ce fut alors que le traître voyant l'impoſſibilité de s'en ſéparer, conçut promptement un autre deſſein; il la fit monter juſqu'à l'entrée de la caverne où le rocher ſembloit être percé à pic comme un puits, & lui dit qu'il venoit d'appercevoir au fond une belle & jeune Demoiſelle dont la riche parure annonçoit une haute naiſſance; que par ſes larmes & ſon affliction elle lui avoit paru renfermée en ce lieu, & demander un prompt ſecours; que dans le deſſein de le lui donner, lorſqu'il ſe

préparoit à descendre, un brigand en fureur l'avoit arrachée avec violence, & l'avoit fait disparoître à ses yeux.

Bradamante, pleine de candeur & de courage, ajouta foi facilement au mensonge du noir & traître Mayençois. Animée à secourir elle-même la Demoiselle, elle cherche les moyens de faciliter la périlleuse descente qui peut l'y conduire, & voyant un grand ormeau chargé de branches très-élevées, elle abat la plus longue & la plus forte avec son épée, & allonge cette branche dans l'ouverture de la caverne. Elle prie Pinabel de la tenir par le gros bout, & lui recommande de le soutenir fortement, tandis que s'attachant des deux mains aux rameaux de la branche, elle arrivera par ce moyen assez facilement jusqu'au fond de la caverne.

Le traître sourit, en la voyant ainsi suspendue; & lui demande alors d'un air moqueur: Savez-vous bien sauter! Et sans attendre sa réponse, il ouvre les mains avec une joie perfide; tandis que Bradamante se précipite au fond avec la branche: Que tous les tiens, s'écrie-t-il, ne sont-ils ici, pour y périr avec toi, & pour que ma main pût d'un même coup en éteindre la race!

Cependant l'affreux dessein de Pinabel ne fut pas accompli. Les rameaux retardèrent la rapi-

dité de la chûte de la branche, dont le ſommet, en touchant le fond, ſe briſa, recevant preſque toute l'impulſion du coup; & Bradamante ſans péril pour ſa vie, & ſeulement un peu étourdie de ſa chûte, fut réſervée à d'autres aventures dont nous entreprendrons le récit au Chant ſuivant.

Ce troiſième chant très-intéreſſant pour toute l'Italie, lorſque l'*Orlando Furioſo* parut, ne l'eſt pas moins aujourd'hui pour la France. Comment ne nous intéreſſerions-nous pas vivement à tout ce qui rappelle la gloire des ayeux de cette illuſtre maiſon d'Eſt, ſi ſouvent alliée à l'auguſte ſang de nos Rois; lorſque nous lui devons une Princeſſe reſpectable qui réunit en elle le ſang d'Eſt & celui d'Orléans ? Et pourrions-nous ne pas aimer à célébrer ces mêmes ayeux maternels d'une Princeſſe adorée, aujourd'hui l'ornement de ce Palais Royal qui vit naître dans Aglaé d'Orléans, Ducheſſe de Modène la plus charmante Princeſſe de l'Univers ? *Note du Traducteur.*

Fin du ſecond Chant.



CHANT III.

QUEL pouvoir animera mes chants, & les rendra dignes d'un ſi noble objet? Qui me prêtera des aîles pour m'élever à la dignité d'une ſi grande entrepriſe? Mais comment mon ame ne s'enflammeroit-elle pas d'un nouveau feu? C'eſt au grand Prince mon bienfaiteur que je conſacre ce troiſième Chant: ce ſont ſes illuſtres ayeux que je vais chanter.

Toi, dont la flamme féconde éclaire l'univers; Soleil, vis-tu jamais dans ta courſe de race plus illuſtre, & qui, fertile en héros également grands dans la paix & dans la guerre, conſerve depuis ſi long-tems ſon éclat? Si j'en crois l'eſprit prophétique qui s'empare de moi, les cieux ceſſeront de tourner autour des pôles, avant que cet éclat ſe terniſſe.

Muſes, que ne me prêtez-vous la lyre d'Apollon; que ne me donnez-vous un ſtile d'or, pour graver ſur les marbres antiques, les héros que je veux peindre? Eſſayons toutefois, avec les foibles inſtrumens qui ſont dans mes mains, à faire l'eſquiſſe d'un ouvrage que mes ſoins parviendront peut-être un jour à rendre plus parfait:

mais retournons à ce lâche, dont le cœur ne pouvoit être raſſuré, quoiqu'il fût couvert des meilleures armes. Parlons de ce Pinabel, de ce perfide Mayençois qui ſe flattoit bien d'avoir fait périr Bradamante...... La croyant privée du jour au fond de ce précipice affreux, il ſe hâte de remonter à cheval. Son âme, accoutumée au crime, joint ſans remords le vol à l'aſſaſſinat: il ne perd pas cette occaſion d'enlever le courſier de la guerrière, & de l'emmener avec lui. Abandonnons ce traître avec horreur, en attendant qu'il trouve ſon ſupplice & la punition de ſon forfait. Qu'un tendre intérêt nous rappelle à celle qu'il avoit trahie, & qui ſembloit devoir être morte & enſevelie dans les roches de cet antre, où, en effet, elle avoit couru les plus grands dangers; cependant revenue de ſon effroi, elle entr'ouve les yeux & apperçoit une porte, par laquelle elle entre dans une ſeconde caverne infiniment plus vaſte & plus élevée que la première.

Cette caverne quarrée & ſpacieuſe avoit l'air d'un temple ſouterrain. Des colonnes du plus bel albâtre & d'une noble architecture, paroient & ſoutenoient ſa voûte : un ſimple autel s'élevoit au milieu; une lampe, dont la lumière étoit réfléchie par l'albâtre, portoit au loin une douce clarté.

Bradamante, émue d'une ſainte horreur dans ce lieu qui ſemble être ſacré, s'approche de l'autel; & tombant à genoux, elle élève ſes vœux au Dieu conſervateur de ſes jours, dont elle invoque la puiſſance. Une petite porte qui crie légèrement en tournant ſur ſes gonds, s'ouvre. Il en ſort une femme, les pieds nuds, ſans ceinture & échevelée, qui l'appelle auſſitôt par ſon nom, & lui dit: Brave & généreuſe Bradamante, apprends que c'eſt un pouvoir divin qui te conduit en ce lieu. L'eſprit de Merlin dont tu devois venir honorer la cendre par cet étrange chemin, m'avoit déjà prédit ton arrivée, & le ſort que les décrets éternels te deſtinent.

Cette grotte fameuſe & terrible, continua-t-elle, fut l'ouvrage du ſage enchanteur Merlin; & c'eſt près d'ici, dans ce tombeau, que ſa cendre repoſe. Vous avez ſans doute entendu dire comment cet homme ſi ſage ceſſa de l'être. Épris d'un fol amour pour l'artificieuſe dame du Lac, qui tenoit de lui tout ſon pouvoir; Merlin, par une fatale complaiſance pour elle, ſe coucha vivant dans ce tombeau, ſans pouvoir vaincre les enchantemens de l'ingrate, qui l'y retint pour toujours. Son eſprit vole autour de ſa cendre, & ne l'abandonnera qu'au jour fatal où les pâles humains, réveillés par le ſon éclatant de la trompette, ſe releveront de leurs tombeaux.

C'eſt alors que le Juge éternel après avoir diſtingué l'impur corbeau, de la blanche & chaſte colombe, Merlin ſubira ſon dernier arrêt. Mais juſqu'à ce moment, ſon eſprit prophétique ne ſe ſépare point de ſes os glacés. Il répond aux queſtions de ceux qui peuvent approcher de ſa tombe, d'où bientôt vous entendrez ſortir ſa voix. J'étois venue, il y a déjà quelque tems, pour le conſulter; mais ce ſage qui ne me trompa jamais, m'ayant avertie de votre arrivée, j'ai voulu jouir du plaiſir de vous voir.

Bradamante, fort étonnée de ce diſcours, de ces événemens étranges, & des objets qui frappent ſa vue, ne ſçait alors ſi elle dort, ou ſi ce n'eſt pas une illuſion; confuſe, mais modeſte, elle baiſſe les yeux, & la pudeur colorant ſon beau front: Hélas! que ſuis-je donc, dit-elle, pour qu'un ſi grand Prophète daigne s'occuper & parler de moi! Cependant, ſatisfaite en ſecret, elle n'héſite pas à ſuivre la Magicienne qui la conduit au tombeau de Merlin. Ce tombeau étoit conſtruit d'une pierre dure & reſplendiſſante comme un feu brillant. La lumière rougeâtre, qui s'élançoit au loin de cette pierre, ſuffiſoit pour éclairer ce lieu terrible où jamais le Soleil n'avoit pénétré; ſoit que cette lumière fût l'effet d'une eſpèce de marbre phoſphorique de ſa nature, ſoit qu'elle vînt plutôt de pluſieurs

talifmans conftellés qui la couvroient, elle fuffifoit pour faire admirer les riches ornemens dont la tombe de Merlin étoit entourée.

A peine Bradamante eut-elle paffé le feuil de ce lieu facré, que l'efprit de l'Enchanteur s'élevant du fond du tombeau, la falua d'une voix forte & diftincte: » Que la fortune favorife tes deffeins, ô chafte & noble fille, d'où doivent fortir un jour des héros la gloire de l'Italie, & qui rempliront le monde entier de leur renommée! L'antique fang de Priam, coulant dans ton fein des deux côtés, produira l'ornement & la tige de la plus illuftre race que le Soleil éclaire entre l'Indus, le Nil, le Tage & le Danube; & que même il puiffe découvrir entre l'Ourfe Boréale & le Pôle Auftral.

» Ta poftérité, parvenue aux plus grands honneurs, ne comptera parmi tes enfans que des Ducs, des Marquis & des Empereurs.

De grands Capitaines, des Chevaliers renommés fortiront auffi de cette illuftre race, pour défendre l'Églife, & pour rendre à l'Italie fon antique fplendeur. Plufieurs, tels qu'Augufte & le fage Numa, parvenant au trône par leurs vertus héroïques, feront renaître parmi leurs fujets le bonheur pur de l'âge d'or. Pour que ces grandes deftinées puiffent s'accomplir, il faut que le mariage de Roger, écrit déjà dans

les cieux & dans ton cœur, s'accompliſſe & faſſe ton bonheur. Que rien n'arrête donc plus ton généreux deſſein de voler à ſa délivrance, & que le traître qui l'a ravi pour le retenir dans ſes chaînes, tombe ſous tes coups!

Merlin ſe tut à ces mots, & laiſſa Meliſſe la maîtreſſe de faire paroître tour-à-tour ſous les yeux de Bradamante, ceux qui devoient deſcendre d'elle. Meliſſe s'y préparoit, & déjà de nombreux eſprits s'étoient rendus à ſes évocations ſous mille formes différentes. C'eſt alors que rentrant avec Bradamante dans la première caverne, elle trace un large cercle autour de la guerrière, lui commande de n'en point ſortir, & pour achever de la mettre à couvert de ces eſprits malins, elle élève au-deſſus d'elle un pavillon correſpondant en grandeur avec le cercle: après avoir tourné trois fois autour d'elle, les eſprits devoient rentrer dans le riche caveau où repoſoit Merlin; & ce fut en vain qu'ils firent tous leurs efforts pour paſſer ce cercle plus impénétrable pour eux, que ſi de vaſtes foſſés & des murs élevés l'euſſent entouré.

Une ſeule nuit ne ſuffit pas, lui dit Meliſſe, pour te faire connoître les héros de ta race étendue dans toute l'Europe; il me faudroit trop de tems pour te raconter leurs exploits glorieux. Je me contenterai donc d'en choiſir quelques-

uns, à mesure qu'ils se présenteront devant toi.

Vois ce premier qui te ressemble par son air de noblesse & par sa beauté: ce sera le chef de ta race en Italie. Digne fils de Roger, il vengera le sang de son illustre père, en exterminant les traîtres qui l'auront si lâchement répandu; il subjuguera le Royaume de Lombardie; Didier, Tyran de ce pays, tombera sous ses coups; c'est ainsi qu'il deviendra Souverain d'Est & de Calaon. Ubert son fils le suit; & c'est dans l'Hespérie, & contre les Maures qui la ravagent, qu'il va porter ses armes triomphantes; & plus d'une fois il sera le bouclier & le défenseur de la sainte Eglise attaquée par les Infidèles. Voyez ensuite ce grand Capitaine Albert s'élever de nouveaux trophées, son fils Ugon soumettre Milan, & fouler aux pieds ses antiques couleuvres. Azzon les suit, & succède à son frère sur le trône des Insubriens; & les sages conseils d'Albert, & les mesures qu'il prend, parviennent à chasser de l'Italie Bérenger & son fils, qui la menaçoient de l'envahir. La belle Alde sa fille, paroîtra digne à l'Empereur Othon d'occuper le trône des Césars avec lui.

Voyez, Bradamante! continua Melisse avec un nouveau transport, cet autre Ugon, digne de son valeureux père. Voyez-le foulant aux

pieds le Romain orgueilleux qui, ſans avoir la vertu du premier Brutus, n'eſt plus qu'un rebelle coupable, en oſant aſſiéger Othon III & le Vicaire de Jéſus-Chriſt. Regardez avec complaiſance ce Foulques abandonner généreuſement à ſon frère tous ſes Etats dans le riche & riant climat de l'Italie, pour aller au-delà des fleuves & des monts qui défendent la Germanie, s'emparer d'un vaſte & riche Duché. Sa mère a fait couler dans ſes veines l'illuſtre ſang de la maiſon de Saxe; & c'eſt par lui qu'il coule encore dans cette branche qui s'éteignoit ſans lui.

Celui que vous voyez approcher le front paré d'une branche d'olivier qui l'entoure, c'eſt Azzon, ſecond du nom. Il fera régner la douce paix dans ſes Etats. Ses deux fils Bertolde & Albert ſont deſtinés à ſe couvrir d'une gloire différente; Bertolde, tel que le Dieu Mars, combat Henri II; délivre & abreuve les champs de Parme du ſang tudeſque; Albert le ſeconde: Bertolde obtient, par ſes vertus & ſon amour, la glorieuſe alliance & la main de la ſage & belle Mathilde. C'eſt par cet illuſtre mariage que, devenu neveu d'Henri premier, il hérite de preſque la moitié de l'Italie; & que le brave Renaud ſon fils arrête l'orgueil & les armes du fier Frédéric Barberouſſe qui prétendoit envahir le patrimoine de Saint Pierre.

Tu diſtingueras facilement dans cette foule de grands Princes qui ſe préſentent à la fois, un troiſième Azzon qui poſſédera le beau territoire de Vérone, & dont l'Empereur Henri IV & le ſouverain Pontife Honoré, reconnoîtront les ſignalés ſervices par le riche Marquiſat d'Ancône. Une foule de leurs deſcendans, Lyon, Faloniers & Bravel, déſenſeurs de l'étendard ſacré, ſe ſignaleront par leurs ſervices utiles à l'Egliſe: un Obiſon, un Foulques, de nouveaux Azzons, de nouveaux Hugues, deux Henris, dont l'un ſoumettant l'Ombrie deviendra Duc de Spolette.

Mais fixes tes regards, ô généreuſe fille, ſur cet Azzon cinquième du nom! Par lui les Italiens reſpirent; leur ſang, leurs larmes ne coulent plus; le barbare Ezelin, ce monſtre plus déteſtable, plus cruel que Néron & Caligula, plus ſanguinaire dans ſes proſcriptions que Sylla, Marius & le Triumvir Antoine; Ezelin avoit ravagé l'Auſonie, & c'eſt ce même Azzon dont le bras victorieux achève d'abattre le pouvoir de l'uſurpateur Frédéric.

Le prix des victoires de ce héros, c'eſt de régner avec la paix & la félicité publique, dans ce pays fertile & ſur les bords fleuris de ce profond & vaſte fleuve qui vit couler les larmes qu'Apollon donnoit à ce fils téméraire précipité

par Jupiter dans ſes eaux enrichies par des pleurs changées en ambre électrique : ce fleuve nourrit & porta long-tems ſur ſes ondes argentées le fidèle Roi Cignus, ſi conſtant à chercher ſon ami; c'eſt par le don de ce pays, que le Saint-Siège récompenſera les utiles & glorieux ſervices d'Azzon.

Quelle race féconde en héros, s'écrie Méliſſe! Aldobrandin, frère de ce brave Azzon, n'exécute pas des exploits moins éclatans; le beſoin d'argent pour ſoutenir une guerre qu'il regarde comme ſacrée, lui fait donner en ôtage un de ſes frères cadets aux riches Florentins. Il ſe ſert des tréſors qu'ils ne lui refuſent plus, pour lever des troupes; il marche à leur tête contre Othon IV & ſon parti Gibelin qui commence à ravager les champs de Parme, du Piſantin & de l'Ombrie. Il triomphe; ſa victoire eſt ſuivie par la juſte punition des Comtes de Cellano. Le Saint-Père, remis en poſſeſſion de ſes Etats, pleure ſur ce héros que la Parque moiſſonne à la fleur de ſes jours, & dont le tombeau eſt couvert par le Clergé Romain ainſi que par ſes guerriers, de palmes immortelles. Son jeune frère Azzon, Souverain d'Ancône après lui, réunit auſſi ſous ſes loix les pays que la mer, l'Apennin, l'Iſaure & le Tronto renferment. Toutes les vertus d'Aldobrandin ſemblent être

paſſées dans ſon cœur : tréſors plus précieux encore que les riches dons ſouvent prodigués aux grands Princes par la fortune. Renaud ſon fils, plein du même courage, eût peut-être égalé ſa renommée ; mais la mort, jalouſe de la gloire de cette illuſtre race, l'enlève au commencement de ſa carrière.

Obiſon, ſon fils, devient ſon ſucceſſeur preſque dans l'adoleſcence. Loin que le ſouverain pouvoir altère la force & la pureté des mœurs qu'il a reçues de ſon père, ſi juſtement regretté, apprenez, Bradamante, & que l'univers apprenne avec vous, que ſes ſolides vertus, ſa juſtice toujours tempérée par la bonté ; que ſa bienfaiſance ; que ſes grands deſſeins, ſoutenus par ſa prévoyante & ſage économie, l'élèvent de ſi bonne heure au rang des Souverains honorés du nom de juſtes, & de l'amour & des vœux de leurs ſujets, que la fière & ſuperbe Modène, & la riante & belle cité de Reggio, viennent d'elles-mêmes ſe ranger ſous ſes loix. Heureux les plus grands Peuples favoriſés du Ciel, qui reconnoîtront un jour cet Obiſon dans leur maître * !

Le fils de ce dernier, ſi long-tems aimé, ſi ſincèrement regretté, c'eſt cet Azzon VI, qui

---

* O François !.... *Note du Traducteur.*

porte avec gloire l'étendard ſacré de la croix dans la Paleſtine. Il devient Duc d'Urbin ; & Charles d'Anjou, Roi de Sicile, le choiſit pour ſon gendre.

Un grouppe glorieux ſe préſente enſemble à tes regards ! C'eſt Aldobrandin, Obiſon, Nicolas le Boiteux, & Albert. Sans entrer dans un plus long détail de leurs vertus & de leurs victoires, je dirai ſeulement qu'ils joignirent Fayence au riche Duché dont l'ancienne Adria ſa capitale impoſa ſon nom à ce grand Golfe honoré du nom de mer Adriatique : de même que l'on vit dans la Grèce les ſimples roſes donner leur nom à de vaſtes contrées, ainſi cette Ville maritime ſituée entre les bouches périlleuſes du Pô, tire ſon nom du deſir qu'ont les habitans occupés à la pêche, que l'Aquilon furieux, ſoulevant les flots au-deſſus des lagunes qui les entourent, les enrichiſſe, en y dépoſant en abondance les habitans effrayés des eaux élevées par la tempête.

Voyez, continua la ſage Enchantereſſe, voyez ce jeune Nicolas qui brave & confond les vains efforts de Tida contre ſes Etats ; les jeux de ſon enfance ſont d'être couvert d'armes peſantes baignées par ſa ſueur, & de manœuvrer ſous leur poids ; & c'eſt du travail de ce premier tems de ſa vie qu'il s'élève comme une fleur

entre

entre les guerriers. Plein de ſageſſe, il pénètre aiſément les projets de ſes ſujets rebelles : Othon III, devenu le tyran de Parme & de Reggio, s'en apperçoit trop tard, & paye enfin ſa négligence par la perte de ſes Etats & de ſa vie.

Le ſouverain Arbitre de l'univers voit dans vos ayeux des Princes ſelon ſon cœur, & ne s'écartant jamais des voies de la juſtice, il les comble de gloire & de puiſſance, & ne preſcrit de fin à votre illuſtre race que celle même de l'univers.

Il eſt réſervé par le Ciel à Lionel & au célèbre Borſo d'être les premiers qui régneront dans Ferrare : né pacifique, Borſo ſaura donner des entraves à la fureur de Mars, & ne s'occupera alors que du bonheur de ſes heureux ſujets.

Un nouvel Hercule ſorti de votre race paroît, & quoiqu'affoibli par un pied brûlé qui le rend boiteux, il fait reculer à ſon aſpect redoutable des voiſins jaloux de ſa gloire & de l'avoir vu rendre lui ſeul le courage à leurs troupes effrayées.

La Pouille, la Calabre & la Lucanie ſeront témoins de l'honneur dont il ſe couvre, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre : témoin du combat particulier dont cet Hercule ſortira vainqueur, le Roi Alphonſe n'héſitera pas à le

mettre au rang des plus grands Capitaines ; & le trône que trente ans plutôt Hercule devoit occuper, deviendra le prix à la fin de tant de travaux & de vertus ſublimes.

Jamais Souverain ne répandit de ſi grands bienfaits ſur ſes peuples, que le brave & bienfaiſant Hercule : par lui Ferrare voit les marais fangeux qui l'entourent ſe deſſécher & ſe couvrir de riches moiſſons ; par lui des fortifications redoutables s'élèvent & la rendent reſpectable, tandis que ſon intérieur s'embellit par les Temples, les édifices publics, les palais, les places qu'il y fait élever pour la décoration & l'avantage de cette ſuperbe Cité ; par lui, le redoutable Lion de Saint-Marc qui paroiſſoit les menacer, replie ſes aîles, & ſe retire dans ſes lagunes. La douce paix règne dans les plaines riantes qui l'entourent, tandis que les armées françoiſes portent le fer & la déſolation dans une grande partie de l'Italie. Heureux Prince ! non, tous les bienfaits dont tu combles tes ſujets ne ſont rien encore en comparaiſon du grand préſent que tu leur fais : ô Ferrarois, ce ſont Alphonſe le Juſte, Hyppolite le Bienfaiſant, qu'il vous préſente en ſes enfans, en deux frères qui ſurpaſſent encore, par leur union, celle des fils de Tindare, de ces deux deſcendans d'Hercule qui ſe privoient de la lumière tour-à-tour,

pour en faire jouir un frère tendrement aimé : Alphonſe, Hyppolite euſſent plus fait encore l'un pour l'autre ; la vie ne leur eût rien coûté pour ſauver celle d'un frère.

Cette union ſi durable affermit la foi, la sûreté publique, plus que ſi le bras de Vulcain ceignoit cette Cité par une double ceinture d'acier.

La ſageſſe, la douceur du gouvernement d'Alphonſe, ſes connoiſſances étendues porteront tous les charmes du règne d'Aſtrée dans cet heureux climat, malgré l'inégalité des ſaiſons. Mais que la prudence de ce grand Prince, que la haute valeur de ſon père, lui deviendront bientôt néceſſaires ! lorſque d'un côté, Veniſe jalouſe fera de nouveaux efforts contre lui, & lorſque, d'une autre part, une mère injuſte, que dis-je ? une marâtre plus cruelle pour lui que la coupable Médée & la malheureuſe Progné ne le furent jadis pour leurs enfans, armera ſes troupes contre lui.

Alphonſe ne ſortira plus de Ferrare à la tête de ſes braves & fidèles ſujets, ſoit pendant les ténèbres de la nuit ou la lumière du jour, qu'il ne revienne vainqueur de ſes ennemis : les terres arroſées par le Pô, le Santerne & le Zaniole, ſeront ſouvent baignées de leur ſang, & ſur-tout de celui des peuples de la Romagne qui

l'abandonnant lâchement auront osé tourner leurs armes contre lui ; les Espagnols même, devenus soldats mercenaires d'un Pontife injuste, seront les victimes de sa juste fureur ; ils seront sacrifiés tous aux mânes du Gouverneur & de la garnison de la Bastia qu'ils auront cruellement égorgés : aucun d'eux ne reverra Rome pour apprendre le destin de ses compagnons.

C'est ce même Alphonse qui se couvrira de gloire à la tête de ses Chevaliers, en déterminant la victoire dans cette sanglante & célèbre journée où la France triomphera des armées combinées de Jules second & des Espagnols ; journée terrible où l'on verra les chevaux des vainqueurs nageant dans le sang des vaincus, où les bras & la force manqueront à ces vainqueurs pour donner la sépulture au nombre incroyable de guerriers tombés sous le fer tranchant du Dieu Mars.

Un objet plus doux succède à cette image effrayante, ô chère & valeureuse Bradamante : fixez vos regards sur ce grand, ce libéral & sublime Hyppolite qui paroît à vos yeux la tête ceinte & couronnée par la pourpre romaine ; Hyppolite !.... Toi, que dans tous les idiômes de la terre la prose & les vers devroient célébrer ; que ne peux-tu, comme Auguste, trouver un Virgile pour ch nter dignement ta

gloire & tes vertus ! ô ſplendeur de ta race, comme le ſoleil l'eſt de l'univers entier !.... Quel aſtre eût pu paroître plus brillant que toi, ce jour où l'on te vit ſortir l'air penſif à la tête d'un très-petit nombre de gens armés, & revenir bientôt d'un air radieux, déjà maître de quinze galères enchaînées qui étoient le prix de ta victoire ? Ceux qui l'entourent en ce moment ſont les deux Sigiſmonds & les cinq fils d'Alphonſe ; la mer ni les chaînes des monts les plus élevés, ne pourront mettre des bornes à leur renommée. Hercule ſecond aura la gloire d'épouſer la fille de ce grand & ſage Louis XII qui mérita l'auguſte nom de Père de ſon Peuple ; cet autre, marchant ſur les traces glorieuſes de ſon oncle, ſe nomme Hyppolite comme lui : François eſt le troiſième des cinq ; les deux autres portent le nom d'Alphonſe.

Généreuſe guerrière, je vous en ai déjà prévenue, il faudroit que le Soleil fît pluſieurs fois place à la nuit ſombre, ſi je voulois vous apprendre les exploits de tous ceux de votre illuſtre race, & je crois qu'il eſt tems maintenant que je donne la liberté à cette troupe d'eſprits que j'avois évoqués pour vous en donner une idée. A ces mots, elle ferme ſon livre, & ces ombres fugitives ſe précipitent auſſi-tôt dans la grotte qui renferme le

tombeau de Merlin, & disparoissent à leurs yeux.

Dès qu'il fut libre à Bradamante de faire une question à la sage Mélisse, elle ne put s'empêcher de lui demander quels étoient ces deux enfans d'Alphonse qu'elle avoit vu paroître les yeux baissés & le front humilié, entre Hyppolite & Alphonse, & qui, peu d'instans après, avoient paru s'en éloigner: Mélisse, sans lui répondre, & versant quelques larmes : Ah! malheureux! s'écria-t-elle, dans quel abîme des conseils pervers ne vous ont-ils pas entraînés? Hyppolite! Alphonse! ah! ne démentez pas votre bonté généreuse! Songez que ce sont vos frères, & que la pitié borne les effets de votre justice! Ne m'en demandez pas davantage, ajouta-t-elle à Bradamante; non, je ne veux point troubler le bonheur pur dont vous venez de jouir en voyant quelle sera la destinée brillante des Princes qui naîtront de votre illustre sang. Demain, dès que l'aube du jour donnera sa première lueur, nous prendrons ensemble le plus court chemin qui conduit à ce château d'acier resplendissant où Roger est captif. Je ne vous quitterai point, que vous ne soyez sortie de cette forêt sauvage; & je vous enseignerai si bien le chemin, que vous ne pourrez plus vous égarer.

Bradamante demeura le reste de cette nuit dans la caverne, s'entretenant avec Merlin qui la pressa plus que jamais de voler au secours de Roger. Bientôt Mélisse entrevoyant les premiers rayons du jour, la conduisit par des sentiers obscurs & difficiles, ménagés entre les crevasses de la roche dure, & elles arrivèrent enfin dans un lieu sauvage que des montagnes inaccessibles sembloient environner de toutes parts.

Alors sans prendre aucun repos, gravissant les rochers & traversant les torrens rapides, elles surent adoucir l'ennui d'une si pénible route, en parlant ensemble de ce qui leur étoit le plus cher & le plus agréable; c'est alors que Mélisse apprit à Bradamante que l'adresse étoit aussi nécessaire que la valeur pour réussir dans ce projet.

L'audace de Mars, lui dit Mélisse, la valeur de Pallas, les troupes innombrables qu'Agramant & Charles ont rassemblées en ce moment, vous seroient inutiles pour attaquer de vive force cet habile & puissant Enchanteur : non-seulement son château d'acier qui se perd dans les nues, ce cheval aîlé qui les traverse à son gré, s'opposeroient à vos vains efforts; mais sachez qu'il possède un bouclier d'où s'élancent des rayons si perçans & si dangereux, que dès que les yeux

en font frappés, la lumière leur eft ravie, tous les fens font fufpendus, & l'on tombe dans un état approchant de la mort. Ne penfez pas qu'il pût vous fuffire de fermer les yeux pour éviter ces funeftes rayons ; comment pourriez-vous alors porter des coups & parer ceux d'un ennemi fi redoutable ? Mais heureufement je peux vous enfeigner un moyen de le vaincre, & ce moyen eft l'unique que vous puiffiez employer.

Agramant, poffeffeur d'un anneau conftellé qui fut autrefois volé dans l'écrin d'une Reine de l'Inde, vient de confier ce précieux anneau dont le pouvoir eft de détruire & de rendre inutiles les plus funeftes enchantemens, à l'un de fes fujets nommé Brunel, l'homme de l'Univers le plus fin, le plus rufé, & le larron le plus adroit; & ce Brunel déjà n'eft pas loin d'ici. Agramant fachant que de tous les Guerriers aucun ne peut fe rendre auffi utile à la gloire de fes armes que le brave Roger, a mis tout fon efpoir dans l'adreffe fingulière de Brunel, qui lui a répondu fur fa tête de venir à bout de cette entreprife, malgré le pouvoir de l'Enchanteur: mais, belle Bradamante, comme je defire que vous ne deviez qu'à vous feule la gloire & le bonheur de délivrer votre amant, je vais vous enfeigner le moyen sûr d'y réuffir:

c'eſt en ſuivant pendant trois jours les bords de la mer que vous arriverez dans une hôtellerie où le Saraſin Brunel ſe trouvera peu de momens après vous.

Vous connoîtrez ſans peine cet adroit larron à ſa taille au-deſſous de quatre pieds, à ſa groſſe & difforme tête couverte d'une eſpèce de laine noire & crépue : ſon regard louche, ſon teint livide, ſon nez écraſé, ſes ſourcils épais qui rejoignent ſa barbe touffue, tout vous fera reconnoître ce Brunel que vous trouverez d'ailleurs couvert d'habits courts & étroits, tels qu'en portent les couriers.

Il vous ſera facile d'entrer en propos avec lui, ſur-tout en vous annonçant, comme un Chevalier qui ſe prépare à combattre l'Enchanteur; ſur-tout que ce ruſé coquin ne puiſſe jamais ſoupçonner que vous ayez la plus légère connoiſſance de l'anneau qu'Agramant a remis dans ſes mains. Je ne doute pas qu'il ne s'offre de vous conduire au château de l'Enchanteur; vous l'accepterez : mais vous aurez ſoin de marcher toujours derrière lui : & dès que vous appercevrez le dôme brillant du château d'acier, ne balancez point à lui donner la mort, ſans qu'une foible & fauſſe pitié vous touche en faveur de ce ſcélérat. Mais, de grace, prenez bien garde qu'il ne puiſſe rien pénétrer de votre in-

tention; car en mettant ce précieux anneau dans sa bouche, il disparoîtroit sur le champ à vos yeux.

C'est en s'entretenant ainsi d'une si grande entreprise, que la sage Mélisse & la belle Bradamante arrivèrent près de Bordeaux, sur les bords de la mer, dans cette partie de son rivage où le riche & vaste fleuve de la Garonne va lui porter le tribut de ses eaux. Elles ne purent se séparer l'une de l'autre, sans verser des larmes; & Bradamante alors s'occupant uniquement du projet de délivrer son amant, se hâta d'arriver à l'hôtellerie annoncée par Mélisse, & où Brunel l'avoit précédée de quelques momens.

Bradamante, l'idée pleine du Sarasin, le reconnoît sans peine. Elle l'aborde, lui fait de légères questions auxquelles il répond par mille mensonges adroits. La Guerrière, de son côté, lui cache avec soin sa patrie, son sexe, sa religion & le sang dont elle est. Toujours en défiance contre ce fripon rusé, elle est beaucoup plus attentive à ses mains, qu'à ses louches & équivoques regards. Elle sait trop avec quelle adresse il est capable de faire les larcins les plus subtils. Mais tandis qu'ils causent ensemble, en s'observant mutuellement, une rumeur soudaine, des cris s'élèvent de toutes parts dans cette

hôtellerie. Vous en apprendrez le ſujet; mais ce ne ſera que dans le chant ſuivant, car il eſt tems que ma voix ſe repoſe.

Fin du troiſième Chant.



CHANT IV.

QUOIQU'UNE trop profonde diſſimulation préſente un caractère odieux & contraire à la candeur d'une belle âme, il n'eſt cependant que trop d'occaſions où l'on eſt forcé de l'employer, pour éviter les périls, & même la mort, dont une fourberie adroite nous menace. Hélas ! nous ne ſommes pas aſſez heureux pour n'avoir à traiter qu'avec de vrais amis dans cette vie dont les jours ſont plus nébuleux que ſereins, & ſouvent troublés par les aſſauts de la noire envie ; ce n'eſt qu'après les plus longues épreuves, qu'on peut eſpérer d'avoir un véritable ami ; de pouvoir lui montrer ſon âme toute entière, ſans qu'aucun ſoupçon puiſſe altérer cette douce confiance : que pouvoit, que devoit faire alors la belle & prudente amante de Roger qui ſe trouvoit aux priſes avec le ſcélérat le plus cauteleux, le plus clairvoyant & le plus diſſimulé, tel que Brunel venoit d'être peint par la ſage Méliſſe ?

Elle employa donc contre ce traître les mêmes armes dont il ſe ſervoit avec tant d'adreſſe ; elle tenoit, comme je l'ai déjà dit, ſes yeux atta-

chés ſur ſes mains ſubtiles, lorſque cette grande rumeur s'éleva : O Reine du Ciel, ô glorieuſe & divine Mère, s'écria Bradamante, d'où cette rumeur ſoudaine peut-elle naître !.... Elle en connut bientôt la cauſe. L'hôte, enfans, domeſtiques, tous les yeux élevés vers le haut des airs, comme s'ils euſſent contemplé quelque effrayante comète ou quelque grande éclipſe, lui firent bientôt obſerver un phénomène, un prodige preſque incroyable ; elle apperçut diſtinctement un cheval aîlé, monté par un cavalier couvert de riches armes, qui fendoit les airs avec un vol rapide. Les aîles de cet étrange courſier étoient très-étendues, & couvertes de plumes variées dans leurs couleurs. L'acier poli des armes du cavalier les rendoit étincelantes ; il paroiſſoit diriger ſon vol vers le couchant, & bientôt la cime des montagnes le fit diſparoître.

C'eſt un Enchanteur, dit l'hôte, & il diſoit la vérité ; c'eſt un ſavant Magicien qui prend aſſez ſouvent cette même route. Tantôt on le voit élever ſon vol juſques aux étoiles ; tantôt, raſant la terre avec rapidité, il enlève toutes les belles perſonnes qu'il trouve ſur ſa route : tellement que les jeunes filles de ces cantons qui ſe croyent pourvues de quelque beauté, (& il en eſt bien peu qui ne le croyent,) n'oſent plus s'expoſer à la clarté du jour.

Ce brigand dangereux, continua l'hôte, poſsède un admirable château d'acier, élevé dans les nues, ſur le ſommet des Pyrénées. Pluſieurs Chevaliers ont déjà montré leur courage, en allant l'attaquer ; mais aucun d'eux n'eſt revenu de cette téméraire entrepriſe, dans laquelle il eſt bien à craindre qn'ils n'aient perdu la vie ou la liberté.

Bradamante jouiſſoit d'une ſatisfaction ſecrette en écoutant ce récit. Elle eſpéroit s'emparer bientôt de l'anneau, & détruire le pouvoir du Magicien & ſon château. Alors s'adreſſant à l'hôte : Ne pourriez-vous pas, lui dit elle, me trouver quelqu'un qui connût la route de la demeure de cet Enchanteur, & qui voulût m'y conduire ? Oh! vraiment, dit auſſi-tôt Brunel en l'interrompant, ce ſecours ne vous manquera pas ; j'ai cette route par écrit ; je m'offre de vous y conduire ; & peut-être ma préſence, ajouta-t-il, ne vous ſera-t-elle pas inutile. Il penſoit alors à ſon anneau ; mais il étoit trop ruſé pour en dire davantage : de ſon côté, Bradamante eut l'air de la reconnoiſſance, en l'acceptant pour guide, & penſant en elle-même qu'elle ſeroit bientôt la maîtreſſe de ce précieux anneau.

Elle s'obſerva toujours ſur ce qu'elle devoit dire, & ſur ce qu'elle avoit à cacher à Brunel.

L'hôte avoit un aſſez bon cheval, propre à voyager & même à combattre; elle en fit l'emplette, & le lendemain, les premiers rayons du Soleil annonçant un beau jour, elle prit ſa route par une étroite vallée, ayant ſoin de faire marcher toujours le Saraſin Brunel devant elle.

De collines en collines & de bois en bois, ils parvinrent enfin juſqu'au ſommet des Pyrénées, d'où, lorſque l'air n'eſt point obſcurci par les brouillards, l'on découvre pleinement la France, l'Eſpagne & les deux mers, comme ſur le haut de l'Apennin, du chemin qui conduit à Camaldoli, on découvre la mer de Toſcane & le grand Golfe Adriatique: c'eſt de ce ſommet qu'ils deſcendirent par un rude & fatiguant chemin juſques dans une profonde vallée.

Du milieu de cette vallée s'élevoit une montagne iſolée d'une roche dure & abſolument eſcarpée, dont la cime paroiſſoit environnée d'un mur d'acier; Brunel lui dit alors: Ce roc ſurpaſſe en hauteur tout ce qui l'environne; c'eſt-là que l'Enchanteur tient tant de priſonniers renfermés; il faudroit avoir des aîles pour y pouvoir monter; car nul ſentier, nul degré ne ſe préſente ſur les quatre faces également eſcarpées de ce rocher; & il eſt aiſé de voir que le ſecours d'un cheval aîlé devient abſolument néceſſaire au maître de ce château,

pour pouvoir en faire ses prisons & sa demeure.

Bradamante, suffisamment instruite, connut qu'il étoit tems de se rendre maîtresse de la vie de Brunel & de s'emparer de son anneau; mais elle ne put se résoudre à donner la mort à cet homme sans défense & à rougir son bras d'un sang aussi vil: Brunel, qui ne se doutoit de rien, fut tout-à-coup saisi par la guerrière, & fortement attaché par elle au tronc d'un sapin élevé; à l'instant, elle lui arrache le précieux anneau qu'il portoit à l'un de ses doigts.

Les cris, les gémissemens du perfide Sarasin ne purent l'émouvoir. Elle descendit doucement de cette âpre montagne, jusqu'à la planimétrie d'où la tour du château s'élevoit; alors, pour attirer le Magicien au combat, elle eut recours au son du cor, auquel elle joignit de grands cris, & les défis les plus pressans, pour l'obliger à combattre.

L'Enchanteur, ayant entendu l'un & l'autre, ne fut pas long-tems à paroître, monté sur son cheval aîlé. La guerrière qui l'observe, est frappée d'une surprise mêlée de joie, de voir que cet homme, toujours peint sous l'aspect du guerrier le plus redoutable, ne porte ni lance, ni masse, ni les armes meurtrières destinées pour les combats.

Il

Il avoit ſeulement à ſon bras gauche, un bouclier couvert d'une épaiſſe étoffe de ſoie rouge; & de ſa main droite, il tenoit un livre ouvert. C'eſt en liſant qu'il faiſoit paroître des merveilles étranges; & tandis qu'en effet il étoit aſſez loin du guérrier qui croyoit l'attaquer, celui-ci le voyoit courir ſur lui, le frapper d'une lance, ou des coups redoublés de ſon épée.

Pour le cheval aîlé, il étoit tel de ſa nature ſans nulle eſpèce d'enchantement : une jument l'avoit conçu dans ſes flancs; un griffon en étoit le père. Semblable au griffon, il en avoit la tête d'aigle; ſes pattes de devant armées de ſerres tranchantes, & ſes aîles couvertes de plumes : le reſte du corps étoit ſemblable à celui de la mère. Ce compoſé biſarre étoit bien défini par le nom d'hypogriffe. L'on tient qu'il exiſte de ces ſortes de monſtres aîlés dans les monts Ryphées & tout au fond des mers Glaciales.

C'eſt de ces pays du nord que l'Enchanteur avoit eu l'art de le tirer; & par ſes ſoins & ſon induſtrie, il étoit parvenu dans un mois à l'accoutumer au frein, à ſe laiſſer monter & à voler par-tout où il vouloit le conduire. Cet hypogriffe étoit donc un être réel, & rien ne tenoit en lui de l'illuſion des enchantemens.

A l'égard de l'Enchanteur, tout étoit illuſion en lui : il eût fait paroître le jaune pâle pour

la plus brillante pourpre ; mais cet artifice ne pouvoit rien ſur les yeux de Bradamante, éclairés par le pouvoir de l'anneau. Cependant la guerrière s'agite, porte de côté & d'autre des coups au vent, avec l'activité & l'animoſité d'un combat violent, ainſi que Méliſſe l'avoit conſeillée de faire.

Après avoir feint de combattre long-tems à cheval, elle ſe jette à terre, comme voulant porter des coups plus aſſurés ; ce qui détermine l'Enchanteur à ſe ſervir de ſon dernier charme, & à découvrir l'écu fatal, ne doutant point qu'il ne fît tomber à terre ſon ennemi privé de tout ſentiment : il auroit pu ſans doute commencer à triompher par un moyen auſſi facile ; mais il ſe plaiſoit à voir les combattans manier la lance ou la hache avec plus ou moins d'adreſſe : il s'amuſoit de leurs vains efforts, comme un vieux chat s'amuſe de la foible défenſe d'une ſouris, juſqu'à ce que, las de ce jeu, il lui donne le coup mortel de ſes dents meurtrières : cette image avoit pu convenir à l'Enchanteur & à ceux qui l'avoient combattu juſqu'alors ; mais il n'en étoit pas de même de Bradamante : en poſſeſſion de l'anneau, attentive à tous les mouvemens de ſon ennemi, & pour qu'il ne pût rien ſoupçonner, dès qu'elle lui voit découvrir ſon écu, elle ferme auſſi-tôt les yeux,

& se laisse tomber par terre, comme étant privée de tout sentiment; non que la splendeur élancée de l'écu lui fût aussi fatale qu'aux guerriers qui l'avoient précédée, mais espérant par sa chûte engager l'Enchanteur à descendre & à s'approcher d'elle.

Son espérance ne fut point trompée. Dès qu'il la vit tomber, il fit abaisser le vol de son coursier jusqu'à terre. Il descendit promptement, il attacha l'écu qu'il recouvrit au pommeau de la selle, il y posa même le livre qu'il tenoit ouvert, & s'approcha pour s'emparer d'elle. La guerrière qui le guettoit, comme un loup caché dans un buisson épais attend le jeune chevreuil dont il veut faire sa proie, dès qu'elle le voit à sa portée, se lève, le serre avec force, le jette par terre; & de la même chaîne que l'Enchanteur lui destinoit, elle le lie étroitement, sans que ce vieillard sans vigueur puisse opposer aucune défense aux forces de cette jeune & robuste guerrière.

Bradamante, prête à lui couper la tête, levoit déjà son redoutable bras; mais elle suspendit son coup en voyant l'air abattu du vieillard consterné; elle regarda comme une vengeance trop indigne d'elle la mort d'un foible vieillard, couvert de cheveux blancs & des rides de la décrépitude.

Jeune homme, arrache-moi la vie, s'écria-t-il plein de colère & de déſeſpoir ! Mais Bradamante étoit bien éloignée de l'écouter, & d'abuſer d'une victoire ſi facile. Curieuſe cependant de ſavoir le nom de cet Enchanteur, & dans quel deſſein il s'étoit formé par ſon art cette demeure inattaquable, elle l'interrogea ſur ces faits pour en être éclaircie. Hélas ! dit le vieux Magicien, en verſant un torrent de larmes; ce n'eſt ni pour cacher des larcins, ni pour aucun deſſein coupable, que j'élevai cette roche & que je bâtis ce château. Ce ne fut au contraire que pour garantir les jours d'un jeune Chevalier, l'objet de mon plus tendre amour; ayant appris, par mon art, que bientôt il ſe feroit Chrétien, & qu'il devoit périr quelque tems après par la plus noire des trahiſons.

Le ſoleil, d'un pôle à l'autre, ne voit rien d'auſſi beau, d'auſſi parfait que ce jeune Chevalier: Roger eſt ſon nom. Ce fut moi, malheureux Atlant, qui l'élevai dès le berceau. L'honneur, le deſir d'acquérir de la gloire l'ont arraché de mes bras, pour voler à la Cour d'Agramant, & pour ſuivre ce Prince dans ſon entrepriſe contre la France; & moi, plus paſſionné pour Roger que le père le plus tendre, je cherche tous les moyens de le tirer de ce

Royaume, pour lui faire éviter le ſort cruel qui le menace.

Dans cette vue je bâtis cette roche, & je m'emparai de Roger par le même artifice que j'eſpérois employer aujourd'hui contre toi: tu verras une grande quantité de Dames & de Chevaliers que j'ai raſſemblés dans ce château: pour que mon Roger, forcé de n'en point ſortir, y trouve une compagnie aimable qui l'amuſe, j'ai ſoin de raſſembler de toutes parts en ce lieu tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie, concerts, parures, jeux variés, chère excellente, tout y prévient leurs deſirs. Hélas! mes ſoins attentifs réuſſiſſoient: c'eſt toi qui détruis mon bonheur & renverſes tous mes projets.

Ah! ſi ton âme eſt auſſi belle que ta figure, n'empêche pas le ſuccès du deſſein ſi honnête & ſi légitime que j'ai conçu: prends cet écu, je te le donne; prends ce deſtrier aîlé qui fend les airs, & ne prétends rien de plus ſur mon château! Délivres ceux de tes amis que tu voudras choiſir; que dis-je? ah! délivres tous mes autres priſonniers, & laiſſes-moi mon cher Roger: & ſi ta cruauté va juſqu'à vouloir me l'arracher pour le conduire en France, arraches-moi donc auſſi cette âme malheureuſe qui n'habite plus qu'une vieille écorce prête à tomber d'elle-même.

Vieillard, lui répondit Bradamante, n'espères point m'attendrir par tous ces vains propos; c'est précisément la liberté de Roger que je veux: prétends-tu donc m'offrir comme un don ce beau destrier & ce bouclier? ne sont-ils pas à moi par ta défaite; & d'ailleurs seroient-ils un échange que je pusse comparer à Roger? Crois-tu donc que tu pourrois t'opposer aux décrets divins, en le tenant ici sous ta garde? tu ne peux être certain du sort qui l'attend, & toutes les ressources de ton art sont insuffisantes pour l'empêcher. Vieillard insensé, réfléchis! Comment pourrois-tu savoir quel est le péril qui menace une autre tête, quand tu n'as pu prévoir le coup qui t'accable aujourd'hui? Tu me demandes de t'arracher la vie? Non, mon âme & mon bras s'y refusent. Mais quand tout l'univers te feroit le même refus, une âme forte & courageuse n'a-t-elle donc pas mille moyens de se délivrer d'une vie qui lui devient importune? En achevant ces mots, Bradamante aspire bientôt à gagner le haut de la roche; & l'Enchanteur Atlant enchaîné fut forcé par elle de monter le premier; car elle ne pouvoit s'empêcher de se défier encore de lui, malgré sa mine pâle & son air humilié.

Bientôt une petite porte, un escalier tournant taillé dans la roche, les conduit jusqu'à

l'entrée du château. L'Enchanteur lève une longue pierre platte, gravée de figures & de caractères étranges, qui forme le seuil de cette porte. Il découvre des vâses, dont il exhale une fumée qui paroît sortir d'un feu caché. Atlant brise ces vâses fumans. Aussi-tôt la tour, le château, sa ceinture d'acier disparoissent. On ne voit plus que le sommet d'une montagne inculte & sauvage. Les prisonniers retenus jusqu'alors, restent épars & libres sur le terrein stérile de ce sommet; & quelques-uns d'eux, accoutumés aux délices qu'ils goûtoient dans leur belle & vaste prison, regrettent en secret cette vie voluptueuse. Dans le même moment que le château d'Atlant disparoît, la colombe qui s'échappe des serres de l'épervier ne disparoît pas avec plus de vîtesse, que ce rusé Magicien en se dérobant au pouvoir de Bradamante.

Gradasse & Sacripant furent les deux premiers guerriers qui frappèrent ses yeux. Prasilde, cet aimable & brave Chevalier qui, du fond de l'Orient, avoit suivi le Paladin Renaud, paroît ensuite avec Irolde son ami le plus cher & le plus parfait. La brave & tendre fille d'Aimon voit enfin son amant, & l'heureux Roger reconnoît sa charmante maîtresse. Bradamante voit enfin celui que son cœur adore; son

amour avoit commencé à ce moment où ne pouvant résister à ses instances, elle avoit délacé son casque sur la fin d'un combat ; ce qui donna le moyen alors à quelque lâche Sarasin de la blesser à la tête. Ce seul instant avoit fait une si forte & si douce impression sur tous les deux, qu'ils s'étoient cherchés sans cesse depuis, soit pendant les ombres de la nuit, ou pendant le jour, jusques dans les lieux les plus sauvages, sans avoir pu se rencontrer que dans ce moment. Roger sent le double plaisir de revoir celle qu'il aime, & de ne pouvoir douter que sa liberté ne soit l'ouvrage de son bras & de son amour. Il se croit avec raison le plus fortuné des amans, comme il sent qu'il en est le plus passionné.

Tous deux descendirent ensemble jusques dans le valon, témoin de la victoire que la jeune guerrière avoit remportée sur l'Enchanteur. Ils y trouvèrent l'hypogriffe ayant encore le fatal bouclier couvert de son étui, qui pendoit à l'arçon de sa selle.

Bradamante s'avance pour saisir sa bride, l'hypogriffe semble attendre qu'elle s'approche de lui ; mais tout à-coup déployant ses aîles, il s'élève en l'air & va se poser à quelque distance sur le penchant d'une colline. Bradamante le suit ; le cheval aîlé paroît l'attendre, sembla-

ble à la corneille qui se joue de l'inutile espérance des chiens qui la poursuivent, lorsqu'elle voltige de place en place : l'hypogriffe rend toutes ses courses inutiles, & ne se laisse jamais approcher d'assez près pour être saisi.

Roger, Gradasse, Sacripant, tous les autres Chevaliers, se distribuent dans la plaine & sur la montagne, dans l'espérance que quelqu'un d'eux pourra l'arrêter ; mais l'hypogriffe, après les avoir séparés par tant de courses inutiles, semble ne vouloir se laisser approcher que par le seul Roger ; ce fut un nouvel artifice de l'Enchanteur : Atlant, la douleur mortelle dans l'âme de voir son élève prêt à se trouver en France, n'avoit point encore perdu toute espérance de l'en détourner, & c'étoit le dernier moyen dont il essayoit de se servir. Ce fut donc par son pouvoir que lorsque Roger eut saisi les rênes de l'hypogriffe, il lui fut impossible de se faire suivre par cet indocile animal.

L'intrépide Roger voyant qu'il ne peut le dompter, prend le parti téméraire de descendre de dessus son fidèle Frontin, & ne balance plus à s'élancer sur le coursier aîlé, auquel il ose même faire sentir ses éperons qui l'animent d'un nouveau feu. L'hypogriffe semble ne vouloir que galoper pendant quelques instans ; mais tout-à-coup déployant ses grandes aîles, & plus vif

que le faucon que son maître vient de déchaperonner, en lui montrant une proie, l'hypogriffe s'élève dans les airs qu'il fend avec la rapidité de la foudre. Bradamante éperdue, consternée, en voyant son cher Roger s'élever jusqu'aux nues avec tant de péril, ne peut distinguer pendant quelques momens quel est l'espèce de sentiment qui l'agite : ce qu'elle se souvient d'avoir entendu dire de l'enlévement de Ganimède, lui fait craindre un sort pareil pour un jeune guerrier qui n'a pas moins de charmes que lui. Elle le suit en fixant sa vue dans les airs, aussi loin qu'elle peut le voir : elle croit le voir encore, lorsqu'il est déjà loin de ses regards; c'est son âme entière qui suit son amant dans les airs; & lorsqu'enfin elle reconnoît qu'elle s'égare, elle se livre aux gémissemens, & son cœur brisé ne connoît plus la paix. Ses regards tombent enfin sur Frontin; sa vue redouble sa douleur : mais soudain, & craignant que cet excellent cheval ne tombe en des mains étrangères, elle s'en empare, le conduit avec elle, & garde encore la foible espérance de pouvoir un jour le rendre à son aimable maître.

Cependant Roger, qui ne connoît point l'art de conduire ce cheval fougueux, se sert inutilement de la bride pour l'arrêter; il se voit porté bien au-dessus des plus hautes montagnes.

Bientôt même à peine peut-il les diſtinguer des plaines & des lacs qui les environnent: ce ne fut que lorſqu'élevé au plus haut du ciel, où l'Obſervateur attentif n'eût pu l'appercevoir que comme un point, l'hypogriffe parut diriger ſon vol vers le Couchant: il fend alors les airs par un vol uni, tel qu'un léger vaiſſeau nouvellement eſpalmé coule d'une rapidité égale ſur les ondes, lorſqu'il eſt pouſſé par un vent frais & favorable. Mais laiſſons Roger parcourir les airs. Un deſtin heureux le conduit dans ce périlleux voyage; & revenons au bon & brave Paladin Renaud.

Ce Paladin, pendant deux jours entiers, fut le jouet des vents déchaînés, qui lui firent parcourir de vaſtes plages depuis le Couchant juſqu'à l'Ourſe: ce gros tems dura toute la nuit ſuivante, & le vaiſſeau ne fut porté que le jour d'après ſur une pointe de l'Ecoſſe, voiſine de cette célèbre forêt Calydonienne, qui retentit ſi ſouvent du bruit des armes & des combats livrés ſous ſon ombre par les Chevaliers les plus renommés.

C'eſt dans cette vaſte forêt que les Chevaliers errans les plus fameux de la Grande-Bretagne, des contrées voiſines, & même de celles qui ſont éloignées, telles que la France, l'Allemagne & la Norwége ſe rendent ſouvent pour

ſignaler leur valeur: celui dont le cœur ſeroit foible n'y doit point entrer, la mort y menace ſes jours lorſqu'il s'expoſe pour remporter les prix de l'honneur; c'eſt là que, par de fréquens combats, Triſtan de Léonois, Lancelot du Lac, Artus Galvanes, Gauvin, & tant d'autres Chevaliers qui furent la gloire de la moderne & antique Table Ronde, enrichirent cette forêt de monumens & de trophées qu'on y voit encore; Renaud prenant ſes armes ſe fit deſcendre à terre avec le fidèle Bayard, & commanda au patron du vaiſſeau de l'attendre dans le port de Barwik.

Sans Ecuyer, ſans nulle eſpèce de guide, Renaud voyage dans cette forêt immenſe, & ſuivant diverſes routes dans l'eſpérance d'y trouver quelque aventure digne de ſa valeur, il arrive ſur le ſoir du premier jour dans une belle Abbaye, où l'on ſe faiſoit un grand honneur de recevoir les Chevaliers & les Dames que le haſard y conduiſoit, & dont même une partie des revenus avoit été fondée pour un ſi noble & ſi louable emploi.

L'Abbé & les Religieux furent également attentifs à bien recevoir le Paladin; & lorſque, par un bon & magnifique repas, il eût réparé ſes forces, il les pria de lui dire par quel moyen un Chevalier pouvoit ſignaler ſon courage &

trouver à faire apprécier le dégré d'eſtime qu'il pouvoit mériter. Ils lui répondirent tous d'une voix que nul lieu du monde n'étoit plus fertile en grandes aventures que cette ſombre & vaſte forêt; mais que ſa ſolitude enſeveliſſoit dans l'oubli les grandes actions qu'on pouvoit exécuter; qu'il falloit du moins que ces actes puſſent parvenir à la connoiſſance des hommes; & ſi vous êtes déterminé, dirent-ils, à donner des preuves de votre haute valeur, il s'en préſente une pour vous plus belle, plus glorieuſe qu'il ne s'en eſt jamais offert à tout noble & vertueux Chevalier. La charmante fille de notre Roi, a dans ce moment beſoin d'être défendue contre un des Barons de ce pays, nommé Lurcain, qui veut lui ravir & la vie & l'honneur par les accuſations qu'il a portées contre elle.

Lurcain, animé peut-être par la haine plutôt que par l'évidence, l'accuſe devant le Roi ſon père d'avoir au milieu de la nuit fait monter un amant dans ſa chambre; il certifie même l'avoir vue l'aider elle-même à s'élever juſqu'à ſon balcon; les loix du Royaume la condamnent au feu, ſi dans un mois elle ne peut trouver un défenſeur qui puiſſe en combattant Lurcain, lui faire avouer qu'il a fait une calomnie.

La loi ſévère de l'Ecoſſe veut que toute Dame ou Demoiſelle de quelque naiſſance qu'elle puiſſe

être, qui ſe trouve atteinte d'avoir eu commerce avec tout autre qu'un mari, ſubiſſe la mort; s'il ne ſe trouve un champion qui perſuadé de ſon innocence puiſſe la prouver les armes à la main & l'arracher à ſon ſupplice.

Le Roi, cruellement affligé d'une pareille accuſation (portée contre la belle Genèvre ſa fille qu'il adore), a fait publier hautement que s'il ſe préſente un Chevalier qui prenne ſa déſenſe & anéantiſſe l'accuſation calomnieuſe portée contre elle, il recevra ſa main pour peu qu'il ſoit de noble extraction, avec une dot proportionnée à cette grande alliance; mais ſi malgré cette offre, il ne ſe trouve perſonne avant la fin du mois qui vienne la ſecourir, la Princeſſe ſubira la cruelle & déshonorante mort que la loi prononce contr'elle.

En vérité, Seigneur, continuèrent-ils, une pareille entreprise vous ſeroit plus glorieuſe & plus utile que d'aller errant dans ces bois en chercher d'autres moins intéreſſantes & moins honorables: une gloire immortelle couronnera votre entrepriſe; une Princeſſe plus belle que celles que l'eſpace immenſe entre l'Inde & les colomnes d'Hercule pourroit vous offrir, ſera le prix de votre victoire; des richeſſes, un grand État dont vous aſſure la reconnoiſſance d'un Roi qui vous devra ſa fille & la réparation de

son honneur lésé par cette accusation, doivent bien vous déterminer; d'ailleurs les loix sacrées de la Chevalerie ne vous prescrivent-elles pas de soutenir l'honneur des Dames, & surtout de celle-ci, qui, jusqu'à cette accusation soudaine, a toujours paru le plus parfait modele de la pudeur & de la vraie vertu?

Renaud rêva pendant quelques momens; ensuite il répondit d'une voix élevée: Quoi! vous dites donc que votre loi condamne à mort une foible & sensible femme qui tend ses bras à l'amant tendrement aimé & lui laisse cueillir quelques fleurs de celles qu'Amour destine à ses favoris! que de Dieu soit maudit le barbare qui put forger cette injuste loi, & plus maudits soient encore les imbéciles qui se soumettent à la suivre! Ah! périsse mille fois plutôt la cruelle qui porte le désespoir dans le cœur de son amant, que la beauté sensible qui consent à couronner sa foi. Que ce fait soit véritable ou faux, que m'importe?... Que la belle Genèvre ait rendu son amant heureux, je serois porté dans le cœur à l'en louer; mais que le fait soit prouvé ou douteux, mon cœur & ma raison me portent également à la défendre. Je ne vous demande qu'un guide qui puisse me conduire vis-à-vis de son accusateur; & j'espère trop en Dieu, comme dans mon courage, pour ne pas voir

bientôt cette belle Princeſſe hors de toute peine.

Je me garderai bien d'affirmer ce que j'ignore ; car je pourrois peut-être me tromper. Mais ce que je ſoutiendrai hautement, c'eſt qu'une foibleſſe ſi douce & ſi naturelle ne peut mériter une pareille punition. Celui qui fit une pareille loi ne put être que le plus injuſte ou le plus extravagant de tous les hommes. Elle doit, ſans balancer, être révoquée & anéantie par une plus douce & plus juſte loi. Eh ! quoi donc, continua le Paladin avec chaleur ; ſi le plus doux, le plus heureux penchant que nous donne la Nature, appelle également l'un & l'autre ſexe aux plus grandes douceurs de l'amour, que le ſeul préjugé d'un ignorant vulgaire peut ſeul traiter de criminelles ; ſi l'homme ſe livre ſans frein à toutes ſes paſſions, & peut même tirer une eſpèce de gloire du nombre des belles qu'il a rendues ſenſibles à ſes deſirs ; un ſexe enchanteur, plus tendre & plus foible que le nôtre, méritera-t-il donc d'être puni pour avoir cédé quelquefois la victoire à ce feu ſéducteur qui brûle également dans le cœur de tous les mortels ? Oui, j'eſpère bien, avec le ſecours du père commun de tous les êtres, prouver que cette loi cruelle eſt auſſi injuſte qu'inégale, & que c'eſt un crime affreux

d'avoir pu l'exécuter & la conserver encore.

Tous les Moines & leur vénérable Abbé convinrent en applaudissant le Paladin, de la justice de ses raisons, & s'écrièrent tous d'une voix, que les Souverains se rendroient coupables, s'ils balançoient à l'anéantir.

Dès le lendemain, dès que l'horison de notre hémisphère fut paré des couleurs brillantes & vermeilles de l'aurore, Renaud se couvre de ses armes, monte sur Bayard, prend au hasard le premier écuyer qui se présente, marche à grand pas, traverse un bois épais, & brûle d'arriver au lieu choisi pour attaquer ou défendre l'honneur & la vie de la belle Genèvre. Renaud & son écuyer, pour abréger la route, avoient quitté le grand chemin qui traversoit la forêt, en formant quelques détours; & suivant une route plus courte, ils étoient prêts à traverser une vallée couverte de bois épais, lorsqu'ils entendirent les cris perçans d'une femme, & qu'ils en apperçurent une qui, de loin, leur paroissoit assez belle, & qui se débattoit entre deux brigands prêts à la poignarder. Cette femme, baignée de pleurs, cherchoit à les attendrir, au moment où, le fer en main, ils alloient couvrir la terre de son sang : Renaud, ému par ce spectacle, vole à son se-

cours, en jettant des cris menaçans. Les deux bandits effrayés, tournent promptement le dos, se précipitent & se cachent dans le fond de la vallée, & dans le bois le plus épais.

Le Chevalier, très-curieux de savoir par quelle raison cette femme étoit prête à subir une si cruelle punition, ordonne à son écuyer de la relever, de la prendre en croupe; & pour ne point perdre de tems, il reprend promptement le sentier qui doit le conduire au lieu auquel il croit ne pouvoir arriver trop tôt. Chemin faisant, il observe que, malgré la terreur & l'épouvante qui défigure encore ses traits, cette dame est aussi jeune, agréable même, qu'elle est belle. Il lui demande d'un air attendri, quelle étrange fatalité l'avoit exposée à cette mort cruelle; & la dame, d'un air modeste & d'une voix douce, lui répond ce que je remets à vous dire dans le chant suivant.

Fin du quatrième Chant.



CHANT V.

Doux lien de la nature, attrait divin qui réunis par ta chaîne cachée un ſexe à l'autre ſexe dans tous les animaux : toi qui fais repoſer doucement l'ourſe & la lionne dans le même antre, que l'ours & le lion rempliſſent ſouvent de carnage & font retentir de leurs affreux rugiſſemens : toi qui fais vivre en paix la louve vorace avec le loup deſtructeur & carnaſſier : toi qui fais bondir la geniſſe près du fier taureau dont les cornes menaçantes & les bruſques & violentes careſſes ſemblent la menacer : ô toi, qui devrois également régner ſur tous les êtres ſenſibles, par quelle horrible fatalité parois-tu ne plus exiſter dans le cœur de l'homme? Quelle Furie a pu porter ſes ſerpens dans ſon cœur & dans celui de la femme? Ils devroient te ſervir de temple. Peut-on voir ſans indignation ce ſexe charmant expoſé aux fureurs d'un époux inhumain & barbare? Quoi, ce lit nuptial préparé pour la félicité parfaite, par l'Hymen & par l'Amour, eſt ſouvent baigné des pleurs d'une épouſe malheureuſe, & quelquefois même ſouillé par ſon ſang! Homme féroce! frémis, & re-

connois que ta fureur offenſe également la divinité, la juſtice & la nature ! Peux-tu frapper ce beau viſage où l'Amour s'eſt peint pour ton bonheur ? Mais n'es-tu pas plus déteſtable encore que les eſprits impurs ſortis des noirs abîmes, lorſque ta main cruelle porte le poiſon dans le ſein, ou que s'armant d'un poignard, elle entrouvre les flancs de ta foible & malheureuſe compagne ?

Les deux barbares que Renaud avoit fait fuir & cacher dans le fond des vallons, en délivrant la jeune dame qu'il venoit de dérober à leurs coups, avoient ſans doute une âme auſſi criminelle ; Renaud l'ayant raſſurée par un air de courtoiſie & par celui d'un véritable intérêt, la jeune dame reprit enfin ſes eſprits, & ſoupirant encore, elle commença ſon hiſtoire :

Vous allez entendre, lui dit-elle, le récit d'une noirceur & d'une cruauté dont les Villes de Thèbes, d'Argos & de Micènes n'ont point donné d'exemples auſſi funeſtes ; ſi le ſoleil ſemble obſcurci par les nuages, & ne laiſſer tomber qu'à regret ſes rayons ſur ce pays froid & ſauvage, c'eſt qu'il veut éviter l'aſpect d'une nation auſſi féroce.

Que l'homme s'arme & détruiſe l'ennemi qui veut l'opprimer, il n'agit ni contre l'ordre, ni contre la loi naturelle ; mais pourſuivre, donner

la mort à celui qui ne cherche qu'à nous ſervir, qu'à faire notre bonheur, c'eſt une atrocité dont les monſtres les plus féroces ſont incapables.

Je ne peux vous inſtruire du motif de ces deux ſcélérats prêts à m'arracher la vie, ſans vous raconter les premiers détails de ma malheureuſe hiſtoire.

Attachée au ſervice de la Princeſſe Genèvre, fille de notre Roi, dès ma tendre jeuneſſe, ſon amitié pour moi pouvoit faire mon bonheur, & même exciter l'envie; mais le cruel Amour ne le troubla que trop tôt en me faiſant ſentir tout le poids de ſes chaînes; le Duc d'Albanie, par les tranſports d'un amour dont mon jeune cœur ne pouvoit ſe défier encore, réuſſit à le ſéduire. Je l'aimois trop pour chercher à connoître le fond de ſon âme; & puiſqu'il faut bien que je l'avoue, celui dont mon cœur avoit reçu l'image fut bientôt auſſi reçu dans mon lit: emportée par une paſſion qui ne me permettoit plus de raiſonner, je ne réfléchis pas même que la chambre que j'avois choiſie, comme la plus ſecrète, pour le recevoir, étoit celle que Genèvre s'étoit particuliérement réſervée, qu'elle occupoit quelquefois, & dans laquelle elle dépoſoit en ſûreté ce qu'elle avoit de plus précieux: cette chambre avoit un grand balcon,

& les jours que la Princeſſe ne l'occupoit pas, j'y volois; une échelle de corde que je jettois à mon amant lui donnoit la facilité d'y monter; & comme l'inconſtance du chaud & du froid déterminoit Genèvre à changer ſouvent de lit, & que d'ailleurs ce balcon donnoit ſur un terrein inculte, à moitié couvert des débris de quelques maſures, j'avois toute facilité de voir ſouvent l'amant que j'adorois. Ces jeux, ces plaiſirs ſecrets d'un amour heureux durèrent pendant pluſieurs mois. Aveugle que j'étois! ces tendres jeux avoient augmenté ma paſſion au point que je ne voyois que l'amour dans les yeux de mon amant, quoique j'euſſe pu dès-lors y découvrir la feinte & la trahiſon. Ce cruel maître, ce tyran de mon âme toute entière, ne craignit bientôt plus de paroître ouvertement amoureux de la belle Genèvre; que ſais-je même s'il ne l'avoit pas aimée avant moi, ou ſi cet amour ne s'étoit accru que par degrés? Mais ſe ſentant abſolument le maître de toutes mes penſées, de toutes mes volontés, il pouſſa ſon audace barbare juſqu'à me confier ce nouvel amour, & juſqu'à me conjurer de l'aider de mes ſecours auprès de Genèvre: il me diſoit bien, à la vérité, que ſon amour n'étoit que feint pour Genèvre; que je rempliſſois ſon cœur tout entier; que la ſeule ambition d'obtenir la

main de la fille de ſon Roi, de parvenir aux plus grandes dignités, de vivre après en pleine liberté ſous ma loi, de me rendre également riche, puiſſante & heureuſe, étoit la ſeule cauſe de cette feinte; plus foible, plus aveuglée que jamais, je n'oſai lui faire de reproche; je le crus, je ſentis même un ſecret plaiſir à lui obéir, & j'eus la lâche complaiſance de me prêter à ſes deſſeins.

Ce fut de la meilleure foi du monde, que je ſaiſis la première occaſion favorable pour parler de ce perfide amant à la Princeſſe. Je le peignis à ſes yeux.... Eh! quel devoit être le portrait d'un amant adoré dont l'image embellie par une paſſion violente, étoit ſans ceſſe préſente dans mon âme! Mes ſoins ne purent réuſſir. Rien ne pouvoit toucher en ſa faveur une jeune Princeſſe prévenue déjà par un autre amour. Un Chevalier aimable étoit venu depuis quelque tems dans la Cour d'Ecoſſe avec ſon frère, & s'étoit acquis la plus brillante renommée, à laquelle même aucun Chevalier de la Grande-Bretagne n'eût oſé prétendre; il devint bientôt ſi cher à notre Roi, que par les grâces qu'il accumula ſur ſa tête, il le rendit égal aux plus grands Seigneurs de ſes États.

Il fut cher à ce Prince, il le devint encore plus à Genèvre; ce Chevalier, nommé Ario-

dant, toucha ce jeune cœur, dès qu'il l'eût persuadée par cette sincérité qui caractérise une âme noble & vertueuse, qu'il cachoit dans son sein pour elle une flamme plus vive & plus durable que les feux dont brûla Troie, & ceux que le Vésuve & l'Etna renferment dans leurs vastes flancs.

L'amour sincère qui remplissoit le cœur de Genèvre, lui fit rejetter avec dédain tout ce que je dis en faveur du Duc; & lorsque revenant à la charge, je voulois inspirer quelque pitié pour lui, Genèvre sembloit se plaire à le couvrir de ridicules, & n'en parloit qu'avec le ton de l'antipathie ou du froid mépris.

Je conseillois souvent à cet amant malheureux d'abandonner une si vaine entreprise, & de ne plus rien espérer d'une âme occupée par un autre amour; & c'est dans cette vue que je lui donnai des preuves qu'Ariodant étoit si tendrement aimé, que rien ne pouvoit plus éteindre l'ardeur d'une aussi vive flamme.

Polinesse (c'est ainsi que se nommoit le Duc d'Albanie) s'étant enfin convaincu par lui-même que son amour étoit inutile & rejetté, ne put souffrir qu'un autre lui fût préféré, & son orgueil superbe changea bientôt en haine ce qu'il avoit de sentimens pour elle.

Il s'occupa dès-lors à faire naître entre Ario-

dant & Genèvre de ſi cruels débats & une telle inimitié, que rien ne put enſuite les réunir; le traître porta plus loin ſa vengeance, & conçut dès-lors en ſecret le noir projet de répandre ſur la réputation de la belle Genèvre une infamie aſſez forte pour qu'elle ne pût jamais s'en relever.

Ma chère Dalinde, me dit-il un jour (car c'eſt ainſi que l'on me nomme) il me vient une idée: l'amour que je ſentois pour Genèvre eſt à préſent comme un arbre coupé juſqu'à la racine; mais de même que cette ſouche pouſſe encore quelques nouveaux rameaux, il renaît malgré moi de cette paſſion détruite ces légers ſentimens qui ne ſont l'ouvrage que des deſirs; ces deſirs m'importunent encore; je voudrois achever de m'en délivrer, quand ce ne devroit être que par une illuſion qui pût ſéduire & tromper mes ſens: j'imagine un moyen facile de me ſatisfaire. Ne peux-tu pas, lorſque Genèvre quitte ſes habits pour s'aller coucher, te revêtir de ces mêmes habits, relever & arranger tes cheveux comme elle, prendre enfin ſon air, ſa reſſemblance, le plus qu'il te ſera poſſible, paroître en cet état ſur le balcon, & me jetter l'échelle de cordes? alors mon imagination ardente cherchant d'elle-même à ſe tromper par l'apparence, jouira de ſon illuſion, & calmera

mes vains desirs, comme s'ils étoient satisfaits: ainsi le fourbe réussit à me séduire: je ne trouvai pas que ce fût un grand mal pour moi de me prêter à ce que je ne regardois que comme une folie; n'en prévoyant pas alors les suites funestes, je fis tout ce qu'il m'avoit prescrit; je me revêtis des habits de la Princesse, je l'aidai moi-même à monter sur le balcon, je le reçus dans mes bras, & je ne reconnus toute mon imprudence que lorsqu'elle fut suivie des plus affreux malheurs.

Polinesse, quoique d'abord ami d'Ariodant étoit en froid avec lui depuis qu'il l'avoit reconnu pour être son rival; cependant il fut alors le trouver: Je m'étonne, lui dit-il, que quoique je vous aie donné des marques de mon estime & de mon amitié dans cette Cour, vous n'ayez plus avec moi que l'air de la froideur; je m'étonne encore plus, que vous sembliez ignorer que j'adore la Princesse, & que prêt à l'obtenir du Roi son père, elle est sensible à mon amour: pourquoi donc semblez-vous vous obstiner à lui plaire, quoiqu'elle dédaigne votre amour? à Dieu ne plaise que j'en fisse autant, si j'étois à votre place, & que vous fussiez à la mienne! Eh! grands Dieux, répondit Ariodant, je suis surpris de ce que vous me dites encore plus que vous ne pouvez l'être vous-même: eh,

n'a-t-elle donc pas reçu mes vœux avant que vous ayez pu la connoître! L'amour qui nous unit ensemble peut-il être plus vif & plus pur? Ne désirons-nous pas également qu'un heureux hymen nous lie, & ne suis-je pas bien certain qu'elle n'eut jamais aucun penchant pour vous?

Oh! que dites-vous là, dit le Duc, jusqu'à quelle erreur un fol amour a-t-il pu vous conduire? Vous croyez donc en être aimé. Vraiment je dois avoir la même confiance; & c'est aux preuves qu'il nous faut recourir. Ouvrez-moi donc votre âme toute entière; moi de mon côté, je n'aurai rien de secret pour vous. Voyons qui de nous deux est vraiment l'amant favorisé, & que l'autre lui cède de bonne grâce toutes ses vaines prétentions; mais, ajouta-t-il, si nous prenons un parti si sage, il faut que, par un serment sacré, nous nous engagions à ne jamais rien dire de ce que nous nous serons déclaré l'un à l'autre.

Ariodant avoit trop bonne opinion de Genèvre, pour ne pas accepter cette proposition; & les sermens ayant été prêtés de part & d'autre: Sachez, dit-il à Polinesse, que les discours, les lettres même de la Princesse, m'ont assuré que sa main ne seroit jamais qu'à moi, & qu'elle renonceroit à l'hymen pour toujours, si le Roi son père s'opposoit à cette union; mais qu'elle

espéroit que, sensible à mes services, & son amitié pour moi paroissant augmenter de jour en jour, il finiroit par couronner nos vœux. Tels sont les termes où j'en suis avec elle : content de mon sort, bien sûr qu'aucun autre ne réussiroit à toucher son cœur, je sais captiver mes desirs; je craindrois trop de l'offenser en les laissant paroître, & d'ailleurs ce seroit bien en vain que j'espérerois obtenir la plus légère faveur; sa vertu, quoique douce, n'en est pas moins sévère.

Après qu'Ariodant eût avec autant de modestie que de pudeur, rendu compte de ses espérances à Polinesse, le traître qui s'étoit bien proposé de le brouiller à jamais avec la belle Genèvre, prit la parole & lui dit : Je vois que vous êtes bien loin d'être traité comme je le suis, & bientôt vous ne pourrez douter que je ne sois le seul parfaitement heureux : feignant de vous aimer en secret, elle vous méprise, elle vous amuse par des propos trompeurs & de vaines espérances, & quelquefois même votre amour & votre crédulité font le sujet de ses plaisanteries avec moi. Le secret que nous nous sommes juré, me rassure contre le danger de dire ce que je voudrois vous taire; mais je vois qu'il est tems de vous tirer d'erreur, & de vous tout découvrir. Sachez donc qu'il ne s'écoule pas un

mois, que quatre, ſix, dix fois même, je ne paſſe délicieuſement la nuit entre ſes bras, & que je ne la voie ſenſible & partager tous mes deſirs. Croyez-donc à préſent que les vaines paroles qu'elle vous donne, égalent les careſſes & les faveurs qu'elle me prodigue? Croyez-m'en, cédez à l'amant favoriſé, & ne perdez plus des ſoins que vous pouvez mieux employer ailleurs.

Non, je ne peux te croire, s'écria vivement Ariodant: vas, lâche impoſteur, tu ne formes ce tiſſu de menſonges, que pour me faire renoncer à celle que j'adore: mais oſeras-tu ſoutenir les blaſphèmes que tu viens de proférer contre ſa vertu: non-ſeulement mon bras va te prouver que tu n'es pas moins traître que menteur.... Réfléchis plutôt, répliqua froidement Polineſſe, qu'il ſeroit abſurde de remettre au ſort d'un combat la preuve d'une vérité dont il m'eſt facile de montrer l'évidence à tes yeux. Ces derniers mots atterrèrent le malheureux Ariodant: un froid mortel courut dans ſes veines; quelque doute qu'il conſervoit encore, fut le ſeul lien qui le retint à la vie; le cœur percé, le viſage pâle, l'amertume dans l'âme, la voix tremblante: Eh bien, dit-il, quand pourras-tu donc me faire voir qu'on te prodigue des faveurs que l'amour m'a toutes refuſées; non, non, n'eſpère pas que je le croie que mes yeux n'en ayent été les témoins.

Dès qu'il en ſera tems, repartit Polineſſe, j'aurai ſoin de t'en avertir. A ces mots, ils ſe ſéparèrent.

A peine ſe paſſa-t-il deux jours, que j'avertis Polineſſe que la nuit ſuivante j'aurois la liberté de le voir. Ce perfide voyant qu'il étoit tems de ſe ſervir du piége qu'il avoit préparé, & courant à ſon rival: Si tu veux, dit-il, venir la nuit prochaine te cacher dans ces maſures ruinées qui ſont préciſément vis-à-vis du balcon de la Princeſſe, tu m'y verras monter. Ariodant y conſentit; mais ayant un ſecret ſoupçon que ſon rival ne vouloit peut-être l'attirer la nuit dans cet endroit écarté, ſous le prétexte de lui faire voir ce qu'il croyoit encore impoſſible, que pour l'aſſaſſiner, il prit le parti de ſe rendre le ſoir à ces maſures, mais de s'y rendre en force, pour ſe défendre s'il étoit attaqué: il avertit l'un de ſes frères nommé Lurcain, l'un des Chevaliers de ce tems le plus redoutable par ſa force & par ſa valeur; il le pria de ſe couvrir de ſes armes, & ne lui confiant qu'une partie de ſon ſecret, il le conduiſit avec lui, le plaça cinquante pas derrière la maſure dans laquelle il alloit ſe cacher, & lui fit promettre qu'il ne ſortiroit point de cette place, à moins qu'il ne l'appelât à ſon ſecours: Jure-moi donc, ſi tu m'aimes, mon cher frère, d'accomplir

exactement ce que je te demande, lui dit-il. Vas, lui répondit Lurcain, ne t'inquiète de rien, je te le promets.

Ariodant s'avançant alors jusqu'à la dernière masure d'où ses yeux découvroient de près le balcon, s'y cacha soigneusement. Il n'y fut pas long-tems sans voir paroître le traître qui brûloit du coupable desir de déshonorer Genèvre; & dès qu'il fut sous le balcon, il me donna le signal ordinaire, à moi malheureuse qui ne pouvoit rien prévoir de cette affreuse trahison!

Je m'avançai bientôt, couverte d'une robe blanche & or que Genèvre avoit portée ce jour-là même, & mes cheveux étoient enveloppés d'un riche tissu pourpre & or qu'elle seule pouvoit porter; je répondis au signal, & je me présentai sur ce balcon en saillie de façon qu'il étoit facile de me voir de tous les côtés.

Pendant ce tems-là, Lurcain craignant pour les jours de son frère, n'avoit pu s'empêcher de s'avancer doucement vers les masures les plus proches du balcon. Il pouvoit tout observer de sa retraite (selon le trop commun penchant qui porte à la curiosité,) quoiqu'il fût encore de dix pas plus éloigné que son frère.

Ignorant tout ce qui se passoit alors, je parus sur ce balcon, parée des atours ordinaires de la Princesse, comme j'y étois déjà venue

deux ou trois fois; ayant d'ailleurs beaucoup de ressemblance avec elle, par la taille, & même par la forme du visage, les rayons tremblans de la lune qui sortoit alors d'un nuage, ajoûtèrent encore à l'illusion qui pouvoit facilement me faire prendre pour elle; les masures d'ailleurs étant à quelque distance du balcon, Ariodant & son frère voyoient assez clairement tout ce qui se passoit, mais sans pouvoir exactement rien distinguer: ce fut alors que Polinesse s'étant approché, je lui jettai l'échelle, & l'aidai moi-même à passer sur le balcon où je le reçus dans mes bras, lui prodiguant plus que jamais les plus tendres caresses; nos baisers purent être apperçus; le léger frémissement de nos lèvres pouvoit même s'entendre, & le traître Polinesse occupé d'augmenter l'erreur d'Ariodant encore plus que de celle qu'il trahissoit jusques dans ses bras, n'avoit jamais été si vif, si caressant qu'il parut l'être alors. O malheureux Ariodant! tu le voyois, & quel plus cruel spectacle pouvoit frapper tes yeux!

Cet amant infortuné ne doutant plus de son malheur, ne pense qu'à mettre fin à ses cruelles peines, par la mort la plus prompte: il tire son épée, il en appuie le pommeau sur la terre, & il est prêt à s'élancer dessus pour se percer, lorsqu'il se trouve arrêté dans les bras de son frère: heureusement

heureuſement Lurcain ayant vu monter le Duc d'Albanie ſur le balcon, mais ſans avoir pu le reconnoître, s'étoit rapproché doucement de ſon frère, & s'étant apperçu du tranſport furieux qui l'agitoit, il étoit arrivé à tems pour lui ſauver la vie. Ah ! frère malheureux, frère inſenſé, s'écria-t-il ; quoi, peux-tu donc courir à la mort pour une femme ? en eſt-il une qui ne ſoit auſſi légère que la neige emportée par le vent ? Pourſuis plutôt ſa mort, elle la mérite, & que la tienne, ſi tu la perds, te ſoit du moins honorable. Eh bien ! tu l'aimas tant qu'elle te parut digne de l'être, & que ſon inconſtance, ſa perfidie, ſon manque de pudeur même, te furent inconnus ; tu dois à préſent l'en haïr davantage ; réſerves donc, ô mon cher frère ! cette cruelle épée que j'ai vu tournée contre ton propre ſein, pour le ſervice d'un Prince qui t'aime & qui t'eſtime.

Ariodant ſe voyant arrêté par ſon frère parut lui céder en ce moment, mais la réſolution de terminer ſes jours ne put ſortir de ſon âme ; il feignit de ſe rendre à ſes raiſons, mais ce ne fut que le cœur plein du noir poiſon qui le dévoroit, qu'il s'éloigna de ce lieu fatal.

Dès le lendemain matin, à l'inſu de ſon frère, il partit conduit par ſon ſeul déſeſpoir, & l'on ignora pendant quelques jours quel étoit

ſon ſort; différens ſoupçons ſur la cauſe de cette prompte abſence, s'élevèrent dans la Cour d'Ecoſſe; le Duc d'Albanie & Lurcain étoient les ſeuls qui puſſent en ſavoir le ſujet: huit jours après ſon départ, un ſimple voyageur parut, & demanda à parler à la Princeſſe Genèvre; ce fut par lui qu'elle apprit que la mer avoit enſeveli l'amant qu'elle adoroit, non que le haſard ou la tempête l'euſſent fait ſubmerger par les flots, mais, dit ce voyageur, j'ai vu Ariodant de ſa pleine volonté courir vers un rocher qui s'avance en ſaillie ſur la mer profonde, & c'eſt de cette roche qu'il s'eſt précipité.

Avant cet acte de déſeſpoir, continua-t-il les larmes aux yeux, Ariodant m'ayant rencontré ſur la route: Viens, dit-il, & ſois témoin de l'accompliſſement du ſort qui ſe prépare pour moi: vas trouver la Princeſſe Genèvre, dis-lui.... oui, dis-lui que l'unique cauſe de ce que tu vas me voir faire, c'eſt d'avoir trop vu.... Heureux, hélas! ſi mes yeux n'euſſent jamais été ouverts à la lumière!... Nous étions en ce moment ſur le cap de Capobaſſo qui s'avance dans la mer d'Irlande, & c'eſt-là que je le vis courir vers cette roche, s'élancer dans la mer, & diſparoître ſous les flots: détournant alors les yeux de ce funeſte ſpectacle, je ſuis accouru pour accomplir ſa dernière volonté

en vous faisant part de cette fatale nouvelle.

Genèvre, à moitié morte en l'écoutant, reste plongée dans le plus affreux désespoir ; elle se jette sur son lit, fidèle & solitaire témoin de ses gémissemens & de ses larmes ; elle déchire ses vêtemens, meurtrit son beau sein qui se couvre des débris de ses cheveux arrachés ; elle appelle la mort, en se répétant sans cesse ces dernières paroles d'Ariodant, lorsqu'il dit que la cause de son sort funeste étoit d'avoir trop vu.

Le bruit se répandit bientôt qu'un cruel désespoir étoit cause de la fin funeste d'Ariodant, le Roi parut en être sensiblement touché ; il n'y eut aucun Chevalier, aucune Dame qui lui refusât ses regrets ; mais aucun d'eux ne put sentir la douleur extrême qui perça le cœur de Lurcain ; elle fut telle, qu'à l'exemple de son frère, il manqua d'attenter à sa vie ; il se rappelloit à chaque instant que Genèvre étoit l'unique cause de la mort d'Ariodant, & que l'acte odieux & coupable qu'il avoit vu faire à cette Princesse, avoit porté son âme à ce désespoir mortel : cette idée excitant enfin sa colère & sa fureur, & ne lui laissant voir qu'une juste vengeance, il ne craignit plus de braver le ressentiment du Roi, la haine de la Cour, & se pré-

ſentant à ce Prince la rage & la douleur peintes dans les yeux, ce fut en préſence de toute cette Cour qu'il oſa lui dire : Sachez, Seigneur, que le déſeſpoir a troublé la tête de mon frère, l'a forcé de courir à la mort, & que l'unique cauſe de cet événement affreux, c'eſt votre coupable fille ; il l'adoroit, il l'a vue lui manquer de foi, mettre le comble à ſon propre déshonneur, & il n'a pu ſurvivre à l'horreur d'être convaincu du crime de celle qu'il avoit ſi tendrement aimée.

Je ne vous cache plus qu'ils s'aimoient depuis long-tems : mais l'amour pur & reſpectueux de mon malheureux frère attendoit que ſes ſervices l'élevaſſent au point de pouvoir vous demander ſa main. Ah ! Seigneur, pouvoit-il voir ſans mourir que les fleurs de ce jeune & bel arbre qu'il n'avoit oſé que deſirer en ſecret, fuſſent profanées & cueillies par une autre main ?

Ne voilant plus rien alors de tout ce qu'il avoit cru voir, il raconta comment il avoit apperçu Genèvre venir ſur le balcon, jetter l'échelle, & recevoir dans ſes bras un homme qu'il n'avoit pu reconnoître, parce qu'il étoit déguiſé ſous des habits communs & que ſes cheveux étoient enveloppés d'un épais rézeau ; alors élevant encore plus la voix, il déclara

qu'il ſoutiendroit par les armes l'accuſation criminelle qu'il portoit contre Genèvre.

Vous pouvez juger, Seigneur, continua Dalinde, à quel point ce malheureux père fut atterré en écoutant Lurcain : il voyoit une fille qu'il adoroit, couverte d'infamie ; il ſe trouvoit forcé par la loi d'ordonner lui-même ſon ſupplice, s'il ne ſe trouvoit pas quelque défenſeur qui pût vaincre Lurcain & lui faire avouer ſa lâche calomnie ; car je crois, Seigneur, dit-elle, que vous n'ignorez pas que dans ce Royaume toute Dame ou Demoiſelle convaincue de s'être abandonnée à des amours illégitimes ſubit une mort honteuſe, ſi dans le mois qui ſuit l'accuſation portée contre elle, il ne ſe trouve pas un Chevalier qui la défende, prouve ſon innocence par les armes & l'arrache au ſupplice. Le Roi, juſqu'à ce moment, a fait publier en vain que ſi quelque guerrier pouvoit vaincre Lurcain, & dérober ſa fille à la mort & à l'infamie, il la lui donneroit pour épouſe ; il n'eſt point en ce pays de Chevalier qui ne doute de la bonté de la cauſe qu'il ſoutiendroit, & d'ailleurs on craint un peu la force & la valeur de Lurcain.

Malheureuſement pour Genèvre, l'aimable & brave Zerbin ſon frère eſt abſent ; ce jeune Prince plein d'émulation & d'honneur eſt allé

depuis plusieurs mois pour acquérir de la gloire en des pays que l'on ignore; s'il étoit à portée d'apprendre quel est le sort affreux qui menace sa sœur, il voleroit à son secours.

Le Roi desirant savoir encore par une autre voie que le sort des armes, si sa fille est véritablement coupable, ou faussement accusée, a déjà fait arrêter une partie des femmes à son service qu'il croit avoir été à portée de pénétrer ses secrets; je l'ai prévu, & voyant le péril extrême que je courois, j'ai demandé du secours au Duc d'Albanie; m'étant donc échappée de la Cour dès la même nuit, & l'ayant été trouver, j'ai fait connoître le péril qui nous menaçoit tous les deux, si j'étois arrêtée; il m'a louée d'avoir eu cette sage prévoyance, m'a dit de ne rien craindre, & que pour me mettre en toute sûreté, il alloit charger deux hommes affidés de me conduire dans une forteresse dont il est le maître. Ah! Seigneur, quelle horreur! c'est alors que j'ai connu si le traître m'aimoit, ou même s'il m'avoit jamais aimée; c'est alors que j'ai reçu le prix fatal de tout l'amour, de toutes les complaisances que j'avois pour lui. Hélas! c'est alors que je n'ai que trop appris qu'il ne suffit pas d'aimer éperduement pour être sûre d'être aimée.

Cet ingrat, ce perfide, ce cruel amant a pu

douter de moi. Ah Dieux! il a pu craindre que je révélaſſe ſes ruſes coupables ; il a feint, il m'a fait croire qu'en effet il étoit prudent de m'éloigner & de me tenir cachée juſqu'à ce que la fureur du Roi fût calmée ; & ſous l'apparence de m'envoyer mettre ma tête à couvert dans ſa forteresse, le monſtre m'envoyoit à la mort.

C'eſt alors qu'ordonnant en ſecret à mes guides de m'arracher la vie dès qu'ils ſe ſeroient enfoncés dans les ſombres détours de la forêt, ce fatal arrêt eût terminé mes jours, ſi, touché par mes cris, vous euſſiez différé d'un moment d'accourir à mon ſecours. Barbare Amour, eſt-ce donc là le prix que tu deſtines aux cœurs infortunés qui s'abandonnent à toi! C'eſt ainſi que, marchant toujours à grands pas, l'infortunée Dalinde raconta ſon hiſtoire au Paladin François.

Renaud fut enchanté d'apprendre par le fidèle récit de Dalinde que la belle Genèvre étoit innocente, & quoique coupable ou non, il eût bien pris le parti de la défendre, il fut très-aiſe de joindre aux bonnes raiſons & au ſentiment qui l'avoit déjà déterminé, la ſecrète ſatisfaction d'avoir une auſſi juſte cauſe à ſoutenir.

Renaud redoubla donc de vîteſſe pour arriver

à la ville de Saint-André où la Cour d'Ecoſſe étoit alors, & où le combat déciſif ſur le ſort de Genèvre devoit ſe donner; il arrive enfin près de cette ville, & queſtionne ſur ce qui s'y paſſe de plus nouveau un Ecuyer qu'il rencontre près des murs de la cité; il apprit par lui que le jour précédent un Chevalier couvert d'armes obſcures, le caſque en tête & la viſière toujours fermée, étoit arrivé pour défendre Genèvre, & que ce Chevalier qui n'étoit connu de perſonne, ne l'étoit pas même de l'Ecuyer qui l'avoit ſuivi, cet Ecuyer jurant n'avoir aucune connoiſſance de lui.

Renaud raſſurant Dalinde qui trembloit de peur d'être reconnue dans cette Ville, s'approche de la porte qu'il trouve fermée : il en demande la raiſon; on lui répond que tous les habitans en étant ſortis pour ſe porter dans une grande prairie & pour être ſpectateur d'un célèbre combat qui peut-être étoit déja commencé, les Gardes avoient cru prudent de fermer les portes de la Ville; le Seigneur de Montauban s'étant fait ouvrir cette porte, cache promptement Dalinde dans une hôtellerie, & preſſant les flancs de Bayard, il traverſe la Cité comme un éclair; il arrive ſur le champ de bataille, où déja Lurcain, outré de fureur contre Genèvre, étoit aux mains avec ſon défenſeur, qui ne montroit pas moins que lui de

force & de valeur pour la défendre. L'orgueilleux & traître Duc d'Albanie, en sa qualité de Connétable, faisoit la fonction de Juge du camp, ayant sous ses ordres six hommes armés qui gardoient la lice entourée de fortes barrières, où les deux champions combattoient avec une égale animosité. Le cruel sembloit jouir alors du fruit de ses crimes, en voyant les jours & l'honneur de la belle Genèvre dans le plus grand péril.

Le fier Renaud fend la foule qui se précipite de tous côtés pour fuir le choc impétueux de Bayard : tous les Spectateurs admirent l'air noble & redoutable du Paladin ; il s'avance aussi-tôt près du trône où le Roi d'Ecosse est assis, & chacun prête une oreille attentive.

Grand Roi, s'écria Renaud, faites promptement cesser cette cruelle bataille, où nécessairement l'innocence succomberoit sous vos yeux. L'un croit fermément avoir raison, quoiqu'il soit dans l'erreur ; il n'a point menti, lorsqu'il n'a dit que ce qui lui paroissoit évident : l'autre s'expose à la mort, sans être sûr si la querelle qu'il soutient est juste ou mauvaise : la seule pitié, la noblesse & la bonté de son cœur, le seul desir de sauver une si rare beauté de la mort, lui met en ce moment les armes à la main & lui fait exposer sa vie ; c'est à moi, Sire, à découvrir & à punir la perfidie ; mais, au nom de Dieu, faites cesser ce combat,

avant que je vous rende compte de ce qui me reste à vous dire.

La contenance noble & imposante de Renaud, ainsi que ce qu'il vient de dire avec tant d'assurance, persuadent le Roi d'Ecosse; il fait sur le champ séparer les combattans qui s'approchent de son trône, avec tous les Seigneurs & les Chevaliers de cette Cour, qui les entourent. C'est alors que Renaud raconte l'horrible calomnie, l'infâme trahison de Polinesse contre la belle Princesse Genèvre; non-seulement il accuse hautement ce traître, mais il propose de soutenir sur le champ son accusation par les armes : Polinesse pâlit; sa noire conscience est troublée, mais son orgueil se réveille; il a l'audace de donner un démenti à Renaud : l'un & l'autre étoient armés; la lice étoit prête, tout concouroit alors pour que ce combat ne pût être d'un seul moment différé.

Dieux! quels souhaits ardens! quels vœux le Roi, toute sa Cour & les peuples attendris élevoient au ciel alors pour voir triompher l'innocence de Genèvre, & pour voir punir la scélératesse du cruel Polinesse, dont il sembloit que la Divinité elle-même, par un miracle de sa providence, venoit de dévoiler les noirs complots.

Ce fut l'âme frappée par la terreur, ayant la vue basse & l'air consterné, que Polinesse attendit le dernier signal & mit sa lance en arrêt; Renaud,

animé par une juste indignation, déploie alors toute sa force, & voulant punir ce traître par un seul coup, il dirige le fer de sa lance contre sa poitrine, le lui passe au travers du corps, & le jette à dix pas de son cheval sur la poussière, avec le tronçon de sa lance dans le milieu de sa cuirasse; Renaud saute aussi-tôt à terre, court sur lui; arrache son casque, & l'empêche de se relever; le traître obligé de crier merci, avoue d'une voix mourante, mais qui fut entendue par le Roi & par tous les Spectateurs, l'horrible suite de noirceurs & de mensonges qui l'avoient conduit à la mort.

La voix & la vie l'abandonnèrent en même temps. Le Roi qui voit sa fille justifiée, & son honneur réparé, sent une joie plus vive que celle qu'il auroit pu sentir en recouvrant sa couronne s'il l'avoit perdue; il comble d'honneurs & de louanges le brave & noble Paladin, auquel il est redevable de son bonheur; le Paladin alors délasse son casque, & le Roi reconnoissant ce charmant & illustre Renaud qu'il a déja vu triomphant, il lève les mains au Ciel & le remercie de ses bienfaits.

Cependant personne ne connoissoit encore le guerrier couvert de son casque & de sa visière relevée, dont le cœur généreux avoit entrepris la défense de Genévre; & ce Chevalier attentif

obſervoit alors le grand événement qui terminoit cette mémorable journée.

Le roi d'Ecoſſe lui fit les plus vives inſtances pour qu'il déclarât ſon nom, ou que du moins il laiſsât voir ſes traits : il ſe croyoit obligé de reconnoître un acte ſi généreux & la bonne intention qu'il avoit eue ; ce ne fut qu'après de longues prières que ce guerrier ôtant à la fin ſon caſque, laiſſa tomber ſes beaux cheveux : ſon viſage agréable, ſon air noble & guerrier furent à l'inſtant reconnus, & j'aurai du plaiſir à vous dire ſon nom dans le Chant ſuivant, ſi toutefois cette hiſtoire vous amuſe & ſi vous vous plaiſez à l'écouter.

Fin du cinquième Chant



CHANT VI.

MALHEUREUX l'homme pervers qui ne craint pas de commettre un crime, dans l'eſpérance que ce crime reſtera caché : quand même le ſilence de tous les autres hommes le favoriſeroit, la Terre où ſon action criminelle paroîtroit enſevelie, s'ébranleroit autour de lui pour la lui reprocher ; le Ciel même permet quelquefois que ſon crime l'aveugle aſſez pour que, ſans qu'aucun autre moyen s'en mêle, ce ſoit lui même qui ſerve à le manifeſter : Polineſſe avoit cru couvrir à jamais l'horreur de ſes premiers crimes par la mort de Dalinde ; c'eſt ainſi que celui-ci, joint aux premiers, avança le moment de les découvrir ; ils euſſent peut-être long-temps différé à l'être, peut-être même euſſent-ils été cachés pour toujours, s'il n'eût pas lui-même avancé ſa punition par la précaution criminelle que ſa tête égarée lui fit prendre pour l'éviter. C'eſt ainſi que ce dernier crime ſervit à découvrir tous les autres, & lui fit perdre en même temps ſes biens, ſa vie & l'honneur apparent qui lui reſtoit encore.

J'ai déja dit que le Chevalier étranger, preſſé d'ôter ſon caſque, avoit pénétré de joie ceux qui

l'avoient ſur le champ reconnu ; c'étoit l'aimable & brave Ariodant, que toute l'Ecoſſe avoit honoré de ſes larmes ; c'étoit cet Ariodant que la tendre & fidelle Genèvre, que ſon frère, que le Roi, que toute la Cour avoient cru perdu pour toujours : cependant le Voyageur avoit bien cru dire la vérité, lorſqu'il rapporta ce qui s'étoit paſſé ſous ſes yeux ; il l'avoit bien réellement vu ſubmergé par les flots dans leſquels il s'étoit volontairement précipité ; mais Ariodant avoit éprouvé malgré lui-même un ſentiment intérieur inſpiré par la nature ; elle nous porte à nous défendre des atteintes d'une mort préſente, quoique nous l'ayons déſirée, quoique nous l'ayons provoquée à nous délivrer d'une vie importune ; à peine Ariodant fut-il ſubmergé que ſes bras nerveux le défendirent, en fendant & s'élevant ſur les eaux prêtes à l'étouffer ; il avoit promptement regagné le rivage, où rejettant la fatale réſolution de mourir, & tout baigné des flots de la mer, il s'enferma dans un hermitage ; c'eſt là qu'il ſe retira juſqu'à ce qu'il eût appris quel effet le bruit de ſa mort auroit fait ſur le cœur de Genèvre ; il ſçut bientôt que cette fatale nouvelle avoit penſé lui coûter la vie, & que depuis ce temps elle la paſſoit dans les larmes : il apprit auſſi que Lurcain l'avoit accuſée devant le Roi ſon père, & ſon premier mouvement fut d'être embrâſé par la plus vive

colère contre ce frère dont cet acte lui parut trop féroce & trop cruel, quoiqu'il ne l'eût fait que par attachement pour lui.

Étant informé depuis qu'aucun Chevalier ne se présentoit pour combattre Lurcain dont la probité & la candeur étoient aussi connues que la valeur éclatante; les uns craignant de soutenir une mauvaise querelle, les autres peut-être redoutant en secret un aussi brave Chevalier, Ariodant toujours passionné pour la belle Genèvre ne consulta bientôt plus que son cœur & prit le parti de combattre son propre frère pour la défendre.

Non, s'écria-t-il, tant qu'il me restera un souffle de vie, Genèvre ne périra pas pour l'amour de moi; ma mort seroit trop cruelle, trop coupable même, si la sienne la précédoit; hélas! n'est-elle pas toujours la souveraine maîtresse, la divinité que j'adore, & qui m'est plus chère que la lumière du jour? Non, je ne peux prendre d'autre parti, (soit que sa défense soit juste, ou ne le soit pas,) que de lui sauver la vie, ou de mourir pour elle: si ma mort ne peut empêcher la sienne, du moins aura-t-elle encore le tems de connoître lequel méritoit la préférence en son cœur, ou de moi malheureux qui serai mort pour la défendre, ou de son Polinesse qui n'est pas même ému par le

devoir de la ſecourir : oui, ma mort me vengera d'un même coup d'un barbare frère dont l'entrepriſe me fait horreur ; c'eſt dans ce même moment où, croyant avoir vengé ſon malheureux frère, le cruel verra que ſa main même vient de lui donner la mort.

Ariodant exécute ſur le champ ſon projet; il ſe couvre d'armes nouvelles, il monte un nouveau cheval : ſa cotte d'armes & ſon écu d'une couleur noire ſont l'emblême de l'état de ſon âme ; il arrête pour le ſuivre un Ecuyer auquel il eſt abſolument inconnu : c'eſt dans cet état, comme on l'a dit, qu'il ſe préſente au combat contre ſon propre frère.

J'ai déjà raconté la ſuite de ce combat, comment Ariodant fut reconnu, & quels furent les tranſports de joie du Roi d'Ecoſſe en voyant ſa fille juſtifiée : ſon ſecond mouvement fut de penſer qu'il ne pouvoit exiſter un plus parfait amant que celui qui ſe croyant mortellement offenſé, avoit combattu contre ſon propre frère pour défendre l'honneur & la vie de celle qu'il aimoit ; ſa propre inclination, les vœux de toute la Cour, les prières du noble Paladin Renaud, tout détermina le Roi d'Ecoſſe à donner Ariodant pour époux à la belle Genèvre ; & la mort du coupable Duc d'Albanie laiſſant cette dignité & cette belle Principauté vacante,

Ariodant en fut poſſeſſeur & la reçut pour dot : Renaud prouva facilement l'innocence de Dalinde, il obtint ſa grâce ; elle n'en profita que pour conſacrer le reſte de ſes jours à la retraite.

Mais c'en eſt aſſez de cette hiſtoire ; il eſt bien tems de retourner à l'aimable & brave Roger, que nous avons laiſſé ſur ſon indocile cheval aîlé parcourant le vague des airs.

Quoique ce Chevalier eût un courage intrépide, j'ai peine à croire que ſon cœur ne fût pas ému par ce vol rapide. Il avoit déjà vu l'Europe diſparoître derrière lui : un grand eſpace avoit été déjà franchi par l'hypogriffe au-delà des colonnes d'Hercule : ce cheval ſurpaſſoit par la rapidité de ſon vol, la flèche qui va frapper en ſifflant l'oiſeau le plus léger, & je crois même l'impétuoſité de la foudre, lorſqu'elle fait retentir l'air & la terre par ſes éclats, & qu'elle la frappe avec ſes obliques & terribles traits.

L'hypogriffe, après avoir parcouru cet eſpace immenſe par un vol en droite ligne, parut enfin vouloir laiſſer repoſer ſes aîles. Il plane alors ſur une belle Iſle à peu près ſemblable à celle où la Nymphe Aréthuſe, après s'être ouvert un chemin caché ſous le ſein des mers, reparoît au jour pour être rejointe par ſon

amant : Roger, dans tous les pays découverts tour à tour à ſes yeux, & dans le monde entier, n'eût pu rien voir d'auſſi beau que cette Iſle. Des plaines riches & cultivées, des côteaux en pente douce, des fontaines limpides, des rivages ombragés, des prés couverts de fleurs, ſembloient être ornés par des temples de verdure & couronnés par des boſquets où les palmiers, les orangers couverts de fruits & de fleurs élevoient leur tête touffue, étendoient leurs rameaux vainqueurs des rayons les plus perçans du ſoleil d'Eté, & ſervoient d'aſyle aux roſſignols qui les faiſoient retentir de leurs chants.

Entre des arbuſtes couverts de roſes vermeilles, & les lys brillans par leur blancheur qui s'élevoient au-deſſus de l'herbe verte & touffue, & dont le ſouffle agréable du zéphir entretenoit la fraîcheur, les lièvres, les lapins, le cerf à la tête élevée & ſuperbe, paiſſoient en paix l'herbe fleurie ; le daim, le jeune chevreuil bondiſſoient en ſe jouant dans ces lieux champêtres.

Ce fut alors que l'hypogriffe raſant la terre, comme en voltigeant ſur ſa ſurface, permit à Roger de ſauter légérement ſur le gazon émaillé ; mais il ne ſe déſaiſit point des rênes, & pour le contraindre à ne plus reprendre ſon vol, il l'attacha fortement aux maîtreſſes branches d'un

beau myrthe qui s'élevoit entre un pin & un laurier ; près de ce lieu, couloient les eaux pures d'une fontaine dont les cèdres odoriférans & les palmiers fertiles couronnoient les bords ; ce fut alors que déposant son pesant bouclier, ôtant son casque & ses gantelets, Roger respira le vent frais dont la cime des arbres étoit doucement agitée, & tournant sa tête du côté de la mer ou du côté des collines, il sembloit vouloir respirer tout l'air pur qui partoit de ces différentes parties.

Il rafraîchit ses lèvres en buvant l'onde de cette fontaine ; il y plonge ses mains & les agite pour calmer le feu qui semble circuler dans ses veines & pour y reporter la fraîcheur : on ne doit point s'étonner que ce héros fût alors cruellement échauffé ; il n'avoit été rien moins que sédentaire dans une même place ; le poids d'une pesante cuirasse & de tant d'autres armes doit être bien lourd à supporter à tout mortel qui, sans les quitter, vient de parcourir trois milliers de milles aussi rapidement.

Peu de momens après qu'il eut commencé à goûter quelque repos, il s'apperçut que l'hypogriffe qu'il avoit laissé se reposer aussi sous des arbres touffus, paroissant épouvanté par quelque bruit ou quelqu'autre chose, faisoit tous ses efforts pour se débrider & s'envoler ; ses

ſecouſſes ayant violemment ébranlé ce myrthe, un grand nombre de ſes belles feuilles vertes étoient déjà tombées ; mais le cheval ailé n'avoit pu cependant ſe dégager du lien qui le retenoit attaché.

De même que la moëlle qui remplit le cœur des rameaux de pluſieurs arbres, s'échauffe à l'approche des ardeurs du feu & laiſſe en ſe deſſéchant échapper l'air qu'elle renferme avec un ſourd murmure, l'écorce de ce myrthe rendit d'abord un ſon triſte & confus, qui ſe renforçant peu-à-peu devint à la fin celui d'une voix foible & plaintive qui ſurprit le jeune guerrier, en lui diſant ces triſtes mots:

Si la ſenſibilité, ſi la courtoiſie & la bonté de ton âme répondent à la beauté de ta figure, délivres-moi promptement de cet animal importun qui me tourmente : c'en eſt bien aſſez des peines mortelles que je ſouffre, ſans que des maux étrangers viennent encore les augmenter. Roger, aux premiers accens de cette voix, tourne promptement ſes yeux ſur le myrthe ; il y vole ; il demeure plus étonné que jamais lorſqu'il voit clairement que cette voix ſort de ſon écorce : il délie promptement l'hypogriffe, & les joues colorées par la ſurpriſe & les regrets, il s'écrie :

Eſprit humain, ou toi, Déeſſe de ces bois

pardonnes-moi de grâce une faute involontaire ; pouvois-je imaginer que cette rude écorce pût cacher un être sensible ? aurois-je pu voir agiter avec violence ces rameaux verds, & laisser aux insultes de ce cheval un si beau myrthe ? Mais, qui que tu sois, ô toi qui conserve la voix, le sentiment & la raison sous cette forme étrange, puisse le Ciel écarter les orages de ton agréable tête ! Puisse-t-il, par ses douces influences, réparer le mal que tu viens de souffrir ! pour moi, je te jure par la beauté plus souveraine de mon cœur que moi-même, je ferai tout au monde pour te devenir utile & pour t'engager à te louer de moi.

Dès que Roger eut fini ces mots, le myrthe parut s'agiter & frémir depuis son faîte jusques dans ses racines : Roger vit alors son écorce se couvrir de cette espèce de moiteur qu'offre à l'œil celle d'une branche verte que l'ardeur du feu pénètre, & c'est ainsi que l'instant d'après le myrthe commença ce qu'il avoit à lui dire :

Tu me forces, par ce sentiment d'attendrissement & de courtoisie, à te découvrir en même tems quel je fus autrefois & par quelle fatalité je fus changé en myrthe sur cet agréable & dangereux rivage. Mon nom fut Astolphe, cousin de Roland & de Renaud dont la renommée a rempli la terre. J'étois moi-même compté

parmi les plus célèbres Paladins François ; je devois régner ſur l'Angleterre, après Othon mon père ; plus d'une jeune beauté combla de ſes faveurs ma jeuneſſe trop vive, trop imprudente, & la cauſe des malheurs préſens que j'éprouve ; je revenois de ces Iſles éloignées que la mer des Indes entoure de ſes eaux, avec Renaud & pluſieurs célèbres Chevaliers que Roland venoit de délivrer ainſi que moi des priſons obſcures où nous avions langui pendant quelque tems : nous voguions le long de ces côtes occidentales ravagées ſouvent par le vent du nord ; fatigués par la mer, pouſſés peut-être par notre mauvais deſtin, nous abordâmes ſur une plage où la puiſſante Alcine poſsède un ſuperbe château ſitué ſur le bord de la mer : elle en étoit ſortie alors pour s'amuſer ſeule à pêcher ; c'eſt-là que, ſans filets, elle attiroit à ſes pieds tous les poiſſons qu'elle s'amuſoit à prendre. Le dauphin y venoit en roulant, les thons, les veaux marins, les mulets, les barbues les ouies relevées & la gueule entr'ouverte accouroient de toutes parts auprès d'elle, & juſqu'aux monſtrueuſes baleines relevant leurs vaſtes dos au-deſſus des ondes, paroiſſoient prêtes à obéir à ſa voix.

Une de ces baleines entr'autres, la plus groſſe peut-être que les mers du nord euſſent

nourrie, montroit un dos ſi vaſte & tellement immobile alors, que nous fûmes trompés au point de croire que c'étoit la planimétrie d'une petite Iſle.

Cette Alcine a pour ſœur la Fée Morgane ; il eſt incertain ſi le même moment leur a donné la naiſſance ; mais leur pouvoir eſt égal, & celui d'Alcine rendoit tous les habitans de la mer obéiſſans à ſa voix.

Elle me fixa ; ſes premiers regards ne me furent que trop favorables : elle forma ſur le champ le fatal deſſein de me ſéparer de mes compagnons ; elle nous aborda d'un air gracieux & poli, nous pria de venir loger dans ſon château, & nous dit que lorſque nous voudrions prendre l'amuſement de la pêche avec elle, elle nous feroit prendre des poiſſons, ſoit couverts d'écailles, ſoit de peaux molles, ou même hériſſés d'un poil rude, plus variés entr'eux & plus nombreux que les étoiles du firmament.

Voici le tems, ajouta-t-elle, où la plus belle ſirène de cette mer, ſe rend réguliérement tous les jours ſur ce prochain rivage. Elle ſait appaiſer les flots irrités par les charmes de ſa voix, & ſi vous voulez la voir & l'entendre, nous le pouvons facilement en allant juſqu'à l'autre bord de cette iſle. En diſant cela, Alcine

nous montroit cette baleine que nous avions prise pour une petite isle ; moi, qui suis de mon naturel assez téméraire, je n'hésitai pas à monter sur le dos de ce monstrueux poisson.

Ce fut en vain que Renaud & Dudon me répétèrent des signes pour m'en empêcher : Alcine, en souriant, s'étoit emparée de moi, & laissant ces deux Chevaliers, elle me suivit, & sur le champ, la baleine, obéissante à ses ordres, donne un coup de queue, s'éloigne d'abord, & déployant ses grandes nageoires, elle fend rapidement l'onde amère. Je m'apperçus alors de mon étourderie ; je m'en repentis, mais déjà le rivage étoit trop loin pour y remédier.

Renaud se jetta vainement à la nage pour venir à mon secours ; il s'en fallut peu qu'il ne fût submergé par un orage qui s'éleva subitement ; un nuage noir & épais couvrit la mer. J'ignore même ce qu'il devint : pour moi, je fus rassuré par Alcine, qui me fit passer la nuit entière au milieu de la mer irritée. Toujours porté par le même monstre, nous arrivâmes enfin dans cette isle, dont Alcine possède la plus grande partie, usurpée sur l'une de ses sœurs, à laquelle son père l'avoit donnée comme à la seule fille légitime qu'il eût eue ; Alcine & Morgane étant nées toutes deux ensemble d'un in-

ceste, à ce que m'a dit quelqu'un parfaitement bien informé de toute cette intrigue.

Ces deux sœurs jumelles ont un cœur perfide & capable des plus grands crimes ; sans principes & sans mœurs, elles se livrent à la vie la plus vicieuse & la plus méprisable ; elles détestent leur sœur, dont l'âme est le sanctuaire de toutes les vertus, elles se sont conjurées contre elle. Plus d'une fois elles ont assemblé des troupes pour la déposséder des Etats qu'elle a conservés, & dont elles ont enlevé déjà plusieurs châteaux : il ne resteroit même plus rien à la vertueuse Logistille leur sœur, si son habitation n'étoit pas défendue & séparée par un golfe & une chaîne de montagnes, de même que l'Angleterre & l'Ecosse sont séparées par une grande rivière, cependant Alcine & Morgane ne peuvent être satisfaites jusqu'à ce qu'elles se soient emparées du peu qui reste à cette sœur.

Rien n'est plus vif que la haine qui remplit le cœur corrompu des deux sœurs contre Logistille, dont les vertus & la bienfaisance les condamnent & les font rougir : mais, pour en revenir à l'événement cruel qui m'a fait devenir une arbre, tel que je le suis aujourd'hui, vous saurez qu'Alcine embellit les premiers jours de notre connoissance par toutes les caresses, par toutes les délices du plus tendre & du plus

violent amour : elle étoit belle ; je croyois qu'elle m'aimoit, & je m'enflammai de bonne foi pour elle : ma passion augmenta de jour en jour : souvent en admirant tous les charmes d'Alcine, je fixois mes yeux sur son visage ; mille beautés nouvelles sembloient éclore pour moi sur ce corps charmant, où je croyois que tout ce qui peut enchanter les sens & l'œil d'un mortel étoit réuni, je n'avois d'idées, je ne formois de projets que ceux qu'Alcine m'inspiroit : elle sembloit être le centre d'où ils naissoient & dans lequel ils finissoient tous par se confondre.

Il est vrai qu'alors j'étois aimé bien tendrement : Alcine avoit abandonné tous ses autres amans pour ne s'occuper que de moi ; nuit & jour à ses côtés, je paroissois avoir pris un empire absolu sur elle ; ne voyant, n'écoutant que son amant, Alcine sembloit n'avoir plus d'autre volonté que mes desirs.... Ah ! malheureux que je suis, pourquoi r'ouvrir une plaie si fraîche & si cruelle ! pourquoi me rappeller le bonheur si complet que j'ai perdu, lorsqu'il ne me reste plus qu'un affreux désespoir !.... Hélas ! c'est dans le moment même où je me croyois le plus parfaitement heureux, où j'aurois juré qu'Alcine brûloit du même amour ; c'est dans ce temps d'aveuglement, que l'infidelle &

légère Alcine m'ôtoit ſon cœur & s'occupoit déjà d'une paſſion nouvelle.

Je ne connus que trop tard la légèreté d'un caractère auſſi prompt à changer qu'à s'enflammer. A peine deux mois étoient-ils écoulés que mon règne étoit déjà paſſé : ſon nouvel amant avoit pris ma place; j'étois l'objet de ſes dédains, de ſes mépris même : j'avois perdu tous mes droits ſur ſon cœur, & je n'ai que trop ſu depuis que mille & mille de ſes amans avoient été traités d'une manière ſemblable ; & que dans la crainte qu'ils n'allaſſent divulguer les excès de ſa vie voluptueuſe & ſans aucun frein, elle peuploit ce terrein fertile, de malheureux amans changés en oliviers, en pins, en cèdres, en palmiers, d'autres prenoient la forme d'une fontaine; d'autres celle d'une bête farouche, ſelon ce qui ſe préſentoit à ſon idée ; & toi, charmant Paladin, qu'un événement étrange à conduit dans cette iſle, de combien d'amans d'Alcine ne vas-tu pas bientôt cauſer la métamorphoſe : Alcine ne pourra te voir ſans t'adorer, tu lui deviendras préférable au reſte de tous les mortels ; mais ſois sûr de ne pouvoir changer ſon caractère, & de te voir, comme nous un jour, arbre, fontaine ou rocher.

J'ai voulu du moins t'en prévenir, non que j'eſpère de te faire éviter le péril de l'aimer;

mais comme il peut te devenir utile d'être instruit d'une partie des mœurs d'Alcine & des moyens dont elle se sert pour séduire de nouveaux amans & pour s'en débarrasser, & que les traits & la portée de l'esprit sont différens entre tous les mortels, tu sauras peut-être surmonter un péril dans lequel mille & mille autres ont succombé.

Roger qui savoit depuis long-temps qu'Astolphe étoit cousin de sa chère Bradamante, fut vivement affligé de voir qu'il n'étoit plus qu'un arbre stérile qui ne rappelloit en rien les traits de cet aimable Paladin ; il eût bien desiré, en faveur de celle qu'il aimoit, lui porter du secours & changer son sort malheureux, mais il sentoit avec douleur qu'il n'avoit d'autre pouvoir que celui de tâcher de le consoler; il s'en acquitta de son mieux, & le pria de lui bien enseigner le chemin du palais de Logistille, pour qu'il évitât de suivre celui du château d'Alcine, les deux chemins se croisant quelquefois dans leurs détours. L'arbre lui dit de prendre à quelque distance celui qu'il trouveroit à sa droite : quoiqu'il fût rude & rempli de rochers, & qu'il parût ne conduire qu'au sommet d'une montagne stérile & sauvage : il l'avertit aussi qu'il n'espérât pas suivre ce chemin-là sans obstacles; qu'il trouveroit bientôt différentes troupes de

monſtres qui s'oppoſeroient à ſon paſſage, & que d'ailleurs Alcine avoit fait bâtir un mur élevé & creuſer des foſſés profonds, pour retenir tous ceux qui ſe trouvoient être ſur les terres de ſa domination. Roger remercia le myrthe, & ſe croyant ſuffiſamment inſtruit, il ſe mit en chemin en lui diſant adieu.

Il arrive près de l'hypogrffe, le prend par les rênes, veut s'en faire ſuivre, mais l'indocile animal, comme le moment d'auparavant, lui fait éprouver la même réſiſtance. Roger inquiet penſoit à tous les moyens qu'il pouvoit employer pour arriver au palais de Logiſtille & pour éviter de tomber ſous le pouvoir dangereux d'Alcine : il fut d'abord tenté de remonter ſur le cheval aîlé, & de le provoquer à quelque vol nouveau, mais réfléchiſſant à quel point ce cheval indomptable étoit difficile à ſe laiſſer guider, il craignit de faire une faute plus grande encore que la première, & prit ſon parti de s'ouvrir un chemin par la force, s'il ne pouvoit faire autrement : il étoit bien loin de pouvoir exécuter le deſſein qu'il ſe propoſoit intérieurement de ſuivre; & longeant les bords de la mer, il n'eut pas fait deux milles qu'il découvrit la belle & ſuperbe cité d'Alcine.

Cette ville & ſes entours éloignés paroiſſent être ceints d'une muraille d'or qui renferme un

vaſte terrein, & qui s'élève juſqu'aux cieux. Je ſais bien que quelques-uns penſent contre mon opinion, que ce beau mur n'eſt point d'un or véritable, & n'eſt l'ouvrage que d'une trompeuſe alchymie; mais peu m'importe; & j'aime à croire qu'il eſt véritablement d'or, puiſqu'il en a tout l'éclat.

Dès que Roger s'approcha de ce riche mur, qui véritablement n'a pas ſon pareil dans le monde entier, il voulut quitter le vaſte & beau chemin qui traverſoit la plaine & conduiſoit aux portes de cette belle cité; il choiſit donc & prend le ſentier à main droite qui mène à la montagne; mais il eſt bientôt arrêté dans ſon chemin par une vile & nombreuſe canaille qui s'oppoſe à ſon paſſage.

On n'a jamais vu rien d'auſſi ridicule, d'auſſi extraordinaire que cette troupe de figures formées en dépit du bon ſens *. Les uns portoient la ſtature humaine depuis le col juſqu'aux pieds,

---

* Il eſt très-ſingulier qu'il exiſte préſentement en Sicile un magnifique palais dont l'intérieur & les entours ſont peuplés de figures ſemblables, d'une belle & riche ſculpture en marbre blanc de Paros. Il ſemble que le Prince maître de cette ſingulière collection, que l'on dit être un Seigneur très-aimable & très-éclairé, ait voulu rendre cette eſpèce d'hommage à l'imagination du divin Arioſte. *Note du Traducteur.*

mais ils avoient tous ou la tête d'un vieux ſinge ou celle d'un chat; d'autres portoient les pieds & les oreilles d'un Satyre; d'autres encore paroiſſoient ſous la forme des Centaures légers, toujours prêts à ſe livrer à la courſe; les jeunes gens nuds bleſſoient les yeux par leur impudence, & la vieilleſſe chauve & extravagante paroiſſoit n'avoir pas le ſens commun: quelques-uns étoient à moitié couverts des peaux velues de pluſieurs bêtes étranges; l'un couroit à toute bride ſur un courſier ſans frein, l'autre ſe promenoit avec lenteur & d'un air ſtupide ſur âne ou ſur un bœuf; quelques-uns d'eux plus agiles ſautoient & ſe tenoient ſur la croupe des Centaures, d'autres ſe faiſoient porter par une aigle, une autruche ou une grue: dans cette folle & vile troupe, les uns portoient à leur bouche un cor retentiſſant, les autres la coupe des vendanges, d'autres enfin paroiſſoient armés ou d'un crochet ou d'une longue broche de fer; les autres, pour des deſſeins cachés, s'étoient munis d'une échelle de corde ou d'une lime ſourde: l'un étoit mâle, & l'autre étoit femelle, & quelques androgines ſe trouvoient auſſi dans ce nombre.

Celui qui paroiſſoit être le Capitaine de cette troupe avoit un ventre large & gonflé, une énorme tête bien épaiſſe & bien graſſe; il étoit aſſis ſur une groſſe tortue qu'il conduiſoit len-

tement de-çà, de-là, ſans tenir de route certaine, le vilain étant yvre mort, & ſa ſuite étant occupée ſans ceſſe, ſoit à eſſuyer ſon front trempé par la ſueur, ſoit à l'éventer.

L'un de ces monſtres, qui tenoit aſſez de la forme humaine, quoiqu'il eût les pieds, le ventre, le col, les oreilles & le muſeau d'un gros mâtin, s'aviſa d'aboyer vivement contre Roger, & de le vouloir faire prendre à droite, pour qu'il rentrât dans le chemin de la belle cité; mais Roger lui répondit qu'il n'en feroit rien, tant qu'il pourroit manier ſon épée, dont il lui faiſoit briller la pointe aigüe très-près de ſes longues mâchoires: le monſtre furieux veut lui porter un coup de lance, mais Roger le prévient d'un coup d'eſtoc, & la pointe de ſon épée ſort d'une palme au-delà de ſon large dos. Alors Roger n'écoutant plus que ſa colère, tombe à grands coups ſur cette vile canaille qui n'avoit ni bouclier ni caſque, ni cuiraſſe à oppoſer au tranchant de ſon épée: l'un tombe fendu juſqu'aux dents, l'autre juſqu'à la ceinture; mais cette troupe eſt ſi nombreuſe &, malgré ſes coups, le ſerre de ſi près, qu'il ne peut preſque pas ſe remuer, & que pour l'éloigner il auroit eu beſoin d'avoir encore plus de bras que Briarée.

Si Roger ſe fût alors aviſé de découvrir l'écu

que

que, comme je l'ai déjà dit, l'Enchanteur Atlant avoit laissé pendre à l'arçon de la selle, il auroit facilement vaincu cette monstrueuse troupe, en la faisant tomber à ses pieds privée de la vue & de tous ses sens; mais soit qu'il n'estimât pas cette façon de la subjuguer, & qu'il ne voulût le devoir qu'à son courage, il continuoit de combattre, bien résolu de mourir plutôt que de se laisser prendre par cette troupe misérable; c'est dans ce dernier moment d'embarras, qu'il vit sortir de ce mur brillant qu'à sa splendeur j'imagine être d'or, deux jeunes beautés dont le maintien & les riches habillemens n'annonçoient rien que de très noble, & dont on jugeoit bien que l'enfance, loin d'avoir été nourrie sous les rustiques toîts des bergers, avoit jouit de bonne heure de toutes les délices qui se joignent à la molle éducation des riches palais.

L'une & l'autre montoient de superbes licornes dont la blancheur effaçoit celle de l'hermine; l'une & l'autre étoit si belle, leurs habits avoient un air si galant & si singulier, que si la beauté même paroissoit sous la forme d'une nymphe, elle ne pourroit en choisir une plus agréable, & les yeux humains n'ont jamais admiré des attraits aussi touchans.

Toutes deux entrent dans cette prairie, où Ro-

ger combat contre cette vilaine troupe qui l'oppresse, & qui s'évanouit de tous côtés à leur aspect, elles s'avancent, elles tendent leurs mains blanches & délicates au jeune guerrier, dont l'incarnat brillant des roses colore les joues ; touché de leur secours, il leur rend grâce, & déjà n'ayant plus rien à leur refuser, il les suit & reprend avec elles le chemin de la porte d'or de la Cité.

Le frontispice qui s'avance en saillie sur cette belle & vaste porte est orné des plus rares pierreries & de perles orientales ; le portail repose sur quatre grosses colonnes d'un pur diamant ; car, que ces diamans soient fins ou factices, qu'importe si leur éclat peut tromper l'œil, & s'il ne peut rien voir de plus agréable & de plus beau.

Sur le seuil & dans l'intervalle de ces riches colonnes, on voyoit une troupe charmante de jeunes filles qui se jouoient & folâtroient ensemble de l'air le plus voluptueux, couvertes d'une légère gaze verte & de guirlandes de fleurs, le front couronné de même ; de yeux sévères les eussent peut-être trouvées encore plus belles, si la pudeur eût achevé de parer leurs traits charmans : elles s'empressèrent toutes à faire les plus vives & les plus douces avances à Roger, & ce fut, entouré par elles, qu'il entra

dans ce lieu de délices, comparable à l'Empirée.

On peut bien nommer ainsi ce séjour, où je crois que l'Amour avoit pris naissance, où les jeux & la danse sembloient porter la vie & le plaisir, où les heures s'écouloient, sans se faire compter, en des fêtes toujours nouvelles; l'idée des dégoûts, de la pauvreté & sur-tout celle de la vieillesse, ne peuvent naître dans l'âme des habitans de ces lieux enchantés; ils n'ont que celle de l'abondance & de la gaité; l'urne du bonheur semble se répandre & ne se renouveller que pour eux.

Les jeunes gens & les jeunes filles le front serein, la joie, l'amour peints dans les yeux ont un air aussi riant, aussi fleuri que les beaux jours du mois d'Avril : l'un aux bords d'une source pure chante, & sa voix n'élève que d'amoureux sons; les autres jouent sur la pente d'un côteau, ou sous l'ombre agréable des arbres : ils forment des danses vives & légères; d'autres plus heureux encore, cherchent & trouvent l'ombre & le silence favorable des bois touffus, avec un objet aussi tendrement aimé que fidèle.

Sur la cime des cèdres, des lauriers, des hêtres, & sur la tête hérissée des sapins, voltigent les tendres & légers amours chantant leurs

innombrables victoires ; les uns s'amuſent à montrer leur adreſſe en frappant un cœur de leurs flèches dorées ; un autre ſemble vouloir les attirer dans ſes filets ; l'eau d'un ruiſſeau argenté ſert de trempe à leurs flèches nouvelles, & les jaſpes épars dans le lit de ce même ruiſſeau leur ſervent pour en aiguiſer la pointe. Un ſuperbe courſier alezan fut alors offert à Roger ; ſon harnois brilloit de toutes parts du feu des diamans. Le courſier aîlé qui ne vouloit obéir qu'aux vieux Enchanteur Maure fut remis à la conduite d'un jeune garçon qui ſuivoit les pas du Paladin.

Les deux jeunes Nymphes, auxquelles Roger avoit l'obligation de l'avoir délivré du ridicule & très-embarraſſant combat qu'il avoit été forcé de livrer, lui dirent alors : Seigneur, la renommée de vos exploits éclatans, nous encourage à vous demander votre ſecours ; nous ſomme près d'une chauſſée élevée qui partage en deux cette vaſte plaine : une affreuſe & cruelle géante, nommée Eriphile, défend le pont de cette chauſſée, ſachant également vaincre ou tromper ceux qui deſirent le paſſer ; ſes dents ſont longues & terribles, ſa morſure eſt venimeuſe ; ſes mains, armées de griffes tranchantes, déchirent comme celles d'un ours ; non-ſeulement elle ſe plaît à fermer un chemin qui ſeroit libre ſans elle, elle parcourt encore & porte

ſouvent le ravage & la déſolation dans ces beaux jardins que vous voyez s'étendre de toutes parts. La troupe aſſaſſine des monſtres qui vous ont attaqué ſi lâchement, eſt en grande partie ſortie de ſes horribles flancs ; & l'autre partie, auſſi vile, auſſi méchante qu'elle, eſt ſoumiſe à ſes ordres.

Roger s'empreſſa de leur répondre : Ah ! croyez que j'entreprendrois plus volontiers encore cent combats pour votre ſervice, que le ſeul que vous me demandez. Diſpoſez à votre gré de mon bras. Croyez que ce n'eſt point pour conquérir des biens ou des richeſſes, que je ſuis couvert de ces armes, ce n'eſt que pour ſecourir les malheureux, & ſur-tout les dames, qui peuvent avoir beſoin de mon ſecours.

Elles rendirent mille grâces au Paladin de ces offres ſi dignes de l'élévation de ſon courage ; & c'eſt en parlant ainſi, qu'ils s'avancèrent & découvrirent la rivière & le pont ; ils apperçurent bientôt la fière & redoutable Eriphile : elle avoit couvert ſon corps énorme d'armes dorées, ſemées de quelques ſaphirs, mais ce n'eſt que dans le chant ſuivant que je vous raconterai comment le brave Roger s'expoſa pour la combattre.

Fin du ſixième Chant.

CHANT VII.

CELUI qui va voyager loin de sa patrie, voit souvent bien des choses dont il n'eût pas soupçonné l'existence ; il revient les raconter avec confiance. Hélas ! on ne le croit guères, il se voit regarder comme un hableur, qui ne craint pas d'altérer la vérité ; car le vulgaire, en garde contre tout ce qui l'étonne, ne veut presque jamais rien croire que ce qui lui paroît évident au doigt & à l'œil. Voilà précisément ce que je vais éprouver, & l'expérience me dit qu'on ne croira pas un mot de ce que je chante : mais, après tout, que m'importe ? dois-je donc me piquer d'instruire des imbécilles ou des ignorans ? Or donc, c'est à vous gens instruits, gens éclairés, c'est à vous seuls, qui ne m'accuserez pas de mensonge que j'aime à parler ; c'est de vous seuls que je m'occupe, & qui me rendrez cher le fruit de mon travail : vous vous rappelez, sans doute, que nous en sommes restés au moment où Roger voyoit déjà la rivière, le pont, & la géante Eriphile prête à défendre ce passage.

Elle étoit armée des métaux de la meilleure

trempe, & de ces différentes couleurs dont brillent le rubis vermeil, la jaune chryſolite, la verte émeraude & la jacinthe au jaune rougeâtre & changeant. Elle étoit montée, oh! vraiment, ce n'étoit pas ſur un cheval! c'étoit ſur un loup: oui, c'étoit ſur un loup, dont le harnois étoit d'une richeſſe extraordinaire, qu'elle traverſa promptement la rivière. Non, je ne crois pas que la Pouille ait jamais nourri de loup de la force de celui-là; il étoit plus haut & plus gras qu'un bœuf; il eſt vrai que ſes lèvres n'étoient jamais baignées de cette écume blanche qui naît du frottement du mords; car ce loup n'en portoit point; & je ne ſais pas comment elle pouvoit le conduire: la cotte d'armes d'Eriphile étoit de cette couleur obſcure, & tirant ſur le violet, telle que celle que portent les Evêques & les Prélats, quand ils vont à la Cour. Le milieu de ſon bouclier & le cimier de ſon caſque, avoient pour ornement un gros crapaud bien gonflé de venin.

Les deux Nymphes firent remarquer à Roger, que la géante à la tête du pont ſe préparoit déjà pour lui barrer le chemin, l'inſulter & le provoquer au combat de la lance: ſelon ſon ancien uſage, elle cria fortement à Roger de ſe retirer; & la réponſe du Paladin fut un défi menaçant.

La Géante également audacieuse & prompte, se rassemble bien ferme dans les arçons; met sa lance en arrêt, donne des deux à son loup, & fait trembler la terre par l'impétuosité de sa course, mais elle n'alla pas loin, sans que cette furieuse rencontre ne l'étendît sur le pré: l'adroit Roger portant le fer de sa lance au bas de son casque, l'avoit enlevée de la selle avec une si brasses force, qu'il l'avoit fait voler plus de six grande en arrière.

Arrachant alors sa propre épée, il la tire, & se prépare à lui couper la tête; rien n'étoit si facile; la géante étendue sur l'herbe étoit privée de tout sentiment; mais les deux Nymphes lui crièrent: Ah, Seigneur! contentez-vous de cette victoire, sans la rendre plus cruelle & sans l'ensanglanter. L'aimable & courtois Paladin laissa tomber aussitôt l'épée d'Eriphile. Mais passons le pont à présent, & poursuivons notre chemin. Ce fut au milieu d'un joli bouquet de bois touffu qu'ils entrèrent dans une petite route d'abord un peu raboteuse, fort étroite, & qui alloit en montant; mais dès qu'ils furent arrivés sur la hauteur, ils se trouvèrent dans une belle & spacieuse prairie où s'élevoit le plus superbe, le plus agréable palais que les yeux pussent admirer.

La belle Alcine s'avance au-delà des portes,

& vient au-devant de Roger d'un air noble & galant. Toute ſa Cour entoure le Paladin, & lui rend les mêmes honneurs qu'elle eût adreſſés à quelque habitant de l'Olympe. Le château d'Alcine étoit moins admirable encore par ſa magnificence que par l'eſpèce de ceux & de celles qui l'habitoient; on obſervoit entre eux cette reſſemblance que donne l'égalité des agrémens de la figure, & ceux d'une jeuneſſe vive, brillante, embellie par les grâces, l'amour & la gaité. Mais au milieu de cette troupe charmante s'élevoit & brilloit la belle Alcine, comme l'aſtre du jour auprès de ceux de la nuit.

Alcine étoit telle qu'Apelle & Phydias euſſent pu feindre une beauté parfaite : ſes cheveux blonds tomboient en formant d'agréables anneaux; leur couleur douce répandoit un luſtre brillant ſur ſa tête; les roſes & les lys formoient un mélange agréable ſur ſes joues & contraſtoient avec un front bien formé, plus blanc que l'ivoire nouvellement poli : deux ſourcils noirs deſſinés par l'amour ſurmontoient des yeux plus noirs encore; ſes yeux quelquefois paroiſſoient immobiles, lorſque la tendreſſe de leurs regards ſembloit ſe fixer ſur un objet aimé : c'eſt dans ces yeux que les amours ſembloient remplir leurs carquois des traits inévitables qu'ils lançoient

dans tous les cœurs : la jalousie d'une rivale même n'eût pu rien reprocher à la perfection d'un nez égal à tous ses autres traits : deux sillons en partoient pour s'unir à sa bouche d'un vermillon plus vif encore que celui du cinabre natif : c'est en s'ouvrant agréablement, lorsque de douces paroles sortoient de ses lèvres, qu'elle laissoit voir deux rangs de perles choisies ; souvent cette bouche s'embellissoit encore par un sourire propre à brûler & à captiver tous les cœurs, sourire plus agréable aux yeux, que les rayons doux & brillans qui pourroient s'élancer de l'Olympe ; son col arrondi par les Grâces, effaçoit la blancheur de la neige ; sa gorge de lait qu'elles avoient formée d'après la leur, montroit cette douce agitation des flots qu'on voit se soulever légérement en baignant le rivage, lorsque le Zéphyr semble les combattre & les en repousser. Si des voiles, impénétrables aux yeux d'Argus même, privent les regards avides de se porter sur bien d'autres charmes, l'imagination frappée par ceux que l'on voit, doit suffire pour s'en former l'idée la plus vive : ses deux bras, de la proportion la plus élégante avec sa taille, sont terminés par deux petites mains charmantes dont la blancheur & l'uni ne laissent appercevoir ni les ressorts cachés ni les veines : deux petits pieds, d'une

ſorme charmante, terminent & portent la plus parfaite de toutes les belles, & les grâces naturelles qui ne peuvent s'acquérir ni ſe cacher, animoient & paroient tous ſes moindres mouvemens.

Comment le jeune Paladin ne ſe fût-il pas laiſſé captiver ? La voix, le ſourire, les chants, la démarche d'Alcine, le doux accord que ſon âme enflammée trouvoit dans ſes regards auſſi tendres qu'expreſſifs, c'étoit autant de nœuds qui devoient ſerrer ſa chaîne. Tout ce qu'il avoit appris du myrthe ne lui parut plus être qu'une affreuſe calomnie ; comment eût-il pu ſoupçonner que le menſonge & la trahiſon ſe voilaſſent par le ſourire & l'air ingénu de la candeur ? Il ne douta plus alors que le coupable Aſtolphe n'eût mérité ſon ſort & peut-être une punition encore plus ſévère : il regarda tous ſes propos comme dictés par un eſprit que la colère & les regrets avoient rempli d'envie & de vengeance. Hélas ! certe belle & vertueuſe Bradamante étoit déjà bien loin de ſon cœur & de ſon ſouvenir : les charmes ou plutôt les enchantemens d'Alcine l'en avoient déjà bannie.

Si quelque choſe peut le faire excuſer de ſe montrer ſi léger & ſi coupable, c'eſt de ſavoir que ſon âme entière étoit forcée de céder à la force de ce pouvoir magique. Ils ſe mirent à

table, & bientôt les lyres & les harpes harmonieuſes émurent l'air par les plus agréables ſons. Tout ce qui fut chanté reſpiroit l'amour & ſes plaiſirs; les charmes de la poéſie s'uniſſoient à des récits agréables qui n'exprimoient que les triomphes & les délices de l'amour. La magnificence de la table d'Alcine eût effacé celle d'un ſucceſſeur de Ninus; la voluptueuſe & tendre Cléopâtre n'eût pu préparer pour Antoine un feſtin pareil à celui d'Alcine pour ſon cher Paladin ; je doute même que le jeune Ganimède imagine rien d'auſſi ſomptueux & d'auſſi galant pour les banquets de Jupiter.

Dès que les tables furent levées, toute cette Cour jeune & brillante ſe réunit en cercle pour jouer à l'un de ces jeux inventés par l'amour timide & diſcret. La règle de ce jeu, c'eſt de ſe demander mutuellement à l'oreille une partie des ſecrets de ſon cœur. Elle eſt favorable aux amans qui veulent découvrir ſans riſque leurs plus ſecrètes penſées à l'objet aimé. Dans la poſition où la belle Alcine & Roger ſe trouvoient enſemble, on croira ſans peine que leur ſecret fut le même. Ce fut le déſir & la réſolution de paſſer la nuit enſemble.

Ce ſecret, ſi tendrement confié, fit terminer bien promptement le jeu ; une multitude de pages avec des flambeaux de cire parfumée,

vinrent bien plutôt qu'à l'ordinaire, porter une plus vive lumière dans le ſallon, & ſe préſenter pour conduire cette belle compagnie dans les appartemens qu'elle occupoit pendant la nuit. Une chambre fraîche, riche & parfumée, celle qui paſſoit pour être la plus agréable du château, reçut Roger. Les vins de nuit, & les pâtes ſucrées les plus exquiſes furent préſentés dans ces derniers momens qui précédèrent la retraite générale. Le Paladin, en ſe mettant au lit, fut enveloppé par des draps qui ſembloient avoir été tiſſus par Arachné : mais loin de s'endormir, ſon oreille attentive s'occupoit du moindre bruit qui pouvoit annoncer Alcine; le plus léger mouvement le faiſoit ſe relever vivement ſur ſon lit; ſouvent même il croyoit entendre, & le ſilence profond qui régnoit, le faiſoit ſoupirer, en reconnoiſſant ſon erreur. Quelquefois même ſautant légèrement de ſon lit, il ouvroit doucement ſa porte; il cherchoit, il écoutoit vainement ; & plein de dépit & d'impatience, il maudiſſoit ces heures ſi longues qui retardoient un moment ſi déſiré : il ſe diſoit même quelquefois alors : Ah ! voici le moment où ma chère Alcine ſe lève pour venir dans mes bras. Il comptoit alors tous les pas qu'elle avoit à faire, tous les inſtans qu'elle avoit beſoin d'employer. C'eſt dans ces douces & vaines agi-

tations de l'amour heureux qui desire, qu'il charmoit l'ennui d'une longue attente; mais quelquefois il s'y mêloit une cruelle crainte, qu'un bonheur qu'il sembloit tenir ne lui fût enlevé par quelque obstacle insurmontable.

Alcine à la fin, bannissant toute crainte par le silence profond & le repos qui régnoient dans son palais, se parfume des odeurs les plus délicieuses de l'Orient. Elle sort doucement de sa chambre. Un corridor secret la conduit à celle de son amant, dont le cœur, agité par l'espoir & par la crainte, ne pouvoit déjà plus se calmer.

Le bon Roger, ce successeur d'Astolphe, voit enfin paroître l'étoile riante de sa félicité. Un soufre embrasé coule alors dans ses veines. Ses yeux voyent enfin cet objet de délices & de charmes qui s'avance vers lui. Il s'élance de son lit; & toute vêtue qu'Alcine soit encore, il la reçoit & la serre entre ses bras. Heureusement elle n'avoit fait que s'entourer d'une espèce de manteau léger qu'un amour badin, témoin de cet heureux moment, fit tomber. Le voile léger qui la couvroit encore, ne déroboit pas plus aux regards de Roger tout ce qu'Alcine avoit de charmes, que la lame du cristal le plus pur ne cacheroit tous les agréables contours des lys & des roses.

Le lierre ne ſerre point ſi étroitement l'arbre qui le ſoutient & le nourrit, que les bras de ces heureux amans ne s'enlacèrent enſemble. La fleur que les ſables de l'Inde & les plaines de Sabée produiſent, n'a point de parfums auſſi doux que les ſoupirs que ſemblent reſpirer leurs lèvres brûlantes. Un ſilence expreſſif règne en ce moment, il ſemble que leurs langues embarraſſées ne puiſſent plus exprimer leur bonheur.

Tout ce qui ſe paſſa pendant cette heureuſe nuit reſta ſecret dans le château, ou du moins il parut l'être; car ſouvent la médiſance trouveroit à mordre, ſi la crainte & le reſpect ne la retenoient; mais tous les habitans du palais, ſoumis par le pouvoir comme par le deſir de plaire à la belle Alcine, ne s'écartèrent jamais du ſilence & des ſoins reſpectueux qu'ils croyoient devoir à ſon amant.

Il n'eſt aucune eſpèce de plaiſir qui ne comblât les vœux de ces deux amans. Quelquefois, changeant d'habits deux ou trois fois le même jour, ſuivant les jeux auxquels ils ſe plaiſoient à s'exercer, la joûte, la lutte, la comédie, la danſe & le bain, faiſoient couler leurs heures. Quelquefois même, aſſis à l'ombre des buiſſons ſur les bords d'une fontaine, ils s'amuſoient à lire les charmantes fables miléſiennes des anciens; d'autres fois ils pourſuivoient, ſur les

côteaux & dans les vallons ombragés, le lièvre timide; ou, se confiant à la sagacité comme au nez d'un chien d'arrêt, ils battoient les buissons, dont les faisans, lourds dans leur premier vol, frappoient à grand bruit les rameaux de leurs aîles pour s'envoler. La grive avoit peine à s'échapper des lacets ou des gluaux qu'ils lui tendoient dans les genièvres. Les poissons, souvent troublés dans leurs amours secrets, ne pouvoient éviter la subtilité de leurs filets, & leur adresse à les lancer.

C'est ainsi que Roger se livroit tout entier à la vie la plus molle & la plus voluptueuse, tandis que Charlemagne étoit aux mains avec Agramant. Je ne pourrois me résoudre, pour le plaisir de poursuivre son histoire avec Alcine, à laisser un grand Empereur en oubli; il me seroit plus pénible encore d'oublier cette aimable & valeureuse Bradamante, tandis qu'elle passe ses jours dans les larmes, par la perte d'un amant aimé; & que, nuit & jour, elle porte ses pas incertains dans tous les lieux où la conduit la plus légère espérance de le retrouver.

Je vous dirai donc que pendant les premiers jours, elle chercha vainement dans les vallées ténébreuses, sur les monts arides, dans les campagnes & dans les cités, cet amant si cher

à

à son cœur; elle vint enfin à le chercher jusqu'au milieu de l'armée des Sarasins; elle en demandoit des nouvelles, même aux gens qui ne lui pouvoient rien apprendre. Elle parcouroit les quartiers, les tentes de l'armée ennemie. Elle pouvoit en effet se trouver sans danger au milieu de leurs troupes à cheval ou à pied; l'anneau qu'elle tenoit de Mélisse la rendant invisible, dès qu'elle le portoit entre ses lèvres. Bradamante ne pouvoit craindre pour la mort de Roger; la perte de ce héros eût dû retentir depuis la source de l'Hydaspe jusqu'aux derniers rivages du Couchant; elle ne pouvoit imaginer quelle route il avoit pu prendre, soit sur la terre, soit dans le vague des airs; & cependant cette fidelle amante le cherchoit toujours, n'ayant pour toute compagnie que sa douleur & ses regrets.

Elle crut enfin que son unique ressource étoit de retourner à la caverne qui renfermoit le tombeau de Merlin, & d'émouvoir par ses cris jusqu'aux marbres froids de cette tombe, pour obtenir une réponse qui la rassurât sur la vie de Roger, & qui pût lui indiquer le meilleur moyen de le rejoindre: elle reprit dans cette intention le chemin de ces vastes forêts, voisines de Poitiers, qui, dans leur centre obscur & sauvage, dérobent à tous les yeux le tombeau du sage

Merlin ; mais cette bonne & ſavante Enchantereſſe qui l'avoit déjà inſtruite ſur ſa naiſſance & ſur ſa poſtérité dans la grotte, ne l'avoit point perdue de vue.

La bonne & ſage Méliſſe continuoit ſes plus tendres ſoins pour celle dont il devoit naître des hommes ſi ſupérieurs & ſemblables à des demi-Dieux ; les ſorts qu'elle avoit jettés lui avoit fait voir Roger délivré des chaînes d'Atlant, perdu preſque ſur le champ dans les airs, & tranſporté dans le fond des Indes. Méliſſe l'avoit bien vu ſur ce cheval indocile qu'il ne pouvoit conduire, & parcourir un intervalle immenſe par un chemin auſſi périlleux que non uſité.

Elle voyoit avec douleur que ce brave Paladin paſſoit alors une vie molle & voluptueuſe dans les plaiſirs & l'oiſiveté, ſans penſer à ſa belle maîtreſſe, à ſon Souverain, à ſon honneur même : elle ne pouvoit ſupporter que celui qui devoit être un héros, perdît les plus beaux jours de ſa vie dans cette honteuſe inertie, & qu'à la fin de ſa carrière, ſa réputation éteinte dès ſa jeuneſſe reſtât déshonorée dans la mémoire des hommes.

L'habile & ſavante Méliſſe, qui s'intéreſſoit toujours ſi vivement au ſort de Roger, vit dès-lors qu'elle ne pouvoit le tirer de cet état

que par des moyens un peu rigoureux, mais qui deviennent chers à la vraie vertu : ſemblable au Médecin qui ſe ſert cruellement en apparence du fer & du feu pour guérir une plaie envenimée. Elle prévit bien que Roger, ſemblable au malade grièvement bleſſé, finiroit par avoir la plus vive reconnoiſſance pour elle : Méliſſe n'étoit point aveuglée dans ſon amitié pour Roger, comme ce vieux Atlant, uniquement occupé du deſir de conſerver ſes jours, & qui paroiſſoit deſirer que Roger vécût plutôt ſans honneur & ſans renommée, que de lui voir acquérir l'admiration & les louanges de l'univers aux dépens d'une ſeule année de vie; c'étoit ce vieil Enchanteur dont l'art avoit dirigé le vol de l'hypogriffe vers l'île dangereuſe d'Alcine ; c'eſt-là qu'il eſpéroit lui faire oublier l'amour & le devoir de porter les armes : ſa ſcience profonde avoit même ſi bien prévenu la légéreté naturelle d'Alcine, qu'elle n'eût pas pu rompre une chaîne ſi forte, quand même Roger auroit atteint à la vieilleſſe & aux longs jours de Neſtor.

L'adroite Méliſſe, à laquelle rien n'eſt inconnu, prend ſur le champ la route qui peut lui faire rejoindre Bradamante ; elle paroît tout-à-coup à ſes yeux, & l'eſpérance la plus vive bannit déjà la crainte de l'âme de la jeune guer-

rière : Mélisse ne lui cache rien ; & lui apprend que son amant est près d'Alcine. Bradamante est tellement saisie de douleur & d'effroi, lorsqu'elle sait Roger si loin d'elle, & sur-tout quand elle le croit infidèle à son amour, qu'elle est prête à perdre l'usage de ses sens : mais la bienfaisante Enchanteresse la calme, bannit sa terreur, & lui jure qu'avant que peu de jours soient écoulés, elle saura lui ramener ce Paladin.

Donne-moi, lui dit-elle, ma chère fille, cet anneau que tu portes à ton doigt, & dont la puissance détruit les plus forts enchantemens ; je ne doute point qu'en le portant dans le séjour fatal où la coupable Alcine tient Roger dans ses chaînes, je ne réussisse à la vaincre, à lui ravir son amant & à le remener à tes genoux : je compte partir dès la première heure du soir, & me trouver dans l'Inde à la naissance de l'Aurore. Elle lui rend compte ensuite des moyens qu'elle espère employer pour tirer Roger de cette vie efféminée, & pour le ramener en France.

Bradamante n'hésita pas à tirer l'anneau de son doigt ; elle eût donné son cœur, sa vie même, pour que Mélisse pût secourir son amant : elle lui présente l'anneau, lui recommande son cher Roger, la conjure de le faire ressouvenir d'elle. Elle se sépare alors de Mélisse, en pre-

nant le chemin de la Provence ; & pour exécuter ſon projet, Méliſſe fait paroître bientôt un grand palefroi dont un pied eſt d'un bay ceriſe foncé, & dont tout le reſte du corps eſt noir comme l'ébène. Pour moi, j'avoue que je crois que c'étoit un de ces farfadets ou l'un des eſprits infernaux ſoumis à ſes ordres. Méliſſe ſans ceinture, les jambes nues, les cheveux épars & horriblement mêlés, ôte l'anneau de ſon doigt : craignant qu'il ne nuiſe à ſes propres enchantemens, elle le met dans ſa bouche, ſaute ſur ſon cheval, & s'en fait porter avec une telle rapidité, qu'elle ſe trouve dès le lendemain matin dans l'île d'Alcine.

C'eſt alors que ſe transformant auſſi tôt, ſa taille croît de plus d'une palme, & ſes membres groſſiſſent en proportion de la ſtature du vieux Atlant. Son menton ſe couvre d'une longue barbe, ſon front & ſa peau ſe ſillonnent de rides profondes ; elle ſe rend en entier ſemblable à l'Enchanteur par qui Roger fut nourri.

Son viſage, ſon maintien, le ſon de ſa voix imitent ſi parfaitement le véritable Atlant, qu'elle prend ſoin de ſe cacher juſqu'à ce qu'elle puiſſe trouver Roger éloigné de l'Enchantereſſe ; & ce ne fut pas ſans y trouver beaucoup de difficulté, l'amoureuſe Alcine, ni de nuit, ni de jour, ne pouvant paſſer une heure ſans le voir.

Le trouvant ſeul à la fin, comme elle le déſiroit, un matin que Roger ſe promenoit & prenoit le frais le long d'un ruiſſeau qui tomboit de la colline pour aller former un petit lac dont ces lieux agréables étoient embellis, elle l'apperçoit avec une contenance efféminée, couvert d'une riche tunique qu'Alcine avoit tiſſue d'or & de ſoie de ſes propres mains.

Un riche collier de pierreries tomboit en flottant ſur ſon ſein, ſes bras autrefois ſi nerveux étoient entourés de riches braſſelets. Alcine lui perçant les oreilles avec un fil d'or aigu, les avoit ornées de deux groſſes perles, plus belles encore que celles que produiſent la mer des Indes & celle d'Arabie.

Les cheveux de Roger étoient humides encore des parfums les plus précieux & les plus exquis; ſon air & juſqu'à ſes moindres geſtes, tout reſpiroit la molleſſe de ces foibles amans, qui, tels que ceux de Valencia, ſemblent n'être nés que pour être les eſclaves de la beauté; il n'avoit plus que le nom de ce fier & brave Paladin Roger, tant les enchantemens d'Alcine avoient changé ſon ancienne exiſtence.

Méliſſe, ſous la forme d'Atlant qu'elle avoit alors, ſe préſente tout-à-coup à Roger; l'air de l'Enchanteur étoit triſte & ſévère: il regardoit le Paladin avec ces yeux menaçans où ſe pei-

gnoit la colère, qui l'avoient ſi ſouvent fait trembler dans ſon enfance : Eſt-ce donc là, lui dit-il, le fruit de mes leçons ? Quel prix reçois-je des ſoins que j'ai pris pour toi ? T'ai-je donc nourri de la moëlle des ours & des lions, t'ai-je appris à dompter d'horribles dragons, à te ſervir de tes jeunes bras, comme Hercule, pour étouffer des ſerpens ; t'ai-je inſpiré le courage d'arracher les griffes tranchantes des panthères & des tigres, & les défenſes des ſangliers, pour n'avoir pu faire de toi, par cette eſpèce d'éducation, que le foible Adonis ou l'Atis énervé d'Alcine ?

Eſt-ce donc en vain que l'obſervation des aſtres de la nuit, des fibres palpitantes des animaux, les points de ta naiſſance que j'ai raſſemblés, les augures, les ſonges & les différens ſorts que mes études m'ont appris à jetter, ſe rapportoient tous à m'apprendre, lorſque tu n'étois encore qu'à la mammelle, que tu devois, à l'âge où je te vois, ſurpaſſer les exploits des plus grands héros ? Eſt-ce en agiſſant ainſi, que tu peux égaler un Alexandre, un Jules, un Scipion ? Qui pouvoit, hélas ! jamais croire que tu fuſſes devenu le vil eſclave d'Alcine, & que tu puſſes te plaire à parer ton col & tes bras de la chaîne mépriſable dont elle ſe ſert pour te ſoumettre à ſes volontés ? Ah ! ſi tu

n'es pas ému par le desir des louanges que tu dois mériter, & par les actes éclatans auxquels le Ciel t'appelle, du moins n'avilis pas la noble race qui doit naître de toi, n'éteins point dans sa source la plus glorieuse postérité que le Ciel te destine, & qu'il veut rendre parmi les mortels plus brillante encore que le soleil dans sa course: empêcheras-tu donc que ces grandes âmes déjà conçues dans les desseins éternels ne viennent animer dans tes fils, tes neveux & tes successeurs, les héros qui sauront rendre à l'Italie son ancienne gloire & sa puissance? parmi tes illustres neveux qui doivent forcer ta foiblesse présente à ne les anéantir, ni à ne les déshonorer, & qui feront fleurir l'arbre éternel & fécond de ton illustre race, il en est deux sur-tout qui doivent changer ton cœur & te déterminer; apprends qu'Hyppolite & son frère n'auront point eu de semblables parmi les mortels, & qu'il ne leur manquera nulle de ces vertus qui peuvent élever l'homme au plus haut degré de la renommée & de la gloire. Quoi! ne te souviens-tu pas que j'avois coutume de te parler encore plus souvent de ces deux illustres frères que de tous les autres qui devoient honorer ta race? Hélas! pour moi, je me rappelle toute la sensibilité que tu montrois en pensant que ces deux héros naîtroient de toi.

Qu'a donc cette trompeuſe Alcine que tu choiſis pour ta ſouveraine, que n'aient pas comme elle mille autres courtiſannes ? en fut-il jamais une qui ſe proſtituât auſſi ſouvent à de nouveaux amans ? Mais il faut, ô Roger ! que tu connoiſſes enfin quelle eſt cette abominable Alcine, & que ſes ruſes coupables & ſes enchantemens te ſoient découverts : tiens, prens cet anneau, paſſe le dans ton doigt, retourne auprès d'elle, & tu pourras juger alors quels ſont les charmes qui t'enchaînent.

A ces mots, Roger confus, incertain, fixe les yeux ſur la terre, ne ſait que répondre, & garde un morne ſilence. Méliſſe ſaiſit ce moment, elle paſſe elle-même l'anneau dans ſon doigt. Sur le champ le Paladin ſe reconnoît : quel coup de foudre pour lui, Conſterné par la honte qui de toutes parts l'environne, n'oſant ſoutenir des regards qui lui paroiſſent autant de reproches, il déſireroit que la terre l'enſevelît & le dérobât à tous les yeux.

Méliſſe voyant Roger tel qu'elle le déſire, quitta la forme d'Atlant qui lui devient inutile ; elle reprend la ſienne ; c'eſt alors qu'elle lui rend compte des motifs qui l'ont preſſée de venir à ſon ſecours ; c'eſt alors qu'elle lui peint la douleur & les regrets de cette charmante Guerrière ; qu'elle lui dit que c'eſt à ſa prière qu'elle eſt accourue

pour le délivrer des enchantemens d'Alcine ; & que pour lui en imposer davantage, elle a pris d'abord la forme d'Atlant, mais que le voyant absolument redevenu maître de sa raison, elle a cru devoir reprendre la sienne pour l'éclairer sur tout ce qui le touche, & pour ne lui rien cacher.

Celle qui t'aime d'un si pur amour, lui dit-elle, celle que ses vertus rendent si digne d'être aimée uniquement, cette charmante Guerrière à laquelle... (& tu ne peux pas l'oublier,) à laquelle tu dois déja ta liberté, t'envoie cet anneau dont le pouvoir détruit tous les enchantemens ; elle m'eût chargée de son propre cœur, si ce cœur eût eu la même vertu pour t'être utile & pour te rendre à toi-même.

Mélisse poursuivit en lui parlant du parfait amour que Bradamante lui avoit voué pour sa vie ; quelque vive, quelqu'expressive que puisse être l'amitié, celle de Mélisse n'exagéra pas en lui peignant la haute valeur de cette Guerrière ; & continuant le récit de son message avec autant d'esprit que d'adresse, elle fit naître dans le cœur de Roger la plus juste aversion contre Alcine, & contre le sentiment coupable qui l'avoit portée à se servir des noirs moyens que lui donnoit son art, pour le séduire avec autant de perfidie.

L'amour dont il avoit brûlé quelque temps

pour elle, n'ayant eu d'autre cauſe que le pouvoir de ſes enchantemens, l'anneau qu'il portoit venoit de les détruire. Roger paſſa facilement de ces ſentimens forcés, à la haine la plus réelle; le charme étant rompu, il ne vit plus que ſes vices dans toute leur laideur, & de tout ce qui l'avoit ſéduit il ne lui reſta plus qu'un dégoût mortel pour elle; c'eſt ainſi qu'un enfant qui vient de cueillir un beau fruit bien mûr, le cache quelquefois, & l'oublie pendant pluſieurs jours de ſuite; s'il le retrouve par haſard après ce temps, il s'étonne de le voir pourri & déſagréable à l'œil comme au goût, il ceſſe bientôt d'aimer ce qui faiſoit l'objet de ſes deſirs, & plein de dégoût, il le mépriſe & le rejette.

De même le jeune Paladin, portant cet anneau deſtructeur des enchantemens, fut auſſi ſurpris qu'indigné: la première fois qu'il revit l'abominable Alcine, au lieu de trouver cette charmante créature, dont quelqu'idée lui reſtoit encore, il n'apperçut plus en elle que la plus vieille & la plus difforme de toutes les femmes.

A peine avoit-elle ſix palmes de hauteur; ſon viſage livide & plombé étoit ſillonné par des rides; il ne lui reſtoit que quelques cheveux blancs, & la dernière de ſes dents étoit depuis long-temps tombée; elle étoit, en effet, plus vieille qu'Hécube & que la Sybille de Cumes; mais un art dont

notre age doit bien regretter la perte, pouvoit quand elle le vouloit, la faire paroître charmante & parée de tous les agrémens de la jeunesse; si, par cet art, elle avoit déjà séduit un si grand nombre d'amans avant Roger, l'anneau de celui-ci découvrit toutes les années qu'elle avoit cachées, & il ne vit plus en elle qu'un monstre dont les artifices l'avoient cruellement trompé.

Cependant il suivit exactement les avis de Mélisse; il eut son air ordinaire avec elle, ce fut même comme en badinant qu'il se couvrit de pied en cap de ses armes qu'il avoit si long-tems négligées. Je veux voir, dit-il en souriant, si je pourrois encore agir sous leur poids, & si je ne suis pas beaucoup grossi depuis que je les ai quittées. Il ne négligea pas de ceindre Balisarde à son côté; c'étoit le nom de sa redoutable épée. Quand à ce terrible bouclier d'Atlant, qui jettoit une lumière si vive & si dangereuse que non-seulement elle éblouissoit les yeux, mais qu'elle privoit de tous leurs sens, & jettoit dans une espèce d'état de mort, ceux qui en étoient frappés, il le prit, & le mit à son col, mais bien soigneusement enveloppé du voile épais de soie qui le couvroit.

Roger descendit quelques momens après à l'écurie, & fit seller & brider un superbe coursier plus noir que l'ébène. Il savoit de Mélisse à quel point ce coursier étoit léger, & que son nom étoit

Rabican ; c'étoit le même que la baleine avoit porté dans l'île d'Alcine avec le malheureux Aſtolphe ſon maître , lorſque ce chevalier y étoit arrivé ſeul, après avoir été long-tems le jouet des flots irrités.

Il auroit pu prendre également l'hypogriffe qu'il avoit trouvé près de Rabican : mais la prudente Méliſſe venoit de lui dire expreſſément : Souvenez-vous à quel point ce fier animal eſt indocile au frein ; je me propoſe bien de venir à bout de le dompter, & je le ferai dreſſer de façon qu'il deviendra d'un excellent uſage.

C'étoit en préſence d'Alcine même que Méliſſe, inviſible alors, donnoit tous ces ſages avis à Roger, en lui parlant à l'oreille ; & ce fut en trompant ainſi la ſcélérate & libertine vieille, qu'il réuſſit à ſortir de ſon palais, & à s'approcher d'une porte qu'il ſavoit être celle d'une route qui conduiſoit au palais de Logiſtille.

Le brave Paladin fut attaqué preſque ſubitement, lorſqu'il voulut paſſer cette porte, par les gardes que Méliſſe y avoit poſées ; mais levant ſur eux ſon bras redoutable, il les eut bientôt maſſacrés, ou mis en fuite. Alors courant vers le pont, il le traverſe ſans réſiſtance, & s'éloigne, d'une courſe rapide, bien loin du château d'Alcine, avant qu'elle pût être avertie de ſa fuite. C'eſt

dans le chant ſuivant que je rendrai compte du chemin qu'il prit, & des événemens qui lui arrivèrent, avant de découvrir le palais de Logiſtille.

Fin du ſeptième Chant.



CHANT VIII.

OH ! que nous connoiſſons peu le nombre d'Enchanteurs & d'Enchantereſſes qui ſont parmi nous ! changeant à tous momens de forme & de langage, ils trompent ſouvent l'homme le plus ſage ; ils ſéduiſent la beauté ſimple & ingénue : ils n'ont pas beſoin d'évoquer les ombres & les eſprits malfaiſans, ni d'obſerver le cours des aſtres ; il leur ſuffit, pour s'aſſujettir les cœurs, d'une diſſimulation profonde, de détours adroits & des ruſes coupables. Heureux celui qui poſſéderoit l'anneau d'Angélique, ou qui ſeroit doué de la raiſon éclairée & de la pénétration ſuffiſante pour connoître à fonds ceux dont l'ame corrompue n'appuie leur conduite que ſur la feinte ! tel qui paroîtroit aux autres avoir un cœur ſimple & droit, guidé par l'honneur, ne ſeroit plus pour lui qu'un monſtre mépriſable & dangereux : le jeune Paladin fut donc heureux d'avoir entre les mains l'anneau qui lui découvrit la vérité.

Roger, comme je l'ai déjà dit, en diſſimulant ſon deſſein, étoit arrivé bien armé ſur le bon & léger Rabican, à cette porte où ſe trouvant attaqué par ſa garde, il n'avoit pas laiſſé ſon épée

oiſive à ſon côté : bientôt, laiſſant cette garde détruite ou défaite, il paſſe le pont, ſuit la route du bois ; mais il ne court pas loin, ſans rencontrer un des ſerviteurs affidés d'Alcine : cet homme étoit un eſpèce de Chaſſeur, il portoit un faucon ſur le poing, & s'en ſervoit avec ſuccès pour prendre le gibier de la plaine, ou celui qui ſe cachoit en abondance dans les roſeaux d'un étang voiſin. Ce Chaſſeur étoit ſuivi par un chien fidèle, & montoit un rouſſin aſſez mal équipé ; il imagina que Roger s'enfuyoit, en le voyant courir avec tant de viteſſe. Il vient hardiment à la rencontre du Paladin, & lui demande avec une voix impérieuſe, pourquoi ſa courſe eſt ſi rapide, en s'éloignant du château d'Alcine. Roger dédaigne de lui répondre. Le Chaſſeur ne doutant plus qu'il ne veuille s'échapper, prend la réſolution de l'arrêter, & préſentant ſon bras gauche d'un air menaçant : Que diras-tu, ſi je t'arrête en ce moment, cria-t-il à Roger, & ſi mon faucon me ſuffit pour terminer ta courſe ? A ces mots, il lâche & lance ſon oiſeau, dont la courſe de Rabican égaloit à peine la rapidité. Le Chaſſeur ſaute de ſon rouſſin qu'il débride ; & cet animal, les mâchoires ouvertes & lançant des ruades de tous côtés, part & court avec la viteſſe d'une flèche. Le Chaſſeur, de ſon côté, le ſuit, & ſa courſe eſt auſſi vive que ſi le vent ou le feu le portoient.

Le

Le chien ne fut pas plus tardif à ſuivre Rabican auſſi vivement qu'un léopard pourſuit un lièvre. Roger n'aimant pas à fuir, s'arrête vis-à-vis du Chaſſeur qui le pourſuit, & qu'il ne voit armé que d'une ſimple baguette, propre à faire obéir ſon chien. Le Paladin dédaigne de tirer ſon épée, pour ſe débarraſſer de lui. L'inſolent Chaſſeur en abuſe, & le frappe de toutes ſes forces de ſa baguette, tandis que ſon chien mord le pied gauche de Roger, & que le rouſſin débridé lui lance des ruades violentes & répétées du côté droit. Le faucon, de ſon côté, voltige ſur ſa tête & ſur celle de Rabican; il les tourmente, les égratigne tous deux avec ſes ſerres; & Rabican effrayé commence à ne plus obéir à la main de ſon maître. Roger à la fin, impatient & furieux, tire Baliſarde pour ſe dégager de cette ridicule eſpèce de combat. Il menace en vain le Chaſſeur & les animaux, du taillant & de la pointe de ſon épée: cette maudite engeance, loin de paroître épouvantée, n'en devient que plus importune, & lui rompt le chemin de tous côtés. Cependant Roger penſe qu'outre l'eſpèce de déshonneur de ne pouvoir la ſoumettre, elle le met en danger d'être arrêté dans ſa fuite; & déjà les vallons retentiſſoient du bruit des trompettes, des tambours & des cloches, dont le ſon appelloit le troupes qu'Alcine envoyoit à ſa pourſuite. Il lui paroît d'ailleurs

honteux de ſe ſervir de ſon épée contre un valet ſans armes, & ſon chien. Il ſe réſout enfin, pour s'en défaire, à découvrir le bouclier d'Atlant. Il ôte donc une partie de l'Etui vermeil qui l'enveloppe; le charme opère, comme il a déjà fait tant de fois. Le Chaſſeur, le rouſſin, le chien tombent ſur la pouſſière; & déjà les aîles traînantes du faucon ne pouvant plus le ſoutenir, l'oiſeau tombe à côté d'eux. Roger, libre enfin, les laiſſe engourdi par le ſommeil, & pourſuit ſa route.

Pendant ce tems, Alcine eſt éperdue de douleur, en connoiſſant, par la défaite de la garde, que Roger la fuit & s'échappe. Elle ſe déſeſpère, s'accuſe d'un imprudent oubli; elle fait aſſembler toutes ſes troupes, tous ſes vaſſaux, pour pourſuivre ſon amant: une partie d'entr'eux vole ſur la route qu'on croit qu'il a priſe; l'autre s'embarque en diligence, pour le ſuivre ſur les eaux. Alcine monte ſur un vaiſſeau léger, & ſe met à la tête de cette ſeconde troupe, & le nombre de ceux qui ſervent la vengeance d'Alcine eſt ſi grand, qu'il ne reſte perſonne à la garde de ſa ville & de ſon château.

Rien de plus favorable ne pouvoit arriver pour Méliſſe, qui deſiroit vivement délivrer tous les malheureux qu'avoit faits la déteſtable Alcine. Elle eut donc toute facilité pour détruire, ou brûler toutes les images, les taliſmans, les carac-

tères, & tous les maléfices que la méchante Magicienne avoit accumulés. Elle court dans la campagne, elle accélère ſes pas ; & bientôt cette multitude d'anciens amans d'Alcine, changés en fontaines, en arbres, en rochers, en bêtes féroces, reprennent leur première forme & leur liberté. Les Chevaliers qui lui devoient leur délivrance, ſuivirent tous les traces de Roger. Ils ſe rendirent chez la ſage Fée Logiſtille, & de-là retournèrent dans leur pays, en ſe diſtribuant dans les Indes, dans la Grèce, la Perſe, & même juſques dans la Scythie, pénétrés d'une reconnoiſſance éternelle pour leur bienfaiſante libératrice.

Aſtolphe, cet aimable Prince d'Angleterre, avoit été le premier de tous, dont Méliſſe s'étoit occupée. Parent de Bradamante, les ardentes prières de Roger intéreſſoient Méliſſe en ſa faveur. Ce Paladin même venoit de lui confier ſon anneau, pour que les ſecours qu'elle donneroit au Prince d'Angleterre fuſſent plus efficaces & plus prompts. Méliſſe ne ſe contenta pas de lui rendre ſa première forme. Elle lui fit retrouver toutes ſes armes, & ſur-tout cette précieuſe lance d'or, dont le pouvoir eſt de renverſer tous les Chevaliers qu'elle touche : cette lance, qui jadis étoit celle de l'Argail, étoit tombée entre les mains d'Aſtolphe. Elle avoit fait pluſieurs fois en France triompher ces deux Paladins. Méliſſe ayant retrouvé toutes

ces armes éparſes dans le palais d'Alcine, les rendit au Prince d'Angleterre, & le faiſant monter en croupe derrière elle ſur le cheval aîlé du vieux Enchanteur Saraſin, elle conduiſit Aſtolphe chez Logiſtille, où tous deux ils précédèrent d'une heure l'arrivée de Roger.

Franchiſſant les précipices, les buiſſons épineux, les routes ſauvages, ſolitaires, & couvertes de roches aigues, Roger accablé de fatigue, étoit arrivé vers le milieu du jour dans une grande plaine de ſable ſituée entre la mer & des montagnes inacceſſibles; cette plaine étoit nue, ſtérile, déſerte & brûlée du ſoleil; ſes rayons, réfléchis par les rochers de la montagne, joignoient à leur activité celle des autres rayons qui tomboient perpendiculairement ſur le ſable nud. L'air étoit embrâſé; le verre même, devenu liquide, eût pu couler ſur le ſable; nul oiſeau ne faiſoit entendre ſa voix, ils s'étoient tous cachés ſous des ombrages touffus : la ſeule cigale, au centre d'un épais abri, faiſoit retentir l'air & la terre de ſon ennuyeux cri.

Le bon Roger ne put voir ſans douleur le long & fatiguant eſpace qui lui reſtoit à parcourir; le chaud, la ſoif & la fatigue l'accabloient en même temps. Je regrette d'être obligé de le laiſſer dans cette poſition ſi pénible; mais je ne dois pas vous occuper toujours du même objet, & je retourne

promptement en Ecoſſe, pour y rejoindre le Paladin Renaud.

Renaud étoit très-aimé, très-conſidéré à la Cour d'Ecoſſe. Le Roi, la Princeſſe ſa fille & les Seigneurs Ecoſſois, auroient fait tout au monde pour lui prouver leur reconnoiſſance : le meſſage dont l'Empereur avoit chargé le Paladin eut un plein ſuccès, & les ſecours que Charles demandoit à l'Angleterre & à l'Ecoſſe, furent promis; le vieux Roi de ce dernier royaume lui dit qu'il expoſeroit tontes ſes forces pour le ſecours de la France, que dans peu de jours elles ſeroient raſſemblées; que tous ſes regrets étoient que la vieilleſſe l'empêchât de les commander en perſonne; il ajouta même que malgré ſon grand âge, il eût paſſé la mer à leur tête, s'il n'avoit eſpéré que le Prince ſon fils abſent depuis quelques mois, & plus en état de ſoutenir les fatigues de la guerre, arriveroit à tems pour commander ce ſecours : ce Prince fit préparer ſes troupes, leur équipage & les bâtimens de tranſport néceſſaires pour les porter en France; il voulut même aller juſqu'à Warvick avec Renaud pour lui faire honneur, lorſque ce Paladin partit pour l'Angleterre.

Le vent le plus favorable ayant enflé les voiles, Renaud prend congé d'eux, s'embarque; il arrive bientôt à la vue de la vaſte embouchure où les eaux de la mer recevant & repouſſant tour à-tour

celles de la Tamiſe, ſe mêlent avec elles, & préſentent quand le flux remonte, un chemin ſûr aux Navigateurs aidés par le vent & par l'effort des rames, pour arriver promptement dans la belle cité de Londres.

Renaud portoit au Prince de Galles non-ſeulement des lettres de Charlemagne, il en portoit auſſi du Roi Othon qui ſe trouvoit aſſiégé dans Paris avec cet Empereur : Othon lui mandoit de raſſembler toute l'infanterie & la cavalerie qu'il pourroit tirer de ſes Etats, & de faire paſſer promptement ces troupes à Calais pour marcher au ſecours de la France : le Prince de Galles, qui pendant l'abſence d'Othon étoit reſté Régent du Royaume, rendit les plus grands honneurs au fils d'Aymon, & fixa le jour du départ de tous les gens de guerre qu'il venoit de raſſembler dans cette Iſle.

Mais, Seigneur ! je crois devoir imiter un habile joueur d'inſtrumens qui fait ſouvent parler une corde long-tems muette, ou même qui la change pour varier ſes ſons, paſſant tour-à-tour d'un ton grave au ton le plus éclatant. Pendant que j'étois attentif à vous parler de Renaud, je me ſuis ſouvenu de cette charmante Angélique que j'ai laiſſée fuyant ce Paladin de toutes ſes forces, & dans le moment où elle venoit de rencontrer un vieux Hermite : je vais donc ſuivre ſon hiſtoire. Je vous

ai dit qu'elle demandoit en grace à cet Hermite de lui procurer le moyen de gagner le bord de la mer, ſon averſion pour Renaud, la peur qu'elle en avoit, ne lui permettant pas de ſe croire en ſûreté tant qu'elle ſeroit en France & même en Europe; mais le vieil Hermite, qui, malgré ſes ans la trouvoit charmante, ſe plaiſoit trop à la voir, pour ne pas chercher à l'amuſer & à l'arrêter près de lui. Cette rare beauté fait fondre les glaces de ſon âme, & ranime déjà ſes ſens engourdis; mais voyant qu'il ne peut long-tems l'arrêter, & qu'elle commence à s'éloigner de lui, le vieux Moine accable de coup ſon âne peſant & tardif, il ſuit Angélique quelquefois au trot, mais plus ſouvent au pas, & fait tous ſes efforts pour la réjoindre : furieux enfin de ce que la belle s'éloigne toujours de plus en plus, & de ce que bientôt il en perdra juſqu'à la trace, le vieux Frère, ſorcier de ſon métier, plus qu'Hermite, a recours aux antres infernaux, & ſur le champ une troupe de démons hideux de toute eſpèce, en ſort à ſes ordres : il en choiſit un dans cette bande, il l'inſtruit de ſes deſſeins, & le fait entrer dans le corps du courſier qui déroboit Angélique à ſes yeux, & qui ſembloit emporter ſon cœur avec elle.

De même qu'un chien bien dreſſé pour la chaſſe des lièvres ou des renards, connoît leurs refui-

tes, & lorſqu'il les voit courir d'un côté, quitte ſouvent leurs traces pour aller les attendre d'un autre, où bientôt il les voit arriver preſque juſques dans ſa gueule & ſe livrer à ſes dents meurtrières ; ainſi le vieux ſcélérat d'Hermite n'eſt plus en peine de trouver le chemin qui lui fera rejoindre cette belle quelque part où ſon cheval puiſſe la porter.

Je me doute bien du deſſein qu'il avoit, & je pourrai bien vous le confier dans la ſuite : pour Angélique, qui ne pouvoit en rien ſoupçonner, elle continuoit à voyager ſans inquiétude, faiſant plus ou moins de chemin tous les jours. Le malin démon ſe tenoit tapi dans les flancs de ſon cheval, comme le feu couve quelquefois long temps ſans paroître, juſqu'à ce qu'il ſe déclare par un incendie ſi violent, qu'à peine rien peut-il en échapper.

Après qu'Angélique eut joint la mer qui baigne les rivages de la Gaſcogne, elle en ſuivit les bords en conduiſant ſon cheval aſſez près de l'onde, pour que le ſable qui en étoit baigné légèrement en fût plus affermi. Tout-à-coup le démon entraîne ſon cheval dans la mer aſſez avant pour qu'il ſoit bientôt à la nage. Effrayée, éperdue, elle ne ſait quelle parti prendre, & ne penſe qu'à s'attacher fortement à la ſelle ; plus elle s'efforçoit de tirer les rênes pour tour-

ner le cheval rétif vers la terre, plus il la portoit en avant dans la mer ; Angélique relevoit sa robe, haussoit ses pieds pour être moins mouillée ; sa coëffure en désordre laissoit flotter ses beaux cheveux ; un zéphir léger les agitoit mollement ; car il sembloit que l'Aquilon alors tranquille s'accordât avec le calme de la mer en faveur de cette rare beauté.

C'est en vain que baignant de pleurs ses joues & son beau sein, elle tournoit ses regards vers la terre ; le rivage sembloit toujours s'éloigner d'elle & diminuer d'étendue à ses yeux ; le cheval alors nageant sur la droite, fait un grand tour, & la porte sur des écueils de roches, entr'ouverts par des grottes obscures & qui tenoient à la terre, au moment où l'air commence à s'obscurcir par les ombres de la nuit.

Lorqu'Angélique se vit seule en ce désert dont le seul aspect imprimoit la peur, sur-tout au moment où l'absence du soleil laisse l'air & la terre dans l'obscurité, elle s'arrêta sans faire le moindre mouvement, tant elle étoit saisie ; & quiconque l'auroit vue dans cet état, eût été peut-être incertain si s'étoit un être animé, ou quelque roche taillée en statue ; stupide, immobile sur l'arène, les cheveux épars & mêlés, les mains jointes, les lèvres tremblantes, elle élève ses yeux languissans vers le ciel ; elle ne peut

s'empêcher d'accuſer le grand arbitre des deſtinées d'avoir condamné la ſienne à l'épreuve des plus grands malheurs ; elle ne ſort de cet état d'accablement, que pour abandonner enfin ſa bouche à la plainte, & ſes yeux à verſer un torrent de pleurs.

Cruelle Fortune, s'écria-t-elle, n'épuiſeras-tu donc jamais tes fureurs contre moi ? Que puis-je faire de plus pour les aſſouvir que de donner ma vie ? Mais tu ne parois pas la deſirer, puiſque tu viens de me tirer du ſein des flots, où je devois la perdre. Ne me l'as-tu donc conſervée, que pour rendre mes jours plus longs & plus malheureux encore ? Mais imagineras-tu pour moi des infortunes plus cruelles que celles dont tu m'as accablée ! Chaſſée par toi d'un trône où je n'ai plus d'eſpérance de remonter, j'ai preſque perdu l'honneur ; car bien qu'il ſoit ſans tache, n'eſt-on pas en droit de dire que ma vie vagabonde ne peut être ſans aucun reproche ? Que peut eſpérer d'heureux dans le monde une femme perdue de réputation ? Ah ! jeuneſſe, beauté, (s'il eſt vrai que la nature m'ait fait ce dernier don, (que vous m'êtes aujourd'hui nuiſibles ! Non je ne peux rendre grâces au Ciel de ce funeſte préſent, d'où naiſſent mes plus cruels malheurs : ce ſont ces funeſtes attraits qui furent cauſe de la mort de mon frère l'Argail,

quoiqu'il fût couvert d'armes enchantées. C'eſt toi qui mis les armes à la main du cruel Roi de Tartarie Agrican, ſous les coups duquel mon père Galafron, grand Kan de Cathay, ſuccomba. Barbare ! tu m'as réduite enfin dans le cruel état de changer tous les jours d'aſyle ; & puiſque tu m'as ravi l'honneur, un trône, & tous ceux qui m'étoient les plus chers, à quels malheurs nouveaux prétends-tu donc encore me réſerver ? Tu n'as donc pas trouvé que ta fureur contre moi fût portée aſſez loin, en me laiſſant périr dans la mer : eh bien, achève de la déployer : rends-moi la proie de quelque bête venimeuſe & carnaſſière. Que m'importe à préſent le genre de mort dont tu me feras périr ? Je te rendrai grâce encore d'avoir enfin terminé ma vie & mes malheurs.

C'eſt ainſi qu'Angélique exprimoit ſa douleur lorſque tout-à-coup le vieil Hermite parut à ſa vue. Le méchant vieillard étoit arrivé ſix jours avant elle, ſur une montagne à portée de l'écueil où cette belle déſeſpérée devoit aborder : un des Diables ſoumis à ſes ordres, l'avoit emporté juſques ſur une roche élevée, d'où le ſcélérat obſervoit le moment de deſcendre ; & ce fut de cette roche qu'il eut l'air de venir à ſon ſecours, avec une mine dévôte & recueillie, telle que devoit être celle des ſaints Anachorètes Paul & Hilarion.

Angélique ne pouvant s'en défier, sentit quelque consolation à le voir s'approcher d'elle ; & quoique pâle encore comme la mort, sa terreur se calma par dégrés : dès qu'il fut à portée : Ah ! mon père, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi dans la cruelle position où je me trouve ! Alors, d'une voix souvent interrompue par ses sanglots, elle lui raconta tout ce que le fourbe savoit aussi bien qu'elle. L'hypocrite Hermite cherche à la rassurer ; ses consolations mêmes portent le caractère d'une apparente piété ; mais cette apparence est bientôt démentie par ses actes indécens & téméraires. Tout en lui parlant, il ose porter ses mains profanes sur ses joues humides, & mêmes jusques sur son beau sein. Bientôt plus entreprenant encore, il fait ses efforts pour l'embrasser ; Angélique surprise, indignée de sa témérité, le repousse d'une main avec force ; & tout ce qui paroît de ses charmes se colore d'une modeste rougeur.

Le traître portoit à son côté, dans un étui, un flacon qu'il ouvre. Il fait jaillir quelques gouttes de la liqueur qu'il renferme dans ces yeux charmans où brille le plus vif flambeau de l'amour. Angélique vaincue par cet enchantement, ferme les yeux, s'endort, & tombe mollement à la renverse sur le sable, en proie, hélas ! à toutes les entreprises du vieux scélérat.

Elle dort; elle ne peut ſe défendre, tandis que l'Hermite la tient dans ſes bras; tandis que les mains ſeches & ridées de cet abominable vieillard parcourent & profanent tous ſes charmes; tandis que les lèvres flétries de ce monſtre preſſent inſolemment ſes lèvres vermeilles, & les boutons de roſes de ſon beau ſein. L'indigne Magicien oſe porter encore plus loin ſes attentats : mais ſes ans, ſa foibleſſe trompent ſes deſirs; plus il fait d'efforts pour ranimer ſes ſens, plus ils s'affaiſſent, & la vieilleſſe ferme pour lui le ſanctuaire du temple de l'Amour.

Le vieux Sorcier avoit en ce moment l'air d'un malheureux voyageur qui donne dans un mauvais pas. Monté ſur une foible mazette, il a beau l'aider de l'éperon, & lui donner des ſaccades, la méchante bête ne peut pas même relever ſa tête, s'abat, & l'entraîne dans ſa chûte; de même le Magicien, dont le pouvoir ne peut vaincre celui de la nature, tombe, & s'endort à côté d'Angélique.

Rarement la fortune ſe contente-t-elle de nous faire éprouver un premier malheur, ſans nous en préparer d'autres. Angélique, loin d'être à la fin de ſes peines, étoit alors au moment d'éprouver un ſort funeſte. Mais avant que je vous raconte l'événement terrible dont elle eſt menacée, il faut que j'interrompe un peu le fil

de ma narration, & que je vous tranſporte au fond de l'Occident, où je vous ferai voir dans la mer d'Irlande une iſle aſſez dépeuplée qui porte le nom d'Ebude. Prothée avoit déſolé cette iſle par ſa vengeance, & ſes habitans avoient été détruits en grande partie par une orque énorme & par les monſtres qui forment le troupeau de ce Dieu marin.

Les Chroniques anciennes vraies ou fauſſes, rapportent que cette iſle avoit autrefois pour Roi le père d'une fille de la beauté la plus parfaite. Elle venoit ſouvent ſe promener avec ſes compagnes ſur les bords de la mer. Prothée s'enflamma pour elle; les eaux qui l'entouroient devinrent ardentes autour de lui. Prothée épia, trouva l'inſtant favorable de la rencontrer ſeule, & ſe livrant à ſes tranſports, la jeune Princeſſe ne put y réſiſter, & porta dans ſon ſein un gage de ce violent amour. Cet événement enflamma le père le plus ſévère d'une colère ſi violente, que ni les excuſes de ſa fille ni la pitié pour ſon propre ſang ne purent l'attendrir. La malheureuſe mère, l'enfant innocent qu'elle portoit dans ſon ſein, furent livrés à la mort par l'ordre de ce barbare père. Prothée, ce puiſſant & ſage conducteur des monſtrueux troupeaux de Neptune, éprouva la plus vive douleur de cette mort cruelle. Plein de fureur, & malgré les

loix ordinaires de la nature, il envoya ſa grande orque, les phoques, les hypopotames & les autres monſtres amphibies pour détruire juſqu'au dernier être vivant dans cette iſle.

Ce qui reſta d'habitans, abandonnant la campagne, ſe retira dans les murs de la Ville principale ; les monſtres marins en entourèrent les dehors, & les aſſiégés ſe trouvant ſans reſſource, recoururent à l'oracle pour ſavoir comment ils pourroient mettre fin à leurs malheurs. L'oracle leur répondit, que le ſeul moyen de calmer la fureur de Prothée étoit de trouver une jeune fille auſſi belle que celle qu'il regrettoit, & de l'expoſer ſur le rivage de la mer.

Si celle-là ne ſuffit pas pour le ſatisfaire, s'il continue d'exercer la même vengeance, ajouta l'oracle, il faut abſolument en expoſer tour à tour de nouvelles, juſqu'à ce que ſa colère paroiſſe appaiſée par leurs charmes,

C'eſt ainſi que commença dans cette iſle la coutume d'offrir chaque jour uue nouvelle fille à Prothée ; mais la première & toutes les autres ſubirent la mort par les dents meurtrières de l'orque ſéparée par le Dieu marin du reſte de ſon troupeau, pour la laiſſer en garde près du port & du rivage d'Ebude. Que cette hiſtoire de Prothée fût vraie ou fauſſe, je ne ſuis pas aſſez aſſuré

des faits pour l'affirmer : je peux dire ſeulement que cette loi barbare étoit exécutée ; que l'orque ſe nourriſſoit tous les jours des plus jolies filles que les Ebudiens pouvoient trouver, & qu'il n'en étoit pas une un peu paſſable qui ne frémît de la honte de ſe voir expoſer toute nue, & de la mort cruelle qu'elle ne pouvoit éviter.

O miſérables qu'étoient toutes celles qu'un malheureux deſtin conduiſoit ſur ce funeſte rivage, où les habitans étoient toujours prêts à ſaiſir une étrangère qu'il puſſent offrir en holocauſte. Le nombre de leurs jeunes filles étoit tellement diminué, les vents leur en amenoient ſi rarement pour devenir leur proie, qu'ils voguoient ſouvent de côtes en côtes pour en trouver, & s'en emparer. C'eſt ainſi que ſe diſperſant ſur toutes ſortes de bâtimens légers, les Ebudiens, par force ouverte, par vol, par différentes ſupercheries, & même à prix d'argent, étoient parvenus à remplir leurs priſons d'un grand nombre de jeunes beautés enlevées de pluſieurs contrées différentes.

L'une de leurs fuſtes voguant ſur les bords du rivage ſolitaire où la malheureuſe Angélique dormoit encore étendue ſur le ſable, quelques Matelots deſcendirent à terre pour couper du bois, & remplir leurs outres d'une eau nouvelle. Qui pourroit exprimer quelle fut leur joie, lorſqu'ils

lorſqu'ils apperçurent cette fleur de toute beauté couchée près du ſaint Hermite qui la tenoit encore dans ſes bras ?

O trop chère & trop charmante proie pour cette race vile & barbare ! O Deſtin fatal dont le pouvoir a trop de force ſur les événemens de la vie humaine ! oſes-tu, peux-tu bien abandonner pour pâture à la dent cruelle d'un monſtre, cette beauté céleſte qui fit accourir de la deſcente du Caucaſe le grand Monarque Agrican, pour venir chercher la mort dans les plaines orientales de l'Inde ; cette même beauté, pour laquelle Sacripant expoſa ſon Royaume & ſon honneur ; cette beauté ſi divine & ſi touchante qui penſa ternir la réputation & la gloire de l'indomptable Roland, & troubler ſa haute intelligence ; cette même Angélique, cette beauté fatale à tout l'Orient dont les différens Souverains s'étoient armés les uns contre les autres pour en faire la conquête ? hélas ! ſans ſecours, ſeule & déſeſpérée, cette charmante Angélique devient la proie de ces cruels Inſulaires !

Toujours engourdie par un ſommeil profond, elle eſt enchaînée par les Ebudiens ; & ce n'eſt que lorſqu'elle eſt portée dans le vaiſſeau avec l'Enchanteur Hermite, qu'elle revient à elle pour gémir ſur ſes nouveaux malheurs. La voile

enflée par le vent, porte légérement le navire à cette île funeſte où la plus forte priſon la renferme juſqu'au dernier jour qui doit luire pour elle. Cependant les Ebudiens, frappés de ſa beauté céleſte, ne peuvent s'empêcher d'en être émus ; cherchant à différer au moins ſa perte, ils lui conſervent la vie, tant qu'il leur reſte une autre victime ; mais enfin le jour fatal arrive, & c'eſt en la ſuivant les yeux baignés de larmes, qu'ils la voient conduire ſur la rive, pour être expoſée à la fureur du monſtre marin.

Qui pourroit donner l'idée des plaintes, des angoiſſes mortelles, des cris, des reproches même qu'elle oſoit adreſſer au Ciel qui cependant ſembloit alors s'ouvrir pour elle à la pitié ? Comment le dur & froid rocher ſur lequel ce corps divin fut attaché ſans aucun voile ne ſe fendit-il pas de pitié, lorſqu'il la ſentit dans l'attente d'une mort auſſi cruelle ? Ce ne ſera pas moi qui pourrai le dire ; non, mon cœur eſt trop vivement frappé par la douleur ; je ſens que je ſuis forcé d'interrompre mes chants funèbres, pour en eſſayer de nouveaux, juſqu'à ce que mon imagination éteinte & conſternée ſe ranime. La tigreſſe qui ſe voit enlever ſes petits, eût ſenti calmer ſa fureur ; le ſerpent affreux qui répand ſon venin ſur les ſables brû-

lans de l'Afrique, eût été ému par la pitié, en voyant Angélique attachée ſur cet affreux rocher. O Dieux ! ſi ce cruel ſpectacle eût frappé les yeux de Roland qui, dans ce moment même, voloit vers Paris pour la chercher ; ſi les deux fiers Paladins dont un Démon envoyé par l'Hermite avoit interrompu le combat, euſſent pu voir l'état déplorable de celle qu'ils adoroient ; quels efforts ſurnaturels n'euſſent-ils pas faits pour la ſecourir ? Mais, hélas ! qui pouvoit le leur apprendre ; & ſi loin d'elle, quel pouvoir eût pu les faire arriver à tems pour la délivrer ?

Dans ce moment même, Paris entouré par l'armée innombrable du célèbre fils de Trojan, étoit dans le plus grand péril ; les ennemis euſſent pu s'en emparer, ſi le ciel favorable ne ſe fût ouvert aux vœux des Chrétiens, en éteignant par un violent orage un incendie prêt à réduire cette ville en cendres ; jour fatal qui pouvoit faire tomber la France & le Saint Empire Romain ſous le joug des Africains.

Le ſouverain Créateur de l'univers, ému par les ardentes prières du vieux Charlemagne, avoit fait éteindre, par une pluie violente & ſubite, ce feu deſtructeur qui n'eût pu l'être par aucun ſecours humain ; & Charles, plein de confiance en la miſéricorde divine, vit ſon eſpérance

remplie, & ne put douter qu'il devoit ſon ſalut à ce pouvoir divin.

Roland alors tourmenté par ſes idées impétueuſes, ſe tournoit de tous côtés ſur ſon lit, ſans pouvoir s'arrêter dans aucune place, & ſe livrer au ſommeil; ſon âme étoit émue, comme les rayons du ſoleil ou ceux de l'aſtre de la nuit paroiſſent l'être, lorſqu'ils ſont réfléchis par la ſurface agitée d'une eau pure qui la rend vacillante de toutes parts.

Le ſouvenir d'Angélique revenoit à tous momens, ou plutôt ne ſortoit pas de ſon âme enflammée: il étoit encore plus agité par ſa paſſion, n'en ayant pu recevoir aucune nouvelle depuis la déroute de l'armée françoiſe près de Bordeaux, & depuis qu'elle étoit arrivée du Cathay ſous ſa garde.

L'affliction de Roland redoubloit, lorſqu'il réfléchiſſoit à la foibleſſe de ſa conduite: Eſt-il poſſible, ſe diſoit-il, que j'aie montré tant de lâcheté! Quoi! moi qui pouvois jouir du bonheur d'être nuit & jour avec toi, ô ma chère Angélique, (puiſque tu me le permettois alors;) comment ai-je pu te laiſſer remettre entre les mains du vieux Duc Naymes, ſans m'oppoſer à cette mortelle injure! Charles avoit-il donc quelques raiſons ſuffiſantes pour me faire une pareille offenſe; & quand même il en auroit eu,

qui pouvoit me contraindre par la force à t'abandonner ? Avant qu'on eût pu réuſſir à t'enlever de mes bras par les armes, je me ſerois plutôt laiſſé arracher le cœur. Mais ni Charles, ni toute ſa puiſſance n'auroient pu m'y contraindre : du moins je t'aurois miſe dans quelque fortereſſe aſſurée, ou dans le centre de Paris. Je ne t'ai perdue, malheureux que je ſuis ! que pour avoir eu la foibleſſe de te laiſſer entre les mains du Duc de Bavière ; que pour ne t'avoir pas gardée, en ayant le pouvoir. Ah ! lâche inſenſé Roland que je ſuis, je le devois, je le pouvois, & je ne l'ai pas fait.

Hélas ! ſi jeune & ſi belle, ô ma chère Angélique, toi qui m'es plus chère que ma propre vie, où portes-tu maintenant tes pas ſans moi ? Que je crains pour toi le ſort d'une timide & jeune brebis qui demeure égarée dans les bois pendant une nuit obſcure ! Souvent pour appeller le Paſteur à ſon ſecours, elle va bêlant de tous côtés : le loup raviſſant entend, ſuit ſes plaintes, accourt, & le Paſteur trop éloigné pleure bientôt en vain ſa perte.

Où vas-tu donc, ô ma ſeule eſpérance ? où portes-tu tes pas en ce moment ? vas-tu ſeule, hélas ! errante ſans aucun appui ? des loups cruels & coupables ne t'ont-ils pas peut-être déjà ravie, ne te trouvant plus ſous la garde

de ton fidèle Roland? Oh! Dieux, j'en frémis! ah! cette divine fleur, dont les charmes m'euſſent rendu plus heureux que les Dieux mêmes; cette fleur, que ma complaiſance & mon reſpect pour toi me firent conſerver ſi pure & toujours intacte! hélas! la force & la violence ne l'ont-ils pas cueillie? Ah! malheureux, ſi cette charmante fleur qui fut en ma puiſſance eſt profanée, que puis-je déſirer, ſi ce n'eſt de mourir? Dieux puiſſans! accablez-moi plutôt de tous les autres malheurs! épargnez-moi le plus cruel de tous! Ah! ſi je l'éprouve, ſi ce que je crains ſe trouve vrai, mes propres mains déchireront mon ſein & arracheront mon âme déſeſpérée! C'eſt ainſi que, baigné de pleurs, l'affligé Paladin Roland ſoupiroit & ſe parloit à lui-même.

Pendant que tous les êtres reſpirans, fatigués des agitations diverſes d'un long jour, goûtoient un repos réparateur pour leurs nerfs épuiſés, les uns ſur la plume, les autres dans le creux d'un rocher, d'autres enfin entre les herbes ou ſur les rameaux des myrthes & des hêtres; le ſeul Roland, ſans ceſſe agité par de cruelles penſées, peut à peine abaiſſer ſes paupières; cependant à la fin un léger & court ſommeil ſemble calmer quelques momens ſa douleur, mais ce n'eſt que pour l'augmenter encore par un ſonge.

Roland se crut porté sur un verd rivage émaillé des fleurs les plus odoriférantes ; il croit admirer l'ivoire & ce vermillon naissant que l'Amour avoit peint de sa propre main ; il croit voir ces yeux charmans & radieux où l'Amour a caché les filets qui tiennent son âme captive ; on doit penser que je parle de celle qui régnoit sur son cœur : il étoit alors pénétré du plaisir le plus vif que puisse sentir un heureux amant ; mais tout-à-coup une tempête affreuse s'élève ; elle brise les fleurs, elle abat les arbres : on ne voit point d'ouragans aussi furieux que lorsque le violent Aquilon, le brûlant Auster & le vent froid de l'Orient combattent ensemble ; il sembloit à Roland qu'il parcouroit en vain un désert pour trouver un abri. En ce moment, & sans savoir comment, il lui semble qu'il perd Angélique qui disparoît dans un brouillard épais ; il fait retentir de toutes parts les campagnes & les bois de ce nom si cher, en s'écriant : Malheureux que je suis, qui peut avoir changé si-tôt la douceur que je goûtois à la voir en un poison amer ? Il se tait, il écoute ; il entend sa belle maîtresse qui se plaint, qui lui demande de voler à son secours pour la défendre : il se porte avec impétuosité vers le lieu d'où partent les cris ; il court de tous côtés, se fatigue en vain, & sa douleur mortelle re-

double du peu d'eſpoir qu'il a de la rejoindre ; mais quelle eſt l'horreur qui le ſaiſit, lorſqu'il entend éclater ailleurs une autre voix qui lui crie : N'eſpère plus jouir ſur la terre de celle qui t'eſt chère ! A cet horrible cri, Roland ſe réveille & ſe trouve baigné de larmes.

Le brave Comte d'Angers ne réfléchit pas alors à quel point les images légères d'un ſonge ſont trompeuſes, & ſurtout lorſque les déſirs ou la crainte ont frappé vivement notre imagination : il ne doute déjà plus qu'Angélique ne courre les plus grands périls ; il ſort en fureur de ſon lit ; il s'arme de toutes pièces ; il ſelle & bride lui même, ſans le ſecours d'un Ecuyer, ſon bon & fidèle cheval Bride-d'or : cependant, craignant que ſon départ ſubit ne faſſe tort à ſa gloire, il n'arme point ſon bras de ce bouclier portant l'empreinte des armes écartelées d'argent & de gueule, qu'il a rendu ſi reſpectable à tout l'univers : il prend un bouclier noir, ſemblable à l'état de ſon âme, ſans aucune deviſe, & couvert du reſte des armes noires du Saraſin Amoſtan, qu'autrefois il avoit fait tomber ſous ſes coups : il part au milieu de la nuit, ſans que l'empereur, ſon oncle, le ſache, & même ſans avertir ſon cher Brandimart ; mais à peine le ſoleil ayant ſes beaux cheveux d'or épars, conſent-il à ſuivre l'aurore déjà ſortie du ſéjour qu'habite le vieux Titon, que Charles eſt informé de ſon départ.

L'empereur eſt enflammé de dépit & de colère, en apprenant l'éloignement de ſon neveu, dans le moment où ſon bras lui ſeroit le plus néceſſaire; il s'en plaint hautement & avec la plus grande amertume; il va même, dans ſon vif reſſentiment, juſqu'à la menace de l'en faire repentir. Brandimart, que Roland aimoit plus que lui-même, ſoit qu'il fût bleſſé des ménaces de Charles contre ſon ami, ſoit qu'il eſpérât réuſſir à rétrouver & ramener Roland, partit auſſi ſur la fin du même jour, ſans oſer en avertir ſa chère Fleur-de-lys, de peur qu'elle ne s'opposât à ſon deſſein. Cette Fleur-de-lys, étoit une Princeſſe charmante que Brandimart adoroit; douée de tout ce qui peut attacher un amant, elle joignoit la douceur & la prudence à tous les autres charmes. L'un & l'autre ne ſe quittoient preſque jamais, & Brandimart même comptoit bien en partant ne s'éloigner que pour un ſeul jour, mais bien des événemens rendirent cette abſence plus longue.

Fleur-de-lys attendit tout au moins ſon cher Brandimart, mais ne pouvant réſiſter plus longtems à ſon inquiétude, elle partit ſans guide, ſans Ecuyer, pour le chercher; nous dirons dans la ſuite quels furent les pays qu'elle parcourut, & comment ces deux amans ſe rejoignirent; mais il m'eſt bien plus intéreſſant à cette heure de m'occuper du fils d'Aglant.

Roland, après avoir quitté les glorieuſes armes & deviſes d'Almont, s'étoit rendu la nuit à l'une des portes de Paris; il ſe fit connoître du ſeul Capitaine de garde; il fit baiſſer le pont & prit la route la plus courte pour ſe rendre au camp des ennemis : ce qui ſuivit ſon départ vous ſera fidèlement raconté dans l'autre chant.

Fin du huitième Chant.



CHANT IX.

QUE peut-on apprendre d'un cœur que le cruel & perfide Amour s'eſt aſſujetti ? ce fier, ce fidèle Paladin Roland oublie dans un inſtant tout ce qu'il doit à l'Empereur, ſon ſeigneur & ſon oncle. Ce guerrier ſi ſage, & que l'on vit empreſſé à remplir tous ſes devoirs & à défendre la Religion attaquée, abandonne maintenant ſon ſervice, & ſon oncle aſſiégé dans la Capitale, pour ſe livrer à tous les tranſports d'un fol amour ..... Mais, vraiment, je me crois bien contraint à l'excuſer moi-même ; je crois même que je dois me réjouir d'avoir un ſi noble compagnon de ma foibleſſe ; il faut bien que je l'avoue ..... Ah ! que je me ſens tiède & languiſſant pour le bien & pour la raiſon, & que je me ſens encore vif & entreprenant pour le plaiſir & pour la folie !

Celui qui, couvert d'armes noires, abandonne ſans nul ſouci ſes meilleurs amis, ſe rend en diligence au camp où les Saraſins d'Afrique & d'Eſpagne doivent ſe trouver pour aller joindre l'armée d'Agramant : ce camp étoit preſque détendu, ayant été battu par la pluie & l'orage. Des trou-

pes éparſes & ne formant que de petits pelotons qui ſe mettoient à couvert ſous des arbres, ou ſous quelques reſtes de toits, étoient preſque toutes livrées au ſommeil : les unes étendues ſur la terre mouillée, les autres relevant leur tête ſur leur main, laiſſoient au Paladin la facilité d'en maſſacrer un grand nombre; mais le généreux Roland auroit cru profaner Durandal en la tirant, & dédaigna de tuer des gens qui dormoient : il court de tous côtés pour tacher de découvrir quelques traces d'Angélique; il en fait le portrait à ceux qu'il trouve éveillés, & les prie de lui indiquer la route qu'elle peut avoir ſuivie : le jour commençant alors à paroître, il parcourt tout le camp des Maures; il le pouvoit en toute ſûreté; il étoit couvert d'armes & d'ornemens arabeſques; il parloit parfaitement la langue africaine, & l'on auroit pu croire que Tripoli l'avoit vu naître : il demeura trois jours dans ce camp à faire de vaines recherches; elle n'eurent pas un meilleur ſuccès dans l'Auvergne, la Gaſcogne, & le reſte de la France; cependant il viſita juſqu'au dernier bourg, depuis la Provence juſqu'à la Bretagne, & depuis la Picardie juſqu'à l'extrémité de l'Eſpagne.

Ce fut entre la fin d'Octobre & de Novembre que Roland entreprit cette recherche qu'il n'abandonna pas pendant l'hyver, & même dans la

nouvelle ſaiſon de l'année ſuivante : ce long & pénible voyage fut donc entrepris dans ce temps froid & nébuleux qui dépouille les arbres de leur verdure, qui rend leur cime & leurs branches ſeches, au lieu de ſervir d'ornement à la terre, & lorſque les oiſeaux ſe raſſemblent en grandes bandes, ſoit pour ſe mettre à couvert des rigueurs de l'hyver, ſoit pour paſſer dans d'autres climats.

Étant un jour arrivé ſur le bord d'un fleuve qui ſépare la Normandie de la Bretagne, & qui porte ordinairement d'un cours tranquille ſes eaux dans la mer voiſine, ce fleuve ſe trouva gonflé, couvert d'écume & débordé de ſes rives par les neiges fondues, & par les pluies qui deſcendoient en torrens des montagnes ; la rapidité de ſon cours avoit entraîné le ſeul pont ſur lequel on pouvoit le traverſer : le Paladin, qui n'avoit ni les nageoires d'un poiſſon ni les ailes d'un oiſeau, cherchoit de tous côtés quelque moyen pour traverſer ce fleuve, lorſqu'il apperçut une barque gouvernée par une eſpèce de damoiſelle, qui, ſur les ſignes qu'ils ſe firent, fit approcher ſa barque du rivage; cependant elle eut ſoin de ne pas approcher la proue d'aſſez près pour qu'on pût monter ſur la barque contre ſa volonté. Roland la ſupplie de le laiſſer entrer avec elle & de le paſſer à l'autre rive. La demoiſelle lui répond auſſi-tôt que nul Chevalier n'entrera dans la bar-

que, s'il ne lui promet d'entreprendre à ſa prière le plus juſte & le plus noble des combats. Si vous voulez Chevalier, lui dit-elle, que je vous paſſe à l'autre rive, promettez-moi qu'avant la fin du mois prochain, vous irez vous joindre à l'armée que le Roi d'Irlande raſſemble pour aller détruire l'iſle d'Ebude, la plus cruelle de toutes celles que ces mers entourent de leurs eaux; vous ſavez qu'au-delà de l'Irlande, il ſe trouve pluſieurs autres iſles. Celle d'Ebude & ſes habitans, autoriſés par une loi barbare, ſont tous des pirates cruels qui vont de rivages en rivages enlever toutes les jeunes filles dont ils peuvent s'emparer, pour en faire tous les jours la pature d'un monſtre marin qui vient les chercher ſur le rivage de leur iſle : les Corſaires & quelques marchands mêmes leur en livrent, en faiſant bien payer les plus belles; & chaque jour ils en expoſent une à la gueule vorace du monſtre qui vient s'en repaître. Vous imaginerez, ſans peine, continua-t-elle, combien de jeunes beautés ont déjà péri ſous ſes dents cruelles; ſi vous êtes donc ému par la pitié, ſi vous n'êtes pas rebelle à l'amour qu'on doit porter à la beauté, vous ſentirez du plaiſir à vous trouver au nombre de ceux qui s'arment pour une ſi juſte entrepriſe.

Il n'en falloit pas tant au Paladin pour le déterminer, lui qui ne pouvoit entendre parler d'un

acte injuste ou cruel, sans se sentir naître le desir de le punir; il jura de toute son âme d'être le premier à venger un pareil forfait: l'amour même lui fit penser, & lui fit craindre que sa chère Angélique, dont, malgré tant de courses & de peines, il n'avoit aucune nouvelle, pouvoit être devenue la proie de ces cruels Insulaires. Cette seule idée le trouble, & lui fit oublier si-tôt son premier dessein, qu'il prit sur le champ celui de ne pas perdre un moment pour se rendre à cette isle cruelle, & pour que le soleil prochain le vit s'embarquer pour y voler: il se trouvoit alors fort près de Saint-Malo; il y court; il y trouve un vaisseau; il fait déployer les voiles, & dès la même nuit, dépassant le mont Saint-Michel, il laissa bientôt à sa gauche Breace & Landriglier; il rase le long rivage de la Bretagne, & dirige le gouvernail vers les côtes blanches, qui firent donner par les Anciens le nom d'Albion à l'Angleterre; mais le vent, d'abord favorable, étant changé tout-à-coup, celui du Nord & celui du Couchant soufflèrent avec tant de violence qu'il fut obligé de faire carguer toutes les voiles: abandonné à l'effort de cette violente tempête, qui le reportoit en arrière, il perdit en un jour le chemin qu'il avoit fait en quatre.

Tenant alors la pleine mer en bon Navigateur, qui craint que son vaisseau n'échoue & ne se brise à

terre comme un verre fragile, il fut pendant quatre jours le jouet des vents irrités, jusqu'au moment où leur fougue étant appaisée, le navire entre paisiblement dans le beau fleuve de l'Escaut qui baigne les murs d'Anvers.

Dès que le vaisseau fut en sûreté dans le port, Roland descendit à terre & fut bientôt abordé par un vieillard à cheveux blancs & d'une mine vénérable, qui s'adressant à lui, comme au chef de la troupe, le pria, de la part d'une demoiselle, de vouloir bien venir lui parler; il l'assura qu'il la trouveroit également aimable & polie, & que s'il le désiroit elle se rendroit elle-même à son vaisseau pour traiter avec lui. Il ajouta qu'aucun Chevalier jusqu'alors n'avoit pu lui réfuser ni cette grâce, ni leurs conseils, dans la position cruelle où elle se trouvoit alors. Roland, toujours plein de courtoisie pour les dames, n'hésita pas à suivre le vieillard.

Le Paladin fut conduit par lui dans un palais: dès qu'il fut au haut de l'escalier, il trouva cette belle personne en longs habits de deuil; les salles, les chambres de ce palais portoient ce même signe de tristesse: la Dame, après l'avoir prié de s'asseoir & l'avoir comblé d'honneurs & de politesses, lui tint le discours suivant d'une voix triste, la douleur peinte dans les yeux:

Seigneur, lui dit-elle, je suis fille du Comte

de

de Hollande, à laquelle je fus toujours ſi chère, quoique j'euſſe deux frères, que jamais je ne lui dis ni ne lui demandai rien qui me fit eſſuyer un refus : heureuſe & contente en cet état, je n'en déſirois pas d'autre, lorſque le Duc de Zélande parut dans notre cour, en paſſant pour aller en Biſcaye combattre contre les Maures.

Toutes les fleurs de la jeuneſſe brilloient ſur ſon beau viſage, je n'y fus que trop ſenſible : il captiva bientôt mon cœur; cette conquête lui coûta peu de ſoins; mon cœur étant prévenu, je lui croyois toutes les vertus que je lui deſirois, & trompée par les apparences, je crus facilement en l'aimant auſſi éperdument, qu'il m'aimoit de même, & que ſon cœur étoit ſincère. Les quarante jours qu'un vent contraire à la navigation, mais favorable à mes vœux ſecrets, le retinrent parmi nous, ne me parurent être qu'un moment, tant ils s'écoulèrent avec rapidité.

Nous eûmes donc le temps de nous parler, & même de convenir enſemble qu'à ſon retour il viendroit ſolemnellement m'épouſer, & je lui fis la même promeſſe.

Le Duc Birene, (c'eſt ainſi que ſe nommoit mon amant,) ne ſe fut pas plutôt éloigné de nous que le Roi de Friſe, des Etats duquel ceux de mon père, ne ſont ſéparés que par un bras de mer, déſirant me donner pour femme au jeune

Arbante ſon fils unique, députa les plus grands Seigneurs de ſon pays pour me demander en mariage; moi, qui ne pouvois manquer à la foi que j'avois jurée, & qui n'aurois pu jamais obtenir cet effort d'un cœur déjà ſoumis par l'amour, je pris d'avance les meſures néceſſaires pour faire échouer cette négociation, & je dis à mon père que je préférerois la mort, à me ſéparer de lui pour devenir la femme du Prince de Friſe; ce tendre père, qui n'avoit d'autre volonté que la mienne, loin de m'affliger par aucune contrainte, ne penſa qu'à faire ceſſer mes plaintes & qu'à me conſoler: la négociation fut rompue, & le ſuperbe Roi de Friſe en eut un tel dépit que la haine & la rage s'emparèrent de ſon âme: il entra ſur le champ en armes dans la Hollande, & nous fit une guerre ſi cruelle que tous mes proches périrent & preſque tous de ſa barbare main.

Non-ſeulement ce Prince eſt doué d'une force preſque ſans égale, mais il eſt ſi ingénieux à faire le mal, que la force, le courage & l'intelligence la plus vive même ne peuvent lui réſiſter: il eſt poſſeſſeur d'une arme fatale dont nos ayeux n'eurent aucune connoiſſance; c'eſt ſur un fer creux, long de deux braſſes, dans lequel on met une poudre qui chaſſe une balle avec impétuoſité, lorſque le feu touche un petit ſoupirail poſé près de la baſe qui ferme cette eſpèce de canne creuſe;

de même que le ſang s'élance ſous la main du Chirurgien qui de la pointe d'un petit fer aigu perce la veine qui le contient, de même auſſi la balle ſortant avec un bruit égal au tonnerre & pareil au bruit enflammé de la foudre, perce, brûle, abat, fracaſſe tout ce qu'elle touche ; c'eſt par ce moyen qu'il a mis deux fois notre armée en déroute, & qu'il a tué mes deux frères : le premier eut ſon haubert fracaſſé, & la balle lui traverſa le cœur ; le ſecond fuyoit devant ſes coups imprévus, comme impoſſibles à parer ; le traître le frappa de fort loin entre les deux épaules, & la balle lui paſſa au travers de la poitrine ſans être arrêtée.

Mon père, hélas ! ſe défendant un jour dans le ſeul château qui lui fût demeuré, au moment qu'il portoit ſes ordres de côtés & d'autres, reçut le coup fatal au milieu du front, de la main de ce traître qui l'épioit, & l'avoit miré depuis long-tems.

Etant reſtée ſeule héritière du Comté de Hollande, après la mort de mon père & de mes frères, le Roi de Friſe, qui déſiroit vivement s'emparer de mes Etats, me fit offrir la paix aux mêmes conditions que j'avois déjà refuſées, & fit publier, en préſence de tous mes Sujets, les propoſitions qu'il me faiſoit, ſi je voulois épouſer ſon fils.

La haine que je portois aux Deſtructeurs de

ma famille & de mes États; la promesse solemnelle que j'avois faite à Birène à son retour d'Espagne, me pressa de répondre avec courage, que je souffrirois plutôt ma ruine entière, & la mort la plus cruelle, que d'épouser le fils du meurtrier de ma famille. Mes Sujets, effrayés du parti que je prenois, & qui bientôt alloit entraîner leur perte, me pressèrent vainement d'épouser Arbante; alors une grande partie d'entr'eux se révolta, fit un traité coupable avec le Roi de Frise; & mes infidèles Sujets se rendant maîtres de la forteresse que j'habitois, la remirent entre les mains du Roi, avec leur malheureuse Souveraine.

Ce Prince parut d'abord me traiter avec beaucoup d'égards; il promit de ne point attenter à mes jours; mais en m'offrant de me remettre en possession de mes États, il persista toujours à me demander ma main pour son fils. Outrée de la persécution que j'éprouvois, j'eusse désiré plutôt de perdre la vie, que de ne pas sortir de ses mains. Mais après tous les maux que j'avois soufferts, il m'eût été bien dur de n'en tirer aucune vengeance. Je pris le parti de dissimuler, & j'eus l'air bientôt de desirer qu'il oubliât mes premiers refus, & de devenir sa belle-fille; ce fut alors que parmi ceux que j'avois vu servir mon père, & dont l'attachement m'étoit connu, je fis choix de deux frères, dont je connoissois l'esprit & le courage;

tous deux avoient été élevés jeunes enfans auprès de moi; j'étois sûre qu'ils me facrifieroient leurs biens, leur patrie & leur propre vie.

Je leur communiquai mes projets; & tous les deux jurèrent de les feconder : l'un d'eux fut en Flandres fe munir d'un vaiffeau léger; l'autre refta près de moi. Les gens du pays & les étrangers s'attendoient à voir bientôt célébrer mes noces, lorfqu'on apprit que le Duc Birène raffembloit une armée dans la Bifcaye, à la tête de laquelle il fe propofoit de venir en Hollande. Je lui avois envoyé un courrier dans cette Province d'Efpagne, dès le jour de la première bataille où mon frère avoit perdu la vie; & pendant qu'il travailloit à fe procurer des troupes, le Roi de Frife avoit eu le tems de raffembler les fiennes. Birène l'ignoroit encore, & continuoit à fe pourvoir de foldats & de vaiffeaux. Le Roi de Frife étant bien averti des projets de Birène, s'en rapporta pour-lors à fon fils du foin de conclure fon mariage. Il monte fur fes vaiffeaux; il vole au-devant de Birène. Bientôt il le joint, le combat, brûle ou coule à fond fes vaiffeaux, & le fait lui-même prifonnier. J'ignorois encore fa défaite, lorfqu'Arbante preffant plus que jamais fes noces avec moi, ce jour fatal arrive; il m'époufe, & le foleil fe couche à peine, qu'il veut ufer de tous fes droits. J'avois fait cacher derrière les rideaux

de mon lit, le serviteur fidèle qui m'avoit juré de servir ma vengeance : il ne fit pas le moindre bruit lorsqu'il vit arriver le nouvel époux, & lui donna le tems de se coucher. Alors, se servant d'une petite hache avec un bras vigoureux, il lui fendit la tête; & moi, sautant à bas du lit armée d'un poignard, je le lui plongeai dans la gorge. Ce jeune Prince odieux tomba sous nos coups, comme le bœuf sous le coup de la massue : nous nous embarrassâmes peu du ressentiment du cruel Cymosque, de ce barbare Roi de Frise, meurtrier de mon père & de mes deux frères, devenu mon tyran en me forçant d'épouser son fils, ne commettant tous ces crimes que pour s'emparer de mes États; & projettant peut-être de les consommer tous, en me donnant la mort.

Le silence de la nuit, l'ignorance de la mort d'Arbante me donna la facilité de prendre ce que j'avois de plus précieux : mon compagnon me descendit par une fenêtre du palais qui donnoit sur la mer; & son frère, qui m'attendoit, me reçut dans sa barque. Aussi-tôt, faisant force de voiles & de rames, nous nous sauvâmes par le secours divin.

Il est douteux que Cymosque fut plus ému par la douleur que lui dût causer la mort de son fils, qu'il ne le fut par la rage dont son cœur fut embrasé contre moi. Triomphant, chargé de dépouil-

les, maître de la liberté de Birène, il croyoit arriver à tems pour illuſtrer la fête des noces de ſon fils; il ne trouva que le deuil le plus funeſte.

Les larmes ne peuvent rappeller les morts du tombeau, & la haine portée à l'excès ne peut s'appaiſer que par la vengeance. Paroiſſant oublier pour un tems ſa douleur, il ne s'occupa plus que du deſir & du projet de me faire tomber une ſeconde fois entre ſes mains. Tous ceux qu'il crut m'être attachés, ou ſeulement amis des deux frères qui m'avoient prêté leur ſecours, furent mis à mort par ſon ordre. Son premier mouvement fut auſſi d'ôter la vie à Birène, croyant bien que c'étoit le coup le plus mortel qu'il pût me porter; mais il réfléchit que tant qu'il le retiendroit vivant, il auroit un moyen de plus de me faire tomber dans ſes piéges. Il aſſura même Birène qu'il lui conſerveroit la vie: mais il y mit la condition cruelle que le Duc de Zélande trouveroit le moyen par la force ou par la ruſe, par ſes parens ou par ſes amis, de me livrer entre ſes mains avant la fin d'une année, ſans quoi ſa mort étoit aſſurée; & que ce ne ſeroit que par la mienne, qu'il pourroit ſauver ſa vie.

Hélas! Seigneur, continua la belle affligée; j'ai fait juſqu'ici tout ce que j'ai pu, hors de me livrer moi-même à Cymoſque, pour remettre

le Duc de Zélande en liberté: j'ai vendu ſix beaux châteaux que j'avois en Flandres: je me ſuis ſervi de l'argent que j'en ai tiré, pour faire corrompre les gardes de Birène par des perſonnes adroites, & pour armer contre Cymoſque les Anglois & les Allemands. Soit que ceux dont je me ſuis ſervi n'aient pas fait leur devoir, ſoit qu'ils aient été arrêtés par l'impoſſibilité de l'exécution, ils ne m'ont donné que des promeſſes, & je n'en ai reçu nul ſecours. Peut-être même ont-ils gardé les tréſors que je leur ai prodigués, ſans les employer à mon ſervice. Cependant le terme fatal approche, où ni la force ni tous les tréſors poſſibles ne pourront empêcher celui qui doit être mon époux de ſubir la mort la plus ignominieuſe.

Mon père, mes frères, mes Etats, hélas! j'ai tout perdu pour l'amour de Birène; le peu de bien qui me reſtoit, je l'ai ſacrifié ſans peine dans la vaine eſpérance de le délivrer de ſa priſon: je ne ſçais plus, grands Dieux! quel parti prendre, & je vois que le ſeul qui me reſte pour ſauver la vie de ce que j'aime eſt de courir livrer la mienne dans les mains barbares de mon plus cruel ennemi, s'il ne me reſte plus d'autre reſſource que de ſacrifier ma propre vie. Non, je ne balancerai pas; je ſens qu'il me ſera cher de mourir pour lui: une ſeule

chofe m'inquiette; comment puis-je être sûre que le plus traître de tous les hommes tiendra le pacte qui me coûtera fi cher ? qui peut m'affurer que ce tyran fera fidèle à fa parole, & ne me trompera pas encore, lorfqu'il me tiendra dans fon pouvoir : je crains de plus que n'ayant affouvi fur moi qu'une partie de fa rage, le cruel ne la porte jufqu'à facrifier mon amant, & que Birène ne puiffe pleurer la mort de celle qui donne fes jours pour fauver les fiens.

Vous pouvez à préfent, Seigneur, (continua-t-elle de dire à Roland,) comprendre la raifon qui me porte à confulter tous les Chevaliers qui paffent à portée de moi; j'efpère qu'à la fin l'un d'eux m'apprendra quelque moyen sûr de traiter avec Cymofque; c'eft en vain que je les fupplie de m'accompagner, quand j'irai me livrer moi-même à ce barbare, pour être les témoins & les garans de la promeffe de délivrer Birène, & pour qu'après m'avoir arraché la vie, il ne cherche pas à me donner une feconde mort dans la fienne; je leur demande de faire exécuter ce fanglant traité, de faire délivrer Birène, dès que j'aurai perdu la vie: hélas ! la mort me fera douce, lorfque je la fubirai pour fauver mon époux. Mais, Seigneur, Cymofque eft fi traître qu'aucun d'eux n'ofe m'affurer que lorfque je lui ferai conduite, il ne s'em-

pare de moi, ſans me rendre Birène, & qu'étant priſe une fois, il ne nous arrache à tous deux la vie, ſans craindre le reſſentiment des plus braves Chevaliers ; car, en effet, que peut redouter un barbare qui poſsède une arme à laquelle aucune autre arme défenſive ne peut réſiſter, & de laquelle il renouvelle les effets & la force, quand il le veut, dans un ſeul moment?

O vous, Seigneur, dont les vertus répondent, ſans doute, à votre noble figure! vous, dont l'aſpect impoſant & fier donnent l'idée de celui d'Hercule! ſi vous m'accordez de venir avec moi, je ne crains plus rien: courons trouver le barbare Roi de Friſe; s'il oſe manquer à ſa parole, votre bras ſaura me tirer de ſes mains; s'il la tient, ma mort ſauvera celle de mon époux.

C'eſt ainſi que la Princeſſe de Hollande termina ſon diſcours, que ſes ſoupirs & ſes pleurs avoient ſouvent interrompu. Roland, dont la belle âme n'étoit jamais tardive à faire un acte généreux, lui répondit, en peu de mots, je vais vous ſuivre; je vous donne ma foi de vous ſecourir; je ferai encore plus pour vous que ce que je promets. La nature avoit ſçu diſpoſer le Paladin aux actions les plus héroïques, mais elle ne l'avoit pas fait grand parleur.

L'intention de Roland n'étoit certainement pas qu'elle allât ſe livrer à ſon ennemi mortel pour délivrer Birène : il comptoit bien ſur ſon bras, & ſur ſa Durandal, pour les ſauver tous les deux : ſur le champ, il prend la route du port, il trouve le vent favorable, & ſans dire un mot, il preſſe ſon départ, ayant le deſir de terminer promptement cette affaire, pour voler à l'iſle du monſtre marin, qu'il avoit toujours en tête.

Le Pilote dirige & fait voguer le vaiſſeau vers les iſles de Zélande : & les côtoyant ou les dépaſſant les unes après les autres, il arrive le troiſième jour & met pied à terre en Hollande ; il ſe garda bien de permettre que la Princeſſe ſortît du vaiſſeau ; il ne voulut point qu'elle parût avant la mort de ſon ennemi.

Le Paladin, bien couvert de ſes armes, deſcend ſeul ſur le rivage ; il eſt monté ſur un grand cheval danois (cap de Maure) nourri dans les prés gras & touffus de la Flandre : ce cheval étoit robuſte, mais un peu trop peſant à la courſe ; il avoit malheureuſement laiſſé dans un port de Bretagne, Bride-d'or, que Bayard ſeul pouvoit ſurpaſſer.

Roland deſcendu dans le port de Dordrect trouve les portes & les remparts gardés par un grand nombre de troupes, ſelon la précau-

tion ordinaire que l'on prend pour conſerver & tenir en reſpect une ville nouvellement conquiſe; les Friſons avoient de plus l'inquiétude d'avoir appris qu'un couſin de Birène avoit raſſemblé des troupes en Zélande pour les venir attaquer.

Roland prie un chef de bande d'aller dire au Roi de Friſe qu'un Chevalier errant vient d'aborder & deſire s'éprouver avec lui la lance & l'épée à la main; mais qu'auparavant il voudroit faire un traité : dites-lui que s'il ſort vainqueur du combat que je lui propoſe, je lui remettrai entre les mains celle qui l'a privé de ſon fils, & que ſi je remporte la victoire, je prétends qu'il me remette Birène, & lui accorde ſa liberté.

Le Capitaine court en diligence près du Roi de Friſe, & lui rend un fidèle compte de la commiſſion dont il eſt chargé. Le ſcélérat de Cymoſque dont l'âme eſt inacceſſible à la vertu, forme auſſi-tôt un projet que lui dictent la fraude, le menſonge & la trahiſon : il voit que ſi ce qu'on lui propoſe eſt vrai, rien ne pourra ſauver celle qu'il pourſuit, dès qu'il aura ſu s'emparer de ſon Chevalier; il prend alors le coupable & lâche parti d'envoyer trente hommes armés faire un long détour, afin de gagner les derrières du terrein où le Chevalier peut

ſe préſenter, l'envelopper, & l'attaquer enſuite.

Le traître Cymoſque ayant donné le tems à ces trente hommes de ſe rendre dans cette embuſcade, ſort de ſon château à la tête d'une troupe égale : ſa trahiſon lui fait imiter l'habileté d'un Chaſſeur qui fait entourer les bêtes de la forêt dans l'enceinte d'un gros buiſſon, & le Pêcheur de Volane qui circonſcrit avec ſes longs filets un grand eſpace de mer où les poiſſons ſe ſont raſſemblés.

Ayant donc bien pris toutes ſes meſures pour que le Chevalier ne puiſſe s'échapper & pour l'avoir vivant en ſa puiſſance, ne pouvant croire qu'il puiſſe ſe tirer de ce piège & ne voulant pas le tuer, Cymoſque néglige de porter avec lui cette foudre terreſtre, ſi meurtrière & ſi fatale en ſes barbares mains.

Ce traître s'occupant vivement du déſir de ſe rendre maître de ſon ennemi, après avoir ſoumis ſon Chevalier ſous ſa puiſſance, ſe promet d'imiter l'Oiſeleur ruſé qui conſerve en vie les premiers oiſeaux dont il s'empare, pour que leurs petits cris & que le battement de leurs aîles attirent & faſſent tomber après un plus grand nombre d'oiſeaux dans ſes filets. Ce raiſonnement étoit aſſez bon ; mais le fier Roland étoit un terrible oiſeau pour le pouvoir prendre

par cette eſpèce de ruſe, & ſon bras eût bientôt rompu ce cercle où Cymoſque croyoit pouvoir l'arrêter.

Roland en fureur, lorſqu'il s'apperçoit de cette lâche trahiſon, fond la lance en arrêt ſur le plus épais de cette troupe : ſa lance perce de droit fil le premier de part en part; le ſecond, le troiſième, le quatrième, le cinquième, le ſixième ſont percés de même; malheureuſement la lance ne ſe trouve pas aſſez longue pour en percer davantage, mais le fer qui ſort entre les épaules du dernier ſuffit encore pour donner la mort au ſeptième : un excellent Archer n'en uſe point autrement, lorſqu'il guette ſur les bords d'un canal ou d'un marais les grenouilles raſſemblées ſur ſa ſurface; il ſait diriger ſa flèche, de façon que prenant ces grenouilles de différentes manières, ſa flèche en eſt couverte en entier depuis ſon fer juſqu'à ſes barbes.

La trop peſante lance de Roland ſe briſant alors dans ſa main, la redoutable Durandal vit le jour, & cette épée tranchante qui ne porta jamais un coup en vain, coupe, briſe ou perce Cavaliers, Fantaſſins; le bleu, le blanc, le verd, le noir & le jaune prennent une égale teinte ſous ſes coups qui font jaillir le ſang vermeil qui les enſanglante; le traître Cymoſque ſe repent bien alors de n'avoir pas apporté cette

redoutable canne creuſe & le feu dont il avoit un ſi grand beſoin. Il crie à haute voix, avec des menaces même, qu'on les lui apporte; mais qui pourroit l'entendre?

Tous ces lâches fuyent de tous côtés pour ſe mettre à couvert; nul ſoldat de la Cité n'oſe venir à ſon ſecours, & le Roi Friſon qui voit ſes gens fuir de toutes parts, ſe met en fuite lui-même, court à la porte, veut en faire lever le pont; mais il n'eſt plus tems. Roland l'a ſuivi de trop près. Cymoſque tourne les épaules, laiſſe le Paladin maître du pont, & devance tous les autres fuyards comme étant le mieux monté. Roland ne s'arrête pas à faire tomber cette vile canaille ſous ſes coups; c'eſt au traître qu'il en veut; il le pourſuit, mais ſon cheval eſt trop peſant pour atteindre le léger courſier auquel la terreur de Cymoſque donnoit des aîles.

Le Roi de Friſe parvient par quelques détours à ſe dérober à la vue du Paladin; mais il n'eſt pas long-tems ſans reparoître avec une nouvelle arme dont il ſe croit ſûr; il porte ſon tuyau de fer creux, & le feu qui doit en faire partir la foudre; le lâche ſe poſte dans un détour pour l'attendre à ſon paſſage, comme le Chaſſeur accompagné de ſes chiens vigoureux, le poitrail & les flancs couverts d'un cuir épais,

attend avec un fort épieu le fougueux ſanglier dont le bruit annonce l'approche & la deſcente de la montagne voiſine. Le féroce animal briſe tout ce qu'il frappe de ſon front terrible ; les arbres tombent fracaſſés ou coupés par ſes déſenſes tranchantes ; les rochers déracinés roulent ſur les flancs de la montagne ; le bruit affreux qu'il excite feroit croire que toute la forêt tombe en ruine & que les entrailles du mont ſont entr'ouvertes.

C'eſt ainſi que Cymoſque attend dans ſon poſte l'audacieux Comte d'Angers ; dès qu'il l'apperçoit, il ſouffle ſon feu, l'approche du fer & le feu s'en élance auſſi-tôt : ce feu brille comme un éclair près de la main de Cymoſque ; il part dans l'air de ſon autre extrémité comme le tonnerre ; les murs tremblent, le terrein frémit ſous les pieds, & tout l'air retentit du bruit affreux qui s'étend au loin ; le trait ardent dont le coup perce & briſe tout ce qu'il rencontre, part avec un ſifflement aigu ; mais il trompe la fureur de l'aſſaſſin, ſoit qu'il ſe ſoit trop preſſé, ſoit que l'ardent deſir de frapper Roland l'ait égaré, ſoit que le frémiſſement de ſon lâche cœur ait fait trembler ſa main, ſoit peut-être que la bonté du Ciel garantiſſe le défenſeur de ſa gloire d'une mort ſi prompte ; la balle meurtrière ne frappe que le cheval de Roland qui

tombe,

tombe, de la violence du coup, étendu mort ſur la terre.

Le Paladin eſt renverſé avec ſon cheval ; mais à peine a-t-il touché la terre, que, plus fier & plus vif qu'Anthée, il ſemble qu'en la touchant ſes forces ſoient redoublées.

Celui-là ſeul qui voit tomber la foudre que Jupiter lance ſur la terre, accompagnée des éclats terribles qui font retentir les nues ; celui qui voit pénétrer le trait de feu ſous la voûte qui tient renfermés le charbon, le ſoufre & le ſalpêtre réunis enſemble, ne peut imaginer un effet plus terrible en voyant auſſi-tôt les airs tout en feu, les murs arrachés & diſperſés, les roches, les marbres en pièces voler en éclats juſqu'aux nues, que celui de voir le terrible Roland ſe relevant de terre les yeux enflammés d'une fureur inſoutenable à la vue & peut-être même à celle du Dieu Mars.

Le Roi de Friſe tourne le dos, & fuit à toute bride ; mais le Paladin le ſuit avec la vîteſſe d'une flèche : ce que ce Héros n'avoit pu faire ſur un cheval peſant, il l'exécute facilement avec ſes pieds légers ; il le pourſuit avec rapidité ; il le joint, après n'avoir parcouru qu'un court chemin : ſon bras terrible s'élève ; Durandal frappe le traître Cymoſque ſur le cimier de ſon caſque, partage juſqu'au col ſa tête cou-

pable, & le fait rouler à terre en rendant le dernier ſoupir.

Dans ce moment, une nouvelle rumeur s'élève dans la Cité, & le bruit des armes ſe fait entendre; le couſin de Birène qui conduiſoit une armée à ſon ſecours, trouve les portes ouvertes & les troupes en déſordre par la terreur que leur imprime Roland; il entre & parcourt toute la Cité ſans trouver aucun obſtacle: le peuple fuit; il ignore quel eſt & que prétend ce nouvel ennemi: on reconnoît enfin à l'habillement que ce ſont des Zélandois; le Gouverneur de Dordrect leur préſente un drapeau blanc, & le Commandant de l'armée Zélandoiſe offre à celui de la Cité ſon ſecours contre les Friſons qui ont ſi long-tems retenu leur Souverain comme priſonnier. Les Hollandois conſervoient le plus vif reſſentiment contre les habitans de la Friſe; indépendamment de quelques anciennes querelles, ils avoient à venger la mort récente de leur Roi, & l'injuſtice, les rapines & la cruauté que Cymoſque avoit exercées contre eux: l'accord des Hollandois & des Zélandois, cimenté par l'autorité de Roland, décida du ſort des Friſons: tous ceux qui ne périrent pas ſous le glaive furent couverts de chaînes.

Les portes de la priſon de Birène tombèrent: Roland le reçut dans ſes bras; ce fut alors que

Birène apprit toute la reconnoissance qu'il lui devoit : ce Paladin y mit le comble en le conduisant lui-même à son vaisseau près de la belle Olympe qui, conduite par son brave défenseur, descendit alors en souveraine sur la terre qu'il remettoit sous ses loix.

Olympe n'eût jamais osé penser que son brave défenseur pût exécuter tant d'exploits pour elle; son seul espoir étoit qu'en lui laissant sacrifier sa vie, il assurât la liberté de son époux : quels honneurs ne lui rendit-elle pas? quelles acclamations ! quels vœux un peuple malheureux & fidèle à ses maîtres n'éleva-t-il pas au Ciel pour son libérateur? A l'égard des caresses qu'Olympe & Birène se firent l'un à l'autre, vous sentez bien, sans doute, qu'elles seroient aussi longues à vous raconter, que les actions de grâces qu'ils rendirent à Roland : les Hollandois prêtèrent avec ardeur leur serment de fidélité à la belle Olympe, en la plaçant sur le trône de ses pères, & le nœud sacré du mariage unit les deux amans. Olympe voulut remettre à son époux le souverain pouvoir sur tous ses États; mais bientôt de nouveaux soins occupant Birène, il confia le commandement de la Hollande à son cousin, & fit consentir sa nouvelle épouse à venir visiter avec lui ses États de Zélande.

Birène eut ſoin de répandre de ces ſortes de bruits ſourds & ſecrets qui ſont bientôt divulgués, qu'il ſe propoſoit de faire une entrepriſe ſur la Friſe, & qu'il fondoit ſon eſpérance de la ſoumettre ſur le bonheur qu'il avoit de trouver la fille de Cymoſque parmi les Friſons réduits en eſclavage, & ſur le deſſein qu'il avoit de donner la main de cette jeune & belle Princeſſe au couſin que ſon attachement avoit fait accourir à ſon ſecours, & dont l'âge répondoit à celui de cette future épouſe.

Roland s'embarqua pour voler à l'île d'Ebude, le même jour qu'Olympe & Birène partirent pour la Hollande: ſon cœur noble & généreux ne lui permit d'accepter aucun autre préſent que cette arme redoutable que je vous ai dit qui reſſembloit à la foudre; ſon intention étoit bien éloignée de vouloir l'employer pour ſa défenſe; rien ne lui paroiſſoit plus lâche que de ſe ſervir d'une arme qui donnoit un auſſi puiſſant avantage; ſon deſſein ſecret étoit de jetter l'arme, la poudre & les balles dont il s'étoit emparé, dans un lieu ſi caché, qu'aucun mortel ne pût en avoir aucune connoiſſance. Ce fut dans ce ſentiment que, dès qu'il ſe vit dans la haute mer hors de la portée où l'œil peut appercevoir aucun rivage, il la prit & dit avec indignation: Pour qu'un lâche Chevalier ne puiſſe plus ſe

ſervir de ton ſecours contre la vraie valeur ; pour que la foibleſſe de corps & de courage ne réuſſiſſent pas à triompher de la force & de la généroſité d'un vrai Chevalier ; arme maudite, invention affreuſe forgée par Béelzébut même, dans les horribles antres du Tartare ; toi, qui peux détruire l'univers, retourne aux enfers d'où les Furies t'ont fait ſortir. A ces mots, il jette l'arme infernale dans le fond de la mer, & les voiles enflées par un vent favorable le font voguer avec rapidité vers l'île cruelle.

Il ſe garda bien d'aborder en Irlande, de peur de retarder ſon voyage. Celle qu'il adoroit, toujours préſente à ſes yeux, l'appelloit dans l'île d'Ebude, quelque légère que fût l'eſpérance qu'il avoit de l'y trouver. Mais laiſſons cet amoureux & fier Paladin voguer ſous la conduite de ce malin petit Archer que l'on peint tout nud, & dont les flèches l'ont ſi cruellement bleſſé.

Je vous invite tous à retourner avec moi dans cette grande & belle iſle d'Hollande, je crois qu'il vous déplairoit, tout autant qu'à moi, de ne pas aſſiſter aux belles noces qui doivent s'y faire.

Ces noces, quoique ſomptueuſes, devoient être encore ſurpaſſées par celles qui ſe renouvellèrent en Zélande ; cependant je n'oſe plus vous propoſer d'aſſiſter à celles-là, parce qu'il

pourroit peut-être arriver bien des incidens qui les troubleroient ; vous en apprendrez les détails si vous le voulez ; mais ce ne peut-être qu'en ayant la patience de m'écouter dans le chant suivant.

Fin du neuvième Chant.



CHANT X.

Il n'eſt point d'amans tendres & fidèles ; il n'en eſt même aucun dont la conſtance ſe ſoit élevée au-deſſus de ſes malheurs, qui ne doivent céder à la belle Olympe la palme du parfait amour. Où trouveroit-on dans les hiſtoires anciennes ou modernes une amante plus malheureuſe, plus conſtante & plus dévouée à s'oublier ſans ceſſe pour ce qu'elle aime ? Que pouvoit-elle faire de plus pour Birène ? Lui reſtoit-il encore rien à lui ſacrifier ? Qu'auroit-il pu lire dans ſon cœur, s'il eût été ouvert, que tout ce qu'elle venoit de lui prouver par tous les actes de ſa vie ? Olympe n'étoit-elle donc pas digne que Birène l'aimât uniquement ? Les charmes de cette beauté, qui mit l'Europe & l'Aſie en armes, auroient ils pu le rendre infidèle ? ne lui devoit-il pas en retour tous les ſentimens de ſon âme ? Hélas ! ſi je vous dis que l'inconſtant Birène n'a payé ſon amour que par la plus noire & la plus lâche ingratitude, pourrez-vous me croire ? ou du moins pourrez-vous m'écouter ſans baiſſer les yeux, ſans que vos lèvres murmurent, ſans être pénétrés d'une juſte indignation ?

O vous, jeunes beautés ! qui frémirez en apprenant à quel point Birène fut ingrat & coupable, frémiſſez auſſi ſur vous-même, & ſur les périls que vous courez, lorſque vous êtes trop crédules aux diſcours & aux ſermens que les amans emploient avec tant d'art pour vous ſéduire : ſans craindre un Dieu vengeur du parjure, les vents légers ſemblent emporter leurs ſermens ; les premiers feux d'un amour naiſſant, l'ardente ſoif du plaiſir animent leurs prières & leurs propos ſéducteurs ; mais ſoyez moins promptes à les écouter, & que l'exemple d'Olympe vous faſſe trembler. Gardez-vous ſur-tout de cette belle jeuneſſe brillante & légère ; ſi l'amour paroît naître promptement dans ſon cœur, ſouvent il s'y éteint plus rapidement encore ; ſemblable au feu brillant de la paille allumée, le leur n'eſt pas plus durable : le jeune homme reſſemble au Chaſſeur qui ſuit ſa proie de montagnes en montagnes bravant le ſoleil du midi, la fatigue & les halliers épineux ; à peine daigne-t-il jetter les yeux ſur cette même proie l'inſtant d'après ſa priſe ; ce n'eſt que tant qu'elle a fui, qu'il s'eſt montré ſi ardent à la pourſuivre.

Et voilà comme ils ſont tous ces jeunes gens, tant que vous leur paroiſſez froides & réſervées, ils vous adorent, ils vous révèrent ; ils vous

jurent une conſtance à toute épreuve; hélas ! dès qu'ils peuvent remporter la victoire, ils deviennent avantageux; ils vous maîtriſent, & leur conduite vous fait naître bientôt le déſeſpoir de ne les pouvoir fixer; mais ne vais je pas trop loin? oh ! ne croyez pas que, malgré ces dangers, je vous défende d'aimer, & je ſens que j'aurois plus de tort qu'un autre à vouloir vous en empêcher; je ſais trop que vous ſeriez triſtes & languiſſantes comme une jeune vigne, dont les rameaux abattus rampent dans un jardin, & n'ont ni l'arbre ni le pâlis dont elles auroient beſoin pour élever & ſoutenir leurs pampres. Oui, oui, vous pouvez cueillir des fleurs, jouir même des traits délicieux de l'amour; mais prenez garde qu'ils ne ſoient pas encore trop âcres & trop verds, je ne vous conſeille pourtant pas d'avoir la duperie de les choiſir trop murs & prêts à tomber d'eux-mêmes.

Je vous ai donc dit ci-deſſus que parmi les priſonniers Friſons on avoit trouvé la fille du Tyran Cymoſque, & Birene donnoit à entendre qu'il la deſtinoit à ſon couſin; mais, à dire la vérité, le traître de Birene étoit trop friand de pareils morceaux, & dans ſon âme infidelle, il ſe ſeroit cru le plus grand des imbécilles, s'il avoit laiſſé jouir un autre d'un plaiſir qu'il tenoit preſque dans ſa main.

La jeune & jolie Princeſſe ne paſſoit pas quatorze ans; elle étoit belle & fraîche comme le bouton de roſe qui croît peu-à peu, prêt à ſortir & à briller au-deſſus d'une haie. Birene non-ſeulement ſe ſentit un goût bien vif pour elle, mais bientôt ſon cœur fut embrâſé de feux auſſi violens que le ſeroient ceux d'une moiſſon bien mûre & bien sèche où quelque main ennemie auroit porté la flamme.

Les larmes qu'elle répandit ſur ſon père eurent ſur l'amour qu'il avoit eu juſqu'alors pour Olympe le même effet qu'auroit de l'eau froide ſur de l'eau bouillante; le feu qui coula dans ſes veines pour la jeune Princeſſe Friſonne éteignit abſolument celui qui lui reſtoit encore pour Olympe; la ſatiété, le dégoût même ſuccédèrent à cette indifférence; & ſon ardeur s'augmentant à meſure pour ſa jeune priſonnière, il crut qu'il mourroit d'une trop longue attente. Ce fut donc avec l'eſpérance d'avancer le jour qu'il croyoit devoir combler ſes deſirs, qu'il feignit de ſe ranimer pour Olympe, il eut l'air d'être plus empreſſé que jamais pour elle; elle l'aimoit trop pour le ſoupçonner, il oſa même quelquefois en ſa préſence faire des careſſes un peu trop vives à la jeune enfant, voyant bien qu'elles ne ſeroient regardées que comme des marques d'un ſentiment noble & généreux qui

le portoit à rendre les chaînes de ſa priſonnière plus légères. O grand Dieu ! que de voiles, que de nuages obſcurs offuſquent ſouvent les yeux & les jugemens des hommes ! les careſſes, les deſirs ſecrets, les ſentimens apparens de Birene firent honneur à ſon âme diſſimulée, on les crut l'ouvrage de la vertu.

Les Matelots ayant élevé leurs rames, & vu fuir déjà le rivage, le Duc de Zélande & ſa compagnie voguèrent vers ſes Etats ; perdant bientôt de vue les côtes de Hollande, ils s'approchèrent à main gauche de celle de l'Ecoſſe, pour ne pas toucher à celles de la Friſe ; ſoudain un vent violent & contraire les éloignant de leur route, les rejetta pendant trois jours en pleine mer, & ce ne fut que ſur la fin du troiſième, que fatigués du gros tems ils abordèrent & deſcendirent dans une île inculte & inhabitée. Olympe deſcendit ſans crainte avec un époux qu'elle adoroit & ne ſoupçonnoit pas ; on leur tendit un pavillon dans un lieu commode, & ce fut ſous ſes toiles qu'un même lit reçut les deux époux, tandis que tous les autres retournèrent ſe repoſer ſur le vaiſſeau.

La fatigue de la mer, la peur & l'agitation cauſée par l'orage, le bonheur de ſe trouver en ſûreté, ſeule & tranquille à côté d'un époux adoré ; nul bruit, nulle idée fâcheuſe ne trou-

blant ſon repos, Olympe ſut frappée bientôt du ſommeil le plus profond.

Le traître Birène qui voit avancer l'exécution de ſes lâches projets, ſe lève doucement, dès qu'il la ſait endormie ; il roule en diligence ſes habits les uns dans les autres, ſort du pavillon, vole au bord de la mer, réveille ſes gens ſans faire aucun bruit, ordonne de lever l'ancre, fait cingler vers la haute mer, & quitte ſans regret le rivage.

La malheureuſe Olympe dort tranquillement juſqu'à l'heure où l'aurore répand une froide bruine, & que l'on entend l'alcyon plaindre encore ſes anciens malheurs par ſon triſte cri : Olympe alors étend vainement un de ſes bras pour embraſſer Birène, elle le retire, ne trouvant perſonne ; elle eſſaie de nouveau ; ſes bras, ſes jambes cherchent inutilement ſon époux, & la terreur achève de diſſiper ſon ſommeil ; ſes yeux ne la raſſurent pas davantage. Elle quitte ce lit qui devient l'objet le plus cruel pour elle, & ſort en diligence du pavillon ; elle court vers la mer, toute échevelée, & déchirant ſes joues ; elle commence à prévoir l'excès de ſon malheur ; elle frappe ſon ſein, arrache ſes cheveux, & porte ſes regards inquiets ſur le rivage éclairé par les foibles rayons de la lune ; elle appelle Birène à grands cris, les ſeuls antres & les

rochers émus par ſa voix répondent à ſes plaintes.

Olympe monte ſur un grand rocher, que les vagues de la mer avoient rendu creux & courbé ſur les flots à force d'en frapper la baſe; tant l'amour alors lui donnoit de courage. Hélas! elle n'apperçoit plus que l'horiſon & les voiles enflées qui portent au loin le navire & ſon infidèle époux; l'air n'étoit pas bien clair, elle crut voir encore pendant long-tems ce cruel vaiſſeau; le viſage pâle & plus blanc que la neige, elle ſe laiſſe enfin tomber; elle crie, elle répète cent fois le nom de ſon barbare époux, ſes gémiſſemens inutiles, ſes battemens de mains s'entremêloient avec ſes cris: Où fuis-tu, cruel? arrête! ton vaiſſeau n'a pas toute ſa charge, il n'emporte que mon âme malheureuſe, crains-tu de venir chercher les reſtes d'un corps bientôt inanimé? Se trompant, s'égarant ſans ceſſe dans ſon déſeſpoir, Olympe continue long-tems à faire des ſignes inutiles avec ſes bras & ſes vêtemens, pour qu'on revienne la chercher: les vents qui portoient l'infidèle Birène & ſon vaiſſeau dans la pleine mer, emportoient auſſi les plaintes & les reproches amers de la malheureuſe Olympe. Trois fois ſon déſeſpoir la preſſa de s'élancer dans l'onde; ceſſant enfin d'y porter ſes inutiles regards, elle

retourna vers le lieu qui l'avoit vu livrée au plus funeste sommeil : elle se jette, la face éplorée, sur les linceuls du lit; elle lui reproche, dans son égarement, de les avoir reçu deux, & d'avoir laissé Birène s'éloigner d'elle : Ingrat, perfide ! s'écrioit-elle, n'as-tu donc pas pitié de moi ? que puis-je faire ? où dois-je aller ? Qui daignera me secourir ? Nul mortel ne peut ici venir à mon aide : je ne vois pas même la trace d'un seul homme. Qui pourra donc me fermer les yeux ? Qui pourra m'ouvrir un tombeau ? Quelle sépulture puis-je espérer, que le ventre affamé des loups de cette forêt ? Je crois voir sortir déjà de ces bois épais le tigre, l'ours, le lion, & tous les autres monstres armés par la Nature d'ongles tranchans & de dents meurtrières; mais ils ne peuvent me donner qu'une seule fois la mort, & tu m'en fais souffrir mille. Supposons encore qu'un nocher ému par la pitié, m'arrache aux périls que je cours, & daigne me conduire en Hollande, ses ports, ses forteresses ne sont-elles pas à toi ? Ta politique adroite & frauduleuse n'a-t-elle pas su te rendre le maître de la terre qui m'a vu naître ? Tu m'as ravi mes Etats en abusant de ma foiblesse pour toi; mes châteaux de Flandres qui seroient à présent mon unique ressource, cruel ! n'en ai-je pas sacrifié le prix pour te rendre la liberté?

Oserois-je me retirer dans la Frise dont j'ai refusé le trône, refus qui me coûta la vie de mon père, de mes frères, & qui fut cause de l'état où je suis aujourd'hui réduite? ingrat, ne crains point mes reproches de tout ce que j'ai fait pour toi, tu dois les entendre plus cruels encore dans ton perfide cœur; des Pirates vont peut-être m'enlever & me réduire au sort d'une vile esclave. Ah! que plutôt mes membres déchirés soient emportés & dévorés dans les antres des bêtes féroces! A ces mots, Olympe tremble de fureur; sa tête frémit d'une agitation affreuse, telle que celle d'Hécube en voyant le corps sanglant de son fils Polidore; elle s'asseoit enfin sur une roche, contemplant les flots d'un œil immobile; c'est dans ce triste état que je la laisse avec vous, car j'ai grande envie de vous parler à présent du brave & charmant Roger.

Nous avons laissé Roger traversant cette plaine aride & brûlante de sable où les rayons réfléchis ou tombant à plomb du soleil blanchissoient & calcinoient l'arêne par leur action; les armes du guerrier n'étoient pas moins brûlantes alors, que lorsqu'elles étinceloient sous les coups précipités des Forgerons; une soif dévorante étoit prête d'anéantir ses sens, lorsqu'à l'ombre d'une antique tour il apperçut trois Dames, qu'à leurs vêtemens il reconnut pour

être de la Cour d'Alcine ; elles venoient de defcendre fur le rivage, & elles étoient couchées mollement fur des tapis d'Alexandrie, entourées de mets délicieux, & de flacons où l'on voyoit briller différentes fortes de vins : une barque amarée au rivage & la voile fans mouvement, faifoit croire qu'elles n'attendoient là qu'un vent favorable pour fe rembarquer.

Appercevant Roger couvert de fueur, & l'altération peinte fur fes lèvres & dans fes yeux, elles l'invitent à s'arrêter un moment à l'ombre & à fe rafraîchir à leur table ; déjà l'une d'elles s'approche de fon cheval & veut tenir l'étrier pour l'aider à defcendre ; l'autre remplit une coupe de vin mouffeux & le lui préfente. Roger les refufe avec politeffe, en penfant qu'Alcine le pourfuit, & que tous les momens lui font chers pour s'éloigner d'elle : le falpêtre & le foufre pur qui touchent le feu, ne font pas plus prompts à s'enflammer, la mer ne s'élève pas foudainement avec plus de furie, quand un tourbillon violent foulève & fait tourner fes flots, que ces trois Dames qui fe croyoient belles ne s'enflamment de colère contre Roger, en le voyant fuivre fans s'arrêter fa pénible & brûlante route. L'une d'elles, tranfportée de rage, l'infulta par ces propos outrageans : Non, dit-elle, tu n'es pas un vrai Chevalier ; ces

armes,



Roger les refuse avec politesse, en pensant qu'Alcine le poursuit.

Marillier del. Lemonchy sc.

armes, ce cheval, tu les as ſans doute volés; ſi l'on te rendoit juſtice, une corde finiroit ta vie, ou ton corps mis en quatre quartiers effrayeroit les malfaiteurs tels que toi, larron arrogant, vilain, ingrat.

Roger parut inſenſible à leurs injures, & ſans leur répondre, il pourſuivit ſa route pendant ce tems; les trois Dames remontèrent dans leur barque, & côtoyant la même côte qu'il ſuivoit, l'une d'elles continuoit à le menacer & l'inſulter; mais Roger marchant toujours étoit déjà parvenu ſur le bord d'un détroit qui le ſéparoit encore des États de Logiſtille; ce fut alors qu'il apperçut un vieux nocher qui venoit à l'inſtant de l'autre rive, comme s'il s'y fût placé pour l'attendre, & ce nocher partit auſſi-tôt pour le venir recevoir dans ſa barque.

Le maintien & la phyſionomie de ce nocher annonçoient un homme bienfaiſant, vertueux, & d'une longue & grande expérience. Roger ſe voyant enfin ſur cette mer tranquille, rendit grâces au Ciel, & s'entretint avec cet honnête vieillard: Que vous êtes heureux & ſage, dit le nocher au Paladin, d'avoir ſu vous tirer des chaînes d'Alcine, avant qu'elle vous ait pu préſenter, comme à tant d'autres, le fatal breuvage enchanté!.... Que vous avez bien fait de vous retirer vers la ſage Logiſtille, chez

laquelle vous ne trouverez que de ces beautés éternelles, de ces plaiſirs purs qui nourriſſent le cœur, qui le rempliſſent, & qui lui paroiſſent toujours nouveaux. Logiſtille, continua-t-il, élevera toujours votre âme par les ſentimens que ſes leçons & ſa préſence ſauront vous inſpirer; tous les autres plaiſirs alors n'auront plus d'attraits pour vous, vous ne ſerez plus ſenſible qu'à celui de la voir & de l'écouter. Tous ceux qui flattent nos ſens peuvent-ils en effet être comparés à ce bonheur pur & céleſte dont tout mortel que vous êtes, vous prendrez une juſte idée en aimant & ſuivant ſon exemple & ſes leçons?

C'eſt ainſi qu'ils s'entretenoient, en continuant à voguer vers l'autre rivage dont ils étoient encore aſſez éloignés, lorſqu'ils apperçurent une flotte nombreuſe appareillée pour combattre, qui faiſoit force de voiles pour s'approcher de la côte des États de Logiſtille : cette flotte avoit été raſſemblée à la hâte par Alcine; elle accouroit pour achever d'envahir le reſte des poſſeſſions de ſa ſœur, ou du moins pour recouvrer le bien le plus cher qu'elle avoit perdu : un amour malheureux, l'injure qu'elle avoit reçue l'animoient également à faire les derniers efforts; elle encourageoit elle-même les matelots & les rameurs qui, par la vivacité

du battement de leurs rames, blanchiſſoient la mer d'écume, & juſqu'aux flancs, la pouppe & la proue des vaiſſeaux; le bruit qu'ils excitoient faiſoit retentir le rivage, & ce bruit étoit au loin répété par les échos.

Ah! Roger, s'écria le vieux nocher, découvrez promptement votre écu, ou vous allez perdre la vie ou tomber dans un honteux eſclavage. Non-ſeulement ce fidèle ſerviteur de Logiſtille donnoit ce conſeil à Roger, mais auſſi-tôt s'emparant de l'écu, il ſe hâta d'ôter l'étui qui le couvroit; la ſplendeur foudroyante qui ſortit alors de ce bouclier enchanté, fut telle, que tous ceux qui montoient la flotte d'Alcine en reſſentirent les redoutables effets, & frappés par l'aveuglement & la perte de tous leurs ſens, on les vit tomber de tous côtés, ſoit des galeries, ſoit de l'avant & de l'arrière des vaiſſeaux.

Une ſentinelle de Logiſtille ayant découvert, du haut de la roche où elle étoit poſtée, la grande armée d'Alcine, ſonna l'allarme, & les trompettes la répétant de toutes parts, les troupes de la vertueuſe Logiſtille ſe portèrent en bon ordre ſur la côte; ſes vaiſſeaux appareillèrent, & bien préparés pour le combat, ils s'avancèrent au-devant de l'ennemi. La barque

de Roger aborda ſans peine, & le Paladin ſe vit en toute ſûreté.

Quatre Dames de la Cour de Logiſtille, qui paroiſſoient chargées des ſoins les plus importans, s'avancèrent ſur le rivage; la valeureuſe Andronique, la ſage Fronéſie, la modeſte Dicile & la ſage Sophroſine ſe donnent tous les mouvemens néceſſaires pour exécuter les ordres de la Fée dont les vaiſſeaux s'élançant au premier ſignal contre ceux d'Alcine, les coulèrent à fond, ou les prirent malgré leur réſiſtance; & non-ſeulement Alcine ne put rien conquérir de nouveau, mais ce combat lui fit perdre tout ce qu'elle avoit uſurpé juſqu'alors ſur ſa ſœur; à peine quelques-uns de ſes vaiſſeaux purent-ils s'échapper à la flamme qui les pourſuivoit; & par cette déroute générale, la coupable Alcine perdant tout eſpoir de s'emparer de Roger, fut obligée de s'enfuir preſque ſeule ſur une chétive barque.

Tandis qu'Alcine fuyoit, le reſte de ſon armée en déroute achevoit de rendre les armes ou d'être priſe & brûlée par l'armée triomphante de Logiſtille. La vieille Magicienne y fut moins ſenſible qu'à la perte de ſon amant: baignée de larmes, déteſtant la vie, elle s'affligeoit encore de ne pouvoir ſe donner la mort; car nulle Fée

de cet ordre ne peut mourir, jusqu'à ce que le Soleil prenne un autre cours, & que tout le systême du Ciel & ses grands mouvemens réguliers changent : si le sort ne l'eût réglé de cette sorte, Alcine eût obtenu de Clotho, de briser le fil de ses jours ; elle eût imité Didon baignant son bûcher de son sang & de ses larmes, ou, comme la fière & voluptueuse Cléopâtre, elle eût fait couler dans ses veines le poison glacé d'un aspic. Mais retournons à ce brave Roger qui s'est couvert de gloire en rompant ses indignes chaînes, & laissons la détestable Alcine abandonnée à son désespoir.

Dès que ce Paladin fut descendu de son vaisseau, l'Eternel reçut ses vœux & les actes de sa reconnoissance ; & tournant le dos à la mer, Roger s'avança d'un pas léger vers le château. L'œil de l'homme n'en vit & n'en verra jamais un qui soit & plus fort & plus beau : les murs en étoient construits d'une matière encore plus belle que le diamant & l'escarboucle ; tout y paroissoit être d'une beauté vraiment céleste, & qui le voyoit prenoit une idée du séjour des Dieux.

Mais de quel prix, mille fois plus grand encore pour l'homme, n'étoient pas les murs de ce château ? Il y voyoit l'intérieur de son âme ; il y découvroit les défauts secrets qu'il avoit

entendu flatter, & les vertus que la calomnie avoit attaquées ; c'eſt ainſi qu'il apprenoit à ſe défier de la flatterie, & à mépriſer une cenſure injuſte ; c'eſt ainſi qu'il acquéroit facilement la vraie philoſophie qui doit nous guider.

Ces murs reſplendiſſans de lumière encore plus que le ſoleil dans les plus beaux jours, chaſſoient au loin l'obſcurité. L'art & l'élégance de l'ouvrage diſputoient le prix à la richeſſe de la matière. L'œil incertain héſitoit à le donner.

Sur des arcs élevés juſques dans le haut des airs, on voyoit des jardins ſpacieux, & l'on auroit peine dans le terrein le plus favorable d'en tracer d'auſſi variés & d'auſſi délicieux. Les parapets de ces grands arceaux laiſſoient appercevoir les arbres fleuris les plus odoriférans, & le printems éternel de ce beau ſéjour entretenoit la tête touffue des arbres fruitiers également couverte de fruits & de fleurs.

Ce n'eſt que dans ces beaux jardins qu'on peut jouir de pareils arbres dans toutes les ſaiſons ; ce n'eſt que dans leurs parterres émaillés, que la roſe eſt toujours vermeille ; que la violette pare & parfume en tous tems les gazons ; que l'amaranthe ſe diſtingue par ſa riche couleur de pourpre ; & que le lys & le jaſmin y conſervent leur blancheur toujours éclatante ; par-tout ailleurs le ſoleil du matin voit ces

fleurs briller, & le soleil du soir les voit la tête inclinée sur leur tige déjà flétrie ; mais la verdure & l'éclat des fleurs étoient éternelles dans les jardins de Logistille, qui, par son seul savoir & ses soins, réussissoit, sans avoir recours à des moyens surnaturels, à conserver un printems perpétuel dans ce séjour délicieux.

Logistille fut très-satisfaite de l'hommage qu'elle recevoit de l'aimable Paladin ; elle donna ses ordres pour que toute sa Cour s'empressât à lui plaire, comme à lui rendre les plus grands honneurs. Astolphe étoit arrivé dans ce palais long-tems avant Roger ; ils sentirent la joie la plus vive de se retrouver ensemble ; & peu de tems après arrivèrent aussi tous les Chevaliers que Mélisse avoit délivrés de leur enchantement. Quelques jours s'étant écoulés, Roger & le Duc Astolphe qui n'avoit pas un desir moins ardent que lui de revoir les Royaumes du Couchant, vinrent ensemble trouver la sage Fée avec Mélisse : l'un & l'autre la supplièrent de les honorer de ses derniers conseils, & de les favoriser de ses secours, pour retourner dans les pays d'où ils étoient venus. La Fée leur demanda deux jours pour y penser, & pour les laisser partir ; causant ensuite avec Astolphe & Roger, elle détermina que le cheval aîlé retourneroit le premier sur les rivages d'Aqui-

taine; mais elle voulut auparavant faire elle-même une bride & un frein pour l'hypogriffe, qui donnât à Roger la puissance de diriger & de rallentir son vol.

Logistille voulut apprendre elle-même à Roger à se servir de l'hypogriffe, soit qu'il voulût faire élever son vol ou l'abaisser; il apprit de même les moyens de le faire tourner à droite ou à gauche, de le faire planer en l'air, ou de lui faire raser la terre; bientôt il devint un excellent Ecuyer, pour conduire ce cheval aîlé comme un destrier ordinaire: pénétré des bontés de Logistille, & son cœur lui restant attaché pour le reste de sa vie, Roger prit congé de cette sage Fée, & s'éleva dans les airs. Je vais continuer à parler de lui; ce ne sera que dans la suite que je vous raconterai comment le Prince Anglois, après avoir éprouvé bien de longues & périlleuses aventures, parvint enfin à rejoindre Charlemagne & la Cour Françoise où ce Prince étoit fort aimé.

Roger ne voulut point en s'en allant suivre la même route que l'hypogriffe lui avoit fait tenir malgré lui: cet animal alors indocile l'avoit tenu presque toujours suspendu sur la vaste superficie des mers, & ne lui avoit que très-rarement laissé voir la terre; mais à présent maître de diriger son vol, il prit un autre chemin,

ainſi que les Rois Mages lorſqu'ils voulurent éviter la fureur d'Hérode. L'hypogriffe, en quittant le rivage de l'Eſpagne, l'avoit emporté preſqu'en droite ligne juſqu'au fond des mers de l'Inde dans cette île où la ſage Logiſtille & la coupable Alcine étoient dans une guerre perpétuelle. Roger voulut quitter l'Empire d'Eole, & voir d'autres pays; & c'eſt ainſi qu'il ſe plut à imiter la courſe du Soleil en faiſant le tour du monde: volant entre le Cathay & la Mangiane, il dépaſſa le vaſte pays de Czuan-ſi; le Royaume de Sérican ſe découvrit à ſa droite, tandis qu'il paſſoit au-deſſus des montagnes de l'Immaüs; & deſcendant alors du Pôle & des pays hyperborées & des monts glacés de la Scythie, juſqu'aux rivages de l'Hircanie, il découvrit le vaſte Royaume des Sarmates: dès qu'il fut arrivé aux termes qui ſéparent l'Aſie d'avec l'Europe, la Ruſſie, la Pruſſe & la Poméranie ſe découvrirent à ſes yeux. Quelque deſir ardent que Roger ſe fût ſenti renaître de voir ſa chère Bradamante, il ne put réſiſter au plaiſir de parcourir ainſi la ſurface de la terre; il ne négligea donc pas de voir encore la Pologne, la Hongrie, ces pays mêmes qui ſont voiſins du Pôle, & toujours glacés & ſtériles; paſſant enfin ſur les vaſtes contrées connues ſous

le nom d'Allemagne, il arrêta son vol sur les rivages de l'Angleterre.

Au reste, Seigneur, je serois bien fâché que vous imaginassiez que je veux vous faire croire que le bon Roger eût eu la duperie de faire un si long chemin, sans quitter le dos de l'hypogriffe; je me fais un devoir de vous assurer au contraire que tous les soirs, il avoit soin de descendre dans les meilleures hôtelleries, évitant avec humeur celles qui lui paroissoient être mauvaises. On ne peut donc faire un voyage aussi long, d'une manière plus commode & plus agréable. C'est ainsi que le bon Roger employa ses journées, & près de deux mois, pour voir bien à son aise la vaste superficie de la terre & des mers, jusqu'au moment où, volant toujours, il fit descendre son bon cheval ailé sur les riches bords de la Tamise.

Ses regards furent d'abord frappés de voir dans les vastes prairies voisines de la grande cité de Londres, une quantité prodigieuse de troupes diverses qui s'étoient rassemblées, & qui faisoient retentir l'air du son aigu des trompettes & du bruit des tambours. C'étoit le secours que le bon Renaud, l'honneur des Paladins François, & dont je vous prie de vous ressouvenir, étoit venu demander dans cette grande île,

de la part du grand Empereur Charles ſon oncle. Roger arriva préciſément dans le moment où l'on faiſoit la revue de cette grande & belle armée, & pour ſe mettre bien au fait de tout, il aborda & queſtionna poliment un Officier qui lui répondit de même. Seigneur, lui dit celui-ci, l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande ont fourni preſque toutes les troupes que vous voyez raſſemblées. Les îles Orcades & les îles Hébrides ont joint auſſi quelques bannières à cette grande armée, & la revue générale qui ſe fait ce matin étant finie, ces troupes prendront le chemin des bords de la mer, où des vaiſſeaux les attendent, pour les porter promptement au ſecours des François aſſiégés dans leur capitale; ils attendent ce renfort avec l'eſpérance de vaincre leurs ſuperbes ennemis. Mais afin que vous puiſſiez mieux connoître les différentes troupes qui compoſent cette armée, je vais me faire un plaiſir de vous en rendre compte.

Cette grande & riche bannière ſur laquelle brillent des fleurs-de-lys & des léopards, celle que le Général de l'armée a déployée, & à laquelle tous les autres étendards doivent obéir, c'eſt celle de Léonel, Duc de Lancaſtre, neveu de notre Souverain, la fleur des Chevaliers Bretons, également prudent & brave, ſoit dans les conſeils, ſoit dans les combats.

La première après le gonfalon royal, celle que

vous voyez que le vent agite du côté de la montagne, & qui porte trois aîles d'argent dans un champ de ſinople, c'eſt la bannière du Comte de Warvick ; elle eſt accompagnée de celle du Duc de Gloceſter qui porte un maſſacre de cerf pour armes ; celles du Duc de Clarence & du Duc d'Yorck ſuivent enſuite ; la première a pour ſigne un flambeau, la ſeconde porte un arbre. Celle où vous pouvez remarquer une lance briſée en trois pièces, eſt celle du puiſſant Duc de Norfolk. Le Comte de Kent porte la foudre pour emblême dans la ſienne, & le Duc de Pembrok, un griffon. Une balance diſtingue la bannière du Duc de Suffolk, & deux ſerpens aſſujettis ſous le même joug celle du Comte d'Eſſex. Une guirlande en champ d'azur pare la banière du Duc de Northumberland, & le vaiſſeau qui s'enfonce dans la mer celle du Comte d'Arondel. Une montagne entr'ouverte, un palmier, un pin dont l'eau baigne les racines, ſont ſucceſſivement celles du Marquis de Barkley, des Comtes de la Marche & de Richemont. Cellet des Comtes de Dorſet & d'Anton portent un char, l'autre une couronne. Ce faucon que vous voyez les aîles étendues ſur ſon nid, appartient à Raymond, Comte de Devonshire : la bannière jaune & noire eſt celle du Comte de Vigore ; celle de Derby a pour marque un chien, & la bannière du Comte d'Oxford un ours : le riche

Evêque de Bath a fait broder ſur la ſienne une croix blanche, & le brave Arimon, Duc de Sommerſet, porte une chaiſe rompue ſur un fond cendré.

Les Hommes-d'armes & les Archers à cheval de cette belle armée, ſont au nombre de quarante-deux mille : l'Infanterie qui doit les ſuivre, forme à-peu-près le double de ce nombre : les quatre drapeaux de cette infanterie dont l'un eſt vert, l'autre cendré, le troiſième jaune, & le quatrième liſeré de bleu & de blanc, ſont ceux de Godefroy, Duc de Buckingham, de Henry, Comte de Saliſbury, d'un vieillard nommé Herman, Seigneur de Burgenie, & d'Edouard, Comte de Croiſbère; ce ſont ces quatre Chevaliers qui commandent les troupes qui doivent combattre à pied.

Celles que vous voyez à l'orient, ſont toutes Angloiſes : celles du côté du midi ſont trente mille Ecoſſois commandés par le Prince Zerbin, fils du roi d'Ecoſſe : remarquez-vous ce terrible lion entre deux licornes, dont une des pattes tient une épée levée ? c'eſt la bannière royale d'Ecoſſe : le Prince Zerbin eſt l'un des mortels le plus beau, le plus brave, le mieux fait; il ſemble que la nature ait pris plaiſir à le former, & qu'elle ait briſé elle-même le moule qui pouvoit en reproduire un ſemblable.

Le duc d'Ottonlei porte une barre d'or ſur ſa

bannière ; celle du Duc de Marr porte un léopard enchaîné ; le fier Alcabrun, chef des terribles montagnards, & qui préfère aux titres de Duc, de Comte & de Marquis, celui de Chef de Clane, fait porter une bannière ornée de plumes, & variée de vives & différentes couleurs. L'aigle qui regarde fixement le soleil est l'emblême de la bannière du Duc de Strafford. Le brave Lurcain, Comte d'Angus, porte pour devise un taureau entre deux dogues ; & le tendre & fidèle Ariodant, Duc d'Albanie, son frère, porte le blanc & l'azur, symboles de la loyauté. Ce dragon qu'un vautour déchire, est l'enseigne du Comte de Bukan. La bannière blanche & noire, est celle du fort Arman, Seigneur de Forbell ; & le flambeau en champ d'azur, celle du Comte d'Erelie.

Deux gros escadrons d'Irlandois, continua-t-il, remplissent la plaine ; l'un est commandé par le Comte de Kildare ; l'autre, composé d'une élite de braves montagnards, obéit au Comte de Desmond ; le premier porte dans son étendard un pin enflammé ; l'autre une bande de gueules en champ d'argent. Non-seulement l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, rassemblent ce puissant secours pour le service de Charlemagne ; mais la Suède, la Norwège, & jusqu'aux îles éloignées de Thule & d'Islande, font sortir de leurs roches glacées des peuples ennemis de la paix prêts à combattre pour

cet Empereur : ils ſont au nombre de ſeize mille ; & ces farouches ſoldats, ſortis de leurs antiques forêts & de leurs cavernes ſombres, ſont plus ſemblables à des ours qu'à des hommes, par le poil long & épais dont tout leur corps, & même leur viſage terrible ſont couverts. Leur bannière eſt toute blanche ; & c'eſt avec le fer de leurs piques hériſſées, qui brillent ſur leurs bataillons ſerrés, qu'ils veulent teindre cette bannière dans le ſang de Maures.

C'eſt ainſi que Roger connut les bannières, & le nom des Seigneurs Bretons, qui partoient pour ſecourir la France. Ces Chevaliers furent très-émerveillés de ſon étrange monture : ils formèrent un cercle autour de lui, pour admirer ce cheval ailé ; mais Roger ſe plaiſant à redoubler leur ſurpriſe & leur admiration, ſauta ſur l'hypogriffe ; & chatouillant légèrement ſes flancs avec ſes éperons, il s'éleva dans un clin d'œil juſqu'aux nues, & les laiſſa dans un étonnement qui les fit douter s'ils pouvoient en croire leurs yeux. Roger ayant donc examiné ſuffiſamment cette belle & grande armée, dirigea ſon vol vers l'Irlande.

Il vit donc bientôt cette fabuleuſe Hibernie, où l'on croyoit fermement qu'un vieux ſaint Patrice avoit creuſé de ſa main un trou profond, plein d'indulgences & de grâces ſi puiſſantes, que l'homme dépravé dans ſes mœurs

pouvoit aiſément s'y laver de toutes les taches de ſes péchés. Il paſſa bientôt après du côté de la petite Bretagne; & ſes regards étonnés apperçurent alors la belle Angélique attachée nue ſur un rocher.

Ce rocher, cette île fatale portoit alors le nom de l'Iſle des Plaintes; c'étoit dans cette île, où, comme je l'ai dit dans le chant précédent, habitoit cette Nation ſi cruelle qui couroit en armes ſur différens rivages, pour enlever les plus belles femmes ou filles qu'ils puſſent trouver, & les expoſer pour être la pâture d'un horrible monſtre.

Angélique avoit été enchaînée ce matin même, pour attendre ſur ce rocher que l'orque marine vînt à l'ordinaire pour la dévorer. J'ai dit auſſi dans le même chant, comment cette rare beauté avoit été ſurpriſe par les Ebudiens, lorſqu'endormie par les enchantemens d'un ſcélérat d'Hermite, elle étoit couchée ſur le ſable à côté de ce vieux Magicien: ces barbares Inſulaires l'avoient donc expoſée aux dents meurtrieres du monſtre. Cette jeune Princeſſe, toute nue, toute auſſi charmante que la nature l'avoit formée, n'avoit pas un ſeul voile qui pût couvrir les lys & les roſes vermeilles placées à propos où leur éclat pouvoit embellir un ſi beau corps: Roger eût pu dans le premier coup-d'œil, la prendre

prendre pour une belle ſtatue d'albâtre ou du marbre blanc le plus précieux, s'il n'eût pas apperçu ſes larmes qui baignoient les lys & les roſes ſi fraîches de ſes joues & des charmantes extrémités de ſon beau ſein, & ſi ſes cheveux blonds n'euſſent pas alors été agités par le zéphir: Roger ſe reſſouvint un moment des beaux yeux de Bradamante en fixant ſes regards ſur ceux d'Angélique; l'amour & la pitié lui percèrent le cœur du même coup; il eut peine à retenir ſes larmes, & ſuſpendant le battement des aîles de ſon courſier: O belle des belles qui ne devrois porter que les douces chaînes de l'amour, lui dit-il! quelles mains cruelles, quelle âme barbare, quel ſort affreux ont pu vous couvrir de ces indignes fers qui meurtriſſent l'yvoire de vos bras & de vos belles mains?

Angélique couverte alors d'un rouge vif qui paroît courir ſur l'albâtre de tout ſon beau corps, confuſe de ce que rien ne pouvoit en échapper aux yeux de Roger, & que quelques charmans que puiſſent être les attraits qui parent la beauté, il en eſt qui doivent ne point paroître à la clarté du jour, Angélique eût au moins couvert ſon beau viſage de ſa main, ſi les chaînes étroites qui l'attachoient au rocher le lui euſſent permis; elle ne put le couvrir que de ſes larmes, & baiſſer ſa tête: ce fut par

ce ſeul ſigne qu'elle pût d'abord lui répondre : ſa langue à la fin moins captivée par la pudeur, commençoit à s'exprimer d'une voix baſſe & tremblante, lorſqu'un bruit étrange & terrible s'éleva tout-à-coup ſur la mer.

Le monſtre démeſuré commence à paroître ; une partie de ſon vaſte corps ſurmonte la ſurface de l'onde, l'autre partie reſte cachée. De même qu'un vaiſſeau porté par le vent du nord ſillone l'onde avec rapidité, pour ſurgir dans le port ; de même l'orque cruelle s'avance vers ſa proie. Angélique à moitié morte de peur, n'eſpère en nul ſecours qui puiſſe la raſſurer.

Roger, la lance en arrêt, fondit alors ſur le monſtre, & le frappa. Cet horrible animal ne peut ſe comparer à rien de ce que produit la nature ; ce n'eſt qu'une maſſe énorme qui s'agite & qui ſe tourne, & qui n'a d'un animal que la tête & les yeux ; on apperçoit ſeulement quelques longues défenſes ſemblables à celles d'un ſanglier. Roger l'avoit frappé vainement entre les yeux. Le fer & le rocher ne ſont pas plus durs que ſes écailles impénétrables. Le Chevalier connoiſſant l'inutilité de ce premier coup, veut en porter un ſecond ; l'orque appercevant ſur l'eau, l'ombre des grandes aîles de l'hypogriffe, abandonne ſa proie aſſurée qu'elle voit ſur le rivage, & vole pour s'emparer de

celle qui lui paroît plus groſſe, & s'agiter ſur la mer. Roger ſaiſit ce tems pour deſcendre à pluſieurs repriſes, & lui porter de nouveaux coups. Semblable à l'aigle qui fond du haut des airs ſur la biche qu'elle voit errante ſur l'herbe, ou plutôt encore ſur la couleuvre qu'elle découvre ſur un rocher ſe traînant & cherchant à ſe dépouiller de ſon ancienne peau dorée & azurée, elle n'oſe l'attaquer du côté qui lui conviendroit le mieux, voulant éviter ſon dard & ſon ſouffle empoiſonné; mais elle l'attaque par derrière & la bat de ſes aîles, pour qu'elle ne puiſſe pas retourner ſa tête dangereuſe : de même Roger avec ſa lance & ſon épée frappe l'orque, & dirige ſes coups entre ſes deux oreilles ſur ſon dos, ou ſur ſa queue, n'oſant les porter ſur la place défendue par ſes dents meurtrières.

Si l'orque ſe retourne contre lui, Roger ſe détourne légèrement; il s'élève en l'air, il fond de tous côtés ſur elle; mais le jaſpe le plus dur l'eſt encore moins que ſes écailles que ſon épée ne peut entamer.

C'eſt ainſi que dans les mois de la moiſſon, on voit ſouvent une de ces groſſes mouches importunes s'attacher avec fureur à la pourſuite d'un chien de baſſe-cour; elle lui pique, tantôt les yeux, tantôt les oreilles & le muſeau; elle vole en tournant autour de lui, bourdonne, &

cherche à lui faire ſans ceſſe de nouvelles bleſſures; le chien furieux fait claquer ſes dents aigües de colère; s'il réuſſit à l'attraper, ſon ennemie eſt ſur le champ anéantie: l'orque battoit l'onde de ſa queue avec tant de violence, qu'elle faiſoit jaillir l'eau juſqu'aux nues. Roger s'en trouvoit quelquefois tellement enveloppé, qu'il ſavoit à peine alors s'il voloit dans les airs, ou s'il nageoit dans l'eau. Il craignit enfin que les tourbillons qui s'élevoient ſans ceſſe ne mouillaſſent les aîles de l'hypogriffe au point que l'animal ne pût plus ſe ſoutenir, & qu'il ne le mît dans le cas d'avoir à deſirer une chaloupe ou un canot: il crut donc en voyant que ſes armes étoient inutiles, qu'il devoit en choiſir une autre plus ſûre, en éblouiſſant les yeux du monſtre par la ſplendeur du bouclier enchanté qu'il tenoit couvert; mais de crainte que la beauté qu'il voyoit toujours attachée ſur le rocher ne fût également frappée par cette lumière redoutable, il vola près d'elle, & mit à l'un de ſes doigts l'anneau dont le pouvoir étoit de ſurmonter tous les enchantemens. C'étoit ce même anneau que Bradamante avoit enlevé à Brunel pour remettre Roger en liberté, lorſqu'il étoit ſous la puiſſance d'Atlant; Bradamante, comme je l'ai déjà dit, l'avoit remis depuis à la ſage Méliſſe pour le délivrer une

seconde fois des enchantemens d'Alcine ; & Mélisse, après s'en être servie pour opérer tant de bien dans l'île de la Magicienne, l'avoit remis à Roger qui, depuis le tems de leur séparation, le portoit toujours à son doigt; il crut donc le devoir donner à celle qu'il vouloit délivrer, de peur que les éclairs brillans de l'écu ne fussent dangereux pour ces yeux charmans qui déjà l'étoient devenus pour lui: il s'avança sur le rivage où l'orque se portoit alors, couvrant un vaste espace avec son corps monstrueux; & Roger l'attendant, sçut prendre son tems pour découvrir l'écu qui rendit une lumière si éclatante, qu'on auroit pu croire qu'un second Soleil venoit d'unir ses rayons à ceux du premier.

Ces rayons enchantés portèrent un coup si terrible dans les yeux de l'orque, que leur effet ordinaire fut aussi prompt que violent. Comme on voit quelquefois sur les bords d'un fleuve dont on a troublé les eaux avec de la chaux-vive, tous les poissons agités, pendant quelques instans, perdre tout mouvement, & revenir comme morts & couchés sur le dos, sur la superficie de l'eau; de même on apperçut bientôt le monstre renversé sur la mer. Roger le frappant, lui porta vainement de nouveaux coups;

l'écaille épaiſſe de l'orque fut toujours impénétrable : il ne put lui faire aucune bleſſure.

Angélique en ce moment l'arrête, & le prie de ne point s'obſtiner à porter des coups inutiles : Ah ! Seigneur, lui cria-t-elle en pleurant, accourez plutôt pour me délivrer, avant que ce cruel monſtre ne ſe réveille. Hélas ! pourſuivit-elle, emmenez-moi avec vous, fût-ce même au milieu de la mer ; je crains mille fois moins de m'y noyer, que d'être la proie de cette horrible bête.

Roger fut tellement touché par de ſi juſtes plaintes, qu'il courut à elle, la délivra du rocher, & la fit monter en croupe derrière lui. L'hypogriffe auſſitôt appuyant la pointe de ſon pied ſur la terre, s'élance en l'air & le fend. Bientôt il ſemble galoper ; il porte le Paladin ſur ſon dos, & la belle Angélique ſur ſa croupe. L'orque eſt privée d'un repas trop délicieux pour elle ; & Roger, plein de joie & d'amour, & qui ſent cette jeune beauté derrière lui, ſe retourne ſouvent, & couvre de ſes baiſers brûlans ces yeux charmans ranimés par ſa délivrance, & ce beau ſein qu'il ſent encore palpiter.

Il ne penſe plus alors à ſuivre ſon premier

dessein de faire le tour de l'Espagne. Pressé de passer sur une des terres les plus voisines, il fait arrêter & descendre le cheval aîlé sur le cap le plus avancé des terres de la petite Bretagne qui se prolonge elle-même dans la mer. Il se présentoit assez près des rivages un bois épais de chênes, que la plaintive Philomele faisoit retentir de ses chants harmonieux. Dans le milieu de ce bois, une fontaine rouloit une eau pure & transparente, & baignoit l'herbe touffue d'un petit pré: de chaque côté s'élevoit une colline solitaire.

Roger, emflammé par les desirs les plus vifs, retient la bride de l'hypogriffe: il lui fait abaisser les aîles dans ce petit pré. Il descend de cheval, prend Angélique dans ses bras, & la pose doucement sur l'herbe. A peine est-il descendu que mille nouveaux desirs se succèdent; il ne se connoît plus; il sçait seulement que des armes dures & incommodes arrêtent ou du moins retardent son bonheur, il les arrache à la hâte, & les disperse de tous côtés. Jamais il n'eût tant de peine, jamais il ne se trouva si maladroit pour s'en débarrasser; son ardeur pétulante trouble sa tête, égare sa main qui souvent pour délier le nœud d'une attache, en forme deux plus serrés encore: mais, Seigneur, trouvez

bon que je m'arrête; le chant eſt peut-être déjà trop long, je crains qu'il ne vous ennuie, & je prends le parti de remettre à raconter la fin de cette hiſtoire dans un moment plus favorable.

Fin du dixième Chant.



CHANT XI.

LE meilleur frein eſt ſouvent bien foible pour arrêter un vigoureux cheval au milieu de ſa courſe impétueuſe ; mais celui de la raiſon l'eſt encore moins pour arrêter un amant qui trouve, qui voit, qui ſaiſit le moment favorable de mettre le comble à ſes deſirs : l'ours ne montre pas une plus grande avidité pour le miel qui frappe ſon odorat par un parfum agréable, & dont quelques gouttes ont mouillé déjà ſes lèvres. Quel motif, quel effort pouvoit calmer & retenir le jeune & vif Roger, qui tenoit alors dans un boſquet bien ſolitaire cette charmante Angélique toute nue & ſans défenſe ! Bradamante, cette Bradamante autrefois ſi tendrement aimée, ne frappe plus ſon ſouvenir ; il ne voit, il ne brûle que pour Angélique & ne pas céder en ce moment à ſes deſirs lui paroiſſoit être la plus imbécille de toutes les folies. Peut être le ſévère Xénocrate n'eût pas alors été plus modeſte & plus ſage que lui. La lance, le bouclier, les gantelets, le reſte de tant d'armes importunes ſont arrachées, & déjà ſe diſperſent autour de Roger ; mais dans ce moment, Angélique baiſſant les yeux avec em-

barras ſur toutes ſes beautés qu'elle n'oſoit plus eſpérer de défendre, reconnoît tout-à-coup à ſon doigt le précieux anneau que Brunel a ſu lui dérober dans Albrâque.

Ce précieux anneau étoit le même qu'elle avoit apporté dans ſon premier voyage en France, lorſqu'elle s'étoit préſentée à la cour de Charles avec ſon frère, alors armé de cette lance d'or qui depuis étoit tombée entre les mains d'Aſtolphe; c'eſt par la puiſſance de cet anneau, que dans ſon voyage à la caverne de Merlin, elle avoit rendu les enchantemens de Maugis inutiles, & qu'elle avoit briſé les fers de Roland & de pluſieurs Chevaliers célèbres que Dragontine retenoit captifs; ce même anneau pouvant la rendre inviſible, l'avoit tirée elle-même d'une tour où la retenoit un méchant vieillard: mille autres preuves conſtatoient le pouvoir de ce merveilleux anneau; c'eſt ce qui fit deſirer ſi vivement au ſuperbe Agramant de le poſſéder, & le ſubtil Brunel avoit eu l'adreſſe de le ravir: il ſembloit que la fortune d'Angélique étoit attachée à cet anneau, dont la perte fût ſuivie de celle de ſon Royaume, & de pluſieurs autres infortunes cruelles.

Angélique, ſurpriſe & pénétrée de joie de revoir cet anneau dans ſon doigt, en croit à peine & ſa main & ſes yeux; elle le tire adroi-

tement de ſon doigt, le met dans ſa bouche, & plus promptement qu'un éclair, elle diſparoît aux yeux de l'amoureux Paladin, comme le Soleil s'enveloppe ſous le voile d'un épais nuage.

Roger regarde tout autour de lui, il s'agite comme un frénétique, il cherche, mais à l'inſtant il eſt frappé par le ſouvenir de l'anneau, il ſe voit trompé. Le malheureux Paladin reſte confondu, maudit ſon imprudence, & s'écrie contre l'ingratitude & contre l'horreur du procédé qu'il éprouve pour récompenſe de ſon ſecours : ingrate beauté, s'écrie-t-il, eſt-ce donc là le prix que tu me donnes ? aimes-tu donc mieux m'arracher cet anneau par ſurpriſe que le recevoir de ma main? Eh ! ne te l'aurois-je pas donné, ſi tu l'avois deſiré ? ce bouclier, ce cheval aîlé, moi-même, tout n'étoit-il pas à toi pour en diſpoſer en ſouveraine ? ah du moins, ne me caches plus ce viſage qui m'enchante. Tu m'entends, cruelle ; oui, ſans doute, tu m'entends, & tu ne veux pas me répondre. Alors comme un aveugle, il étend les bras, il court, il tourne autour de la fontaine, il embraſſe l'air, croyant embraſſer celle qu'il cherche en vain : la cruelle étoit déjà loin de lui.

Angélique pourſuit ſa route ; elle arrive près d'une caverne aſſez profonde ſituée au bas d'une montagne, où d'abord elle trouve quelques ſe-

cours contre la faim : un vieux Pasteur habitoit cette sombre demeure ; il y gouvernoit un grand troupeau de jumens qui paissoient dans cette vallée où l'herbe épaisse étoit entretenue dans une fraîcheur perpétuelle par le cours de plusieurs petits ruisseaux. Quelques abris dispersés autour de la caverne mettoient à couvert de l'ardeur du midi celles de ces bêtes qui venoient s'y retirer. Angélique, toujours invisible, se reposa quelques heures dans cet asyle ; & sur le soir, se trouvant rafraîchie & plus tranquille, elle s'enveloppa de quelques draps rouges bien grossiers & bien différens des étoffes fines & variées par les plus vives couleurs qu'elle avoit toujours portées : mais la rusticité de ces nouveaux habits n'eût jamais empêché de connoître qu'ils couvroient la plus charmante & la plus noble créature de l'univers. On eût, en voyant tous ses charmes, oublié ceux de Philis, de Nérée, d'Amarillis & de la belle & légère Galatée. Vous, Tytire, & vous, Mélibée, vous eussiez été forcés d'avouer qu'aucune de vos Nymphes n'égaloit celle du Cathay. . . .

Angélique choisit parmi ces jumens celle qui lui parut la meilleure ; & ce fut alors qu'elle sentit naître en elle le desir de retourner dans l'Orient.

Roger cependant, après avoir attendu long-

tems en vain, eſpérant toujours de voir Angélique reparoître, s'apperçut enfin de ſon erreur, & que cette belle étoit ſans doute déjà trop éloignée pour l'entendre. Il retourne vers l'arbre où ce cheval ſi propre à voyager dans les airs & ſur la terre étoit attaché; mais il eut la douleur de voir qu'il avoit rompu ſa bride, & que ſans doute il s'étoit envolé; cette perte, ce malheur nouveau, joint à celui d'avoir été ſi cruellement trompé par une jeune & ſimple fille, lui ſerra le cœur; mais il ſe le ſentit bien plus vivement déchiré, quand il penſa qu'il avoit perdu par ſa faute cet anneau ſi précieux pour lui, non-ſeulement par ſa puiſſance, mais par le don que ſa chère Bradamante lui en avoit fait. Pénétré d'une douleur profonde, il reprend à la fin ſes armes, jette ſon bouclier ſur ſon dos, & s'éloignant de la mer, il traverſe une prairie, dirige ſa marche vers une vallée; trouvant ſon vaſte terrein occupé par une haute & ſombre forêt, il choiſit pour la traverſer, le chemin qu'il juge le plus fréquenté par les voyageurs.

A peine y marcha-t-il quelque tems qu'il entendit un grand bruit à ſa droite: il s'arrête, il écoute; & bientôt il diſtingue un bruit terrible d'armes, tel qu'il eſt dans un combat violent. Il s'avance à travers des buiſſons vers le lieu d'où ce bruit part: il trouve dans une place étroite,

deux guerriers qui ſe livrent un combat trop furieux pour qu'il ne ſoit pas animé par la vengeance. L'un eſt un guerrier d'une taille noble & dégagée, l'autre eſt un fier géant. Tous les deux montrent un courage égal : le Chevalier lui paroît d'une adreſſe extrême à ſe garantir des coups de la peſante maſſue du géant, ſoit en ſautant à quartier, ſoit en les parant avec ſon épée ou ſon bouclier : ſon cheval paroît étendu mort près de lui ſur la place. Roger s'arrête pour être ſpectateur de ce combat ; un ſecret ſentiment l'intéreſſe en faveur du Chevalier, qu'il deſire de voir vaincre. Cependant il n'oſe lui donner aucun ſecours dans ce combat égal : il croit devoir attendre quel en ſera l'événement ; l'inſtant d'après il voit avec douleur la maſſue du géant tomber à plomb ſur le caſque du Chevalier, qui cède à la violence de ce coup, & tombe à terre. Le géant le voyant étendu, ſans connoiſſance, court ſur lui, pour lui donner la mort. Il délace ſon caſque, & découvre ſon viſage à Roger. Grand Dieu ! c'eſt Bradamante même que Roger reconnoît ; c'eſt Bradamante à laquelle le cruel géant veut arracher la vie. Roger crie à haute voix ; il le défie, & s'élance l'épée nue pour le combattre ; mais le géant qui ſemble vouloir éviter un nouveau combat, ſe ſaiſit de Bradamante évanouie, & l'emporte entre

ſes bras : il la charge bientôt ſur ſes épaules, & la porte comme un loup enlève un timide agneau, ou comme l'aigle lie & porte dans ſes ſerres une colombe ou quelqu'autre oiſeau.

Roger, qui ſent tout le deſir & l'importance de ſecourir celle qu'il aime, vole ſur les pas du géant : mais les longues jambes de celui-ci l'éloignent ſi promptement de Roger, qu'à peine le Paladin peut-il le ſuivre de l'œil. C'eſt ainſi que l'un fuyant, & l'autre le pourſuivant, ils entrent dans une route étroite, obſcure, qui cependant paroît s'élargir, & qui les conduit à la fin du bois dans une grande prairie. Mais il faut que je retourne à Roland qui vient de jetter au fond de la mer l'arme terrible de Cymoſque, pour qu'elle ne paroiſſe jamais.

Le généreux Comte d'Angers fut bien trompé dans ſon eſpérance; l'implacable ennemi du genre humain avoit inventé cette arme traîtreſſe, en imitant ces traits de la foudre qu'on voit ouvrir la nue pour frapper la terre. Depuis le jour fatal où la mère commune des hommes fut ſéduite par cet eſprit de ténèbres, il n'avoit rien imaginé d'auſſi mortel pour nous. Ce fut ce monſtre infernal qui ſut porter un enchanteur à retirer cette arme de la mer du tems de nos derniers aïeux : ce fut d'abord aux Allemands qu'il en fit un fatal préſent; ce fut lui qui leur inſpi-

ra le coupable desir de faire de nouvelles expériences de cette arme, & qui sut aiguiser leur esprit à la rendre plus commode, & plus meurtrière encore.

L'Italie, la France, les habitans des autres Royaumes de l'Europe apprirent tour-à-tour l'art fatal d'en faire usage. Les uns, animant le feu d'une fournaise, firent fondre l'airain, & le faisant couler dans des moules préparés surent leur donner la forme des canons & des mortiers; les autres, n'employant que le fer, en forgèrent des armes portatives de différentes grandeurs; & ces tubes meurtriers furent variés dans leurs noms comme dans leurs formes nouvelles. Les premiers ouvriers leur donnèrent à leur volonté le nom de canons, de fauconneaux, de coulevrines. Le marbre, la roche dure, le fer même ne peut leur résister: & volant en éclats à leur choc, il lui laissent un libre passage. Malheureux soldat, toi qui n'as que ton épée pour attaquer ou te défendre, charge donc aujourd'hui ton épaule d'un pesant mousquet, si tu veux combattre avec des armes égales!

Comment est-il possible que le cœur de l'homme ne se soit pas refusé, n'ait pas rejetté cette affreuse invention? Elle semble détruire ce que la gloire militaire a de plus éclatant, le vrai courage! la force, l'adresse perdent tous leurs avantages,

tages, la foibleſſe & la lâcheté peuvent en triompher ; & le ſoldat timide devient preſque l'égal du guerrier le plus redoutable. Arme cruelle ! c'eſt par tes coups qu'avant la fin de cette guerre meurtrière, l'Italie en deuil & gémiſſante verra ſes plus braves Capitaines & ſes enfans rentrer dans le ſein de la terre, & diſparoître à ſes yeux. Non, j'oſe l'atteſter ici ; jamais la fureur, jamais la dépravation de l'eſprit humain n'imagina rien d'auſſi funeſte ; & j'oſe auſſi croire que la Juſtice divine pourſuivra juſqu'aux enfers les coupables inventeurs de cette arme, dont la perfidie contre leurs frères fut une imitation de celle de Judas même. Mais, ſuivons notre héros qui vole vers l'île cruelle d'Ebude, où ce qu'un ſexe innocent & foible a de plus beau, eſt toujours la pâture d'un monſtre marin.

Le vent contrarioit ſans ceſſe l'impatience de ce Paladin ; tantôt ſoufflant à droite ou à gauche, il faiſoit rouler le vaiſſeau retardé dans ſa marche ; tantôt ne portant ſur ſa poupe qu'une foible haleine, à peine pouvoit-il voguer : d'autres fois un calme complet le tenoit immobile & ſuſpendu ſur les eaux. Quelquefois auſſi le vent ſe ranimoit ; mais il étoit ſi contraire, que le ſeul parti qu'on pût prendre alors, étoit de retourner ſur ſes pas, ou de louvoyer péniblement vers le nord. Sans doute la Providence

divine retardoit ainſi la navigation de Roland, pour que le Roi d'Irlande eût le tems de pouvoir le précéder dans l'île d'Ebude; & bientôt je vous en dirai la raiſon. Roland dit à ſon Pilote : tâches au moins de t'arrêter où tu pourras ſur cette île, dût-ce être ſur la pointe d'un écueil; j'y veux deſcendre ſeul, & je ne veux y porter avec moi que le plus gros cable, & l'ancre la plus grande & la plus forte de ce Vaiſſeau; tu verras quel eſt l'uſage que j'en ſaurai faire en combattant ce monſtre. Roland entrant alors tout ſeul dans une petite chaloupe, ne garda que Durandal de toutes ſes autres armes: muni de l'ancre & du cable, il ſe mit à ramer lui-même, & c'eſt à reculons comme l'écreviſſe, qu'il paſſe entre les roches cachées de l'écueil, pour gagner le rivage. Dans ce moment, la belle Aurore, bravant la jalouſie du vieux Titon, étaloit ſa belle chevelure blonde, & ſembloit vouloir attirer ſur ſes pas le Soleil qui commençoit à ſe découvrir un peu, mais qui ſe trouvoit encore caché preſque à moitié par l'horiſon. Roland étoit à peine à la portée d'un jet de pierre du rivage, lorſqu'il crut entendre de foibles plaintes; & portant ſes yeux ſur cette rive, il apperçut une femme toute nue attachée au tronc d'un gros arbre, dont les derniers flots venoient baigner les racines. Il ne put la reconnoître de ſi loin, d'autant

plus que, honteuſe de ſon état, elle tenoit ſa tête baiſſée. Le Paladin fait voler ſes deux rames avec force, & s'approche avec le plus ardent deſire de la connoître davantage : mais, dans ce même moment, il entend les bords de la mer qui mugiſſent, la forêt & les antres qui retentiſſent; la mer ſe gonfle, s'ouvre; un monſtre affreux qui ſemble la couvrir de ſon vaſte corps, offre aux yeux ſon aſpect terrible.

De même qu'une tempête & la maſſe obſcure d'une pluie d'orage fond ſur une profonde vallée, l'enveloppe d'une nuit qui s'étend au loin, & paroît avoir fait diſparoître le jour; ainſi le monſtre, en nageant, ſemble s'être emparé de toute la mer : il fait trembler & jaillir les ondes. Mais le courageux Roland le regarde d'un œil tranquille, & rien ne peut faire impreſſion ſur ſa mine altière ni ſur ſon cœur audacieux.

Suivant avec courage le deſſein qu'il avoit formé, il s'avance, met à couvert celle que l'orque veut dévorer. Il tire ſon épée & tenant fermement l'ancre & le cable dans ſes bras nerveux, c'eſt dans cette poſture que l'inébranlable Roland attend cette horrible bête.

L'orque s'avance avec furie; elle ouvre pour l'engloutir, une gueule ſi large qu'un homme à cheval y ſeroit facilement entré : l'intrépide Roland s'élance dans cette horrible gueule avec

ſon ancre qu'il élève & qu'il dirige de manière qu'un des becs acérés de cette ancre s'enfonce dans le palais de l'orque, & que l'autre bec lui perce & lui traverſe la langue : il s'élance dans cette cruelle gueule; on ne ſait même s'il n'y fit pas entrer juſqu'à ſa chaloupe, mais je n'oſerois vous l'aſſurer. L'orque, en cet état pénible, ne peut plus faire uſage ni de l'une ni de l'autre de ſes énormes mâchoires : c'eſt ainſi que le mineur induſtrieux ſe met à couvert des voûtes dangereuſes de la terre qu'il vient d'entr'ouvrir; l'étendue des pattes de l'ancre eſt aſſez grande, pour que Roland ne puiſſe atteindre qu'en s'élançant juſqu'à ſon bec ſupérieur : Roland s'étant aſſuré que le monſtre ne peut plus fermer la gueule tire ſon épée, & porte au haſard dans cet antre obſcur des coups terribles du taillant ou de la pointe de ſa Durandal; comme des aſſiégés ne font plus que de vains efforts contre les aſſaillans pénétrés déjà dans leurs murs, de même l'orque ne peut ſe défendre du fier Paladin qu'elle a dans ſa gueule : vaincue par la douleur, tantôt elle s'élance au-deſſus de l'onde en découvrant ſes flancs & ſon dos écailleux, tantôt elle ſe plonge au fond de la mer dont elle fait jaillir le ſable avec les eaux amères. Le Paladin François, ſe trouvant alors un peu trop ſubmergé par les eaux, prend le parti de ſe jetter à la nage; mais

il laiſſe toujours l'ancre fixée dans la même place; il ſe ſaiſit ſeulement du gros cable qui la tient attachée, & l'emporte après s'être élancé dans la mer.

C'eſt ainſi qu'il nage alors en diligence vers le rivage; il aborde, & dès qu'il ſent ſes pieds fermes ſur le ſable humide, il tire le cable & l'ancre qu'il ſait être fermement attachée par ſes deux pointes dans la gueule du monſtre : l'orque eſt contrainte de ſuivre le trait du cable, par la force ſurnaturelle de Roland, par cette force qui ſurpaſſe celle que pourroient avoir dix forts cabeſtans réunis enſemble. Comme le fier taureau ſauvage dont un fort lien a ſaiſi les cornes menaçantes, s'agite, ſaute de côté & d'autre, ſe lève, ſe couche, ſe roule, ſans pouvoir s'échapper du nœud qui le retient; de même l'orque qui commence à perdre déjà beaucoup de ſon ſang & de ſa fureur, ſe débat en tous ſens, ſe roule dans l'onde, mais ne peut ſe dégager ni réſiſter à la force du cable qui l'attire; la mer eſt déjà toute rouge de l'abondance du ſang qu'elle a répandu; l'orque bat inutilement l'onde amère qu'elle entr'rouvre, en découvrant juſqu'aux abymes de ſa profondeur; elle élève des montagnes d'eau juſqu'aux nues, & couvre les rayons du Soleil par un brouillard noir; la rumeur qu'elle excite fait

retentir au loin les forêts, les monts & jusqu'aux falaises les plus éloignées.

Le vieux Prothée sort à ce bruit de sa grotte profonde, & s'élève sur la surface des eaux; mais ayant vu Roland entrer & sortir de la gueule de son orque, & tirer sur le rivage ce monstrueux poisson, saisi de frayeur, il abandonne le reste de ses troupeaux épars : le bruit & l'agitation de l'onde s'accroît tellement encore que Neptune lui-même fait bien vite atteler ses dauphins à son char, & s'enfuit tout effrayé dans les mers d'Ethiopie : Mélicerte portant à son cou son enfant Ino tout pleurant, les Néréides, les cheveux épars, Glaucus, les Tritons, & le reste de la cour du Dieu des mers, se sauvent chacun comme ils peuvent, de tous côtés. Cependant le bon & nerveux Roland commençoit à tirer avec moins d'effort l'orque dont les forces étoient épuisées; le monstre expira même avant d'être entraîné jusques sur le rivage. Le peuple de l'île s'étoit avancé de toutes parts pour voir cet étrange combat; mais l'esprit du vulgaire, toujours en proie aux prestiges de la superstition, fit bientôt imaginer aux Ebudiens que ce combat étoit un vrai sacrilège, que ce seroit un nouveau tort fait pour redoubler la colère de Prothée, qui renouvelleroit contre eux l'antique

guerre qu'ils avoient essuyée, & couvriroit l'île de ses troupeaux pour les dévorer.

Ils résolurent entr'eux qu'il falloit prévenir la colère de Prothée, & qu'ils obtiendroient leur pardon, en jettant cet homme audacieux dans la mer pour l'appaiser. De même que de flambeaux s'allumant mutuellement portent bientôt l'embrâsement dans toute une contrée, de même la vengeance & le dessein de précipiter Roland dans la mer passa subitement dans tous ces Insulaires; l'un s'arme d'une fronde, l'autre d'un arc, quelques autres d'une lance ou d'une épée; ils descendent sur le rivage & de loin & de près, par derrière & de tous côtés, ils accourent pour l'attaquer. Le Paladin s'étonne d'abord d'une insulte qui prouve une si lâche ingratitude, lui qui croyoit que la défaite de l'orque ne pouvoit que le couvrir de gloire, & mériter leur reconnoissance; Roland, de même qu'un grand ours chassé par des Russes ou des Lithuaniens, continuant tranquillement son chemin, sans être seulement ému par les aboiemens des chiens qu'il méprise, voit sans crainte ce vil peuple attroupé contre lui : mais pouvant les renverser d'un seul souffle, il les eut bientôt écartés, dès qu'il se fut retourné, tenant sa redoutable Durandal à la main. Ces Insulaires s'étoient imaginés qu'un homme sans cuirasse, & sans armes, ne pouvoit

faire qu'une foible résistance ; ils ignoroient que plus dur que le diamant de la tête jusqu'aux pieds, ce héros étoit invulnérable. Il lui fut bien facile de les punir, comme leur indigne projet le méritoit. Trente de ces vils paysans tombèrent morts des dix premiers coups de sa Durandal, peut-être même j'en diminue le nombre ; ils s'enfuient de toutes parts, & dèjà Roland étoit prêt de détacher la dame qu'ils avoient exposée, lorsqu'un nouveau bruit s'éleva de l'autre rivage opposé de cette île.

Pendant que le Paladin avoit tenu les Ebudiens attentifs arrêtés sur ce rivage, les Irlandois trouvant l'autre côté de l'île sans défense, étoient descendus de leurs vaisseaux, & massacroient sans pitié ce peuple coupable ; la justice qu'ils exerçoient contre lui se montroit même assez cruelle pour n'épargner aucun âge, aucun sexe ; les Ebudiens surpris & peu nombreux ne purent faire qu'une très-foible résistance : l'île fut saccagée, les murs furent renversés jusqu'aux fondemens ; les maisons furent embrâsées, & tout ce peuple cruel fut mis à mort. Roland qui se soucioit peu de cette rumeur & de ce massacre, s'approcha de celle qui languissoit attachée sur le dur rocher où l'orque devoit en faire sa proie. Il la regarde avec surprise ; il croit la reconnoître ; plus il s'avance, plus il croit voir Olym-

pe. C'étoit, en effet, cette malheureuſe Olympe, dont l'amour & la candeur avoient été ſi lâchement trahis; c'étoit cette infortunée qui, ſaiſie par les corſaires d'Ebude au moment même où Birène venoit de la trahir, avoit été entraînée par eux dans l'île fatale; elle reconnut Roland lorſqu'il s'approcha d'elle; mais elle ſe voyoit toute nue; la honte l'empêchoit de lui parler, elle n'oſoit pas même attacher ſes regards ſur les ſiens.

Roland lui demande quel fatal évènement a pu la conduire dans cette île, elle qu'il avoit laiſſée depuis ſi peu de tems au comble de ſes vœux entre les bras de ſon époux. Je ne ſçais, lui dit-elle, hélas! ſi je dois vous remercier de m'avoir arrachée à la mort, ou m'affliger que votre bras victorieux m'ait conſervé ma trop malheureuſe vie. J'avoue, Seigneur, que je vous dois de la reconnoiſſance de m'avoir ſauvé d'une mort auſſi cruelle, & d'être la pâture de ce monſtre énorme & vorace; mais dois-je vous remercier de me dérober à la mort que je regarde comme le ſeul terme de mes affreux malheurs?

Olympe enſuite lui raconta toute la trahiſon de l'ingrat Birène, & comment ce perfide l'avoit abandonnée, pendant qu'elle étoit plongée

dans un profond ſommeil, dans l'île d'où les Corſaires Ebudiens l'avoient enlevée.

Pendant que la belle Olympe parloit au Paladin, elle ſe retournoit un peu; elle cherchoit à voiler une partie de ſes charmes. Elle étoit alors, telle qu'un beau marbre d'une forme élégante qui repréſente Diane dans une fontaine jettant de l'eau ſur le front du malheureux Actéon. Olympe cherche à cacher ſon beau ſein, & mille autres beautés que les yeux de l'amour voient à peine, & trop rarement. Elle paroît moins inquiète de laiſſer voir les charmans contours du reſte de ſon beau corps & de ſon dos. Roland deſire que ſon vaiſſeau puiſſe approcher promptement, pour y trouver quelques vêtemens propres à couvrir celle qu'il vient de délivrer de ſes chaînes. Pendant qu'il s'occupe de ce ſoin, le jeune Obert, Roi d'Irlande, s'approchoit. Il venoit d'entendre dire que le monſtre étoit étendu mort ſur le rivage, & qu'un Chevalier avoit eu la force & l'adreſſe d'enferrer ſa gueule avec une ancre aſſez forte pour le tirer à lui ſur la rive, de même que l'on remorque un vaiſſeau. Obert incertain, & voulant s'aſſurer de la vérité de ces faits étonnans, accouroit, ſuivi d'une partie des troupes qui venoient de détruire les Ebudiens.

Le Roi d'Irlande confidère avec attention le bon Paladin Roland teint de fang depuis les pieds jufqu'à la tête; & quoiqu'il fût alors très-mal-propre, comme étant forti récemment de la gueule de l'orque, qui l'avoit contenu quelque tems tout entier, Obert le reconnut d'autant mieux, qu'au récit de cet étrange combat, il avoit jugé que le feul Roland avoit pu le livrer, & en fortir vainqueur. Obert d'ailleurs connoiffoit anciennement Roland : ce jeune Prince avoit été élevé comme enfant d'honneur à la Cour de France, dont il n'étoit parti que l'année d'auparavant pour prendre la couronne que fon père lui avoit laiffée par fa mort. Il avoit vu fouvent Roland, en avoit reçu des careffes, & jettant promptement fon cafque, il courut à lui pour l'embraffer. Roland ne fut pas moins enchanté de revoir ce jeune & aimable Roi. Ce ne fut qu'après leurs embraffemens répétés, qu'il lui raconta la trahifon horrible que l'ingrat Birène avoit faite à la charmante & jeune perfonne qu'il venoit de délivrer, & que tout autre homme moins féroce & moins perfide eût mieux traitée. Il lui détailla tout ce qu'Olympe avoit fait pour le Duc de Zélande; & qu'après avoir perdu toute fa famille & fes Etats pour l'amour de lui, elle avoit voulu facrifier fa propre vie. Roland donna d'autant

plus de force à ce récit, qu'il parloit comme ayant été témoin de ces événemens. Pendant ce triste récit, les beaux yeux de la belle Olympe étoient baignés de pleurs.

Son visage étoit alors tel que la nature paroît dans les beaux jours du printems, lorsqu'une pluie fine baigne la verdure & les fleurs, & que le soleil paroît & se cache tour-à-tour entre les nuages. De même aussi, comme le rossignol chante alors, & se baigne en se roulant sur le feuillage, l'Amour sembloit se jouer & baigner les plumes de ses aîles dans les pleurs d'Olympe, & jouir des rayons de ses yeux célestes. C'est dans le feu de ces rayons, qu'il sembloit forger ses traits; c'est dans le petit ruisseau que les larmes formoient sur ses joues vermeilles & brillantes de fleurs, qu'il en trempoit la pointe. L'Amour choisit une de ses flèches dorées; & tandis que le jeune Obert immobile, enchanté, n'étoit attentif qu'aux charmes qui captivoient ses yeux, il se sentit percé jusqu'au fond du cœur par un trait dont aucune arme ne put le défendre.

Il ne manquoit à la jeune Olympe aucune des beautés les plus rares & les plus parfaites. Ses yeux, son front, ses joues, ses cheveux, sa bouche, son nez, ses épaules étoient de vrais chefs-d'œuvre par leur forme & par leurs

charmes. Mais les yeux en oſant deſcendre plus bas que ſon beau ſein, lorſqu'un voile importun ne déroboit plus rien à leurs regards, étoient éblouis de mille charmes nouveaux, dont rien dans la nature ne pouvoit donner qu'une imparfaite idée. Ils ſurpaſſoient la neige nouvelle par leur blancheur; ils étoient plus doux, plus flexibles que l'ivoire au toucher. Cette gorge de lait, doublement arrondie, étoit ſeparée par un petit eſpace ſemblable au vallon agréable qui ſe forme entre deux petites collines, où la ſaiſon plus douce va bientôt fondre les neiges raſſemblées par l'hyver.

Les flancs relevés d'Olympe, ſes belles hanches, ſon ventre plus poli, plus brillant que la glace d'un miroir, paroiſſoient être l'ouvrage de Phidias & d'une main plus habile encore. Grands Dieux! que pourrois-je dire de plus des autres beautés qu'elle eſſayoit en vain de cacher! il me ſuffit de dire que de la tête aux pieds, jamais la nature ne forma rien de plus parfait & de plus beau.

Si dans les vallées du mont Ida, la jeune Olympe eût été vue du Berger Phrygien, peut-être Vénus même n'eût-elle pas remporté la pomme d'or; peut-être n'eût-il pas violé les droits de l'hoſpitalité. Ah! Ménélas, eût-il dit plutôt,

garde ta chère Hélène, la belle Olympe suffit à mon bonheur.

De même si les Dieux eussent fait naître Olympe dans Crotone, le célèbre Zeuxis n'eût point cherché d'un œil curieux les beautés éparses sur le corps de différentes jeunes filles grecques, pour les rassembler toutes dans la statue destinée pour le temple de Junon. Il n'eût pas eu besoin d'un autre modèle que le corps charmant de celle qui réunissoit toutes ces beautés différentes ; non, je ne peux croire que Birène l'eût jamais vue sans voile : il n'eût point été assez cruel, assez aveugle, pour l'abandonner dans un affreux désert.

Tous les feux de l'amour qui pénétrèrent alors le cœur du jeune Roi d'Irlande, ne purent être long-tems cachés : il la console avec tendresse ; il la ranime à l'espérance ; il ose lui promettre que les malheurs présens qui l'accablent seront suivis de la plus douce félicité. C'est alors qu'il lui promet avec feu de la conduire en Hollande, de remettre ses Etats sous sa puissance, & de ne pas quitter les armes qu'il n'ait tiré la plus juste & la plus mémorable vengeance du parjure qui l'a si lâchement trahie ; il finit par lui jurer qu'il va sur le champ porter contre lui toutes les forces de

l'Irlande. Obert (peut-être avec regret) fait chercher alors quelques habits de femmes pour la couvrir : l'on n'eut pas de peine à les trouver, tant de jeunes beautés ayant été dépouillées pour être expoſées à l'orque, ce monſtre inſatiable. Olympe s'en couvre promptement ; Obert ſoupire ; il ne trouvoit aucun vêtement digne de couvrir un ſi beau corps. Les riches tiſſus d'or & de ſoie, tramés par la main induſtrieuſe des Florentins ; ces riches broderies que relève un travail ſi long, & qui ſemble exiger l'adreſſe du Dieu de Lemnos ou de Minerve même, n'euſſent point encore paru dignes de couvrir les beautés de ce corps charmant, dont il conſervoit une ſi vive idée, & dont les beautés ſe retraçoient tour-à-tour à ſes yeux.

Roland vit naître & accroître avec grand plaiſir l'amour du Roi d'Irlande pour la belle Olympe ; il voyoit en même tems que la trahiſon de Birène ne reſteroit pas impunie ; & que dégagé du ſoin de ſecourir plus long-tems Olympe que le haſard ſeul lui faiſoit rencontrer, il pourroit ſe livrer en entier à la recherche de celle qui l'avoit fait accourir, dans l'eſpoir de lui donner des ſecours.

Ce fut en vain qu'il déſira de s'informer ſi ſa chère Angélique n'avoit point paru dans cette

île; perſonne ne pouvoit plus en donner des nouvelles : toute la race coupable des Ebudiens étoit détruite. Le jour ſuivant, il prit donc le parti de ſortir du port; & le Paladin ſuivit Olympe, le Roi d'Irlande & ſon armée juſques dans ce Royaume, d'où facilement il pouvoit repaſſer en France.

A peine Roland s'arrêta-t-il un jour en Irlande; l'amitié ne put l'y retenir plus long-tems, & l'amour ne lui permit pas de différer à voler à la recherche de la ſouveraine de ſes penſées & de ſon âme. En recommandant Olympe à l'amoureux Roi d'Irlande, il vit bien que ce jeune Prince feroit encore plus pour elle que ce qu'il avoit déjà promis.

En effet, peu de jours après, Obert ayant raſſemblé toutes ſes forces fit une ligue avec les Rois d'Angleterre & d'Ecoſſe. Ils marchèrent dans la Hollande qu'ils ſoumirent: ils s'emparèrent de la Friſe; ils firent révolter les Zélandois contre leur odieux Souverain : Obert immola de ſa main le perfide Birène dont la punition égala les forfaits; & il éleva ſur le trône d'Irlande la belle Olympe qui, de ſimple Comteſſe, devint une grande Reine. Mais retournons au fier Paladin Roland qui, voguant à pleines voiles, rentra bientôt dans le même port

port de France d'où il étoit parti. Il retrouva ſon cher Bride-d'or, & laiſſant derrière lui les vents & l'onde amère, il monta pour ſuivre ſa route ſur cet excellent cheval.

Je crois fermement que pendant le reſte de l'hiver Roland fit des exploits dignes d'une éternelle mémoire ; mais ils demeurèrent alors ſi ſecrets, que ce n'eſt pas ma faute ſi je ne peux vous les raconter. Roland exécutoit promptement tout acte digne de louange ; mais perſonne ne fut jamais plus modeſte à raconter ſes triomphes nouveaux : on ne pouvoit jamais les apprendre que par les témoins de ſes victoires.

Il paſſa donc le reſte de l'hiver ſi ſecrétement, qu'on ne ſait rien de ſes aventures. Mais lorſque le ſoleil entrant dans le ſigne de cet animal ſi doux qui porte une toiſon, commencera de lancer des rayons plus viſs & plus féconds, & que le ſouffle tiède du zéphir ramenera le printems, on verra les actes éclatans du Paladin s'élever comme l'herbe & les fleurs nouvelles.

De montagnes en plaines, & juſqu'aux rivages éloignés, le Paladin, le cœur ſerré par la douleur, voyageoit ſans aucun repos, lorſqu'à l'entrée d'un bois des cris plaintifs frappent ſon oreille : il arme ſa main auſſi-tôt de ſa fidelle

Durandal; il ſerre Bride-d'or dans ſes éperons; il vole du côté d'où ces cris partent: mais je différerai à vous dire la ſuite de cette aventure, ſi vous voulez bien m'écouter encore.

Fin du onzième Chant.



CHANT XII.

Cérès, au retour d'un voyage qu'elle avoit fait chez la Mère des Dieux, arrivoit dans la vallée ſolitaire où, déjà foudroyé par Jupiter, l'impie Encelade gémit ſous le poids du mont Etna qui l'opprime & qui couvre ſon large dos: Cérès ſe déſeſpère en ne voyant plus ſa fille, & n'en pouvant retrouver aucune trace, elle arrache ſes cheveux, ſe frappe les joues & le ſein; elle ſe ſaiſit à la fin de deux jeunes pins, les allume au feu des fournaiſes de Vulcain pour qu'ils ne puiſſent s'éteindre, & les tenant de chaque main, elle monte ſur ſon char traîné par deux ſerpens: elle parcourt les forêts, les champs, les monts, les plaines, & tout ce que renferment la mer & la terre: voyant que toutes ſes recherches ſont inutiles, elle court, & s'enfonce juſques dans les noirs abîmes du Tartare; s'il eût été poſſible à Roland d'en faire autant que la Déeſſe d'Eleuſine, il n'eût rien oublié pour chercher la belle Angélique; il eût parcouru comme elle toutes les parties les plus vaſtes & les plus ſecrètes de la terre & des mers: il fût monté juſques ſur la

voûte céleste ; il eût pénétré jusqu'aux Enfers : mais il n'avoit point de char ni de dragons à ses ordres ; il étoit réduit à la chercher comme il pouvoit.

L'ayant déjà poursuivie par toute la France, il se préparoit à passer en Italie, en Allemagne, dans la nouvelle & vieille Castille ; il comptoit même porter ses recherches jusques dans la Lybie. En traversant la mer d'Allemagne, son oreille fut frappée par une voix plaintive ; il s'avança promptement, & vit un Chevalier, monté sur un grand cheval, qui marchoit assez vîte devant lui, en emportant par force entre ses bras & sur les arçons de sa selle une jeune & triste demoiselle qui se débattoit en jettant de grands cris, & qui l'appelloit à son secours ; plus il regarde cette jeune beauté, plus il croit la reconnoître pour être celle qu'il avoit cherchée en vain nuit & jour dans toute la France ; (mais je ne dis pas que ce fût en effet Angélique qu'il aimoit si tendrement.) Pour lui, ne doutant plus que ce ne fût la déesse de son âme que l'on emportoit toute éplorée, & ému par la plus vive fureur, il crie d'une voix menaçante après ce Chevalier : il l'appelle ; il le menace, & pousse Bride-d'or à toute bride à la poursuite de ce brigand qui ne répond rien : il est trop attentif à conserver une si belle proie,

& sa course est si vîte au travers des halliers que le vent même n'eût pu la suivre : l'un fuit avec célérité, l'autre le poursuit rapidement. La forêt retentit par des cris menaçans, ou par de douloureuses plaintes; c'est ainsi qu'ils débusquèrent dans une grande prairie dont le centre étoit occupé par un riche palais : ce beau palais étoit bâti des marbres les plus beaux & les plus variés dans leurs couleurs, sculptés par un habile ciseau. Le Chevalier se jette dans le château par une porte d'or qui se trouve ouverte, tenant toujours la demoiselle entre ses bras. Bride-d'or fait de nouveaux efforts; Roland arrive à cette porte, il s'y jette, la passe en fureur, & dès qu'il est entré dans le palais, de quelque côté qu'il porte les regards, il n'apperçoit plus ni le Chevalier, ni celle qu'il enlève.

Le Paladin furieux descend de cheval, parcourt tout ce beau palais, court de côté & d'autre; il ne néglige ni chambres, ni cabinets, mais toutes ses recherches sont vaines; il voit que tous les lits, ainsi que toutes les tentures de cette belle habitation, sont tissus d'or & de soie; de riches tapis couvrent tous les parquets; mais tous ces ornemens ne peuvent plaire à ses yeux; ils ne sont occupés qu'à chercher sa chère Angélique, & l'indigne brigand qui l'en-

lève : tandis qu'il court en vain de toutes parts, il rencontre Ferragus, Brandimart, le Roi Gradasse, celui de Circassie, & beaucoup d'autres Chevaliers. Ils parcouroient, comme lui, ce vaste palais, & le parcouroient tout aussi vainement, en se plaignant tous également de l'invisible maître de ce château : chacun d'eux l'accusoit de quelque vol ; l'un se plaignoit de la perte de son cheval, l'autre de l'enlevement de sa maîtresse ; tous ensemble le poursuivoient pour leur avoir fait des vols différens, & trompés par le même enchantement, ils avoient déjà passé plusieurs semaines, & même des mois entiers, dans cette perpétuelle & inutile poursuite.

Roland, après avoir parcouru tout le palais trois ou quatre fois, se dit en lui-même que peut-être perdoit-il son tems, & se fatiguoit-il en vain pour l'y chercher, & que ce brigand pouvoit être sorti par quelque porte pour enlever Angélique un peu plus loin ; dans cette idée, il sort dans la prairie dont le château étoit entouré ; il tourne autour de cette habitation, tenant ses yeux attachés sur la terre, pour voir s'il ne trouvera pas autour de lui l'empreinte de quelques traces nouvelles ; mais il s'entend appeller d'une fenêtre.

Il lève les yeux ; il croit entendre la voix

divine, il croit voir le visage céleste de celle qui trouble si vivement son âme. Il entend la voix suppliante d'Angélique qui lui crie en pleurant : Hélas ! hélas ! viens promptement à mon secours ; viens défendre mon honneur qui m'est plus cher que la vie ! Ah ! mon cher Roland, me le laisseras-tu ravir, presque en ta présence, par le traître brigand qui vient de m'enlever ? Donne-moi plutôt la mort de ta main, que de me laisser en proie à ce malheureux sort ! Ce seul propos fit rentrer le Paladin avec plus de fureur & plus d'impétuosité que jamais. Il vole de chambre en chambre ; sa fatigue, sa fureur sont mêlées de quelque espérance. Dès qu'il s'arrête un moment, il entend la voix d'Angélique. C'est tantôt d'une part, tantôt d'une autre, qu'elle lui paroît être ; il y vole, & ne la trouve point. Mais retournons à Roger que j'ai laissé, comme je vous l'ai dit, suivant, dans une route étroite & touffue, le géant qui venoit d'enlever sa chère Bradamante.

Roger, à la sortie de ce bois, étoit entré dans une grande prairie ; & bientôt il arriva dans le même lieu que Roland. Le géant entre par la même porte, & Roger après, en ne cessant pas de le poursuivre.

Dès que Roger a passé le seuil de cette porte,

& qu'il regarde de tous côtés dans une vaste cour, il ne voit plus le géant ni Bradamante. Il tourne & ses yeux & ses pas de toutes parts; rien ne lui réussit. Il ne peut s'imaginer où le larron de géant a pu se cacher avec la beauté qu'il enlève. De même que Roland, il parcourt tout le palais, cherche exactement, & sous les escaliers mêmes, tous les lieux propres à servir de retraite; il prend le même parti de sortir & de courir vers la forêt. Mais il entend aussi, comme Roland, une voix aimée qui l'appelle, & qui le fait rentrer sur le champ dans le palais. Le même fantôme que Roland avoit pris pour Angélique, parut être la fille d'Aimon aux yeux de Roger.

Gradasse, & tous ceux qu'on voyoit errer de tous côtés dans ce palais, n'étoient pas moins trompés; ils étoient tous arrêtés à le parcourir par l'attrait le plus propre à les attirer & les séduire. Le vieux Enchanteur Atlant de Carène étoit encore l'auteur de ce nouvel enchantement. C'est ainsi qu'il se proposoit d'arrêter son cher Roger, & de détourner de dessus sa tête la cruelle influence qui le menaçoit d'abréger les beaux jours de sa jeunesse. C'est dans ce nouveau château qu'il espéroit de le retenir, après l'avoir vu délivré de son ancien château d'acier & des enchantemens d'Alcine.

Atlant avoit non-ſeulement attiré dans ce ſéjour d'illuſion ſon cher élève ; mais tous les guerriers les plus redoutables dont il pouvoit craindre quelque choſe pour ſes jours, tomboient tour à tour dans le même piège. Il ne manquoit pas d'ailleurs de leur rendre ce ſéjour commode, & de les y tenir dans la plus grande abondance.

Retournons maintenant à la véritable Angélique poſſédant alors cet anneau ſi précieux qui la rendoit inviſible à tous les yeux aveuglés, lorſqu'elle le tenoit dans ſa bouche, & qui la garantiſſoit de tous les enchantemens, quand elle le portoit à ſon doigt. Cette belle, après avoir trouvé dans la caverne de la montagne, des vivres, des habits, une bonne jument, ſe propoſoit de retourner dans l'Inde, dans ſon beau Royaume du Cathay. Elle eût été bien aiſe d'avoir ou Sacripant ou Roland pour l'accompagner ; quoique, à vrai dire, elle n'aimât ni l'un ni l'autre, & qu'elle n'eût pas la moindre idée de favoriſer jamais leur paſſion pour elle. Mais ayant à traverſer tant de Cités, tant de Châteaux, avant que d'arriver dans l'Orient, elle eût été bien aiſe d'avoir un guide, une compagnie ; & tous deux étoient les ſeuls qui puſſent mériter ſa confiance. Elle alloit donc pour chercher l'un ou l'autre ; elle avoit déjà

parcouru plus d'une Ville, d'un Bourg, & même plus d'un bois & d'une campagne, lorſqu'un heureux haſard la conduiſit au château où Ferragus, Roland, Sacripant, Roger, Gradaſſe & pluſieurs autres, étoient retenus par les enchantemens du vieux Atlant.

Le Magicien ne put l'appercevoir, Angélique avoit alors ſon anneau dans ſa bouche; elle put porter ſans trouble ſes recherches dans tout le château; elle y trouva bientôt le Comte d'Angers & le Roi de Circaſſie occupés tous deux à la chercher inutilement dans ce palais. Elle reconnut alors avec quelle adreſſe le vieux Magicien trompoit l'un & l'autre, en la faiſant repréſenter à leurs yeux par un vain fantôme. Elle héſita long-tems auquel de ces deux guerriers elle donneroit la préférence; elle eut peine à ſe déterminer entre Sacripant & Roland: celui-ci lui paroiſſoit meilleur pour la défendre dans les différens périls qu'elle pouvoit courir; mais elle craignoit qu'un pareil défenſeur ne voulût bientôt devenir ſon maître; elle n'imaginoit pas trop comment elle pourroit le maîtriſer elle-même, s'en défaire, & le renvoyer en France, quand elle n'auroit plus beſoin de ſon ſecours.

Pour le Circaſſien, quand il l'auroit pu placer dans le ciel même, elle croyoit être ſûre

de sa soumission, & de le renvoyer quand bon lui sembleroit; cette seule raison lui parut donc assez forte pour lui donner la préférence, le choisir pour son escorte, & lui montrer une entière confiance. Aussi-tôt elle ôte l'anneau de sa belle bouche, & la puissance de l'anneau dessille les yeux de Sacripant qui la reconnoît.

Elle croyoit bien n'être vue que de lui; mais dans le moment Roland & Ferragus surviennent. Ces guerriers couroient comme à l'ordinaire de tous côtés dans ce palais pour la chercher, rien ne pouvant encore suspendre l'effet des enchantemens d'Atlant; mais l'anneau détruisit à l'instant leur puissance. L'un & l'autre de ces guerriers étoient encore armés de toutes pièces. Accoutumés au poids de leurs armes, ils n'en étoient pas plus embarrassés que de leurs vêtemens ordinaires. Ils les avoient gardés depuis leur entrée dans le château. Ferragus seulement ne portoit point de casque, depuis le vœu qu'il avoit fait de n'en jamais porter d'autre que celui que Roland avoit conquis sur le fier Almont, frère de Trojan; & l'on sait qu'il avoit fait ce vœu, lorsqu'il perdit dans un fleuve celui que l'Argail avoit porté.

Quoique Roland eût été depuis long-tems près de lui, il n'avoit pu penser à remplir ce serment, le charme attaché sur ce palais em-

pêchant tous ceux qui l'habitoient de se reconnoître, ni même jusqu'aux armes que les uns & les autres portoient. Tous leurs chevaux, la selle sur le dos & la bride attachée aux arçons, paissoient l'herbe coupée dans une écurie près de la porte, & ne manquoient ni d'orge ni de paille. Atlant ne put donc empêcher que ces deux guerriers qui venoient de reconnoître Angélique ne montassent promptement à cheval pour courir après ces lèvres vermeilles, cette chevelure blonde, ces beaux yeux noirs qui les enflammoient; car Angélique voyant qu'ils l'avoient apperçue, fuyoit, & pressoit sa jument; très-intriguée de voir ces trois amans rassemblés, eux qu'elle eût volontiers bannis l'un après l'autre de sa présence. Mais dès qu'elle les vit assez éloignés du palais d'Atlant pour que ses enchantemens ne pussent plus leur nuire, elle posa promptement entre ses lèvres de roses l'anneau qui l'avoit déjà si souvent tirée d'embarras; & disparoissant tout-à-coup à leurs yeux, elle les laissa tous trois dans un étonnement porté presque jusqu'à la folie. Quoique son premier dessein eût été de se faire accompagner par Roland ou par Sacripant, pour retourner aux extrémités de l'Orient dans les Etats que Galafron son père avoit possédés, tout-à-coup Angélique changea de résolution;

& ne voulant plus devoir de reconnoiſſance à l'un ni à l'autre, elle penſa que ſon puiſſant anneau lui ſuffiſoit pour ſe paſſer d'eux.

Tous les trois parcourent ce bois avec une mine ſtupidement honteuſe d'avoir été trompés. Ils reſſembloient en ce moment au chien qui vient de perdre la voie du lièvre ou du renard qu'il pourſuit, lorſque l'animal chaſſé ſe cache ſubitement dans quelque foſſe étroite, dans une haie touffue ou dans un foſſé. Angélique rit en les voyant en cet état: bien à couvert, & ne pouvant être vue, elle obſerve toutes leurs démarches.

Une ſeule route étoit ouverte au milieu de ce bois épais. Les trois Chevaliers voyent qu'elle n'en a pu prendre une autre: ils ne doutent plus qu'elle ne les ait précédés. Roland ſerre les flancs de Bride-d'or: Ferragus ne s'amuſe pas, & le ſuit de près; & Sacripant emploie ſes éperons de toute ſa force. La malicieuſe Angélique retient la bride, les laiſſe paſſer, & marche fort à ſon aiſe derrière eux.

Les trois guerriers étant enfin arrivés dans un endroit de la forêt où la route finiſſoit en ſe ſéparant entre la futaie, ils cherchèrent s'ils ne trouveroient pas quelques traces nouvelles ſur les herbes. Le Saraſin Ferragus qui méritoit une couronne parmi les plus fiers & les plus

insolens Maures de son pays, se tourne brusquement alors contre les deux autres, en leur disant : Où prétendez-vous aller ? Retournez promptement sur vos pas, ou prenez un autre chemin, si vous voulez éviter la mort; il ne me plaît pas que ni dans mes amours, ni dans la recherche que je fais de ma belle, aucun soit assez impudent pour me suivre. Roland surpris de cette insolence dit au Circassien : Eh ! que pourroit donc dire de plus cet arrogant, s'il étoit accompagné des deux plus viles courtisannes qui aient jamais tiré la laine d'une quenouille ? Se tournant alors vers Ferragus : Homme plus brute que les brutes mêmes, lui dit-il, je te ferois bien promptement payer tes insolens propos, si tu portois un casque. Ah ! par Mahomet, dit le Sarasin, cela m'est fort égal : de quoi diable t'embarrasses-tu ? Vas, je ne suis encore que trop fort, quoique sans casque, pour vous corriger tous les deux ensemble.

Ah ! de grâce, dit Roland au Roi de Circassie, prêtez votre casque à cet insensé jusqu'à ce que je l'aie un peu guéri de sa folie; car en vérité je n'en vis jamais une pareille : mais, répondit Sacripant, qui seroit donc le plus fol de ce fanfaron, ou de moi, si je vous accordois cette plaisante demande? Prêtez-lui plutôt

le vôtre : ne me croyez-vous donc pas tout aussi bon que vous pour corriger un fol ? Feragus écoutant tous ces propos, s'écrie : Eh ! quoi donc, imbécilles que vous êtes ! croyez-vous que s'il me plaisoit de porter un casque, les vôtres couvrissent encore votre tête ? vraiment j'aurois bien su vous les enlever malgré vous ; mais pour vous mettre au fait de mes raisons de n'en point avoir, apprenez que j'ai fait un vœu de n'en porter jamais aucun jusqu'à ce que j'aie enlevé celui que porte Roland. Le Comte d'Angers se mit à sourire en lui disant : Tu te crois donc assez brave pour venir à bout, tête nue, de faire à Roland ce qu'il fit dans Aspremont au fils d'Agolant ? Ma foi, je crois que si tu osois le regarder en face, tu tremblerois de la tête aux pieds, & que, loin de lui enlever son casque, tu lui céderois plutôt tout le reste des armes que tu portes. Le fanfaron Maure d'Espagne eut le front de lui répondre : Eh ! ne me suis-je donc pas trouvé déjà souvent aux prises avec Roland ? N'aurois-je donc pas enlevé non-seulement son casque, mais le reste de ses armes, si je l'avois voulu ? Ce que je n'avois pas alors en idée, je l'ai maintenant, & j'espère bien l'effectuer avec facilité.

Le Paladin François perdant à la fin patience, ne put s'empêcher de lui crier : Lâche menteur,

Maure brutal, en quel pays, en quel tems peux-tu donc te vanter d'avoir eu quelque avantage ſur moi? Apprends en frémiſſant que je ſuis ce même Roland, que tu penſois être loin de toi; voyons donc ſi tu pourras m'enlever mon caſque, ou ſi je pourrai t'arracher le reſte de tes armes; mais je ne veux pas conſerver aucun avantage ſur toi. En diſant ces mots, il ôte ſon caſque, il le ſuſpend au rameau d'un hêtre, & du même tems il tire Durandal; Ferragus parut ne point perdre courage, il tira ſon épée, ſe mit en défenſe, & de cette épée & de ſon bouclier élevé, il défendit ſa tête découverte.

Alors les deux guerriers commencèrent leur combat en faiſant tourner & caracoller leurs chevaux; leurs armes reçurent rarement les coups qu'ils ſe portoient, & plus ſouvent les lames de leurs épées ſe rencontroient oppoſées l'une & l'autre; l'on n'eût pu jamais raſſembler dans tout le monde un couple de guerriers auſſi redoutables; égaux entr'eux de force & de valeur, tous les deux étoient preſque invulnérables. Je crois, mon cher Seigneur, que vous avez entendu déjà dire que Ferragus étoit Fée dans tout ſon corps, hors dans cette petite partie par laquelle l'enfant ſe nourrit & croît dans le ventre de ſa mère; & pour éviter une bleſſure

blessure mortelle, le Sarasin avoit coutume de porter & défendre son nombril par sept plaques l'une sur l'autre forgées avec le plus fin acier; de même le Prince d'Anglante Roland étoit invulnérable sur tout son corps, hors sous la plante des pieds; mais il apportoit l'art & les soins à bien mettre à couvert cette partie, & si l'on en croit ce que l'on vit alors, tous les deux portoient plûtôt des armes défensives pour ornement que pour parer les coups qui leur étoient portés. Ce combat terrible, presque insoutenable à la vue, devenoit de momens en momens plus cruel encore; que Ferragus portât des coups d'estoc ou de taille, que Roland portât les siens avec la même force, les mailles de leurs armes, les corcelets, les brassards voloient en éclats, mais ils ne pouvoient se blesser; Angélique toujours invisible étoit seule témoin de leur combat.

Le Roi de Circassie estimant qu'Angélique ne pouvoit être bien éloignée, & voyant Roland & Ferragus aux prises l'un contre l'autre, avoit saisi ce tems pour suivre la route que cette beauté lui paroissoit avoir dû prendre, après être disparu à leurs yeux : Angélique restoit donc seule à quelque distance des deux combattans; elle les regarda quelque tems avec admiration; mais timide comme elle l'étoit,

épouvantée à la fin par l'horreur des coups affreux qu'ils se portoient de part & d'autre, il lui prit fantaisie d'enlever le casque qu'ils se disputoient pour voir quel parti tous les deux prendroient, lorsqu'ils s'appercevroient que ce casque leur étoit enlevé; cependant elle ne s'en permettoit le larcin, que pour le remettre peu de momens après; son intention étoit bien de le rendre à Roland, mais elle vouloit se faire un jeu de leur surprise; elle détache donc ce casque, elle le cache dans son giron: elle les regarda quelque tems encore; elle prit enfin le parti de s'éloigner, & elle étoit déjà loin, avant que ces deux combattans furieux l'un contre l'autre se fussent apperçus du vol qu'elle avoit fait.

Ferragus fut le premier qui remarqua que le casque étoit disparu. Alors se séparant de lui-même: Ne vois-tu pas, lui dit-il, comment celui qui tout-à-l'heure étoit avec nous, nous a traités comme des dupes & des imbécilles? Quel sera donc entre nous le prix du vainqueur, le beau casque nous étant enlevé par ce larron? Roland s'arrête, regarde la branche, n'y voit plus le casque, & sa colère en augmente. D'accord avec Ferragus, il pense que Sacripant emporte le casque; & tournant la bride, il fait sentir de nouveau les éperons à

Bride-d'or; Ferragus qui le voit abandonner le champ de bataille, le ſuit en diligence; & tous deux ils arrivent dans un lieu où l'herbe foulée portoit l'empreinte de la nouvelle trace qu'Angélique & le Roi de Circaſſie avoient laiſſée en paſſant.

Roland prit le chemin à droite; ce chemin conduiſoit dans une vallée où Sacripant l'avoit devancé; & Ferragus ſuivit le long de la montagne la meme route qu'Angélique avoit priſe. Elle étoit arrivée ſur les bords d'une belle fontaine ombragée par les arbres, & ſituée dans une partie agréable de la forêt. L'ombre invitoit au repos celui qui paſſoit, & la pureté de l'eau de la fontaine l'invitoit pareillement à ſe rafraîchir avec ſon onde.

Angélique s'arrête ſur ſes bords, ne pouvant craindre que perſonne vienne l'y ſurprendre; & ſon anneau d'ailleurs la raſſure contre toute ſorte d'événemens. Dès qu'elle arriva près de la fontaine, ſa main ſuſpendit à quelque branche le caſque de Roland; enſuite elle chercha le lieu couvert de l'herbe la plus fraîche, pour faire paître ſa jument.

Le Chevalier Maure qui ſuivoit ſes traces toutes fraîches, arrive à cette fontaine. Angélique, dès qu'elle l'apperçoit, diſparoît auſſitôt, & pique ſa jument: le caſque étoit tombé

ſur la terre pendant ce tems, elle en étoit déjà trop éloignée pour oſer venir le reprendre, d'autant plus qu'à peine le Saraſin l'avoit-il apperçue, qu'il étoit accouru plein de joie pour s'en emparer. Angélique, comme je l'ai dit, étant donc diſparue à ſes yeux, il la cherche en vain entre les arbres ; & maudiſſant, blaſphémant contre tous ſes faux Prophêtes, il retourne vers la fontaine au bord de laquelle le caſque de Roland étoit tombé. Il le reconnoît auſſi-tôt aux lettres gravées ſur ſon cercle. Elles apprenoient comment le bras victorieux de Roland en avoit fait la conquête. Le Saraſin auſſi-tôt en couvre ſa tête & ſon col, & la douleur qu'il ſentoit de voir ſans ceſſe diſparoître Angélique, comme les larves & les images nocturnes ont coutume de diſparoître, ne l'empêcha pas de ſaiſir ce caſque précieux.

Lorſque Ferragus l'eût lacé ſur ſa tête, il penſa que tous ſes vœux ſeroient remplis, s'il pouvoit auſſi retrouver cette Angélique qui, comme un éclair, paroiſſoit & diſparoiſſoit à ſes yeux ; il la chercha long-tems dans la forêt, & voyant que chaque inſtant lui faiſoit perdre l'eſpoir d'en retrouver quelques traces, il prit ſon parti de rejoindre l'armée ſaraſine près de Paris. Il tempéra la douleur de n'avoir pu

remplir ses desirs, par la satisfaction de porter, comme il l'avoit juré, le même casque que Roland avoit conquis sur Almont; ce qui fut cause que ce Paladin le chercha si long-tems, & jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé près de deux ponts entre lesquels il parvint à lui reprendre ce casque, en lui arrachant la vie.

Angélique, invisible & seule, suit son chemin la tête troublée par une juste affliction; elle se repent alors de s'être trop pressée, & d'avoir laissé le casque sur le bord de la fontaine. Hélas! disoit-elle, que n'ai-je pas à me reprocher? C'est moi-même qui le ravis au Comte d'Angers. Est-ce donc là le prix que méritoient tous les services qu'il m'a rendus? Ce fut à bonne intention, (& Dieu le sait, quoiqu'elle soit suivie de cette perte,) que j'espérai par ce moyen terminer ce cruel combat, & c'est aujourd'hui ce Maure brutal qui possède le casque du généreux Roland. C'est ainsi qu'elle marchoit, en pleurant de regret de l'en avoir privé.

Indignée contre elle-même, elle prend la route qui lui paroît être la meilleure pour se rapprocher de l'Orient. Quelquefois elle marche à découvert; plus souvent encore, elle se rend invisible, selon l'espèce de ceux qu'elle rencontre: elle arrive enfin dans un bois où bien-

tôt elle apperçoit trois hommes étendus & baignés dans leur ſang; deux des trois avoient déjà rendu le dernier ſoupir, & le plus jeune, bleſſé dans le milieu de la poitrine, paroiſſoit toucher à ſa dernière heure. Mais je ne dois plus parler à préſent d'Angélique; il me reſte trop de choſes à raconter, avant de revenir à Ferragus & à Sacripant. Le Comte d'Angers doit occuper tout-entier mes chants; ne dois-je donc pas peindre tous les maux, toutes les fatigues que ce Paladin eſſuya dans ſa conſtance à ſuivre l'objet de ſes vains déſirs, & d'un amour qui ne put jamais être heureux?

Roland déſirant de n'être point reconnu, ſe couvrit la tête du premier caſque qu'il trouva, ſans s'embarraſſer s'il étoit d'une foible ou forte trempe; il ſavoit qu'il ne pouvoit être bleſſé: c'eſt ſous ce déguiſement qu'il continue la nuit & le jour ſa recherche, ſans que le ſoleil ni la pluie puiſſent l'arrêter.

Ce fut à l'heure qu'Apollon fait ſortir de la mer ſes chevaux dont le poil a la couleur de la flamme, & que l'Aurore ſemble répandre ſur la voûte céleſte des fleurs jaunes ou vermeilles, quand elle prend ſon voile brillant, & qu'elle fait diſparoître les étoiles, que Roland paſſant aſſez près de Paris, donna la marque la plus éclatante de ſon courage; ce Paladin rencontra

deux gros eſcadrons de Saraſins. Le vieux Manillard, Roi de Noricie, qui, dans ſa jeuneſſe, avoit paſſé pour être un brave Chevalier, mais qui n'étoit plus bon alors que pour le Conſeil, commandoit l'un de ces eſcadrons; l'autre étoit ſous les ordres du jeune Roi de Trémiſen qui paſſoit pour être la fleur des Saraſins; Alzirdon étoit ſon nom.

Ces deux troupes avec beaucoup d'autres de l'armée d'Agramant, venoient de paſſer l'hiver, cantonnées dans pluſieurs villes & châteaux autour de Paris, pour en former le ſiège. Agramant voyant que ce ſiège tiroit trop en longueur, les faiſoit alors raſſembler dans le deſſein d'emporter Paris par un aſſaut général; il réuniſſoit en même tems toutes ſes autres forces dont les Maures d'Eſpagne rangés ſous la bannière du Roi Marſile formoient une partie conſidérable; il avoit même tiré pluſieurs détachemens à ſa ſolde, de la Gaſcogne & d'Arles, étant le maître, à quelques châteaux près, de ces vaſtes Provinces.

Le cours des ruiſſeaux étoit déjà libre des glaçons de l'hiver, & leurs eaux même commençoient à couler avec une chaleur tempérée; l'herbe nouvelle pointoit déjà dans les prairies, & les buiſſons ſe revêtiſſoient d'une nouvelle verdure: ce tems fut celui qu'Agramant choiſit

pour raſſembler toutes ſes forces, & les diſpoſer pour le grand deſſein qu'il avoit formé. C'eſt donc par ſes ordres que le Roi de Trémiſen & celui de Noricie venoient le joindre, lorſque Roland, ainſi que je viens de le dire, les rencontra, tandis que paſſant tranquillement ſon chemin, ce Paladin n'étoit occupé comme à ſon ordinaire, que de la recherche de celle qui le captivoit dans les chaînes de l'Amour.

Lorſque le Roi de Trémiſen apperçut le Comte d'Angers, il fut frappé de ſon air noble & martial; ſon aſpect lui parut être celui du Dieu Mars, & le regardant comme un Guerrier redoutable, il eut l'audace de vouloir éprouver ſa force & ſa valeur. Alzirdon étoit jeune & préſomptueux; il ſe ſentit porté par ſon courage à pouſſer ſon cheval en avant & à défier Roland à la joute: il eût mieux fait de reſter à la tête de ſa troupe; car le redoutable Paladin lui perça le cœur de ſa lance, & le jetta loin de ſon cheval, qui n'éprouvant plus la force du frein, s'enfuit épouvanté.

L'air retentit ſoudain du cri terrible que les deux troupes Sarraſines jettèrent en voyant tomber le jeune Roi, dont le ſang ſe répandoit en bouillonnant par une large plaie: l'eſcadron qu'Alzirdon commandoit s'avance en déſordre, & frémiſſant de colère, pour attaquer le Comte

d'Angers ; ils fondent de tous côtés, & leurs flèches & leurs dards volent contre la fleur des Chevaliers. On entendit alors un bruit pareil à celui qui semble descendre des montagnes ou s'élever d'une plaine, lorsqu'un loup sorti d'un antre caché ou qu'un ours descendu d'une montagne, vient de s'emparer d'un jeune porc dont les cris aigus sont si perçans. Toutes les troupes Sarrasines se réunissent en criant contre le Comte : son écu, son haubert sont frappés en même tems par mille coups de lances, de flèches & d'épées ; l'un lui porte un coup de masse par derrière, l'autre l'attaque de côté, & les plus courageux en face ; mais le Paladin inaccessible à la peur, méprise cette vile troupe, de même qu'un loup renfermé dans une bergerie craint peu le nombre des agneaux : il avoit tiré cette foudroyante Durandal fatale à tant de Sarasins ; on se lasseroit à compter le nombre de ceux qu'elle précipite à terre : toute rouge jusqu'à la poignée, elle s'ouvre une route ensanglantée ; elle suffit à peine à donner la mort à ce nombre infini de Maures dont les casques & les boucliers ne sont d'aucune résistance contre ses coups ; ni les vestes piquées de coton, ni les plus épais turbans ne lui résistent ; les cris, les plaintes qui s'élèvent ne l'arrêtent pas ; les bras, les têtes, & jusqu'aux épaules, volent

de toutes parts ; la mort ſemble errer en volant ſur les Saraſins, & ſe plaire à voir varier ſes coups horribles ; elle ſe dit en elle-même : Durandal dans les mains de Roland, vaut mieux encore que cent des faulx dont je ſuis armée.

Les coups ſans ceſſe redoublés de cette terrible épée mettent enfin les Saraſins en fuite ; ceux qui voyant Roland tout ſeul, s'étoient le plus empreſſés, croyant l'égorger facilement, ſont les plus diligens à ſe tirer du péril : perſonne n'attend ſon ami dans ſa fuite ; l'un à force de jambes, l'autre à force de coups d'éperons, fuit le tranchant de Durandal, ſans demander ſi le chemin eſt bon ou mauvais.

L'honneur qui nous préſente un miroir fidèle, & nous fait appercevoir juſqu'à la moindre tache de notre âme, n'arrêtoit aucun de ces lâches Saraſins ; nul d'entr'eux n'y portoit ſes regards, hors un vieillard dont l'âge & le ſang tardif dans ſon cours ne répondoient plus à ſon courage : celui-ci juge que la mort eſt préférable au déshonneur d'une fuite honteuſe ; c'eſt le vieux Roi de Noricie qui, la lance en arrêt, oſe attaquer Roland ; il briſe ſa lance au milieu du bouclier de l'inébranlable Comte d'Angers ; celui-ci porte un coup d'épée en paſſant à Manillard ; mais heureuſement la lame cruelle tourne dans la main de Roland. Manillard n'eſt

point bleſſé, & le brave vieillard étourdi ſeulement du coup, tombe ſans perdre la vie ſur la pouſſière.

Roland ne s'arrête point à lui; c'eſt ſur le reſte de ces troupes effrayées qu'il continue à porter ſes coups, il taille, il tronque, il fend, il tue. Tous croyent le voir le bras levé ſur leurs épaules, ils ſe diſperſent devant lui comme les étourneaux laiſſent un grand eſpace d'air libre autour du courageux émerillon; & dans toute cette troupe défaite, on ne voit aucun Maure qui ne tombe, qui ne fuie, ou qui ne ſe jette la face à terre.

Durandal ne ceſſa pas de frapper, tant qu'il reſta quelque combattant. Roland fut embarraſſé s'il continueroit ſon chemin, ſoit à droite, ſoit à gauche, quoique le pays lui fût connu. Son ferme deſſein étoit bien de chercher Angélique dans toute la terre; mais il avoit toujours la crainte de s'éloigner d'elle, au lieu de s'en rapprocher. Il prend enfin ce même chemin qu'on eût dit qu'il aimoit à tenir; il traverſe au haſard les plaines & les forêts; & comme un homme hors de lui-même, tel qu'il l'étoit, il ſort des chemins frayés; il arrive au pied d'une montagne; la nuit l'arrête près d'une roche fendue; il eſt ſurpris d'entrevoir une lumière éloignée qui jette une foible lueur dans les crevaſſes de

ce rocher : il s'approche de plus près, l'idée toujours pleine d'Angélique : il n'eſt point de retraite obſcure qu'il ne croie pouvoir la cacher.

Roland, ſemblable au chaſſeur qui, cherchant un timide lièvre, ne laiſſe pas un buiſſon, une touffe d'herbe, un genièvre bas & touffu, aucun lieu d'abri qu'il ne le batte, & ne le fouille ; de même Roland ne négligeoit aucune recherche, & tout lui faiſoit voir Angélique juſques dans les lieux qui devoient lui donner le moins d'eſpérance de la trouver.

Le Comte d'Angers ſe dirigeant ſur ce rayon, marche, & ſe trouve dans un enfoncement où les arbres manquent & laiſſent voir un étroit ſoupirail dans les flancs de la montagne qui cachoient une grotte profonde. Il trouve au premier abord des épines & des ronces longues & entrelacées formant une eſpèce de mur qui cache ce que cette grotte peut avoir de particulier, & très-propre à nuire & même à bleſſer ceux qui voudroient le découvrir.

Cette grotte eût été pendant le jour inviſible ; mais la nuit, la foible lumière la faiſoit entrevoir. Roland n'héſite pas ſur ce qu'il doit faire : il attache Bride-d'or : il vient, ſans faire de bruit, à l'entrée de la caverne : il franchit tous les rameaux qui s'oppoſent à ſon paſſage ; & ſans demander qu'on l'annonce, il n'héſite pas

d'entrer. Il deſcend, par pluſieurs dégrés, dans cette eſpèce de tombeau où les êtres vivans qui pouvoient l'habiter paroiſſoient comme enſevelis.

Il voit alors une caverne ſpacieuſe, taillée avec le tranchant du pic & du ciſeau ; elle paroît ne devoir pas être éclairée : cependant ſon entrée y laiſſoit pénétrer un peu le jour ; & la lumière qui venoit d'une fenêtre percée dans le roc l'éclairoit ſuffiſamment.

Dans le milieu de la caverne, & près d'un feu, Roland apperçut une jeune perſonne qui lui parut être agréable & jolie, & n'avoir pas plus de quinze ans. Le Paladin, au ſecond coup-d'œil, convint en lui-même qu'elle étoit aſſez charmante pour embellir ce ſéjour ſi ſauvage : cependant les yeux de cette jeune fille étoient pleins de larmes, & témoignoient que ſon âme étoit pénétrée de douleur. Elle n'avoit pour toute compagnie qu'une vilaine vieille avec laquelle elle paroiſſoit être en diſpute ; mais cette diſpute finit au moment où le Paladin deſcendit dans la grotte. Roland, toujours poli pour toutes les femmes, les ſalua d'un air prévenant ; & toutes deux ſe levant auſſi-tôt, le ſaluèrent de même.

Il eſt vrai que, dans le premier moment, elles parurent effrayées d'entendre la voix de Roland,

& de voir en même tems entrer un homme armé dont le visage guerrier étoit imposant. Le Paladin leur demande quel peut être l'homme discourtois assez injuste, barbare, atroce même, pour ensevelir dans une pareille caverne une belle dont la figure étoit si douce & si agréable.

La jeune vierge lui répond à peine, étant interrompue par de nouveaux sanglots; sa bouche, en s'ouvrant, semble répandre le corail & des perles: cette bouche charmante est baignée par les larmes qui coulent entre les lys & les roses, & sa voix semble s'arrêter comme éteinte. Mais, Seigneur, qu'il vous plaise d'écouter le chant suivant, si vous voulez en savoir davantage; car, en vérité, je trouve qu'il est bien tems de finir celui-ci.

Fin du douzième Chant.



CHANT XIII.

AH! qu'ils étoient heureux les bons Chevaliers du vieux tems; ils trouvoient ſouvent dans les vallons écartés, dans les forêts ſauvages, & juſques dans les cavernes obſcures, retraites ordinaires des ours, des lions & des ſerpens, de jeunes beautés dans le printems de leur âge qu'on trouveroit à peine dans les plus beaux palais! Je vous ai dit que Roland venoit d'en trouver une charmante dans une caverne: il lui demandoit qui pouvoit l'avoir conduite en cette demeure affreuſe, & ce fut d'un ton de voix enchanteur, quoique ſouvent interrompu par les ſoupirs, qu'elle lui raconta, le plus briévement qu'elle pût, les malheurs dont elle étoit accablée.

Quoique je ſois sûre, Seigneur Chevalier, que ce récit ne fera que redoubler mes peines, cette femme ne pouvant manquer d'en rendre compte au barbare qui me retient ici, je ſuis bien réſolue à ne vous rien taire: eh! que m'importe d'expoſer ma vie! & quelle ſatisfaction plus grande puis-je attendre de lui, que celle de le réſoudre à me donner la mort!

Je m'appelle Isabelle ; je suis fille du malheureux Roi de Galice, ou plutôt je ne la suis plus que de l'infortune & de la douleur mortelle. Fatal amour ! hélas ! j'ignore si je dois me plaindre le plus ou des charmes que tu répands dans tes premières faveurs, ou de la barbarie & de la fausseté cachée avec laquelle tu renverses notre plus douce espérance.

Jeune, riche, modeste, tranquille & belle, tout rendoit mon sort heureux : hélas ! je me vois aujourd'hui pauvre, humiliée, misérable, & destinée peut-être à de nouveaux malheurs : mais je dois vous dire quelle est la cause des premiers ; & si mon récit est inutile pour obtenir votre secours, du moins ne pourra-t-il pas agraver mes peines.

Il y a près d'un an que le Roi mon père ayant fait publier qu'il ouvriroit des lices pour un tournoi dans Bayonne, le bruit qui s'en répandit aussi-tôt, attira beaucoup de Chevaliers de différens pays. Parmi ceux qui parurent, soit que l'amour dirigeât déjà mes yeux & mon âme, ou que le vrai mérite me forçât à le reconnoître, il me parut que l'aimable Prince Zerbin, fils du Roi d'Ecosse, les effaçoit tous : après l'avoir vu toujours supérieur & brillant dans les tournois, l'amour s'empara de mon âme ; je connus bientôt que j'étois aimée, & je m'applaudissois

m'applaudiſſois en ſecret du ſentiment qui m'attachoit à l'objet le plus digne de mon amour.

La valeur & la beauté de Zerbin effaçoient celles de tous les autres Chevaliers ; il ſut bientôt me déclarer ſa paſſion naiſſante, & me perſuader ; nous trouvâmes facilement des occaſions de nourrir cette flamme innocente, & lorſque nous fûmes privés du bonheur de nous voir, nos âmes n'en reſtèrent pas moins étroitement unies : les fêtes & les joûtes étant finies, mon cher Zerbin fut obligé de retourner en Ecoſſe ; & ſi vous connoiſſez l'amour, vous devez bien croire quelle fut ma triſteſſe, & combien, nuit & jour, j'étois occupée de lui ; j'étois même bien sûre que notre abſence le rendoit auſſi malheureux, & tous ſes projets ſe tournèrent alors à ſe rejoindre pour toujours avec moi : Zerbin trouvant un obſtacle inſurmontable à me demander en mariage à mon père, parce qu'il étoit chrétien & que j'étois mahométane, prit le parti de m'enlever.

Il y avoit près de ma riche patrie un beau jardin ſitué dans une campagne entourée d'un côté par la mer & de l'autre par une chaîne de montagnes ; ce lieu lui parut favorable pour m'enlever, & vaincre l'oppoſition que les Religions différentes mettoient entre nous, & pour aſſurer notre félicité : il avoit fait cacher une

galère près de Sainte-Marthe; il en avoit donné le commandement au Chevalier Biſcayen Odoric, également renommé dans les combats de terre ou de mer, ne pouvant m'enlever lui-même; le Roi ſon père, accablé par les ans, l'ayant fait marcher en France à la tête de ſes troupes, il avoit cru pouvoir confier cette entrepriſe au brave Odoric dont il connoiſſoit le tendre attachement pour lui, & qu'il avoit ſans ceſſe comblé de bienſaits.

Odoric arriva donc au tems marqué pour m'enlever; il vint pendant la nuit à ce jardin où j'étois bien aiſe de me laiſſer trouver, ſuivi de matelots armés, propres à combattre comme à naviguer; il avoit fait remonter une rivière voiſine à ſon vaiſſeau bien armé; ce fut dans le ſilence de la nuit, qu'il ſe rendit à ce jardin. Je fus conduite à cette galère fraîchement eſpalmée, avant qu'aucun bruit pût s'en répandre dans la cité voiſine; ceux qui me ſervoient étant déſarmés, furent tués ou mis en fuite; quelques-uns furent enlevés avec moi: ce fut ainſi que je quittai ma patrie, n'étant occupée que de la joie de jouir bientôt du fruit de nos amours avec mon cher Zerbin.

Voguant à pleines voiles, nous étions à la hauteur de la Mongiane, lorſque le tems, ſerein juſqu'alors, fut troublé par un vent qui s'é-

leva ſur la gauche & dont la violence ſouleva les vagues ; ce vent de Miſtral qui nous faiſoit dériver, devint, de momens en momens, plus furieux : la plus violente pluie, la grêle ſe mêloient à ſes ſifflemens ; ce fut vainement qu'on cargua toutes les voiles & qu'on plia les mâts, nous nous vîmes emportés malgré nous vers des écueils pointus près de la Rochelle ; notre ſeul recours fut alors à l'être puiſſant qui lance les tempêtes ſur la terre ; les vents continuèrent à nous chaſſer avec plus de rapidité qu'une flèche. Odoric voyant que le péril étoit ſi preſſant, eut recours au ſecours douteux de me faire deſcendre avec lui, ſuivi de deux de ſes gens dans la chaloupe ; mettant alors l'épée à la main pour empêcher que d'autres ne s'y jettaſſent, il coupa le cable, & nous nous éloignâmes du vaiſſeau.

Nous fûmes jettés aſſez heureuſement ſur la côte ; nous deſcendîmes promptement à terre, & nous vîmes briſer & périr contre les écueils la galère avec tout ce qu'elle contenoit : alors, les mains élevées au ciel, je rendis grâces à la bonté divine qui m'avoit tirée de ce péril, & qui me laiſſoit l'eſpérance de revoir mon cher Zerbin ; cette douce idée me conſola facilement des bijoux & des autres richeſſes que la mer avoit englouties. Le rivage où nous deſcendîmes ne portoit point de marque qu'il fût

habité ; nul chemin ne paroiſſoit pour nous conduire, nulle auberge pour nous recevoir ; nous n'apperçûmes qu'une haute montagne dont le ſommet ſombre étoit battu du vent & le pied baigné par la mer. Ce fut en ce lieu que le perfide Amour, toujours déloyal dans ſes promeſſes, toujours prêt à troubler les paſſions & les projets les plus légitimes, changea toute mon eſpérance dans la crainte & la plus mortelle douleur. Le traître ami de Zerbin parut tout-à-coup s'embrâſer d'un violent amour pour moi, & cet amour éteignit tout ſentiment d'amitié dans ſon âme infidelle.

Soit qu'il m'eût aimée dès le premier moment ſans avoir oſé me le déclarer, ſoit que cette ardeur s'allumât dans le tems où ce rivage ſolitaire ſembloit le favoriſer, il ne balança point à prendre ſes meſures pour ſatisfaire ſes deſirs ; mais il crut devoir ſe débarraſſer auparavant d'un des deux hommes qui nous avoient ſuivis : celui dont il deſira l'éloignement, ſe nommoit Almont, il étoit Ecoſſois ; Zerbin l'avoit choiſi pour le donner au perfide Odoric, comme étant auſſi brave que fidèle ; Odoric lui dit qu'ils ſe rendroient coupables, s'ils m'expoſoient à faire une route difficile à pied, le pria d'aller à la première ville pour me faire venir un cheval : Almont, ſans aucune défiance, partit pour ſe

rendre à la cité que nous ſavions être au-delà de cette vaſte forêt. Il étoit à peine à ſix milles de diſtance, qu'Odoric qui mettoit ſa confiance entière dans l'homme qui reſtoit, oſa lui confier ſon infâme deſſein.

Cet homme, nommé Corèbe, & natif de Bilbao, avoit paſſé ſon enfance avec Odoric dans la même maiſon; Odoric lui communiqua donc tout ce qu'il avoit dans l'âme, ne doutant point que l'amitié ne fût la plus forte, & qu'elle ne l'empêchât de s'oppoſer à ſes deſirs. Cependant Corèbe, plein d'honneur & de loyauté, ne put l'entendre ſans indignation, & ne ménageant rien, il l'appella traître, & ſe montra prêt à s'oppoſer à ſa violence par ſes actes comme par ſes paroles; leur querelle fut bientôt animée au point de mettre l'épée à la main, & tandis qu'ils ſe battoient, je pris la fuite vers le plus épais de la forêt; Odoric, plus adroit & plus expert dans les combats, bleſſa pluſieurs fois Corèbe, le laiſſa comme mort à terre, & me pourſuivit vivement. Seroit-il poſſible que l'amour lui eût prêté ſes aîles pour me joindre, & ſes prières & ſes propos les plus ſéducteurs pour réuſſir à me toucher?.... Mais la fermeté que je lui montrai de mourir plutôt que de ſatisfaire ſes infâmes deſirs; ſes prières, ſes propos flatteurs,

ſes menaces même, lui paroiſſant être inutiles, il en vint à la force ouverte, malgré mes larmes, mes ſupplications & tout ce que je pus lui dire ſur la fidélité qu'il devoit à Zerbin : toutes mes prières étant inutiles, n'eſpérant plus trouver de ſecours qu'en moi-même, me voyant attaquée par lui, comme par un ours, je me défendis courageuſement avec les ongles & les dents dont je lui fis porter des marques ſanglantes, & je pouſſai des cris aſſez perçans pour pénétrer juſqu'à la voûte céleſte.

Je ne peux dire ſi ce furent mes cris qui pouvoient ſe faire entendre d'une lieue, ou ſi ce fut l'ordinaire avidité des Riverains pour courir au rivage, & recueillir les débris des vaiſſeaux briſés ſur les écueils, qui fit accourir ſur le ſommet de la montagne une aſſez groſſe troupe qui parut marcher vers nous. Le Biſcayen abandonnant ſa lâche entrepriſe, prit auſſi-tôt la fuite. Il eſt vrai, Seigneur, continua-t-elle, que cette troupe me portoit alors un grand ſecours ; mais hélas ! il n'arrive que trop ſouvent qu'un mal plus cruel encore que celui que nous venons d'éviter, vient achever de nous accabler. Je n'ai pas été aſſez infortunée pour que ces gens aient oſé me faire même violence ; mais en eux ce n'étoit point l'ouvrage de la vertu ; voyant que j'étois belle, ma virginité leur parut

importante à conſerver : depuis ce tems, neuf mois ſe ſont écoulés, ſans que je ſois ſortie de cette eſpèce de ſépulcre ; j'ai perdu toute eſpérance de voir mon cher Zerbin, &, par ce que je leur ai déjà plus d'une fois entendu dire, je vois qu'ils viennent de me vendre à quelque Marchand qui doit me conduire au ſerrail d'un Soudan du Levant.

Au moment où la jeune Iſabelle finiſſoit ſon récit ſouvent interrompu par ſes ſanglots, & d'une voix ſi douce, qu'elle eût attendri juſqu'à l'aſpic même; tandis qu'elle renouvelloit ſa douleur par l'aſpect de ſes malheurs, une vingtaine d'hommes, armés de haches & de forts épieux, entrèrent dans la caverne : un vilain homme, défiguré par un coup qui lui coupoit le nez & la mâchoire, & qui n'avoit qu'un œil, voyant le Comte d'Angers aſſis auprès de cette belle, ſe tourna vers ſes compagnons, & leur dit : Voyez-vous cet oiſeau qui, ſans que j'aie tendu de paneau, s'eſt venu prendre dans mes filets ? Il dit enſuite au Comte : En vérité, je ne vis jamais d'homme plus obligeant que toi d'être venu ſi à propos ; quelqu'un t'aura dit peut-être, que j'avois beſoin de ce bon habit brun & de ces belles armes, & tu n'as pas manqué de venir à tems pour me les livrer.

Roland ſe levant auſſi-tôt, répond avec un

ris amer, à cet homme si masqué par ses anciennes blessures : Je vais te vendre ce que tu desires, mais au prix que nul marchand ne voudroit en recevoir. Sur le champ, il se saisit d'un gros tison brûlant; il le lance, & frappe le vil brigand au milieu du front, entre le nez & l'œil qui lui restoit; le tison emporte les paupières & son autre œil, lui brise la tête, & sa vilaine âme va joindre aussi-tôt celles que Caron passe pour les précipiter dans les étangs bouillans du Tartare.

Le milieu de cette caverne étoit occupé par une grande table épaisse de deux palmes; elle étoit quarrée, très-spacieuse, & servoit à tous ces brigands quand ils prenoient leurs repas : Roland, avec la même aisance & la même adresse qu'un Cavalier Espagnol lance la canne, jette cette table sur la troupe où cette canaille lui paroît être la plus nombreuse; différens coups mortels frappent ces brigands, ou leur brisent la tête & les os; presqu'aucun d'eux ne peut s'en sauver. C'est ainsi que l'on voit une grosse pierre, lancée sur un tas de couleuvres qui se roulent ensemble au soleil après l'hiver, les écraser, ou les estropier presque toutes; l'une meurt, l'autre perd sa queue; une autre, ne pouvant plus ramper en avant, se replie en cercles sur elle-même; une autre enfin, ayant

un ſort plus heureux, friſe légèrement l'herbe, gliſſe, s'échappe en ſifflant, & court à ſa proie. Ce coup cependant n'eut rien de fort extraordinaire, puiſqu'il avoit été porté par Roland; ceux que la table n'avoit pas aſſommés n'étoient plus qu'au nombre de ſept, au rapport de l'Archevêque Turpin. Ils voulurent en vain s'enfuir, mais le Paladin leur ferma le paſſage. Après les avoir pris ſans réſiſtance, il leur lia fortement les mains avec des rameaux de la forêt prochaine; enſuite les tirant hors de la caverne, il façonna de ſa main, avec ſon épée, les branches d'un vieux cormier bien touffu; il n'eut beſoin ni de crocs, ni de chaînes, pour purger la terre de cette maudite engeance; la forêt lui fournit tout ce dont il avoit beſoin pour les pendre, & pour les laiſſer en pâture aux corbeaux.

La vieille coquine, amie de ces brigands, ne les vit pas plutôt morts, qu'elle prit la fuite en pleurant, & s'arrachant le reſte de ſes cheveux; elle courut au travers des ronces, des roches & des buiſſons, juſqu'aux bords d'une rivière, où le haſard lui fit rencontrer un Chevalier; mais je me réſerve à vous le nommer dans un autre temps: je retourne donc à la jeune Iſabelle, qui ſupplioit Roland de ne la pas laiſſer toute ſeule, lui promettant de le ſuivre en tous lieux;

le bon & courtois Paladin la console, & dès que la courière du jour, parée de roses & de ses voiles de pourpre, commença sa carrière le Paladin partit avec elle en reprenant son chemin ordinaire.

Ils marchèrent plusieurs jours, sans rencontrer d'aventures; enfin ils trouvèrent dans leur chemin un Chevalier, qu'on conduisoit comme prisonnier : j'en parlerai dans la suite. Mais je vais fixer votre attention sur un objet qui ne vous doit pas être moins cher : c'est la fille d'Aimon, que nous avons laissée en proie aux regrets d'avoir perdu son amant.

Cette belle guerrière, en desirant & en attendant le retour de Roger, faisoit son séjour ordinaire à Marseille, d'où faisant sans cesse des courses contre les Sarrasins en Languedoc & dans la Provence, elle remportoit tous les jours des avantages sur eux; elle ne donnoit pas moins de preuves de sa prudence & de sa valeur, & comme Général & comme simple combattant. Voyant s'écouler un tems plus long que celui que Roger avoit marqué pour son retour, elle craignoit pour lui mille accidens fâcheux : un jour, entr'autres, qu'étant toute seule, elle se livroit à la plainte, elle vit paroître tout-à-coup celle qui, par le moyen du précieux anneau, délivra Roger des chaînes d'Alcine. Lorsqu'elle

vit Mélisse retourner seule, sans lui ramener son amant, elle devint pâle, tremblante, & se soutenant à peine. Mais Mélisse la rassura par son visage riant, comme n'ayant que de bonnes nouvelles à lui dire.

Aimable fille, lui dit-elle, ne craignez rien; Roger se porte bien, & Roger vous aime d'un amour fidèle. Mais ce jeune héros a perdu sa liberté; & l'Enchanteur, qui la lui ravit deux fois, le tient encore sous sa puissance. Si vous voulez le délivrer, montez sur le champ à cheval, & suivez-moi; je saurai vous donner les moyens de lui rendre la liberté. Elle lui raconta quelle avoit été l'illusion par laquelle Atlant avoit encore trompé Roger, lorsque ce jeune Paladin avoit cru la voir enlever par un géant, qui, sur le champ, étoit disparu devant lui. C'est par cette même ruse, ajouta-t-elle, qu'Atlant arrête tous ceux que la fortune conduit près de son château. C'est ainsi qu'il leur fait voir ce qui peut les intéresser davantage: les affections de tous n'étant pas les mêmes, chacun d'eux court dans son palais, cherchant sans cesse l'objet dont il s'est servi pour les attirer; il anime même tellement leur desir de le retrouver, que c'est ainsi qu'il les arrête.

Dès que vous approcherez, dit-elle, de cette demeure enchantée, Atlant ne manquera pas de

prendre tous les traits de Roger ; & il le fera paroître à vos yeux, vaincu par des forces supérieures. Le seul moyen alors de le délivrer, c'est de vous tenir à part, sans avoir l'air d'en être émue.

Soyez donc bien sûre que le grand nombre de ceux qui sont tombés dans ses filets ont été séduits par de semblables prestiges. Vous croirez voir Roger qui vous demandera du secours ; vous reconnoîtrez tous ses traits : mais gardez-vous bien de vous laisser tromper par cette ressemblance ; frappez hardiment ; arrachez la vie à ce faux Roger ; & sozez sûre que c'est celui qui vous a fait tant de maux, qui tombera sous vos coups. Il vous paroîtra bien dur sans doute (& je le vois d'avance) de tuer celui qui ressemble si parfaitement à Roger ; n'en croyez donc point vos yeux ; que ses enchantemens ne vous empêchent par de voir le vrai : car je vous l'annonce, si vous venez à changer de sentiment, si vous laissez vivre le Magicien, vous perdrez Roger pour toujours.

Bradamante prend son parti de suivre les conseils de Mélisse, en laquelle elle a toute confiance ; elle s'arme promptement, & la suit. Mélisse la guide, & la conduit à grandes journées, soit à travers champs, ou par le milieu des forêts, & cause avec elle, pour charmer l'ennui d'un si

long voyage. Elle rappelle ſouvent à Bradamante cette multitude de héros qui doivent naître d'elle & de Roger; & comme ſi les décrets éternels étoient ſous ſes yeux, elle lui montroit tous les événemens des ſiècles futurs.

O ma chère & prudente conductrice, dit alors la fille d'Aimon à Méliſſe, vous m'avez éclairée ſur les grands Princes qui doivent naître de ma race; ne pourriez-vous pas auſſi me faire connoître quelques-unes de celles de mon ſang, qui ſeront diſtinguées par leurs vertus & par leur beauté?

Méliſſe, toujours obligeante & polie, lui répondit: Sachez, ô ma fille, que je vois naître de vous des mères d'Empereurs & de Rois, & de ces femmes fortes & illuſtres qui feront le plus ferme appui des maiſons où l'hymen les aura placées. Leur piété, leur âme élevée, leur prudence & leurs vertus épurées, honoreront autant leurs habits de femmes, que les plus grands guerriers peuvent honorer les armes dont ils ſe couvrent. Si je vous rapportois le nom de toutes celles qui le mériteroient, je ſerois trop longue à mon récit, n'en voyant aucune qui ne ſoit digne de louange; j'en choiſirai ſeulement quelques-unes; & je regrette que vous ne m'en ayez pas parlé dans la caverne de Merlin, où je les aurois fait paroître à vos yeux.

De votre illuſtre race, il doit naître une Iſabelle, la plus magnanime, la plus libérale de toutes les Souveraines ; elle regnera ſur les bords du Menzo, & dans cette ville qui tire ſon nom de la mer d'Ocus. Donuée d'une rare beauté, ſa ſageſſe, ſa pudeur égaleront la lumière & la pureté du jour ; elle protégera les arts, elle ſaura conduire à des ſuccès éclatans les plus grandes opérations ; & les ſciences les plus relevées n'auront rien d'obſcur pour elle : ſon époux, digne d'elle, ſera de même le protecteur du vrai mérite ; ſes exploits ſur les bords du Tar, l'expulſion des François du Royaume de Naples & de l'Italie, iluſtreront ſes armes : ſemblable au prudent Ulyſſe, par la valeur, il jouira du bonheur de poſſéder une autre Pénélope. L'éloge que je vous fais d'Iſabelle eſt encore bien borné, Merlin m'en ayant beaucoup plus appris dans ſa grotte. J'imiterois la longue navigation de Typis, ſi je voulois parcourir tout ce qu'Iſabelle ſera pour mériter le reſpect & l'amour de ſon ſiècle. Sa ſœur Béatrix remplira la deſtinée annoncée par ce nom : tant qu'elle ſera ſur la terre, ſon époux, pendant le cours de ſa belle vie, partagera ſon bonheur; mais quand il aura le malheur de la perdre, une ſuite fatale d'infortunes l'accablera : tant que Béatrix verra le jour, Louis le More, Sforce, & les couleuvres des

Visconti triompheront ; mais à la mort de Béatrix, leurs Etats désolés seront en proie à leurs ennemis, & le malheureux Duc de Milan mourra dans la captivité : plusieurs autres Princesses de votre sang porteront aussi le nom de Béatrix ; l'une couvrira ses beaux cheveux de la couronne de Hongrie, l'autre méritant une couronne céleste, verra l'Ausonie lui dresser des autels, & l'invoquer comme sainte : je me tairai sur la plupart des autres Princesses de ce nom, pour ne pas trop alonger mes récits, quoiqu'il n'en soit pas une d'elles dont la trompette ne dût célébrer les vertus héroïques : les Blanches, les Lucrèces, les Constances, donneront des Princes à l'Italie, & seront les réparatrices de ses plus illustres maisons.

Non-seulement celles de votre nom l'illustreront, mais votre maison le sera de même par celles que l'hymen y réunira. Merlin me l'a révélé, sans doute dans le dessein que j'eusse le plaisir de vous le dire. Je dois premièrement vous parler de Richarde qui ne se laissera point abattre par la douleur d'être veuve bien jeune encore, & de voir ses enfans dépossédés de leurs Etats ; elle les verra quelques tems errer au milieu de leurs ennemis ; mais sa prudence & son courage réussiront à tout réparer.

Que n'ai-je point à vous dire de la Princesse

Royale de l'antique maiſon d'Arragon ? elle dont les Grecs & les Latins ſe ſeroient fait une gloire de célébrer les vertus ſublimes : c'eſt elle, c'eſt cette Léonore que la puiſſance divine ſemble avoir choiſie entre toutes les femmes pour être l'heureuſe mère d'Alphonſe, d'Hippolyte & d'Iſabelle : comme une plante naiſſante croît & s'élève dans un terrein fertile, de même la beauté, la vertu, le bonheur & la haute réputation augmenteront ſans ceſſe, & feront admirer ſa belle-fille Lucrèce Borgia : quoiqu'elle ne ſoi pas encore née, j'admire d'avance celle vis-à-vis de laquelle les autres femmes ſeront comme l'étain eſt à l'argent, le cuivre à l'or, le ſombre pavot à la roſe, le pâle ſaule au verd laurier, & le verre peint aux pierreries orientales. Mais parmi toutes ces louanges qui lui ſeront prodiguées pendant ſa vie & après ſa mort, la plus belle de toutes ſera, ces dons brillans, ces grands principes, ces ſentimens qu'elle aura fait paſſer à ſes enfans, également illuſtres dans l'Egliſe & dans les armes : l'éducation qu'ils en auront reçue, reſtera ſans ceſſe empreinte dans leur âme, ainſi que l'argile neuve ſe reſſent toujours de la première liqueur que le vaſe a reçue.

Je n'ai garde de vous laiſſer ignorer le nom de celle qui lui ſuccédera ; c'eſt cette illuſtre Renée de France, fille unique de Louis XII, & d'Anne

d'Anne de Bretagne : toutes les vertus qu'on peut admirer n'auront jamais paru auſſi ſublimes que dans cette Princeſſe, depuis que les élémens, ſortis du cahos, ſe ſont mis en équilibre enſemble, & que le ciel & la terre tournent ſur leurs pôles : Alve de Saxe, la Comteſſe de Celano, Blanche fille du Roi de Sicile & Princeſſe de Catalogne, la belle Lippe de Boulogne, doivent auſſi vous être connues, & mériteroient ſans doute que je leur donnaſſe des louanges bien plus étendues ; mais ce ſeroit entrer dans une mer ſans limites.

Plus je vous ai fait voir quelle ſera la grandeur de votre race future, plus j'ai dû vous animer à tirer Roger de ce fatal palais.

Méliſſe ſe tut à ces mots ; & s'appercevant qu'elle étoit déjà près de l'habitation du vieux & méchant Enchanteur, elle crut ne devoir pas aller plus loin, dans la crainte qu'il ne la découvrît : elle laiſſa donc Bradamante ſeule, après avoir renouvellé ſes conſeils ; & la jeune Guerrière ne marcha pas plus de deux milles, ſans voir tout-à-coup Roger attaqué par deux forts géants qui l'entouroient, le frappoient & paroiſſoient prêts à lui donner la mort.

Dès qu'elle apperçoit celui qu'elle reconnoiſſoit à tant de marques pour être Roger, Bradamante oublie ſon premier deſſein, & les ſages

conſeils de Méliſſe; elle a même l'injuſtice de ſoupçonner la candeur de cette Fée; elle imagine que Méliſſe veut ſe venger de quelqu'injure ſecrette qu'elle en a reçue, & qu'elle a formé le noir deſſein de faire périr Roger en préſence de celle qui l'adore. N'eſt-ce donc pas-là, ſe diſoit-elle en elle-même, n'eſt ce pas ce Roger que mon cœur & mes yeux me font également connoître? Pourquoi croire plutôt Méliſſe que mes propres yeux, & ce cœur qui me dit toujours ſi bien s'il eſt près ou s'il eſt éloigné de moi?

Pendant qu'elle fait ces réflexions, elle entend la voix de ſon cher Roger qui lui demande des ſecours; elle voit qu'il eſt obligé de fuir à toute bride, & que ces deux cruels ennemis le pourſuivent avec rapidité. Bradamante n'héſite plus à voler à ſon ſecours, par ce même chemin, qui conduiſoit au château. Elle entre à leur ſuite; & ſur le champ, elle cède au même enchantement que Roger: elle le cherche de tous côtés; la nuit eſt égale au jour pour ſes vaines recherches; & cet enchantement étoit tel, que ces deux amans ſe rencontroient, ſe parloient même à tous momens, ſans pouvoir ſe reconnoître.

Laiſſons Bradamante ſoumiſe à ce preſtige, mais n'en ayez aucune inquiétude: je ſaurai bien, quand il ſera tems, l'en tirer avec ſon cher Roger. Vous ſavez que la diverſité plaît à l'eſ-

prit comme au goût ; & mon hiſtoire, en ſe variant, & ſemblant n'aller que par ſauts & par bonds, vous en ſera peut-être plus agréable.

Il faut bien que je me ſerve de différens fils pour tramer le long tiſſu de ma toile. Qu'il ne vous déplaiſe donc pas d'écouter en ce moment, comment les troupes Sarraſines, ſorties de leurs quartiers, prirent les armes pour paroître devant Agramant. Ce Prince, menaçant ſans ceſſe l'Empire des Lys, faiſoit une revue générale pour connoître le nombre de ſes ſoldats ; il ſavoit qu'outre le grand nombre de cavaliers qui manquoient à ces troupes, pluſieurs d'entre-elles avoient perdu leurs chefs : les Eſpagnols, les Lybiens, les Ethiopiens, & pluſieurs autres nations, n'avoient plus de Commandans ; & pour leur en donner à toutes, une revue générale étoit néceſſaire. Le Roi d'Afrique, & celui d'Eſpagne, avoient fait venir de grandes recrues, pour remplacer ceux que les combats avoient fait périr : il falloit donc incorporer ces nouvelles troupes dans les anciennes, & leur donner des chefs. Mais, Seigneur, ſous votre bon plaiſir, j'interromps mon chant, & ce ne ſera que dans le ſuivant que je vous parlerai de cette grande revue.

Fin du treizième Chant.

CHANT XIV.

DANS les grands combats, les ſiéges & les aſſauts, que la France avoit eſſuyés contre les Maures d'Afrique & d'Eſpagne, un très-grand nombre, de part & d'autre, étoient reſtés la proie des loups, des corbeaux & des aigles aux ſerres tranchantes.

Les François paroiſſoient être les plus maltraités, ayant perdu de vaſtes pays; mais les Sarraſins avoient à regretter un plus grand nombre de Princes & de hauts Seigneurs. Leurs victoires leur avoient trop coûté, pour qu'ils puſſent en tirer trop d'avantage & de joie. Il eſt facile, invincible Alphonſe, de comparer ces antiques évènemens, à cette grande & célèbre bataille de Ravenne, qui coûta tant de larmes, & dont le ſuccès & la gloire furent dûs à votre bras victorieux. Les cohortes françoiſes s'ébranloient, déjà prêtes à plier, lorſque vous attaquâtes les étendards eſpagnols, ſuivi d'une troupe jeune, courageuſe & brillante, qui mérita de vous les éperons dorés de la Chevalerie; vous ſûtes briſer, enlever leurs drapeaux; un immortel laurier vous eſt dû, pour avoir ſauvé l'honneur des lys; & votre

tête altière mérite encore plus une ſeconde couronne pour avoir conſervé les jours du nouveau Fabrice des Romains, cet illuſtre Colone que vous prîtes, & dont vous ſouvâtes la vie, que pour la défaite totale qui baigna de ſang les champs de Ravenne, & qui vit les troupes Arragonoiſes, Caſtillannes & Navarroiſes fuyant de toutes parts, après avoir perdu leurs bannières & leurs étendards.

Cette victoire, cependant, fut plus utile qu'elle n'excita de joie. Lorſque nous vîmes étendu mort ſur le champ de bataille, ce brave Général François & tant de Seigneurs & de grands Capitaines qu'il commandoit, & qui venoient de traverſer les Alpes avec lui, pour voler au ſecours de leurs alliés, nous reconnûmes bien que nos vies & notre patrie étoient à couvert des tempêtes qu'excite Jupiter irrité ; mais comment n'aurions-nous pas gémi ſur la perte cruelle qui plongea la France dans les larmes & mit tant d'épouſes en deuil ? Louis a beſoin de nouveaux Capitaines, & de Chefs prudents & ſévères qui ſoutiennent l'honneur de la France, & qui repriment les excès furieux des Soldats. Quels crimes n'ont-ils pas commis ? Les Monaſtères, les Noviciats de toute eſpèce pillés ; on a vu leurs tremblantes habitantes gémir dans les bras du ſoldat effréné ; la mère, l'épouſe, la

fille, ont éprouvé leur brutale fureur; portant leur main facrilége jufques fur les tabernacles, un fimple ciboire d'argent leur a fait profaner le corps précieux du Sauveur.

O miférable Ravenne, qu'a pu ta vaine réfiftance? Breffe t'avoit donné l'exemple le meilleur à fuivre; c'eft d'après tes malheurs, que Fayença & Rimini fe font conduites, depuis que le bon & fage Louis nous envoie le prudent Trivulce. Que les François apprennent de fa bouche à reprimer leurs rapines & leurs coupables defirs! il faura leur dire avec vérité, que de tous tems en Italie, ces crimes furent fuivis de la punition & de la mort.

Ainfi que maintenant le Roi de France a befoin de remplacer dans fon armée les grands Capitaines qu'il a perdus; de même alors Agramant & Marfile, pour donner une bonne & forte confiftance à leur armée, l'avoient voulu voir, dès qu'elle fortit de fes quartiers d'hiver, & la rangèrent en ordre dans une vafte plaine, pour pourvoir au commandement de chaque troupe.

Marfile en premier, Agramant en fecond commencèrent à faire défiler leur armée, troupe par troupe. Les Catalans & les montagnards leurs voifins, fuivent la bannière de Doriphebe; les Navarrois, dont Renaud a tué Folvirante leur

Roi, marchent ensuite; & Marsile leur donne Isolier pour Général. Balugante, Gouverneur des peuples de Léon, & le fier Grandonio, chef de ceux des Algarves, marchent ensuite. Les Castillans obéissent à Falsiron, frère de Marsile: ceux qui sont partis de Malaga, de Séville, & des bords fleuris de Bétis, depuis la mer de Gades, jusqu'à la riche Cordoue, suivent la bannière de Madarasse,

Stordilan, Tessire & Baricondo, conduisent les troupes de Grenade, de Lisbonne & de Mayorque. Larbin, Roi de Lisbonne, ayant été tué, les Portugais obéissent à Tessire, son parent; & Serpentin commande les troupes de Galice, privées de Maricolde, leur ancien chef. Tolède, Calatrava, les bords de la Guadiane, avoient envoyé leurs guerriers sous les ordres de Sinagon; mais le brave Mataliste, depuis sa mort, avoit été mis à leur tête; Bianzardin réunissoit sous sa bannière les troupes de Placentia, de Salamanque, d'Astorga, d'Avila, de Zamora & de Palentia. Pour les guerriers de Sarragosse & de la Cour de Marsile, ils avoient le redoutable Ferragus pour commandant. Leurs armes étoient brillantes; leur audace étoit extrême. Malgarin, Balingerne, Malzarize & Morgan se consoloient près de Marsile d'avoir été chassés de leurs Etats, & comblés de ses bienfaits, ils s'étoient dévoués

à ſon ſervice. Une infinité d'autres guerriers, dont je rapporterai les noms, lorſque j'aurai lieu de célébrer leur bravoure, fermoient la marche de l'armée d'Eſpagne. Je dois cependant diſtinguer entr'eux le valeureux Follicon, bâtard du Roi Marſile.

Dès que l'armée de Marſile eut défilé, le fier Roi d'Oran, de taille de géant, s'avança, ſuivi d'un gros eſcadron. La troupe ſuivante regrettoit ſon ancien chef Martaſin, qui pleuroit en expirant d'être tombé ſous les coups d'une femme, (Bradamante ayant tué ce Roi des Garamantes). La troiſième troupe, ſortie de Gaſcogne après la mort d'Argoſte, avoit auſſi beſoin d'un chef, ainſi que la quatrième. Agramant leur choiſit Buralde, Ormide & Arganio,

Il donna de même Orcia aux troupes de Lybie, qui pleuroient le brave Negre Dudrinaſſe. Brunel parut auſſi, conduiſant ceux de la Tingitane : ſes yeux étoient baiſſés, ſon air étoit triſte & nébuleux, depuis que, près du château d'Atlant, Brunel avoit perdu l'anneau d'Angélique que Bradamante avoit enlevé : il étoit tombé dans la diſgrace d'Agramant ; & ſi le frère de Ferragus, Iſolier, n'avoit pas juré ſur ſon honneur qu'il l'avoit trouvé lié contre un arbre, Agramand l'eût condamné à rendre le dernier

ſoupir au gibet. C'eſt à la prière de ceux de ſa Cour, qu'il lui fit ôter du col l'infâme hart qu'il avoit ſi bien méritée ; mais ce ne fut qu'avec la menace de le punir encore plus ſévèrement à la première faute ; ce qui portoit la conſternation ſur le front de ce Sarraſin. La troupe de cavalerie de Farurante ſuivoit Brunel ; l'infanterie de Maurine marchoit enſuite ; le nouveau Roi du Liban, ſucceſſeur de Pinodore, avoit reçu d'Agrican, non-ſeulement le ſceptre d'or, mais il l'avoit mis à la tête d'un gros détachement de ſes ſujets.

Les troupes de l'Heſpérie, avec celles de Ceuta, venoient après, conduites par Soridan & Dorilon. Pulian commandoit les Naſamones, & les ſuivoit de près. Agricalte marchoit à la tête des Hamoniens, Malabufer des Piſans ; les troupes de Maroc & des Canaries étoient commandées par Finadure, & celles du Roi Tardoc, par Balaſtre.

Deux eſcadrons, l'un de Mulga, l'autre d'Azilla, marchoient après ſans commandant. Agramant mit à la tête de ces braves troupes, Corinée, l'un de ſes amis de confiance. Il donna de même Rimedonte aux eſcadrons ſans chef d'Almanſille. Cette groſſe troupe étoit fermée par Balinfront, à la tête de ceux de Coſca.

Le Roi Clarindo, ſucceſſeur de Mirabalde,

tenoit la tête du gros de troupes ſuivant. A la tête des guerriers du Bolga, Baliverze, le plus méchant coquin des Sarraſins, commandoit un eſcadron ; mais auſſi l'une des belles troupes de l'armée qui ſuivoit, étoit commandée par le plus ſage Roi qui ſuivît Agramant : c'étoit Sobrin, Roi de Garbe, également bon dans les conſeils & dans les combats.

Les troupes de Bellemarine, que Gualciotte avoit commandées jusqu'alors, venoient de paſſer ſous les ordres de Rodomont, Roi d'Alger ; il n'étoit arrivé que depuis trois jours à l'armée. Il revenoit du fond de l'Afrique où il étoit paſſé pour raſſembler des forces. Agramant l'avoit envoyé dans cette partie, vers le tems où le Soleil moins brillant & moins chaud, ſemble céder au Sagittaire & aux cornes menaçantes du Taureau. L'armée Sarraſine n'avoit point de guerrier auſſi fort, auſſi redoutable que le fier Rodomont : les portes de Paris devoient plus trembler à ſon aſpect, qu'à celui de tous les autres guerriers. Cet homme féroce avoit ſuivi les deux Rois en France, moins par attachement, que pour ſe montrer le plus implacable ennemi de la foi chrétienne.

Pruſion, Roi des Alvaracches, & Dardinel, Roi de Zumara, ſuivoient Rodomont : je ne ſçais ſi quelque chouette, quelque vieille corneille, ou quelqu'autre oiſeau de mauvais augure, leur

avoient annoncé leur mauvais ſort; mais l'heure & le moment de leur mort étoient déjà déterminés dans le ciel pour le combat ſuivant.

L'on n'attendoit plus dans l'armée, que deux troupes, qui ſe trouvoient abſentes : c'étoit celles de Trémiſen & de Noricie; perſonne n'en donnoit de nouvelles. Agramant ne ſavoit que penſer de ce long retardement, lorſqu'enfin on lui conduiſit un écuyer du Roi de Trémiſen, qui lui raconta qu'Alzirdon, Manillard & tous les Capitaines de ces deux troupes, étoient étendus ſur la pouſſière.

Seigneur, dit cet écuyer, le terrible Chevalier qui n'eût laiſſé aucun de nous en vie, ſi quelques-uns ne l'avoient évité par la fuite, eſt entré dans nos eſcadrons comme un grand loup dans deux troupeaux de chèvres & de moutons.

Depuis quelques jours il étoit arrivé dans l'armée un haut & puiſſant Chevalier, auquel ceux de l'Orient & du Couchant ne pouvoient preſque être comparés. C'étoit Mandricard, fils & ſucceſſeur du grand & célèbre Agrican Roi de Tartarie. Agramant lui rendoit & lui faiſoit rendre les plus grands honneurs. Mandricard avoit déjà rempli la terre de ſa haute renommée par ſes exploits; mais celui de tous qui le couvroit le plus de gloire, c'étoit la conquête qu'il avoit faite des armes d'Hector. En vain la Fée de Sorie

les conſervoit depuis plus de mille ans ; Mandricard s'en étoit emparé ; & tout ce que ſa valeur ſurmonta dans cette aventure, exciteroit la terreur, ſi je le racontois.

Ce Prince ayant été préſent au récit de l'écuyer de Trémiſen, il ſentit enflammer ſon grand cœur, & forma ſur le champ le projet de ſuivre les traces de ce guerrier qu'on avoit peint ſi terrible. Il ſe garda bien de laiſſer ſoupçonner ſon projet ; ſoit que ſon caractère altier le rendît dédaigneux, ſoit qu'il craignît qu'un autre n'eût la même penſée, & ne le précédât. Il s'informa de l'écuyer de quelle eſpèce d'armes & d'habits ce Cavalier étoit paré. Celui-ci lui répondit qu'il étoit couvert d'armes noires ; & que ſon caſque même ne portoit aucun cimier.

Roland, en effet, le cœur plein de deuil pour l'abſence d'Angélique, avoit quitté juſqu'à l'écuſſon de ſes armes, & n'avoit rien voulu ſouffrir ſur lui qui ne ſe reſſentît de l'état douloureux de ſon âme.

Marſille avoit fait préſent à Mandricard d'un ſuperbe cheval bay châtain : ſes crins & ſes pieds étoient noirs. Il étoit né d'une jument du pays de Friſe & d'un cheval andaloux. Mandricard, bien armé, ſauta deſſus, & partit avec viteſſe, en jurant de ne retourner à l'armée, qu'après avoir trouvé le Chevalier aux armes noires.

Il rencontra ſur ſa route quelques fuyards échappés à la fureur de Roland ; l'un pleuroit un frère, l'autre ſon propre fils péri ſous ſes yeux. Une affreuſe terreur étoit encore empreinte ſur leur viſage ; pâles, muets, & troublés, ils ſembloient ne marcher qu'au haſard.

Mandricard ne fut pas long-tems, ſans avoir le ſpectacle affreux du champ de bataille. L'énormité des coups dont les morts ſont frappés, lui confirme le rapport qu'Agramant a reçu ; il porte ſa curioſité, juſqu'à meſurer la largeur de ces bleſſures ; il ſent d'autant plus redoubler la jalouſie qu'il a contre le Chevalier qui leur a donné la mort.

De même que le loup ou le dogue affamé, accourant à l'odeur d'un bœuf que les payſans ont abandonné mort dans la campagne, n'en trouvant plus que les cornes & les os nus, les chairs ayant été déjà dévorées par les oiſeaux, regrettent d'être arrivés trop tard pour ſe repaître d'une ſi riche proie ; ainſi le cruel Mandricard, furieux de jalouſie, blaſphême de ne plus trouver d'ennemi.

Il ſuivit pendant le reſte de ce jour & la moitié du ſuivant les traces du Chevalier Noir ; il apperçut alors un pré ombragé par de grands arbres, qu'un fleuve côtoyoit en ſerpentant en forme de guirlande, & qui laiſſoit un petit eſ-

pace pour y entrer entre ses deux bras; c'est ainsi que le Tibre embrasse en tournant le terrein d'Otricoly. Plusieurs Chevaliers armés sembloient fermer ce passage. Mandricard leur demanda pour quel dessein ils se trouvoient rassemblés en si grand nombre. Le Capitaine, frappé de la mine altière de Mandricard & de la richesse de ses armes brillantes de pierreries, lui répondit : » Seigneur, nous sommes sujets du Roi de Grenade, & nous avons été commandés pour servir d'escorte à la Princesse sa fille qu'il vient d'accorder au Roi d'Alger, quoique le bruit public ne l'ait pas encore annoncé; dès que la cigale aura cessé son chant, qu'on n'entend que pendant la plus grande chaleur du jour, nous nous remettrons en chemin avec la Princesse, qui dort présentement, pour la conduire au camp, & la remettre entre les bras du Roi son père.

Mandricard, qui méprisoit l'univers, eut peu d'estime pour cette troupe, & voulut s'amuser à voir comment elle défendroit la jeune Princesse. Vraiment, leur dit-il, on m'a dit que cette Princesse est fort jolie, & je me réjouis de pouvoir le savoir par moi-même. Menez-moi promptement près d'elle, ou, si vous l'aimez mieux, faites-la venir; mais dépêchez-vous : car il faut que je reparte dans un moment. — Pardieu, dit le Grenadin, il faut que tu sois un grand fol pour....

Il n'eut pas le tems d'en dire davantage ; car le fier Tartare, courant à l'inſtant ſur lui, lui paſſa ſa lance au-travers du corps, il la retira promptement, pour en percer un ſecond.

Mandricard ne portoit point d'épée, parce que lorſqu'il fit la conquête des armes d'Hector, il ne trouva point celle que le Héros Troyen avoit portée; & dès-lors il jura, lui qui ne juroit jamais en vain, qu'il ne porteroit jamais d'épée, que lorſqu'il auroit enlevé celle de Roland, cette fameuſe Durandal, qu'Almont avoit portée après Hector; & que Roland avoit enlevée, avec la vie, au redoutable Almont.

L'audace du Tartare ne lui laiſſa voir aucun déſavantage, en attaquant le reſte de cette troupe. Il s'élança ſur eux, en s'écriant : Qui de vous m'arrêtera dans mon chemin ? Ceux de cette eſcorte l'attaquèrent de tous côtés; l'un la lance en arrêt, & l'autre l'épée haute. Mandricard en tue pluſieurs, avant que ſa lance ſoit briſée ; & dès qu'il ne s'en voit plus que le gros tronçon dans la main, il s'en ſert à deux mains comme d'une maſſue, & la plupart de ceux qui lui réſiſtent en ſont aſſommés. Tel que l'Hébreu Samſon ſçut ſe ſervir d'une vile mâchoire d'âne; de même le Tartare briſe les écus, les caſques, & tue quelquefois l'homme & le cheval du même coup.

Ces malheureux Combattans s'obſtinent à cou-

rir à la mort, qui leur paroît encore moins amère, que la manière honteuſe dont ils perdent la vie. Ils ne peuvent ſupporter de ſe voir aſſommer par un tronçon de lance, comme des couleuvres ou des grenouilles. Mais s'appercevant bientôt que les deux tiers d'entre eux avoient déjà perdu la vie, & que le reſte ſubiroit le même ſort, ils commencèrent à fuir, & le cruel Tartare, qui ne peut ſouffrir qu'aucun de cette troupe épouvantée échappe à ſes coups, les pourſuit avec fureur. De même que les roſeaux deſſéchés & les chaumes ne peuvent réſiſter contre un feu qu'un Laboureur allume, de façon que le vent en dirige la flamme; ainſi ces malheureux ſont écraſés par la fureur du terrible Mandricard. Ce fut alors que voyant que l'entrée du pré reſtoit ſans aucune défenſe, le Prince Tartare ſuivit quelques traces fraîches; & guidé par quelques plaintes, il arriva juſqu'à la tente de la Princeſſe de Grenade. Curieux de voir ſi ſa beauté répondoit en effet aux louanges qu'il en avoit entendu faire, il paſſe au milieu des morts, ſuit le tournant du fleuve, & trouve Dorali dans le milieu du pré; c'eſt ainſi que ſe nommoit la Princeſſe de Grenade. Elle étoit aſſiſe, toute en larmes, au pied d'un vieux frêne; ſes larmes, qui ſe ſuccédoient comme les ondes d'une fontaine, tomboient ſur ſon beau ſein : on voyoit ſur ſon viſage l'empreinte de la douleur &

de

de la crainte; sa terreur augmenta, lorsqu'elle vit approcher le Tartare, tout couvert de sang, & la fureur dans les yeux : elle perce les airs de ses cris : son escorte est détruite; elle ne voit plus auprès d'elle que quelques vieillards & de jeunes & timides filles qu'on avoit choisies pour la servir.

Lorsque Mandricard admira ce beau visage, & qui couvert de larmes ..... (Eh que n'eût-il pas été, si le sourire l'eût encore embelli?) il ignore lui-même si sa victoire l'élève jusques dans les cieux; & sans le savoir, il est déjà le captif de sa belle prisonnière : il ne se flatte pas cependant que celle dont le deuil & les gémissemens exprimoient la vive douleur, pût facilement lui donner le prix de sa victoire; mais, espérant qu'à la fin cette plainte feroit place à des sentimens plus doux, il prit le parti de l'amener avec lui; & la faisant monter sur une blanche haquenée, il reprit avec elle le chemin dont il s'étoit écarté.

Il congédia d'un ton assez doux les vieillards & les femmes qui l'avoient suivie depuis Grenade: N'en soyez point en peine, leur dit-il, je suis assez fort pour la défendre; je lui servirai de camérier, de gouvernante, d'huissier; & je la servirai mieux que personne; adieu, mes amis. Eux, qui ne pouvoient s'opposer à rien, s'en allèrent, & la quittèrent en pleurant, & se disant entre eux:

Ah ! que le Roi ſon père ſentira de douleur, en apprenant cet enlèvement ! de quelle fureur ſon redoutable époux ne ſera-t-il pas animé ! Quelle horrible vengeance n'en prendra-t-il pas ! Ah ! que n'eſt-il ici, pour ſauver l'illuſtre ſang du Roi Stordiland, avant que cet étranger l'entraîne loin de nous.

Mandricard, aſſez ſatisfait du prix charmant qu'il venoit de recueillir de ſa victoire, n'étoit plus ſi preſſé de trouver le Chevalier aux armes noires ; il avoit bien rallenti ſa marche, & n'étoit occupé que de trouver un lieu favorable, pour laiſſer enfin paroître le feu dont il étoit enflammé. Tout en marchant, il cherchoit à conſoler Doralice, dont les yeux & les joues étoient humides de larmes.

Imaginant tous les moyens de pouvoir même la ſéduire : Ah ! lui dit-il, ce n'eſt que ſur la renommée de votre beauté divine, que j'ai pu m'éloigner de mon heureuſe patrie : aurois-je quitté mes Royaumes & la grandeur dont j'étois environné, pour voir ſeulement la France ou l'Eſpagne ? non, ajoutoit-il, le bonheur de vous voir, le deſir de vous admirer m'a ſeul attiré loin de mes Etats. Si l'amour pouvoit être toujours le prix du violent amour, ne mériterois-je pas de vous toucher ? Que faut-il, hélas ! pour vous plaire ? Si c'eſt la haute naiſſance, le grand Agri-

can étoit mon père ; ſi ce ſont les richeſſes, vous me voyez poſſeſſeur de ſes vaſtes Etats ; Dieu ſeul eſt plus puiſſant que moi. Si c'eſt enfin la valeur, je viens de vous en donner une preuve.

Tous ces diſcours ſi tendres que l'amour inſpiroit à Mandricard, n'étoient point abſolument perdus ; ils alloient tout doucement au cœur de la jeune Doralice : ils commençoient à la raſſurer de ſa peur.

Bientôt cette peur fut abſolument bannie ; la douleur qui venoit de lui percer l'âme, devint auſſi bien plus modérée ; & bientôt encore, elle parut écouter ce nouvel amant avec plus de patience, & même avec une ſorte de plaiſir : elle fut d'abord plus polie, enſuite elle parut plus affable ; elle ne lui refuſa plus d'arrêter ſur ſes yeux les ſiens qui cependant ne paroiſſoient lui demander que de la pitié. Mandricard, qui connoiſſoit un peu l'amour, & plus bleſſé que jamais par ſes traits, commença dès-lors à former la douce eſpérance que cette jeune beauté ne lui ſeroit pas long-tems cruelle. Plein d'amour & de joie près de Doralice, il ſuivit ainſi ſon chemin, juſqu'à cette heure où l'approche de la nuit fait ſentir aux animaux un froid qui les appelle à goûter les douceurs du ſommeil. S'appercevant donc que le ſoleil étoit déjà couvert à moitié par l'horiſon, ils redoublèrent un peu de viteſſe, d'autant

plus qu'ils entendirent de loin les ſons de quelques chalumeaux, & qu'ils apperçurent la fumée qui s'elevoit de pluſieurs cabanes.

Ces cabanes étoient l'habitation de quelques Paſteurs; (retraite pour eux plus commode que belle.) Ces honnêtes gardiens de troupeaux, accueillirent avec tant d'honneurs & de cordialité les deux voyageurs, & Mandricard alors étoit ſi content d'être chez eux, qu'il eût préféré cette demeure à la richeſſe & aux commodités des villes & des châteaux. Ses ſentimens ſecrets le rendoient bien reconnoiſſant de l'urbanité qu'il trouvoit ſous ces ruſtiques toîts.

Je ne ſuis point aſſez sûr de ce qui put ſe paſſer entre la belle Princeſſe de Grenade & le fils d'Agrican pendant l'obſcurité de la nuit, pour oſer en rien dire. Je laiſſe à chacun le plaiſir de ſe livrer à ſon imagination. Tout ce que je peux ſeulement aſſurer, c'eſt que leur réconciliation parut s'être faite de bien bonne foi; que tous les deux parurent fort gais en ſe réveillant, & que la reconnoiſſante Doralice remercia de bien bon cœur ces honnêtes Paſteurs, dont l'hoſpice leur avoit été ſi commode, & qu'ils avoient offerte avec tant d'affabilité.

Ils continuèrent pendant pluſieurs jours cette même façon de voyager, errans enſemble ſans aucun ſouci, juſqu'à ce qu'ils ſe trouvèrent enfin

ſur le bord d'un beau fleuve, dont la pente entraî-noit doucement les eaux à la mer. Ces eaux avoient un cours ſi tranquille, qu'on doutoit qu'elles euſſent leur mouvement néceſſaire; elles étoient ſi claires, qu'on voyoit facilement le fond de leur lit : ce fut ſur ces rivages tranquilles, qu'ils trouvèrent une Dame & deux Cavaliers qui ſe repoſoient à l'ombre.

Mais, mon imagination qui m'emporte à ne pas ſuivre toujours le même chemin, me force à retourner à cette innombrable armée de Sarraſins, qui ſemble vouloir aſſourdir toute la France de ſa rumeur & de ſes cris; elle les fait retentir autour des pavillons du fils de Trojan, qui défie le Saint Empire Romain, tandis que l'audacieux Rodomont jure d'embrâſer Paris, & d'applanir l'enceinte de Rome la Sainte. Agramant, ayant été ſecrettement informé que le puiſſant ſecours des Iſles Britanniques avoit déjà paſſé la mer, fit appeller le Roi Marſille, le vieux Sobrin Roi de Garbe, & quelques autres anciens Capitaines; leur voix unanime fut de faire le plus grand effort pour emporter Paris par un aſſaut général, ne pouvant plus eſpérer, diſoient-ils, d'en faire la conquête, lorſque le ſecours ſeroit arrivé : ils avoient déjà raſſemblé dans les maiſons voiſines des remparts de cette Ville, une prodigieuſe quantité d'échelles, de claies & de madriers, ſoit

pour faire des ponts volans ou des bateaux ; Agramant avoit déjà commandé les troupes qui formeroient la première & la ſeconde attaque, & ſe propoſoit bien de combattre lui-même dans cette aſſaut.

Charlemagne, le jour qui précéda ce combat furieux, fit élever des vœux au Ciel par tous les habitans des Monaſtères, & tous ceux qui rempliſſant les commandemens de l'Egliſe, eſpéroient être en état de grâce, firent leurs dévotions comme des gens qui ſe préparoient à mourir le jour ſuivant. Charles entouré de ſes Pairs & de ſes Miniſtres donnoit l'exemple à ſes Sujets dans la principale Egliſe : Puiſſant Dieu ! s'écria-t-il, ſi ma tête eſt coupable, ne punis pas ce peuple fidèle pour mes iniquités paſſées : ſi ta volonté nous condamne à périr, diffère au moins les effets de ta vengeance : que nous, hélas ! qui portons le nom de tes enfans, nous ne périſſions pas du moins ſous les coups & ſous les yeux des ennemis de ta loi ſainte : que ces infidéles, ô grand Dieu ! ne puiſſent pas dire que tu laiſſes périr ſans ſecours ceux qui t'adorent ; un ſeul rebelle à ta loi, que tu punirois aujourd'hui, pourroit en entraîner cent autres à l'eſprit de révolte, & chaſſer la foi de tous les cœurs : protéges ceux que tu vis jadis défendre ton ſaint ſépulcre profané, & la majeſté de ton Egliſe & des Pontifes

qui la servent. Ta miséricorde, ta bonté n'est-elle pas toujours la même? Pourrions-nous, ô Dieu si clément & si bon, désespérer de ton secours? Ce ne sera point le prix de nos mérites que nous recevrons; mais un don gratuit de ta grâce bienfaisante, remplissant nos cœurs de reconnoissance & d'amour, les rendra meilleurs & plus purs à tes yeux.

C'est ainsi que d'un cœur contrit & humilié, Charles élevoit ses cris & ses vœux à l'Éternel: il joignit plusieurs vœux à ses ardentes prières; elles furent écoutées, & les Anges les portèrent aux pieds du trône éternel où le Sauveur du monde est assis: les Saints, émus d'une sainte pitié à la voix des Anges suppliants, se prosternèrent devant ce Dieu si bon; ils se joignirent à ces Messagers célestes pour le supplier d'exaucer les cris du peuple chrétien qui lui demandoit son secours.

Cette ineffable Bonté, qui ne fut jamais intercédée en vain par un cœur fidèle, jetta des regards de pitié sur eux; il fit signe de la main à l'Archange Michel de s'approcher: Va, lui dit-il, à cette armée chrétienne, qui, dans ce moment, vient d'aborder les côtes de Picardie, conduis-la près des murs de Paris, sans que les Sarrasins puissent le savoir: cherche d'abord le Silence, ordonne-lui de te suivre

dans cette commiſſion; il ſaura bien tout ce qu'il doit faire pour l'exécuter : vole enſuite où la Diſcorde ſe tient; dis-lui qu'elle allume ſes affreux tiſons, & qu'elle porte la fureur & le feu dans le camp d'Agramant; qu'elle s'attache ſur-tout à fomenter la haine & les diſputes les plus violentes entre les chefs les plus renommés; qu'elle leur faſſe tourner leurs armes les uns contre les autres; qu'elle les porte à déſirer la mort de leurs propres alliés, à les couvrir de bleſſures & de chaînes : répands enfin entre eux un tel déſordre, que leur Roi ne puiſſe plus tirer d'utilité de leurs ſecours. Michel baiſſe la tête ſans répondre, vole à ces mots, & deſcend ſur la terre; de quelque côté que l'Archange dirige ſon vol, les nues s'ouvrent, le ciel eſt ſerein : un cercle doré de lumière, plus brillant que n'eſt l'éclair pendant une nuit obſcure, l'entoure. Michel penſe où d'abord il doit deſcendre pour trouver cet éternel ennemi des longs propos, ce Silence auprès duquel il doit exécuter le premier ordre qu'il a reçu.

Il vole d'abord dans ces lieux, où les habits, les vœux, les anciens uſages lui font croire qu'il doit le trouver; il voit l'un de ces grands Monaſtères, où les Frères & les Religieux ſont également obligés de ne ſe point parler; où le Silence doit commander ſans ceſſe, ſon nom

étant inſcrit non-ſeulement ſur la porte du chœur de leur égliſe, mais auſſi ſur celles des dortoirs, des réfectoires & de toute les ſalles de la maiſon. Plein de cette eſpérance, il agite plus vivement ſes aîles dorées; c'eſt dans ce Monaſtère, qu'il compte le trouver, ayant pour compagnes, la Paix, le doux Repos & la Charité. Mais qu'il ſe trouva trompé dans ſon attente! Dès qu'il fut dans ces grands Cloîtres: Le Silence n'habite plus ces lieux, lui dit-on; il n'en exiſte plus que le nom: la Piété, la Paix, l'Humilité, l'Amour du prochain, qui régnoient en ces lieux dans les anciens tems ne s'y trouvent pas davantage; la Gourmandiſe, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, la Pareſſe & la Cruauté, les en ont bannies. Le Meſſager céleſte s'étonne avec raiſon; il jette un œil d'indignation ſur cette mépriſable troupe; mais du moins il trouve & reconnoît la Diſcorde, que l'Eternel lui commandoit de chercher, dès qu'il auroit trouvé le Silence. Il avoit cru d'abord qu'il ſeroit obligé de l'aller chercher parmi les réprouvés, juſques dans les abyſmes de l'Averne; heureuſement elle parut à ſes yeux dans ce nouvel enfer. (Eh! qui le croiroit,) parmi tant de prières & de ſaints ſacrifices.

Michel eſt très-étonné de cette découverte. Il croyoit devoir faire un bien plus long che-

min, pour trouver la Difcorde: cependant il vit qu'il ne fe méprenoit pas; fes habits compofés de bandes inégales, variées de cent couleurs différentes, la faifoient connoître; le vent en agitoit les bandes à chaque pas; tantôt elle étoit prefque nue, d'autres fois elle paroiffoit couverte. Ses cheveux noirs ou blancs, dorés ou argentés, & toujours prêts à s'entremêler enfemble, étoient difperfés fur fes épaules & fur fa poitrine; un petit nombre en étoit réuni dans une treffe, les autres étoient relevés fous fa coëffure; fon fein, fes bras, étoient pleins de libelles, d'affignations, de confultations, & d'autres papiers de chicane; elle avoit auffi de grandes liaffes de caufes à confulter, & d'autorités, qui mettent toujours en danger les poffeffions du foible. Elle étoit entourée devant, derrière elle, & fur fes côtés, de Notaires, de Procureurs & d'Avocats. L'Archange l'appelle, & lui commande de fe porter entre les chefs principaux des Sarrafins, & de trouver des moyens pour qu'ils fe détruifent entre eux par une guerre cruelle. Il lui demande enfuite quel eft le lieu que le Silence habite; il croit qu'elle doit en favoir des nouvelles, comme parcourant fans ceffe toute la terre pour y porter les feux & les ruines de la divifion.

La Difcorde lui répondit : Je n'ai nulle idée

de l'avoir jamais rencontré; j'en ai ſouvent entendu parler, ainſi que de ſa fineſſe dans ce qu'il entreprend; mais conſultons la Fraude qui ſe trouve auſſi parmi nous ; elle en a ſi ſouvent beſoin, qu'elle doit en ſavoir des nouvelles. A ces mots, elle la montre du doigt à Michel, en lui diſant : La voilà. La Fraude avoit un viſage ouvert, & même agréable. Elle étoit vêtue avec décence: ſes regards avoient quelque choſe de reſpectueux & de timide: elle marchoit poſément; & ſon parler étoit ſi doux & ſi modeſte, qu'il ſembloit à Michel qu'elle étoit prête à répéter le premier mot de la ſalutation qu'il avoit faite à Marie. Cependant rien n'étoit plus affreux & plus difforme que tout ce qu'elle ſavoit cacher aux yeux par ſes ſombres détours & par ſes ruſes coupables : ſous ſon habit ample & très-long, elle portoit toujours un poignard nouvellement émoulu.

L'Ange lui demanda, quel chemin il devoit prendre pour trouver le Silence. Autrefois, lui dit-elle, vous auriez pu le trouver avec les vraies Vertus: il avoit coutume de ne les point quitter : vous l'euſſiez auſſi rencontré parmi les Enfans de Benoît & ceux d'Elie, dans le tems que leur fondation étoit nouvelle. Il habita jadis les Ecoles publiques, dans les ſiècles d'Architas & de Pythagore. Mais, depuis la mort de ces

Philoſophes & de ces ſaints Religieux qui ſavoient le retenir par des vertus conſtantes qu'ils pratiquoient, il ne ſe voit plus que quelquefois pendant la nuit, lorſqu'il accompagne des voleurs ou des amans heureux. Il ſuit auſſi le Délit, la ſourde Trahiſon & le lâche aſſaſſin: vous pourriez peut-être le trouver parmi les faux Monnoyeurs, dont l'attention eſt extrême à ſe chôiſir des cavernes & des ſouterreins, dont les voûtes & les murs ſoient toujours ſourds & muets. Mais le meilleur moyen qui puiſſe vous réuſſir, c'eſt de vous rendre vers le milieu de la nuit, dans l'antre qu'habite le Sommeil; le Silence doit en défendre l'approche.

Quoique la Fraude ait coutume de mentir & de tromper toujours, ce qu'elle diſoit alors étoit ſi vraiſemblable, que Michel n'héſita point à la croire. Il s'envole du Monaſtère; il tempère le battement de ſes aîles; il s'étudie; il compte les heures, pour arriver à tems à la caverne du Sommeil où la rencontre du Silence pouvoit remplir ſon eſpoir.

L'on voit dans l'Arabie une petite vallée agréable, éloignée des cités & même des hameaux, à l'abri de deux hautes montagnes; elle eſt couverte d'anciens ſapins, de gros hêtres; le ſoleil tourne, & frappe à plomb en vain ſur cette vallée; tous ſes rayons ſont interceptés;

une route couverte d'épais rameaux conduit à un grand ſouterrein.

Une ſpacieuſe caverne s'étend dans le roc ſous cette forêt ténébreuſe : le lierre ſuit l'élévation de ſon portique, le couronne en feſtons & le tapiſſe par ſes contours tortueux. C'eſt dans cet aſyle que repoſe l'Oubli de tous les maux & le paiſible Sommeil. L'Oiſiveté graſſe & peſante, occupe un des coins de cette grotte. La Pareſſe, aſſiſe peſamment ſur la terre d'un autre côté, ne peut faire un pas, ni même ſe tenir ſur ſes jambes molles & débiles. L'Oubli reſte à la porte, ne reconnoiſſant ni ne laiſſant entrer perſonne ; il n'écoute aucun meſſage ni ne répond ; il tire un voile obſcur ſur tous les hommes. Le Silence ſert de garde à ce ſéjour, autour duquel il tourne ſans ceſſe : ſa chauſſure eſt de feutre ; un manteau brun l'enveloppe ; & de ſa main, il fait ſigne de loin à ceux qui s'approchent de s'éloigner.

Michel l'aborda doucement, & lui dit à l'oreille : Le Dieu vivant t'ordonne de conduire Renaud à Paris, avec le ſecours qu'il amène à ſon Souverain. Il veut que tu le conduiſes ſi ſecrétement, que les Sarraſins ne puiſſent entendre aucun bruit, & qu'avant qu'ils aient aucune connoiſſance de ces troupes, ils ſoient attaqués de tous côtés. Le Silence ne fit pour

toute réponſe qu'un ſigne de reſpect & d'obéiſſance : il vole derrière Michel ; & de ce premier vol, ils ſe rendent en Picardie. Michel redouble le courage de ces braves troupes, & les fait marcher avec tant de diligence, que ſans qu'elles ſe doutent que c'eſt par un miracle, elles arrivent dans un ſeul jour à Paris : le Silence couroit de tous côtés autour de cette armée, qu'il avoit entourée d'une nuée qui paroiſſoit claire d'un côté, mais qui cependant étoit aſſez épaiſſe pour que le ſon des cors & des trompettes ne pût pas la pénétrer. Il alla même juſques dans le camp des Sarraſins ; & ce qu'il répandit ſur leurs têtes, les mit dans le même état que s'ils euſſent été ſourds & aveugles.

Pendant que Renaud arrivoit avec une ſi grande diligence, qu'il étoit évident qu'un Ange le conduiſoit, & dans un ſilence ſi profond, qu'on n'entendoit aucun bruit du camp maure, Agramant avoit déjà placé ſon infanterie dans les fauxbourgs de Paris, & ſous les remparts menaçans, défendus par les foſſés : ſon projet étant d'en venir au dernier effort.

Qui pourroit compter l'armée qu'Agramant mena ce jour contre Charlemagne, compteroit auſſi facilement le nombre des arbres que contiennent les vaſtes forêts qui couvrent le dos des monts Apennins : il pourroit compter auſſi

le nombre des vagues que la mer élève ſur les rives mauritaniennes, lorſqu'elle vient ſe briſer contre le pied du Caucaſe ; il ſauroit auſſi bientôt celui des feux céleſtes que peuvent obſerver les heureux amans.

Déjà les cloches de Paris s'émeuvent de toutes parts ; leur ſon effrayant & triſte attire auſſi-tôt dans tous les temples le peuple éperdu qui, levant les mains au ciel, tâche de le faire ouvrir à ſes prières : ſi dans le Paradis l'on avoit la même opinion qu'ici-bas nous avons des richeſſes, les Congrégations céleſtes auroient pu dans ce jour ſe former des trônes d'or ; les vieillards ſe plaignoient d'avoir aſſez long-tems vécu pour être témoins d'un pareil malheur, & portoient envie aux buſtes ſculptés qui repoſoient ſur les tombeaux ; mais les jeunes gens, dans la force de l'âge, mépriſoient la mort qu'ils alloient braver ; ceux dont l'âge déjà mûr avoit conſervé quelque vigueur, couroient de tous côtés à la défenſe des murailles ; là, ſe voyoient hauts Barons, Paladins, Rois, Ducs, Chevaliers, Marquis & Comtes, Citadins, Soldats étrangers, tous ſe montroient également ardens & prompts à mourir pour la gloire du Sauveur : ils alloient même juſqu'à ſupplier l'Empereur de faire baiſſer les ponts, pour attaquer les Sarraſins. Charles admira, & ſe plut à leur voir

cette audace, mais il eut la prudence de la retenir ; il les poſta lui-même en divers endroits dangereux, pour en fermer l'accès aux Sarraſins : il en ménagea le nombre ſelon l'étendue & le plus ou le moins de danger des poſtes ; d'autres eurent le ſoin d'entretenir & de préparer les feux ; un grand nombre fut employé pour manœuvrer les machines de guerre où leur défenſe ſeroit néceſſaire ; Charles, ſans s'arrêter un moment, alloit de tous côtés pour préparer une bonne défenſe.

Paris eſt aſſis dans une grande plaine, ſituée au milieu de la France dont cette Capitale ſemble être le cœur ; un beau fleuve coule au milieu de ſon enceinte ; il partage cette ville, mais avant d'en ſortir, il forme une île qu'il défend, & c'eſt une des principales parties de cette belle cité ; les deux autres, qui compoſent ſes trois diviſions, ſont défendues d'un côté par le fleuve, de l'autre par de grands & profonds foſſés. Dans cette ville, de pluſieurs milles de tour, différens quartiers pouvoient être attaqués à la fois ; mais Agramant, pour ne point ſéparer ſes forces, réſolut de ne former qu'une ſeule attaque ; il la marqua de l'autre côté de la rivière, au couchant de cette ville, pour n'avoir à combattre ni ceux de la cité ni ceux de la campagne, & pour ne laiſſer derrière lui que

que des pays conquis & ſoumis jusqu'à l'Eſpagne.

Charlemagne avoit raſſemblé beaucoup de munitions pour défendre le long rempart qui défendoit Paris de ce côté ; il avoit fait relever le bord des foſſés, qu'il avoit fait remplir de cazemates différentes. L'entrée & la ſortie de la Seine étoient fermées par de fortes chaînes ; plus un lieu d'attaque lui paroiſſoit être en danger, plus il s'attachoit à le fortifier, comme à le munir de tous les meilleurs moyens de défenſe.

Le célèbre fils de Pepin, auſſi clairvoyant qu'Argus, avoit déjà prévu de quel côté l'attaque d'Agramant ſeroit dirigée, & le Sarraſin ne forma point de deſſein, qu'il ne le connût, & qu'il n'y remédiât ſur le champ.

Marſile reſta dans la campagne avec ſon armée pour ſoutenir les Africains : il la mit en bataille, commandée par Ferragus, Iſolier, Serpentin, Grandonio, Falſiron & Balugante ; Sobrin étoit à main gauche ſur le bord de la Seine avec Pulian, Dardinel, d'Almont & le Roi d'Oran de la hauteur giganteſque de ſix braſſes. Mais pourquoi ſuis-je plus lent à faire courir ma plume que les Sarraſins ne l'étoient à ſe mouvoir ? Tarderai-je à dire que ce terrible Roi d'Alger crie plein de fureur & de

dépit, blaſphême, & ne peut plus contenir ſa rage?

De même que dans les jours d'Eté des eſſains de mouches, formant un rauque bourdonnement, viennent ſe jetter ſur les reſtes d'un repas, ou ſur les bords mouillés de lait ou de vin d'un vaſe; ou comme des volées d'étourneaux ſe jettent ſur les treilles déjà rougies par les raiſins mûrs; ainſi les Sarraſins courent à l'aſſaut, en rempliſſant les airs de leurs clameurs.

L'armée Chrétienne couvre les remparts, armée de lances, d'épées, & pluſieurs tenant des pierres & des feux dans leurs mains. Ils ſe préſentent tous avec audace, & mépriſent l'orgueil barbare de leurs ennemis. Si l'un d'eux tombe, un autre s'avance à ſon rang, & ne refuſe point cette place d'honneur: à force de bleſſures & de coups, ils précipitent un grand nombre de Sarraſins dans les foſſés; ils emploient non-ſeulement le fer, mais auſſi de gros fragmens de roche dure; ils font tomber ſur leurs têtes juſqu'aux crenaux & juſqu'aux mantelets des murs, ils ſe ſervent des toîts des tours; l'eau bouillante pleut de toutes parts, entre par la viſière & brûle le viſage & les yeux des Maures qui ne peuvent ſoutenir cette ardente pluie; mais ſi pour eux elle eſt plus nuiſible que

ſer, comment ſoutiendroient-ils une nuée pierreuſe de chaux-vive, des vaſes enflammés qui verſent à grands flots le nître, le ſoufre, la poix, la thérébentine liquéfiés, & des cercles de fer rouge qui les entourent de feux dévorans?

Pendant ce tems, Rodomont avoit porté contre les murs la ſeconde troupe commandée par Buralde & Ormidas, & compoſée des Garamantes & des ſoldats de Marmonde; Clarinde & Soridan ſont ſur leurs flancs; le Roi de Ceüta ſe montre avec audace, ainſi que celui de Coſca: tous deux ſuivent l'intrépide Roi d'Alger: ce Roi terrible porte ſur ſa bannière d'un rouge éclatant un lion qu'une jeune fille ſe ſoumet en lui mettant une forte bride, & cet emblême eſt celui de la belle Doralice, fille du Roi de Grenade, dont Rodomont eſt vivement épris.

J'ai déjà raconté comment elle avoit été enlevée par Mandricard, & Doralice étoit ſi tendrement aimée par le Roi d'Alger, qu'il eût donné plus que ſon royaume pour elle; il croyoit en ce moment ne combattre que pour la gloire de la dame de ſes penſées: ah! s'il avoit ſu que la force la retenoit alors dans les mains d'un autre, il eût encore plus fait pour elle qu'il n'alloit faire pour Agramant.

Mille échelles se dressent & s'appuient presque en même tems : deux soldats peuvent y monter de front, le premier assaillant se sent presser par le second, celui-ci se trouve porté en avant par le troisième ; l'un monte avec valeur, la crainte y détermine l'autre, ils sont contraints par la force à montrer un courage égal : Rodomont étant toujours prêt à frapper ceux qui sont retardés par la peur, les tue, ou les couvre de blessures ; quelques-uns font leurs efforts pour monter sur les murs, au milieu des feux ardens & des ruines ; les autres cherchent des yeux quelle est la voie la moins périlleuse. Rodomont seul dédaigne la route la plus sûre ; il cherche celle où la réussite lui paroît être la plus désespérée, & tandis que quelques-uns font des vœux, il offense le Ciel par ses blasphêmes : il étoit armé d'un fort harnois taillé dans la peau écailleuse d'un dragon ; il s'en étoit couvert après son ayeul, l'impie édificateur de la Tour de Babel ; ce Géant eût désiré pouvoir attaquer l'Éternel jusques sur la voûte d'où son empire s'étend sur tous les astres ; c'est dans cet insensé & coupable dessein qu'il avoit fait forger le reste de son armure & sa redoutable épée : Rodomont, non moins indompté, superbe & furieux que Nembrod, eût escaladé le ciel, ainsi que lui, s'il eût pu trouver quelques

points d'appui : il ne s'amuſe donc point à conſidérer ſi les murs ſont entiers ou déſemparés, ſi le foſſé eſt profond ou guéable, il s'élance & le traverſe en courant, quoique l'eau monte juſqu'à ſa bouche. C'eſt couvert de fange & baigné d'eau qu'il ſe précipite au milieu des feux, des roches, des arcs & des baliſtes : ainſi qu'un fougueux ſanglier briſe avec ſon poitrail, ſon boutoir & ſes défenſes, les foibles roſeaux, & ſe fait une large place, de même le furieux Sarraſin, ſon bouclier ſur la tête, vient au pied du mur en inſultant juſqu'au Ciel même. A peine Rodomont monte-t-il à l'aſſaut, qu'il eſt porté juſques ſur les défenſes : il s'élance dans une galerie des aſſiégés ; il court vers le lieu qui paroît faire le plus de réſiſtance ; il fait voler les bras & des portions de crânes plus larges que les tonſures des Moines ; il fait tomber dans les foſſés un déluge de ſang.

Le Sarraſin, pour aſſouvir ſa rage, jette ſon écu, ſaiſit ſon épée à deux mains : il joint le Duc Arnolfe ; celui-là venoit des lieux où le Rhin tombe dans un vaſte golfe ſalé ; il ſe défend moins que le ſoufre ne ſe défend du feu, contre Rodomont qui lui partage la tête de la profondeur d'une palme : d'un ſeul revers il abat morts à ſes pieds Anſelme, Oldrade, Spine-

loccio & Prando : il fait tourner & voler son épée où la foule est la plus grande; la Flandre venoit de perdre quatre de ses enfans ; il en enlève autant d'un seul coup à la Normandie ; il fend jusqu'au ventre Orghette de Mayence ; il précipite Andropone & Mesquino des créneaux : le premier étoit dans le sacerdoce, le second n'adoroit que le vin; il n'eût jamais approché d'une source; le poison, le sang d'une vipère lui paroissoit moins odieux que l'eau pure, & le malheureux périt d'une double mort, en tombant tout brisé dans l'eau des fossés : Louis de Provence est coupé en deux par l'épée du Roi d'Alger; il perce la poitrine d'Arnaud de Toulouse ; leur sang s'écoule moins promptement que leur vie : Gauthier, Satalone, Odon, Ambalde, tous les quatre Parisiens, tombent sous ses coups, & mille autres dont j'ignore le nom & la patrie.

La troupe qui suivoit de près Rodomont, ne trouvant plus de résistance, dresse ses échelles & monte : les Parisiens alors commencent à se retirer dans une seconde enceinte, sachant bien que l'ennemi courra les plus grands périls avant que de pouvoir les attaquer, parce qu'entre le mur & le terrein qu'ils abandonnent, un fossé horrible & très-profond, est creusé : outre ceux

qui, du haut en bas, défendoient ce nouveau rempart, d'autres poſtés ſur une galerie intérieure nuiſoient beaucoup, à coup de flèches, à la multitude qui paroiſſoit toute à découvert, & qui sûrement eût été défaite, ſi le redoutable Roi d'Alger n'eût pas été lui-même ſon Général : il donnoit du courage à ſes Soldats, ou les corrigeoit de leur crainte, en fendant la tête ou le ventre à quelques-uns ; il écraſoit, il ſaiſiſſoit par les cheveux, le col ou les bras tous ceux qui marquoient quelque terreur ; il en précipitoit un ſi grand nombre, que déjà le foſſé paroiſſoit devenir étroit pour les contenir.

Tandis que les aſſaillans deſcendent ou tombent dans ce profond foſſé, & cherchent les moyens de monter ſur le ſecond rempart, le Roi d'Alger, comme s'il eût eu des aîles à tous ſes membres, malgré le poids de ſon corps & de ſes armes, s'élance & ſaute de l'autre côté du foſſé.

Ce foſſé avoit trente pieds de large ; cependant Rodomont l'avoit franchi comme un oiſeau, & n'avoit pas plus fait de bruit en tombant ſur ſes pieds, que s'ils euſſent été garnis d'un feutre épais : il frappe, il taille en pièces tous les combattans qui s'oppoſent à lui, comme

s'ils n'eussent été couverts, au lieu de fer, que d'une foible écorce, tant sa force étoit grande & la trempe de son épée excellente.

Les Chrétiens avoient eu le soin & l'adresse de remplir tout le fond de ce profond fossé de fascines goudronnées, d'une immensité de matières combustibles & de pots-à-feux applatis, sans que ces matières inflammables pussent être apperçues ; le salpêtre, l'huile & le soufre, mêlés ensemble préparoient un terrible revers à la folle audace de Sarrasins ; ils remplissoient alors ce fossé d'où, par différens dégres, ils croyoient voir jour à s'élever sur le second rempart ; mais ce fut dans ce même tems que partit de différentes tours le signal de mettre le feu. La flamme s'éleva rapidement de toutes parts, bientôt elle fut réunie en une seule fournaise : elle s'éleva jusqu'à la Lune, son ardeur eût pu dessécher toute l'humidité de l'air ; une nue, épaisse de fumée, qui s'élevoit au-dessus, obscurcit la clarté du Soleil : on entendit un sifflement affreux, un bruit plus fort & plus effrayant que celui du tonnerre; l'horrible concert, l'épouvantable harmonie des blasphêmes, des hurlemens & des cris de cette multitude de malheureux qui périssoient dans ce gouffre de flammes par l'imprudence de leur Chef, se confondoit avec le bruit pétillant & sourd de

cette ſlamme homicide. Mais, Seigneur, je ne peux ſuivre plus loin un pareil chant; ma voix s'enroue, & je vais me repoſer pendant quelques momens.

Fin du quatorzième Chant.



CHANT XV.

IL eſt toujours bien beau, bien honorable de vaincre, ſoit qu'on le doive à la fortune, ou que ce ſoit l'ouvrage de ſon génie. Mais il eſt également vrai de dire que le Général dont la victoire eſt enſanglantée par la perte de ceux qu'il expoſe avec trop de témérité, perd une partie de la gloire qu'il en retire, & qu'on n'eſt vraiment digne de la palme immortelle des Héros, que lorſque la prudence a pu s'aſſurer du triomphe en épargnant le ſang des vainqueurs.

Vous méritâtes cette ſuprême gloire, Seigneur lorſque le férocelion de Saint Marc fit retentir les deux rives du Pô de ſes rugiſſemens. Depuis l'embouchure de ce fleuve, juſqu'à Francolin, nos ennemis furent défaits, & votre gloire s'accrut de la conſervation de vos ſoldats. Ces mêmes rugiſſemens ne ſe feront plus entendre, tant que nous aurons le bonheur de vous voir à notre tête.

Rodomont eut une conduite bien différente. Son peu de jugement fit qu'il précipita lui-même une partie de ſes troupes dans ce dangereux foſſé où des flammes dévorantes les conſumèrent en

peu de momens. Lorſqu'on ſçait le nombre de ceux qui périrent, on a peine à croire d'abord qu'onze mille & vingt-huit combattans aient été contenus & ſoient péris dans un pareil eſpace ; mais cela devient plus vraiſemblable pour celui qui réfléchit combien l'ardeur du feu retrécit les corps ; elle diminue bien plus encore leur volume en les réduiſant en cendres ; alors un eſpace infiniment encor plus petit les contiendroit également. Preſque tous ces malheureux, forcés de deſcendre dans ce goufre infernal y périrent, & l'auteur de leur mort cruelle fut le ſeul qui ne partagea pas leur martyre. Si Rodomont y fût deſcendu comme eux, il y eût trouvé la fin de ſa vie & de ſes fureurs ; mais étant reſté ſur le bord de cet abyme, ce ne fut qu'en voyant la flamme, la fumée noire & rapide qui s'en éleva, & lorſqu'il fut frappé par les cris de tant de malheureux, qu'il oſa faire retentir le ciel par un cri terrible, & braver ſon courroux par ſes blaſphêmes.

Pendant ce tems, Agramant attaquoit une des autres portes de Paris, croyant les aſſiégés entièrement occupés par l'aſſaut de Rodomont, & cette ſurpriſe qu'il comptoit faire réuſſir, ne lui avoit fait prendre à ſa ſuite que Bambirague, Roi d'Arzilla, le vieux Balivers, le riche Pruſion, Roi des Iſles fortunées, & Malabuferne, Roi de Fizan

où le printemps embellit ſans ceſſe la terre : plusieurs autres gens armés, quelques lâches mêmes, qui n'auroient pu ſe croire en ſûreté ſous mille boucliers, avoient ſuivi ce Prince, ne doutant pas qu'il ne parvînt facilement à la réuſſite de ſon projet.

Agramant fut bien trompé dans cette eſpérance : la porte, qu'il croyoit emporter ſi facilement, étoit défendue par l'Empereur Charles lui-même : une partie de ſes Pairs, le Roi Salomon, Ogier le Danois, les deux Guy, les deux braves Angelins, le vieux Duc Naymes, Ganelon, Béranger, Avolio, Avin, & Otton, étoient à ſa ſuite. Une jeuneſſe brillante de François, d'Allemands, & de Lombards, qui bruloit du deſir de ſe diſtinguer aux yeux de ſon Souverain, levoit ſes armes, prête à s'élancer à ſes ordres. Mais, de grâce, Seigneur, ayez un peu de patience : ſoyez sûr que je vous rendrai le plus fidéle compte de ces événemens, & ſongez que mon devoir m'entraîne à me rendre à la prière d'un grand Duc qui me fait mille ſignes de loin, & qui me crie qu'il eſt bien tems que je le tire de l'embarras où je l'ai laiſſé.

Je vais donc attacher votre attention ſur Aſtolphe, cet aimable Prince d'Angleterre : il s'ennuie mortellement du long exil qu'il vient d'eſſuyer ; il meurt d'envie de retourner en ſon pays : Logiſ-

tille venoit de lui promettre de le renvoyer par la voie la plus sûre & la plus prompte. La meilleure galère, qui ſoit dans toute ſa marine, eſt déjà prête pour ſon départ, & je vais le ſuivre en bonne compagnie ; car Logiſtille, qui craint que ſa méchante vieille de ſœur ne lui joue encore quelque mauvais tour, veut qu'une forte armée l'eſcorte juſques dans le Golfe Perſique ; & de plus elle lui donne pour compagne de voyage & pour conſeil deux de ſes bonnes amies, la ſage Andronique & Sophroſine.

Le bon Aſtolphe avoit ſouvent beſoin de conſeils. La ſage Fée lui donna celui d'éviter de s'approcher du nord & de ce cruel Aquilon qui ſe déchaîne ſur la mer avec tous ſes méchans camarades dès que la ſaiſon prive ces climats glacés de la préſence du ſoleil. Aſtolphe raſa donc les rivages de la Scythie, de l'Inde, des pays des Nabathénéens ; & ce ne fut que par un long circuit qu'il ſe rendit dans la mer de Perſe & celle d'Eritrée.

Lorſqne la ſage Fée vit qu'il ne manquoit plus rien au jeune Aſtolphe, ni pour voyager, ni pour ſe bien conduire, elle lui permit de partir ; mais la prévoyante Logiſtille toujours aſſez longue dans ſes leçons, les lui répéta fortement, & de plus lui confia bien des choſes ſi longues à vous raconter que je crois les devoir taire. Je vous

dirai ſeulement que pour la mettre à l'abri des enchantemens, elle lui donna un bon & utile Livre, & le pria de le porter toujours pour l'amour d'elle à ſon côté.

Jamais Livre, en effet, ne fut ſi merveilleux: il montroit le ſecret de détruire toutes ſortes d'enchantemens; & ſelon leur eſpèce, tout étoit déſigné dans ce Livre pour y remédier ſur le champ.

Elle lui fit encore un autre don qui ſurpaſſoit bien tous ceux que les mortels peuvent faire; ce n'étoit cependant qu'un ſimple cor, mais le ſon de ce cor étoit ſi horrible, ſi perçant, ſi terrible à ſoutenir, qu'il n'étoit être vivant qui pût l'entendre; la fureur des vents, les éclats du tonnerre, les mugiſſemens ſourds d'un tremblement de terre, euſſent paru des flageolets en comparaiſon.

Le bon Aſtolphe muni de ces riches préſens, remercia bien la bonne & ſage Fée, prit congé d'elle, & partit; il ſortit du port, & vogua ſnr une mer tranquille où le zéphir ſeul dirigeant ſon ſouffle agréable & frais ſur la poupe, ſuffiſoit pour enfler les voiles de ſon vaiſſeau: il pointa la proue du côté des pays odoriférans de l'Inde, où tant de belles villes bien peuplées ſont aſſiſes; il découvrit de droite & de gauche une infinité d'Iſles, & parvint enfin juſqu'à la hauteur de ces

pays célèbres par la prédication de Saint Thomas ; alors portant un peu vers le nord, il rasa la Chersonnèse d'or, & vit bientôt refouler & blanchir les eaux de la mer par le poids immense de celles que lui portoit la vaste embouchure du Gange : il vit cette mer se rétrécir entre le riche cap de Comorin & l'antique Sérendib, d'où se portant vers Cochin, ii sortit enfin des mers de l'Inde.

Pendant le cours d'une si longue & si paisible navigation, il s'entretint avec Andronique, & lui demanda si jamais un vaisseau parti de l'occident avoit osé franchir une aussi longue route, & parvenir jusqu'aux lieux d'où le leur étoit parti, ou si de ce même pays quelqu'autre étoit venu jusqu'aux ports d'Angleterre ou ceux de France, sans toucher la terre : Vous devez apprendre, lui répondit Andronique, que de toutes parts la mer entoure la terre ; elle porte également ses eaux sous les zones glaciales & sous la zone torride.

Mais comme le cap immense de l'Afrique s'avance dans le sein des eaux, dans le climat brulant où les jours sont égaux en durée avec la nuit, l'on a l'ineptie de croire que Neptune a des bornes à son empire, & ne permet plus aux Navigateurs de se faire porter sur son sein ; c'est pourquoi nul Pilote de notre Levant n'ose espérer de

pouvoir franchir cette barrière ; & la même erreur empêche celui de l'Europe d'imaginer qu'il puiſſe faire une navigation plus heureuſe & plus longue.

Tous les deux également trompés & retenus par les longues côtes de ce grand cap, ne penſent plus qu'à retourner dans leurs ports, & ne doutent pas, chacun de leur côté, que cette terre ne s'étende juſqu'à l'extrémité de chaque hémiſphère.

Mais, continua la ſage Andronique, je vois déjà dans la ſuite des ſiècles qui s'écoulent, de nouveaux Typhis qui portent audacieuſement leurs voiles dans des mers ignorées juſqu'à ce jour, & qui s'y tracent une route nouvelle. J'en apperçois d'autres, qui, tournant autour de l'Afrique le long de ces longues côtes habitées par des peuples noirs, parviennent enfin juſqu'au ſigne du Capricorne, d'où le ſoleil part pour revenir ſur notre hémiſphère. C'eſt par cette longue route, qu'ils découvrent que le grand cap ne ſépare qu'une part de deux eſpèces de mers différentes en apparence, mais qui n'en forment qu'une. C'eſt ainſi que parcourant les deux rivages de cette barrière, après en avoir doublé la tête, ils trouvent les riches îles de l'Inde, de l'Arabie & de la Perſe.

D'autres Navigateurs plus audacieux encore,

partiront

partiront de ces lieux où l'ignorance antique plaça les colonnes d'Hercule ; mais ſachez que le courage & le génie ne connoiſſent point de bornes. On les verra dans ce tems ſuivre la courſe arrondie du ſoleil, retrouver des terres nouvelles, & découvrir un nouveau monde.

Oui, Paladin, dit-elle en renforçant ſa voix, je découvre la ſainte croix, je vois la bannière impériale élevées ſur un rivage verd & ſauvage, qui paroît comme nouvellement ſorti des mains de la nature.

Les chefs des ſoldats, les matelots étonnés ſentent accroître leur courage ; & ſe partageant entr'eux, les uns reſtent pour veiller à la garde des vaiſſeaux, les autres volent à la conquête de ces nouveaux pays, qu'ils regardent déjà comme ſoumis, depuis que la croix & l'aigle impériale y ſont arborés. Dix d'entr'eux ſuffiſent pour mettre en fuite mille de ceux qui leur réſiſtent. O Charles Quint, tes Capitaines ſont victorieux de toutes parts ; & l'ancien continent & le nouveau cèdent également à tes armes !

L'éternel paroît vouloir que cette nouvelle route, de la même antiquité que celle de l'origine du globe, ſoit encore cachée pendant quelques ſiècles, & juſqu'à ce que la plus grande partie de l'empire univerſel obéiſſe au plus ſage Empereur, dont les mains aient porté le globe du

monde depuis Auguste. Je vois naître sur les bords du Rhin, du sang d'Autriche & de celui d'Arragon, un Prince de la plus haute valeur, que les Poëtes & les Historiens puissent célébrer. Astrée rappellée par sa voix, viendra rétablir son empire. Les vertus qu'un monde corrompu chassa de la terre, & que, plus pervers que jamais, il en chasse encore, seront tirées de leur exil.

C'est par ce mérite éclatant, que la Puissance divine lui donnera, non-seulement l'empire & le diadême qui couronna les Auguste, les Trajan, Marc-Aurèle & Septime Sévère; mais aussi la plus grande partie des pays que le soleil parcourt, depuis qu'il ouvre l'année par son retour, & qu'il semble la fermer par son déclin : cette puissance semble desirer que cette terre ne contienne qu'un troupeau qui n'ait que lui pour pasteur.

C'est donc pour accomplir ces décrets éternels, qu'elle semble élever à son service les plus grands Capitaines sur la terre & sur les mers. Je vois aussi de nouvelles cités, dont nous autres Indiens nous ignorons le nom, s'élever sous les yeux d'Ernand Cortès dans son nouvel Empire.

Un Prosper Colonne, un Marquis de Pescaire, après eux un jeune Marquis du Guast, feront bien regretter à la France d'avoir fait une entreprise sur l'Italie; & le jeune du Guast, qui sem-

blable au cheval courageux qui ſurpaſſe tous les autres dès ſes premières courſes, embarraſſera le magnanime Empereur pour trouver des récompenſes dignes des ſervices que dès l'âge de vingt-ſix ans, il lui rendra dans ſes armées. De pareils Capitaines aſſurent à Charles l'empire du monde, pendant que ceux-ci lui ſoumettront la plus grande partie du continent : le célèbre André Doria lui donnera de même l'Empire des mers, rendra ſes pavillons triomphans, & purgera les mers voiſines de ſes Etats, des pirates qui les infeſtent. Quoique le grand Pompée ait jadis détruit de pareils corſaires, il ne lui peut être comparé. Pompée étoit à la tête des forces d'une République maîtreſſe du monde, & n'avoit à combattre que de vils brigands, mais c'eſt par ſes propres forces navales, c'eſt par la puiſſance de ſon bras & de ſon génie, quAndré purge la mer depuis Cadix juſqu'aux bouches du Nil. Charles honorera ſes vaiſſeaux ; il en illuſtrera le grand Capitaine, lorſqu'il le choiſira, pour s'en faire eſcorter & porter en Italie. Le ſeul prix que ce généreux Amiral lui demande, celui qu'il obtient de cet Empereur, c'eſt la liberté de ce pays, que le ſeul acquieſcement de ſon maître eût laiſſé ranger ſi facilement ſous ſa puiſſance.

Oui, pourſuivit Andronique avec exclamation ; oui ! cet amour ſi pur, ſi déſintéreſſé, que

Doria montra pour ſa patrie, doit le rendre encore plus grand à tous les yeux, que ne le furent Jules Octave, & Antoine. Les conquêtes que ces grands Capitaines firent en Eſpagne, en France, en Afrique, en Theſſalie, il les faiſoient dans l'eſpérance certaine d'en être loués & récompenſés par leur patrie; mais dans le ſublime acte de Doria, c'eſt ſa propre patrie qui devient ſa conquête, & c'eſt à cette même patrie, qu'avec la piété d'un fils & la fidélité d'un vrai citoyen, il ſacrifie ſes propres droits.

C'eſt en vain que Charles-Quint lui repréſente qu'il eſt juſte de jouir du fruit de tant de victoires : il veut même joindre de nouveaux dons au premier. Le grand homme n'en eſt point ému; Doria rend à ſes compatriotes le plus beau préſent que nous ait fait la nature, & croit n'avoir accompli que le devoir d'un fils. Frémis donc d'horreur contre toi-même, homme barbare, dénaturé, qui penſes à t'aſſujettir tes frères! En eſt-il donc un moyen qui puiſſe être légitime?

» Charles ne ſe montre pas moins reconnoiſſant, moins généreux pour ſes autres Capitaines. Je le vois récompenſer leurs ſervices par des cités, par des provinces, par des états puiſſans, & ſon âme ſent encore un plaiſir plus doux & plus ſublime en répandant ces riches dons,

qu'elle n'en reçoit de l'acquiſition d'aucune autre domination nouvelle.

C'eſt ainſi qu'Andronique faiſoit connoître au Prince d'Angleterre les grands hommes qui, quelques ſiècles après, devoient illuſtrer le règne de Charles-Quint; & pendant ce tems, elle n'en étoit pas moins attentive à diriger, animer ou captiver les vents, pour rendre leur navigation heureuſe.

Il voguoient déjà dans la vaſte mer de Perſe, qui ſemble ouvrir au loin ſes rivages, & peu de jours après, ils entrent dans ce grand golfe, auquel les anciens Mages ont donné leur nom; ils y prirent port; & le vaiſſeau fut arrêté ſur ſes bords, par ſa poupe & par ſa proue. Aſtolphe alors ne craignant plus ni l'amour ni la haîne d'Alcine; prit congé des deux ſages conductrices, deſcendit & ſuivit ſon chemin par terre. Il traverſa plus d'une plaine, plus d'un bois; il franchit de même des montagnes & des vallées, jouiſſant quelquefois de l'air le plus pur, & quelquefois ſe trouvant enveloppé de brouillards: il vit ſouvent des troupes de brigands s'oppoſer à ſon chemin, ou d'autres venant l'attaquer par derrière; il rencontra des lions menaçans, des dragons enflés de venin, & mille autres bêtes dangereuſes; mais à peine s'amuſoit-il à tirer

quelques sons du cor de Logistille, qu'il les voyoit s'enfuir épouvantés.

Il entra dans l'Arabie heureuse, pays si riche en myrthe & en autres résines précieuses, où le Phénix a choisi son unique domicile : il le suivit, jusqu'à cette mer devenue fameuse par la submersion de Pharaon & par la délivrance des enfans d'Israël. Il parvint enfin à la terre des héros; il suivit long-tems le cours du fleuve Trojan, monté sur un cheval qui n'avoit point son pareil, & qui couroit si légèrement, que le sable pur, l'herbe nouvelle, la neige même ne portoient pas l'empreinte de ses pieds légers. Ils l'étoient au point de ne pas froisser la pointe d'une petite vague, s'il eût galopé sur la mer; & l'aquilon, la flèche qui part, la foudre prête à frapper, ne l'eussent point atteint, s'il eût voulu presser sa course. Ce rare & beau cheval, étoit celui que montoit le malheureux Argail frère d'Angélique. Le vent & la flamme l'avoient engendré, il tenoit en tout de son père & de sa mère, car n'ayant besoin de foin ni d'avoine, l'air pur étoit sa seule nourriture.

Ce fut en suivant la même route, qu'Astolphe arriva près du confluent où le Nil reçoit les eaux du Trojan; & prêt d'arriver à ce lieu, il apperçut une barque qui voguoit rapidement, en paroissant venir à lui.

Un vieux Hermite, dont la barbe blanche tomboit jusqu'à la ceinture, étoit sur la poupe; il pressa le Prince Anglois d'y monter avec lui: Eh? mon cher fils, lui cria-t-il, si la vie t'est en horreur, si tu ne désires que la mort, la cruelle est prête à te frapper. Viens vîte, que je te passe sur la rive opposée à celle que tu suis, & qui te conduiroit tout droit à ta perte; tu ne marcherois pas plus de six milles, sans trouver la caverne sanglante qui sert de démeure au plus horrible géant: sa taille passe huit pieds. Il est si cruel, que ni voyageur ni Chevalier ne peuvent éviter la mort; assommés, écartelés, écorchés par ses cruelles mains, ils sont quelquefois même dévorés tout vivans; mauvais plaisant dans sa cruauté, son grand plaisir est de voir ses victimes se prendre & se débattre en des filets très-forts qu'il tend, & qui s'étendant assez loin autour de sa cabane, sont si bien enterrés dans la poussière, que lorsqu'on le sait, on ne peut les éviter, tant le méchant est adroit & rusé. De plus, il sait si bien effrayer le malheureux voyageur, par son aspect & par ses cris, qu'il parvient à le faire donner dans ses filets. Alors il éclate de rire en achevant de l'envelopper. Il le traîne dans sa demeure; il s'embarrasse peu si c'est un Chevalier ou quelque Damoiselle; s'ils sont gens de mérite ou non. Il suce leur sang, leurs cervelles,

& mange leur chair, jusqu'aux os. Son palais & ses meubles sont dignes de lui ; car de leur peau, la roche de son antre est tapissée. Viens donc, mon fils, pour passer sur cette autre rive, qui te conduira sur le bord de la mer en sûreté. Je te rends graces, bon Père, lui répodit Astolphe, de ton conseil plein de bienveillance ; mais j'estime plus l'honneur que je crains le danger, & je l'estime si bien plus que la vie, que ce que tu viens de me dire fait que rien ne pourroit m'engager à quitter le chemin que je suis, & même je vais me presser de trouver cette caverne. On peut quelquefois sauver sa vie en sacrifiant son honneur, mais la mienne ne me sera jamais chère à ce prix : si j'y reste, eh bien, beaucoup d'autres ont éprouvé le même sort ; mais Dieu qui m'inspire de marcher pour punir ce monstre, me fait espérer que son secours m'aidera dans cette entreprise, & qu'elle ne sera fâcheuse que pour le Géant ; d'ailleurs, qu'opposera-t-on au mortel vertueux, qui se dit, la mort d'un seul homme n'est-elle donc pas bien glorieusement payée par le salut d'une multitude de ses semblables ?

Vas donc en paix, mon cher fils, répondit l'Hermite ; que l'Eternel envoie l'Archange Michel pour être ton défenseur. Il le bénit, en disant ces mots. Le bon Astolphe se confiant

autant en ſon cor qu'en ſon épée, continua de ſuivre le même bord du Nil.

On voyoit un petit ſentier ſablonneux entre le haut cours du Nil, & le marais formé du limon de ſes eaux débordées. Là s'élevoit la demeure ſolitaire, ſi ſatale à l'humanité; ſes murs étoient extérieurement couverts d'os humains & de têtes décharnées: il n'y avoit pas une ouverture, un creneau qui n'en portât au moins un. C'eſt ainſi qu'un Châtelain, grand chaſſeur, dans un village de l'Apennin, pare ſa porte & les donjons de ſon château des différentes dépouilles des ours tombés ſous ſes coups: le Géant ornoit ainſi ſa demeure des os de ceux qui s'étoient défendus, il abandonnoit les autres épars ſur une planimétrie ſanglante.

Caligorant, (c'eſt ainſi que ſe nommoit ce monſtre, qui préféroit alors ces débris affreux pour décorer ſa demeure,) veilloit à l'affût ſur ſa porte; il ſentit la joie la plus vive de voir approcher cette victime, en ayant vainement attendu d'autres depuis deux mois. Il ſe cache promptement dans les touffes hautes & épaiſſes des roſeaux d'un marais prochain; c'eſt-là qu'il ſe prépare à ſaiſir par derrière ſa nouvelle proie avec impunité: il eſpère bien que ſes rets cachés ſous la pouſſière n'en feront pas

plus apperçus que par les autres Voyageurs qui l'ont précédé. Dès qu'Aſtolphe le voit, il arrête Rabican craignant d'aller donner dans ces rets, dont les avis du bon Hermite lui donnent la connoiſſance; il a bientôt recours à ſon cor, qui fait ſi bien ſon effet ordinaire, que le géant recule d'horreur & d'épouvante: Aſtolphe continue à ſonner, le géant fuit plus effrayé que jamais; la peur trouble ſes yeux, & ne pouvant plus ſe conduire, ſa tête eſt ſi perdue qu'il va de lui-même ſe jetter dans ſes propres filets qui le ſaiſiſſent, l'arrêtent de toutes parts, & le font tomber à terre: Aſtolphe, qui le voit pris, court promptement pour lui couper la tête, & veut venger plus de mille morts par un ſeul coup de ſon épée; mais le voyant lié par le col, les bras, les mains & les pieds, il dédaigne d'ôter la vie à celui qu'il voit hors de tout état de défenſe.

Ces rets étoient le célèbre ouvrage de Vulcain; l'acier dont ils étoient compoſés, étoit d'une trempe fine; les mailles étoient treſſées avec tant d'art que perſonne n'auroit eu la puiſſance d'en dénouer une ſeule, ni de la briſer; c'étoit les mêmes rets que la jalouſie lui fit ourdir pour ſaiſir les deux amans dans le même lit.

Mercure vola ces rets à Vulcain, deſirant s'en

ſervir pour arrêter Cloris : cette Nymphe vole derrière l'Aurore, avec les Heures du jour, lorſque, des pans de leurs robes, elles répandent les roſes & les violettes au lever du ſoleil ; ce fut, dit-on, ſur l'embouchure par laquelle le célèbre Nil porte la maſſe inégale de ſes eaux dans la mer, que Mercure eut la ſubtilité de la ſaiſir un jour dans les airs ; il les conſacra depuis dans Canope ſur l'autel d'Anubis, & trois mille ans après l'impie Caligorant ayant ſaccagé Canope & brûlé ſon Temple, en emporta ces rets dans ſa retraite ; il apprit enſuite l'art de les tendre & de les cacher ſur la ſuperficie de la terre, de façon que les reſſorts ſaiſiſſoient tout à la fois le col, les bras & les pieds. Aſtolphe ayant attaché les deux bras du géant ſur ſon dos avec une forte chaîne, le fit alors lever, & l'ayant auſſi lié par le col avec plus de nœuds que n'en porte une jeune Demoiſelle, il trouva plaiſant de ſe faire ſuivre par ce monſtre de villes en villes, de châteaux en châteaux, lui faiſant porter comme un ſommier ſur ſes larges épaules les rets, ſon caſque & ſon bouclier ; & c'eſt en lui ſervant de valet que le géant fut forcé de le ſuivre.

Aſtolphe marche, arrive aux vaſtes ſépulcres de Memphis, content d'avoir mis tous les voyageurs en ſûreté ; il admire ces antiques &

ſuperbes pyramides, & bientôt il découvre le grand Caire. Tout le peuple court à ſa rencontre, s'étonne, admire comment un jeune guerrier a pu vaincre & lier cette horrible & lourde maſſe : on lui donne la palme des guerriers ; chacun s'empreſſe à lui rendre les plus grands honneurs. Le Caire n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi grand qu'il eſt de nos jours; aujourd'hui la puiſſance des Califes en a fait l'une des plus grandes villes de l'univers, percée par dix-huit mille rues ; chaque maiſon a trois étages ; une ſeule contient quinze mille combattans ; leurs familles, leurs chevaux ſont à l'abri ſous le même toit. Aſtolphe voulant voir de plus le golfe où le Nil, après avoir été refoulé par les eaux ſalées de la mer, s'enfle, déborde, & vient enfin lui reporter le riche tribut de ſes ondes, deſcendit vers Damiette, ayant entendu dire que quiconque prenoit ce chemin y perdoit la vie, parce qu'au-deſſus du port un autre géant plus terrible encore que le premier aux voyageurs, y demeuroit dans une tour. Ce géant portant ſes courſes juſqu'au port, alloit dévaſtant le pays; rien ne lui réſiſtoit, & perſonne ne le pouvoit vaincre, puiſqu'on le voyoit ſouvent percé des bleſſures les plus mortelles ſans tomber.

Aſtolphe entreprend avec courage de com-

battre Orrile, (c'étoit le nom de ce géant,) & de trouver un moyen pour que la Parque puiſſe enfin trancher le fil de ſes jours: il arrive à Damiette; il ſe porte à l'embouchure du Nil. Il voit ſur le rivage la tour où demeuroit cette eſpèce de monſtre enchanté. Aſtolphe ſut dans la ſuite qu'en effet Orrile étoit né d'une Fée & d'un de ces démons des bois ſi connus ſous le nom de folets: il fut ſurpris de trouver Orrile aux priſes avec deux Chevaliers. Quoiqu'il fût ſeul contre eux, il leur réſiſtoit ſans peine; cependant ces deux combattans étoient les célèbres Griffon le Blanc & Aquilant le Noir, tous les deux fils d'Olivier. Il eſt vrai que le géant avoit commencé ce combat contre eux avec plus d'un avantage: premiérement, il mena d'abord en leſſe à ſa ſuite un de ces monſtres redoutables que le Nil nourrit, & qui, cachés dans les roſeaux, s'élancent ſouvent ſur les Matelots, ou ſur ceux qui ſuivent le rivage avec trop de ſécurité, & ce monſtre, connu ſous le nom de crocodile, dévore ſouvent enfans & voyageurs; ce ſecours cependant avoit été de peu de durée pour Orrile.

Aſtolphe apperçut le monſtre renverſé déjà ſur le ſable par les coups des deux frères; mais Orrile pouvoit facilement ſe paſſer de ſon aide; ce n'eſt pas que tour-à-tour Aquilant & Griffon

ne lui portaſſent les plus formidables coups ; plúſieurs fois déjà les bras du géant, tranchés par l'épée des deux frères, étoient tombés ſur le ſable; mais Orrile, loin de s'en étonner, les ramaſſoit & ſe les rattachoit auſſi facilement que s'il eût rejoint deux morceaux de cire : Griffon lui fendit une fois la tête juſqu'aux dents, Aquilant la lui partagea juſqu'à la poitrine ; Orrile leur rit au nez, les deux pièces reprirent chaque fois, & cela donna beaucoup d'humeur aux fils d'Olivier. Avez-vous vu par haſard tomber d'en-haut dans un vaſe cet étrange vif-argent, que les Alchimiſtes nomment mercure; il s'éparpille d'abord en petites gouttes ſéparées qui, dans l'inſtant même, ſe réuniſſent pour ne former qu'une ſeule maſſe; de même auſſi tous les membres d'Orrile ſe réuniſſoient à leur tronc : les deux frères parvinrent quelquefois à lui faire voler la tête de deſſus les épaules; ce ne fut qu'un léger embarras pour le monſtre, il en fut quitte pour mettre pied à terre, chercher ſa tête, & ſe la rattacher. Les deux frères eurent le dépit tour-à-tour de lui voir prendre cette tête par le nez ou par les cheveux, & ſe la rattacher ſur le col avec une adreſſe infinie : cette mauvaiſe plaiſanterie du géant fut même portée au point que Griffon lui ayant fait tomber une ſeconde fois la tête, fut aſſez leſte pour

la ramasser le premier, & courut la jetter dans la rivière. Précaution inutile, Orrile nageoit comme un poisson; il sauta dans la rivière: ses grands bras, en un clin d'œil, en parcoururent le fonds, ramenèrent sur l'eau cette tête qui rioit comme une folle, & qui parut se rattacher d'elle-même sur son col.

Deux belles Dames richement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, étoient sur la rive du fleuve, & regardoient assez tranquillement cet étrange combat; c'étoit les deux Fées dont chacune avoit élevé l'un des fils d'Olivier: elles les avoient sauvés, n'étant encore qu'enfans, des serres cruelles d'un vautour. Ces enfans avoient été enlevés à leur mère Gismonde, & portés loin de leur pays. Mais, qu'ai-je besoin de me tourmenter ici, pour conter une histoire que tout le monde sait? Il est vrai que l'auteur, ou quelqu'autre, a pu l'embrouiller un peu; mais qu'est-ce que cela nous fait, pourvu que nous sachions dans la suite les bonnes raisons qu'avoient ces deux Fées, pour amuser leurs chers élèves à batailler contre Orrile?

Déjà le jour finissoit; l'ombre s'épaississant par degrés rendoit les objets moins distincts: on ne les entrevoyoit plus qu'à la faveur de l'inégale & foible lumière de la lune, sur laquelle passoient avec rapidité de petits nuages,

Orrile ſe retira dans ſa roche, & je commence à ſoupçonner que ce fut par un ordre ſecret des deux Dames blanche & noire qui vouloient que le ſoleil ſuivant éclairât la ſuite de ce combat.

Aſtolphe avoit reconnu d'abord les fils d'Olivier à leurs armes, & plus encore à leur valeur, & aux coups qu'il leur avoit vu porter. Il courut les embraſſer ; & les deux frères reconnoiſſant de même le Chevalier du Léopard, car c'eſt le nom qu'avoit pris Aſtolphe, parce qu'il avoit, comme Prince d'Angleterre, un léopard ſur ſon bouclier, l'entrevue fut également tendre & agréable entre eux.

Les Fées conduiſirent les trois Chevaliers dans le château. Pluſieurs écuyers, & de jeunes demoiſelles, de la ſuite des Fées, leur en firent les honneurs ; & dès qu'ils furent déſarmés, on les conduiſit dans un verger agréable, illuminé par des reflets, qui ne rendoient qu'une lumière douce, quoique brillante ; & ce fut ſur le bord d'une fraîche fontaine, qu'ils trouvèrent la table & le ſouper préparés.

Aſtolphe eut ſoin de faire attacher ſon géant, qu'il menoit en leſſe avec une forte chaîne : on choiſit pour affermir cette chaîne, la groſſe & forte ſouche d'un cormier dont les ans avoient fait pénétrer profondément les racines ; & pour plus de ſûreté, dix Sergens furent chargés de

le

le garder à vue, les efforts & quelques momens d'humeur d'un pareil géant étant toujours à craindre.

Le moindre plaiſir qui pût animer ce ſouper, ce fut l'excellente chère; car ils aimoient tous à cauſer, & l'on conviendra qu'ils avoient beaucoup de choſes à ſe dire ſur l'étrange & monſtrueux Orrile, & ſur ſa façon de combattre. Il leur paroiſſoit biſarre, en effet, que ce géant eût pu réunir & rattacher à ſon corps ſes bras & ſa tête, que le fer en avoit inutilement ſéparés, & qu'enſuite il pût revenir au combat avec une vigueur égale: cette image leur paroiſſoit une illuſion.

Aſtolphe, à force d'y penſer, ſe dit: Cela n'eſt pas naturel; je m'y perds; cherchons donc dans mon livre! Il ne pouvoit aſſurément mieux faire; il y lut donc que la vie d'Orrile étoit attachée à ſa chevelure épaiſſe, parmi laquelle un ſeul cheveu décidoit de ſa vie ou de ſa mort; mais la grande difficulté, c'étoit de diſtinguer ce cheveu dans ſon énorme crinière. Cependant Aſtolphe ſentit dès-lors la même joie de recevoir un auſſi bon avis de ſon livre, que s'il eût déjà tenu la palme de la victoire. Il ſe promit bien d'enlever en même tems la tête, le cheveu & la vie au géant; & ſur le champ, il pria les deux frères de lui permettre de ſe

présenter le lendemain matin, pour les remplacer ; ce que les deux frères n'eurent garde de lui refuser ; ne doutant pas qu'Astolphe n'éprouvât à son tour tout le dépit & toute l'impatience que le monstre leur avoit fait éprouver.

Orrile, qui peut-être s'amusoit assez de cette façon de combattre, fut le premier à se rendre sur le bord de la mer, dès que l'aurore annonça le lever du soleil ; le combat s'engagea bientôt avec le Prince d'Angleterre. Le géant étoit armé d'une lourde masse ; mais il falloit qu'il s'en servît bien maladroitement ; car le léger Astolphe évitoit tous ses coups, & l'écrasoit des siens. Il l'avoit déjà plusieurs fois percé d'outre en outre de son épée ; il l'avoit forcé de courir dix fois après ses bras, ses épaules, & de se les rattacher. Peut-être même Astolphe s'amusa-t-il quelque tems de cette expérience. Mais voulant à la fin essayer de terminer cette étrange bataille, il fit voler la tête d'Orrile d'un revers si vigoureux, qu'elle roula fort loin sur le sable. Alors sautant légèrement à terre, il se saisit de cette tête, remonta sur Rabican qui, déployant son incroyable vîtesse, le porta dans un clin d'œil à cinq cents toises du combat.

On n'a que des idées assez confuses avec une tête de moins ; c'est ce qui fit que les grands

bras d'Orrile cherchèrent dans le premier moment d'un air imbécille cette tête sur la poussière. Enfin, ayant entendu le bruit du cheval d'Astolphe, qui s'éloignoit au grand galop, Orrile piqua des deux éperons, & courut à toutes jambes après lui. Ah! qu'il étoit fâché dans ce moment de n'avoir pas du moins sa bouche pour lui crier: Arrête, arrête, larron; retourne, poltron, retourne contre moi! Mais Astolphe avoit emporté tout en même tems. Orrile se consoloit un peu, sentant qu'il n'avoit pas emporté de même ses talons; il suivoit sa tête & le Paladin à toute bride. Mais la course rapide de Rabican ayant donné l'avance d'un très-long espace au Chevalier, celui-ci eût le tems de chercher de tous côtés dans cette immense chevelure, s'il pourroit démêler le cheveu fatal auquel la vie du géant étoit attachée. Astolphe s'ennuyant à la fin de cette inutile & dégoûtante recherche : Parbleu, se dit-il en lui-même, je n'ai qu'à couper tous ces maudits cheveux, il faudra bien que celui-là le soit aussi. N'ayant ni rasoir ni ciseaux, il trouva l'expédient de se servir de son épée dont le fil étoit très-bon; & tenant cette vilaine tête d'une main par le nez, il la tondit très-exactement de tous les côtés, & le cheveu fatal fut tranché comme tous les autres.

Le visage d'Orrile à l'instant devint pâle & livide, les yeux tournèrent, la bouche fit une grimace horrible ; & resta béante ; & pendant que cette tête donnoit des signes évidens de la mort, le tronc qui couroit alors à toutes jambes, tomba de la selle, fit la culbute, & resta sans mouvement & sans vie.

Astolphe ayant à la main cette tête qui portoit toutes les tristes empreintes de la mort, retourna promptement vers les Dames & les Chevaliers, & les leur fit remarquer ; il leur fit voir de même de loin le corps d'Orrile étendu sur la terre : ils prirent tous part à sa victoire, qui cependant excitoit quelque secrète jalousie dans le cœur des fils d'Olivier.

J'ai tout lieu de croire qu'intérieurement les deux Fées ne furent pas trop satisfaites de la mort d'Orrile ; leur desir étoit d'arrêter longtems en ce lieu deux éleves qui leur étoient si chers, & de laisser écouler le tems des influences fatales qu'elles croyoient menacer leurs jours ; car enfin, puisqu'il faut tout dire, c'étoit elles qui avoient imaginé le jeu d'Orrile pour les amuser.

Dès que le Gouverneur de Damiette fut certain de la mort du géant, il lâcha le Gazal ; & ce pigeon ayant un billet attaché sous l'aîle, porta cette nouvelle en moins d'une heure au

grand Caire, d'où le Calife fit aussi-tôt dépêcher d'autres Gazals, pour rendre cette nouvelle publique dans toute l'Egypte.

Astolphe ayant terminé cette aventure, ne s'occupa plus qu'à peindre aux fils d'Olivier, tout le besoin que Charlemagne avoit en ce moment du secours de ses Chevaliers. Le courage & la loyauté des deux frères n'avoit pas besoin d'être excitée. C'étoit même pour accourir au service de la Religion & du saint Empire, qu'ils étoient partis de l'Orient, & qu'ils avoient abandonné les lauriers qu'ils venoient d'y cueillir. Tous les trois prirent donc congé des deux Fées qui, malgré leurs craintes, & leur douleur du départ des deux frères, voyoient bien qu'elles ne pouvoient plus s'y opposer.

Astolphe, sachant que le pays consacré par la mort du Fils de Dieu, se trouvoit assez près, ne voulut point retourner en France, sans avoir visité ces lieux saints & si révérés. Il partit pour s'y rendre avec les deux frères: ils auroient pu prendre un chemin sur la gauche, agréable & commode, puisqu'ils auroient sans cesse suivi le rivage de la mer; mais le chemin de la haute Palestine abrégeoit le voyage de plus de six jours; & quoique ce chemin fût très-rude, & traversé de beaucoup de mon-

tagnes, quoiqu'ils ſuſſent qu'ils n'y trouveroient que de l'eau, des herbages & quelques arbres, ce fut celui qu'ils préférèrent; il eſt vrai qu'ils ſavoient qu'ils avoient une bonne reſſource; ils firent promptement raſſembler tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire, commode même, pour le voyage; ils chargèrent tout ce gros bagage ſur les épaules de Caligorant; ils euſſent pu même, s'ils l'euſſent voulu, prendre la tour d'Orrile, & l'emporter par la même commodité.

Sur la fin de ce voyage fatiguant, au-travers d'un pays ſi ſauvage, ce fut du ſommet d'une montagne élevée, que les trois Paladins découvrirent cette Terre ſainte & ſacrée où l'Amour ſuprême voulut laver & effacer par ſon propre ſang, tous les crimes du genre humain.

Ils rencontrèrent à leur arrivée dans la cité, un jeune & aimable Chevalier que le Comte Roland avoit converti; c'étoit Sanſonnet, de la Mèque. Ce jeune Paladin, d'une haute valeur, étoit adoré dans ce pays, par ſa juſtice & ſa bonté; il joignoit toute la prudence des vieillards aux fleurs de la jeuneſſe; c'étoit le plus zélé défenſeur de la foi, depuis qu'il avoit reçu le Baptême de la main du Comte d'Angers; il s'oppoſoit avec ſuccès aux entrepriſes que le Calife eſſayoit de faire quelquefois ſur la Pa-

leſtine. Son projet étoit d'entourer d'une forte muraille tout le mont Calvaire & les lieux ſaints : cette enceinte devoit avoir plus de deux milles de tour. Il reçut les trois Paladins avec les plus grands honneurs, les combla de careſſes, & les mena loger dans ſon palais. Charlemagne l'avoit établi Gouverneur de ces pays, & commis à leur défenſe. Aſtolphe lui fit préſent de ſon géant ; & cette grande & lourde maſſe qui s'étoit rendue utile pour porter les proviſions, pouvoit l'être plus que vingt bêtes de ſomme à Sanſonnet pour ſes travaux. Il lui fit auſſi préſent des rets célèbres qu'il avoit apportés. Sanſonnet à ſon tour, lui donna le plus riche baudrier, avec une belle paire d'éperons d'or qu'on croyoit avoir appartenus au ſaint Chevalier qui délivra jadis une jeune vierge de la gueule d'un dragon. Sanſonnet s'étoit emparé de ces beaux éperons, & de pluſieurs autres riches dépouilles, lorſqu'il avoit fait la conquête de la ville de Zaffa.

Bien lavés de tous leurs péchés dans un Monaſtère où tout reſpiroit l'édification & la piété, ils contemploient à chaque pas tous les lieux où les grands myſtères de la Paſſion s'étoient accomplis. Ces lieux ſacrés couvrent aujourd'hui d'un éternel opprobre les Chrétiens qui les laiſſent ſous la domination des ennemis de la

ſoi. Eh! pourquoi l'Europe toute en armes aujourd'hui ne les porte-t-elle pas contre ſes vrais ennemis, plutôt que de ſouffrir que ſes enfans s'égorgent entre eux dans ſes flancs?

Pendant que l'aſpect des ſaints lieux rempliſſoit leur âme des ſentimens qu'ils doivent inſpirer, un Pélerin nouvellement arrivé de la Grèce, vint malheureuſement les détruire dans celle de Griffon le Blanc, pour y porter le trouble le plus violent. Bientôt enflammé par l'amour, la colère & la jalouſie, il ne fut plus occupé que des projets qu'ils lui ſuggérèrent, & les oraiſons furent miſes de côté.

Griffon, pour ſon malheur, étoit depuis long-tems amoureux d'une femme nommée Origile: il eſt vrai qu'entre mille elle eût remporté le prix de la taille & de la beauté. Mais elle étoit ſi mal née, ſon âme étoit ſi perfide, ſi déloyale, que je crois auſſi qu'il n'eſt île ni continent qui puſſent en produire une plus déteſtable: il l'avoit laiſſée, en partant, à Conſtantinople, attaquée d'une fièvre aigüe, mais ſans danger: il eſpéroit à ſon retour la revoir plus belle & plus tendre que jamais. Le pauvre malheureux Griffon apprit du Pélerin, qu'à peine avoit-elle été guérie, qu'elle étoit partie pour Antioche, à la ſuite d'un nouvel amant. Déſeſpéré, furieux, dès ce moment, il ne fit

plus que s'agiter jour & nuit : tout ce qui peut plaire ou diſtraire les autres hommes, lui devint inſupportable. Plus le trait de l'amour étoit enfoncé dans ſon cœur, plus alors il lui paroiſſoit mortel & douloureux, puiſqu'il ne lui permettoit pas même de ſe plaindre, ſans être honteux d'avouer une paſſion qui l'humilioit. Il ſavoit que ſon frère Aquilant, plus ſage, la lui reprochoit ſans ceſſe, & s'efforçoit de l'arracher de ſon âme. Mais quand Aquilant lui diſoit qu'il avoit choiſi la plus vile & la plus mépriſable créature pour régner ſur ſon âme, il s'excuſoit vivement, & ne montroit que trop à quel point Origile l'avoit ſéduit.

Griffon prit le très-mauvais parti de ne ſe point confier à ſon frère, de le quitter ſecrétement, de partir pour Antioche, d'enlever celle qui ne l'avoit que trop enlevé à lui-même, de joindre en même tems ſon rival, & d'en prendre la vengeance la plus mémorable. Je vous dirai dans le chant ſuivant, comment il exécuta ce projet, & les ſuites de ſa folle entrepriſe.

Fin du quinzième Chant.



CHANT XVI.

QU'ELLES font cruelles ces peines que l'amour fait éprouver !..... Preſque toutes, hélas ! m'ont accablé tour-à-tour, & je ne mérite que trop d'être cru, lorſque j'en parle : tout ce que je peux dire & même écrire encore ſur les peines des amans, ſoit que je vous peigne celles qui ne ſont que légères, ou celles qui nous déchirent le cœur, mérite donc également votre confiance.

Oui, je le dis, & je l'atteſterai, tant que mon eſprit & mon cœur conſerveront quelque reſte de chaleur, que celui qui peut, qui doit même eſtimer celle qu'il aime, baiſe ſa chaîne, & ne penſe jamais à la rompre ; qu'il ſache ſupporter ſon indifférence ; qu'il réprime, qu'il lui cache même les deſirs qui peuvent l'offenſer, ſi l'amour ne récompenſe pas ſa conſtance. Eh ? pourquoi regretteroit-il le tems, les ſoins qu'il a ſacrifiés à cette paſſion digne d'une belle âme, lorſque l'objet de cette paſſion mérite un véritable attachement ? Non, ce n'eſt point à lui à former des plaintes, cette paſſion eſtimable dût-elle enfin lui couter la vie.

Plains-toi ſeul, malheureux eſclave d'un vil amour qui t'humilie ! Tu t'es laiſſé toucher par des regards qui ne prétendoient qu'à te ſéduire ; tu t'es laiſſé lier par quelques treſſes de beaux cheveux, & par d'autres charmes qui te cachoient un cœur pervers ; quelques beautés ont voilé mille défauts eſſentiels à tes yeux. Quelquefois tu voudrois fuir, ô miſérable amant ! quelquefois, honteux de ta foibleſſe, humilié d'une paſſion aſſez baſſe, pour n'oſer en parler ſans rougir, tu voudrois en vain l'éteindre ; mais, ſemblable au cerf qui fuit en emportant le trait qui l'a bleſſé, tu nourris toujours cette paſſion fatale dans ton cœur.

Le jeune Griffon éprouvoit ce ſort malheureux ; il connoiſſoit bien ſon erreur, mais il ne pouvoit éteindre ſon indigne flamme : il ſentoit à quel point il s'aviliſſoit en aimant Origile ; ſa raiſon étoit éclairée ; il n'en étoit que plus malheureux. Un penchant irréſiſtible l'entraînoit, & quelque perfide & coupable qu'Origile parût être à ſes yeux, ce penchant l'emportoit, & le forçoit à la chercher encore.

Je vais donc continuer ſon hiſtoire, en vous apprenant qu'il ſortit ſecrètement de la cité ſainte, ſans oſer parler à ſon frère, dont il craignoit les juſtes reproches. Il prit une route aſſez belle qui tournoit ſur la gauche, & qui le con-

duisit à Rama. Il marcha pendant six jours, pour arriver à Damas dans la Syrie, & poursuivit après, son chemin vers Antioche.

Ce fut assez près de Damas qu'il rencontra le Chevalier auquel Origile avoit nouvellement abandonné ses charmes. L'herbe ne convient pas mieux à la fleur, que ces cœurs corrompus se convenoient l'un à l'autre; tous les deux étoient également inconstans; si l'une étoit perfide, l'autre étoit tout aussi traître : ils savoient également cacher, sous le maintien le plus agréable & le plus prévenant, l'affreux talent qu'ils avoient de tromper.

Ce Chevalier; comme je vous l'ai dit, venoit monté sur un beau cheval de bataille couvert d'armes éclatantes. Origile étoit avec lui, vêtue d'une robe tissue d'or & d'azur; deux valets, dont l'un portoit un casque, & l'autre un bouclier, étoient à leurs côtés. Ils avoient l'air de vouloir paroître avec magnificence, en entrant dans Damas, comme arrivant pour le tems des joûtes. Les grandes fêtes que le Roi de Damas venoit de faire publier, engageoient les Chevaliers à s'équiper galamment & richement pour y paroître. La plus grande terreur s'empare de l'âme de l'infâme Origile, dès qu'elle reconnoît Griffon : elle sait que son nouvel amant n'est ni de courage ni de force suffisante pour lui résister.

Mais plus entreprenante, plus audacieusement fausse qu'on ne peut l'imaginer, quoiqu'elle frémisse dans l'âme, elle sait préparer son visage & sa voix avec tant d'art, qu'elle leur donne tout l'air de la sécurité. Dès-lors, exécutant le projet dont elle étoit déjà convenue avec son digne compagnon, elle feint la joie la plus vive, elle court les bras ouverts à Griffon, se jette à son col & le serre long-tems dans ses bras avec l'air de ne pouvoir s'en séparer. Sachant après conformer ses propos à ses vifs empressemens, ses yeux tout-à-coup se remplissent de larmes; & c'est presque en gémissant, qu'elle lui dit : Ah ! Seigneur, est-ce donc là le prix que vous deviez à celle qui vous adore ? Quoi ! vous me laissez seule pendant toute une année ? Cruel ! quoi, vous vous éloignez de moi, sans la moindre peine; & si j'eusse attendu votre retour, peut-être aurois-je déjà perdu la vie !

Lorsque j'espérois qu'en revenant de la Cour rassemblée alors à Nicosie, vous accouriez près d'Origile, vous qui m'aviez laissée avec une fièvre brulante, & presque dans les bras de la mort, ah ! Dieu ! j'entendis assurer que vous veniez de passer en Syrie : ce coup fut si cruel pour moi, que je fus prête à me donner la mort; mais la fortune me prouva heureusement qu'elle n'étoit pas aussi cruelle pour moi que mon amant; elle

m'envoya mon frère ; c'eſt lui que vous voyez ; c'eſt lui ſous la garde duquel je ſuis venue, & j'ai mis mon honneur hors de tout danger. Elle me favoriſe bien plus encore par cette rencontre heureuſe. Ah ! qu'il étoit tems que je puſſe enfin vous revoir ; peut-être, hélas ! en vous regrettant, en vous deſirant ſans ceſſe, une plus longue abſence m'eût couté la vie.

Plus ruſée qu'un renard, dans ſes actes & dans ſes propos, l'adroite Origile continue ſes vifs reproches ; elle fait tomber toute la faute de leur ſéparation ſur le foible Griffon : elle lui fait croire que ſon vil rival eſt ſon propre frère, & qu'un même père leur a donné le jour ; elle ſait enfin colorer ſes menſonges avec tant d'art, que Saint Luc & Saint Marc même ne l'auroient pu mieux perſuader.

Griffon ne peut donc plus reprocher une perfidie à la plus noire de toutes les créatures ; il eſt bien loin de penſer à ſe venger de celui pour lequel il eſt trompé ; il ſe croit trop heureux, s'il peut réuſſir à s'excuſer auprès d'elle, il comble de careſſes enfin le vil amant qu'il croit être ſon frère.

C'eſt dans cette perſuaſion, qu'il arrive aux portes de Damas avec lui : c'eſt de lui qu'il apprend en chemin, que le Roi de Damas y tient alors une Cour ſplendide, à laquelle tous les Cheva-

liers, de quelque Religion qu'ils ſoient, ſont admis, & jouiſſent de tous les droits de ſureté pendant tout le tems que les fêtes doivent durer.

Je ne ſuis pas cependant ſi fortement attaché, Seigneur, à ſuivre l'hiſtoire d'une franche coquine, qui, depuis qu'elle reſpiroit, avoit eu mille & mille amis, & fait encore plus de trahiſons, que je ne retourne pour voir deux cent mille combattans, & ces feux allumés qui menacent Paris, & qui commencent à pénétrer dans ſes remparts.

J'avois laiſſé ma narration, au moment où le puiſſant Agramant venoit d'attaquer une porte, à laquelle il croyoit trouver peu de réſiſtance; il n'y en avoit pas cependant qui fût alors en meilleur état de défenſe, puiſque Charlemagne s'y trouvoit en perſonne, ſuivi des plus braves Paladins, parmi leſquels ſe voyoient les deux Guidons, les deux Angevins, Angelier, Avin, Avolio, Othon & Bérenger.

L'une & l'autre de ces deux troupes s'élance, s'attaque avec fureur, chaque combattant cherchant l'occaſion d'acquérir de la gloire : les Sarraſins cependant ont bientôt du déſavantage; & déjà pluſieurs d'entr'eux qui mordent la pouſſière, prouvent aux autres qu'ils ont fait une entrepriſe téméraire.

Les flèches qui voloient des remparts contre

les Infidèles, reſſembloient à la grêle pendant un orage : les cris qui s'élevoient des deux armées, faiſoient trembler juſqu'à la voûte céleſte. Mais, ô puiſſant Charlemagne ! ô grand Agramant, ayez tous deux un peu de patience ; car je veux parler du Mars Africain, de cet effrayant & terrible Rodomont, qui court déjà tout au milieu de Paris.

Je ne ſçais, Seigneur, ſi vous vous reſſouvenez que ce Sarraſin ſi féroce, qui venoit de laiſſer tout ſon gros détachement calciné par les flammes entre le ſecond rempart & le premier mur, étoit ſauté de l'autre côté du foſſé dans un eſpace tenant au terre-plein de la cité.

Dès que les Pariſiens apperçurent ce terrible Sarraſin couvert d'armes étrangères & de la peau écailleuſe d'un dragon, les vieillards & les bourgeois, toujours curieux de nouvelles, qui s'étoient raſſemblés dans une grande place, pouſsèrent une plainte, un cri, d'une voix ſi perçante, accompagné du battement de leurs mains tremblantes, que le bruit dût s'élever juſqu'aux étoiles ; & qui put s'enfuir, courut pour s'enfermer à tems dans ſa maiſon : mais le cruel Sarraſin, faiſant la roue de ſon épée, ne le permit qu'au plus petit nombre. On le voit enlever à tout ce qui reſte ſous ſes coups, un bras, une jambe, une tête, qui volent au loin ; l'un eſt partagé par le milieu

du

du corps, un autre eſt fendu juſqu'au ventre, & de tous ceux qu'il tue, qu'il bleſſe, ou qu'il chaſſe, aucun n'oſe le regarder en face.

C'eſt ainſi que dans les vaſtes plaines d'Hyrcanie ou ſur les bords du Gange, le tigre de la grande eſpèce détruit les foibles troupeaux; c'eſt ainſi que le loup déchire les agneaux & les chevres dans les prairies ſouvent ébranlées par les ſecouſſes du mont dont Typhée eſt oppreſſé.

Le cruel Sarraſin n'exerçoit pas alors ſa valeur contre des eſcadrons ou des phalanges; mais il déployoit toute ſa cruauté contre une miſérable populace, qu'il croyoit plus digne de mourir que de naître; il ne peut en effet voir le viſage d'un ſeul de ceux que ſon épée moiſſonne. Rodomont court alors, en ſuivant cette grande rue ſi peuplée, juſqu'au pont Saint Michel; & continuant à faire tourner en rond ſon épée ſanglante, il s'embarraſſe peu ſi c'eſt un maître, un valet, un homme juſte, un vieux pécheur, qui tombent ſous ſes coups; la religion ne peut en défendre le Prêtre; l'innocence ne peut ſauver les jours au tendre enfant; les yeux les plus touchans, les joues les plus vermeilles n'arrêtent point ſa fureur: la vieilleſſe qui ſe cache eſt frappée, & le féroce Sarraſin, en répandant également le ſang des deux ſexes, & de tous les âges, donne bien moins des preuves de ſa valeur

que de sa basse cruauté. Les flots de sang qui coulent ne peuvent même éteindre sa rage : les temples, les palais, les simples maisons semblent offenser ses yeux ; il y porte une flamme dévorante.

Dans ce tems-là, Paris étoit construit de bois presque en entier ; on le croira facilement en voyant aujourd'hui que la plûpart des maisons sont encore les mêmes ; le feu qui s'allume alors de toutes parts, ne peut encore assouvir sa rage, il saisit les soutiens, les avant-toîts des maisons, il les arrache, & la plus grosse bombarde que vous ayez vu dans Padoue, ne feroit point d'aussi vastes excavations que celles que le Roi d'Alger fait de ses seules mains.

Si pendant que ce maudit Sarrasin détruisoit l'intérieur de Paris, par le fer & la flamme, Agramant eût continué d'assaillir les dehors avec vigueur, Paris eût été perdu sans ressource ; mais il fut fortement arrêté par le secours d'Angleterre que Michel & le Silence avoient si secrettement conduit ; & déjà les troupes Angloises & Ecossoises l'attaquoient sur ses flancs & par ses derrières.

Dieu voulut qu'au moment même la fleur de la maison de Clermont le brave Paladin Renaud arrivât muni de pontons & de bateaux ; il traversa la rivière trois lieues au dessous de Paris,

& prenant une route détournée, six mille archers à pied sous la bannière d'Odoard, & deux mille cavaliers commandés par le brave Ariman, entrèrent subitement par la porte Saint Martin & la porte Saint Denis au secours de la capitale.

On avoit laissé en arrière les bagages les plus embarrassans : les Anglois, les Ecossois, portant avec eux tout ce qui leur étoit nécessaire pour traverser la Seine qui n'est pas guéable, & retirant leurs ponts après eux, s'étoient répandus dans toute cette étendue des environs de Paris ; & se rassemblant près de ses murs, on les reformoit en ordre de bataille ; mais avant que les Barons & les autres Capitaines se missent en devoir d'agir, Renaud monta sur le bord le plus élevé de la Seine, il les rassembla tous auprès de lui, & d'une voix élevée, il leur dit : Seigneurs, vous devez bien lever les mains au ciel, & lui rendre grace, puisqu'avec un travail aussi court, les nations vont vous élever au-dessus de tous les héros ; c'est par votre secours, que le Roi votre maître, un puissant Empereur, une riche capitale, une infinité de Pairs, de grands Seigneurs & de Chevaliers vont sauver leur liberté, leur vie & leur honneur.

Les habitans de Paris, Seigneurs, vous devront, pour leur avoir sauvé les biens & la vie, moins de reconnoissance encore, qu'en re-

cevant leurs épouſes & leurs enfans de vos mains victorieuſes; les uns & les autres vont être également ſauvés par votre prudence & votre valeur, & les vierges ſaintes renfermées & paiſibles dans leurs aſyles pourront y remplir ſans crainte tous les vœux qu'elles ont jurés: diſons même qu'en ſauvant Paris, vous ſauvez également les campagnes voiſines; & comme il eſt peu de Villes Chrétiennes qui n'aient un nombre de leurs enfans dans cette grande cité, elles partageront toutes la reconnoiſſance que les Pariſiens vous devront.

Si les Anciens décernoient une couronne à celui qui ſauvoit la vie d'un citoyen, quelle multitude de ces couronnes ne doit pas ceindre votre front? Ah! ſi par un ſort envieux & fatal, ſi par un manque de courage, une ſi grande entrepriſe venoit à échouer, croyez-vous que ces vaſtes murs étant abattus, les cités d'Italie & d'Allemagne puſſent être en ſûreté? Dans quels lieux où le Sauveur du monde eſt adoré, ne devroit-on pas redouter ces cruels Sarraſins, puiſque les mers mêmes ne peuvent nous en défendre? Ne les a-t-on pas vu ſouvent traverſant le détroit de Gibraltar, & ſortant d'entre les colonnes d'Hercule, ſaccager l'Europe, & remporter chez eux un riche butin? Que n'aurions-nous pas à craindre, s'ils s'em-

paroient de ce beau Royaume ? Mais quand même l'honneur, le commun intérêt ne nous animeroient pas à cette entreprise, notre devoir, à tous, qu'une même foi, qu'une même Eglise rassemble, n'est-il donc pas de nous secourir les uns & les autres comme frères ? D'ailleurs, ô nations belliqueuses ! comment ces ennemis indisciplinés, foiblement armés ; comment ces barbares méprisables pourroient-ils ébranler des âmes courageuses telles que les vôtres, & des guerriers qu'ils doivent trouver invincibles ?

C'est par ces discours pleins d'élévation, & par de plus forts encore ; c'est avec une parole assurée, & d'une voix élevée, que Renaud animoit de plus en plus le courage des Bretons. Mais le Paladin, en leur parlant ainsi, ne faisoit que renouveller l'ancien proverbe, qui dit que le bon & vigoureux coursier qui s'élance, n'a pas besoin du secours des éperons.

La harangue militaire de Renaud étant finie, il fit mouvoir ces troupes peu-à-peu, les rangeant chacune sous leur bannière.

Sans bruit, sans aucune rumeur, il forma trois détachemens des troupes des trois Royaumes : ce fut au Prince Zerbin qu'il accorda l'honneur de commander l'avant-garde ; il lui dit de longer le rivage de la Seine ; les Troupes

Irlandoifes difpofées par gros pelotons, s'étendirent dans la plaine toutes à même hauteur & compofant l'arrière-garde : les Anglois commandés par le Duc de Lancaftre, formèrent le corps de bataille.

Dès que Renaud eut achevé de faire ces difpofitions, il courut le long du rivage pour rejoindre le Prince Zerbin; il fe porta plus loin que lui pour reconnoître des troupes qui s'avançoient : c'étoit le Roi d'Oran, fuivi du Roi Sobrin & de plufieurs autres troupes : cette avant-garde ennemie étoit foutenue à cinq cents pas de diftance par les troupes d'Efpagne qui gardoient ce quartier de l'armée affiégeante. Alors l'armée Chrétienne que l'Ange & le Silence avoit conduite, ne peut plus contenir fa valeur & fes cris; le fon des trompettes, le bruit des combattans, les cris redoublés des Chrétiens vont jufqu'au ciel, & portent les glaces de la terreur dans l'âme des Sarrafins.

Renaud, impatient de fe fignaler, part en avance des Ecoffois, & tel qu'un tourbillon de vent que fuit une horrible tempête, il vole feul fur Bayard pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Les Sarrafins le reconnoiffent auffi-tôt à fes armes, & ne tiennent déjà plus leurs lances que d'une main tremblante; leur démarche eft mal affurée, & les

Cavaliers chancèlent dans les arçons : le Roi Pulian qui n'a jamais vu Renaud, eſt le ſeul qui s'ébranle & qui part la lance en arrêt à ſa rencontre : il s'affermit dans la ſelle, il raſſemble toutes ſes forces, il pique des deux, & rendant la main à ſon deſtrier, il vole contre ſon adverſaire ; Renaud, de ſon côté, montre quelle eſt ſon habitude à de pareils combats ; & c'eſt avec le même ſens-froid, & la même grace qu'il auroit dans un tournoi, que le fils d'Aimon, digne de l'être de Mars, vole contre ſon ennemi.

Les deux coups de lances portèrent également au milieu de la viſière ; mais leur effet entr'eux fut bien différent : Renaud, ſans être ébranlé, paſſa comme un éclair : Pulian roula mort ſur la pouſſière. Il eſt toujours beau de donner des preuves d'adreſſe & de courage, en mettant avec grace une lance en arrêt, & dirigeant ſon coup avec juſteſſe ; mais il faut être auſſi ſecondé par la fortune. Le Paladin qui voit ſa lance entière, court auſſi-tôt contre le Roi d'Oran, prêt à lui porter un de ces coups qu'on doit compter au nombre des plus mémorables. Le Roi d'Oran ayant un cœur de peu de courage dans un corps d'une grandeur giganteſque, ne ſe préſenta que comme une maſſe à cette joûte.

Renaud le frappa dans le bord inférieur de ſon écu ; on doit bien l'excuſer : la hauteur démeſurée du Roi d'Oran ne lui permettoit pas de porter ſon coup plus haut ; mais ce coup fut ſi terrible, que traverſant le bouclier, quoiqu'il fût d'un bois dur de palme revêtu d'acier, il pénétra le reſte des armes, & ſon âme trop foible pour animer ce vaſte corps, ſortit par cette large bleſſure. Le cheval du géant qui s'attendoit à porter long-tems cette lourde maſſe, remercia en lui-même le Paladin de l'en avoir débarraſſé, & de l'avoir empêché de mourir de chaud plus long-tems.

Renaud voyant ſa lance rompue, tira ſa redoutable Flamberge, & Bayard qui paroiſſoit avoir des aîles, le porta ſur la troupe la plus épaiſſe des ennemis ; leurs armes paroiſſent n'être qu'un verre fragile ſous les coups de Flamberge ; elle n'atteint aucune armure ſans la rompre ou la percer, & ſans ſe teindre de ſang ; les draps tordus enſemble, les cottes d'armes piquées ne ſe défendent pas mieux de ſes coups que l'herbe d'une prairie & l'avoine mûre ne ſe garantiſſent de la faulx.

Déjà cette première troupe étoit en déroute, lorſque Zerbin arriva à la tête de ſon avant-garde ; ſes braves Ecoſſois témoignoient la plus grande ardeur de ſe ſignaler ; tous ceux qui ſui-

voient ſon étendard marchoient à leurs ennemis avec la même aſſurance qu'auroient des lions ou des loups contre des troupeaux de chèvres ou de moutons.

Ils piquent tous à la fois les chevaux de leurs éperons; ils franchiſſent en peu d'élans l'intervalle qui les ſépare de l'ennemi: les Ecoſſois frappent, & le bruit de leurs lances qui ſe briſent forme un bruit inégal; il l'eſt d'autant plus, que celui des lances des Sarraſins ne s'y joint pas, & qu'il ſemble que ces mécréans ſe préſentent plutôt à la mort qu'au combat; chacun d'eux paroît être de glace, & les Ecoſſois ont l'ardeur & la pétulance de la flamme: les Sarraſins croyoient alors que chaque Chrétien avoit le bras de Renaud. Sobrin s'avança de lui-même à leur ſecours, à la tête de ſes troupes plus fermes & mieux armées; Dardinel ſe montra de même à la tête d'une troupe mal armée & levée depuis peu de tems; il étoit couvert de riches armes, & portoit un caſque étincelant: la meilleure des quatre premières troupes des Sarraſins parut être celle qu'Iſolier commandoit, & que les Navarrois compoſoient. Alors le brave Traſon, Duc de Marr, lève la viſière de ſon caſque, & dit à ſes fiers Ecoſſois: Amis, nous avons à combattre les Navarrois; ces braves gens ſont des ennemis dignes de votre courage:

marchons. Ariodant qui le voit aux mains, s'avance pour le soutenir.

Les sons éclatans des trompettes, des clairons, des timbales & de mille autres instrumens barbares, se joignent au bruit continuel des arcs, des frondes, des machines de guerre, des roues, des chocs & du froissement des essieux; ils forment un bruit confus & terrible: le tumulte, les cris de fureur des combattans, les cris douloureux & plaintifs des blessés & des mourans, percent au milieu de ce bruit confus; l'air en retentit au loin, & la chute d'eau des cataractes du Nil ne forme pas une rumeur plus effrayante & plus terrible: le ciel s'enveloppe alors d'un épais nuage; des flèches innombrables lancées des deux parts, interceptent les rayons du soleil; des tourbillons de poussière se mêlent à l'épaisse fumée qu'exhalent & la sueur des chevaux écumans, & les poitrines halletantes des soldats: le tout forme un nuage obscur qui s'avance & recule tour-à-tour: dans l'intervalle, on voit les morts & les mourans s'accumuler; souvent on y distingue un guerrier tomber en expirant près de celui qu'il a privé du jour.

Si l'une des troupes qui combattent paroît épuisée par la fatigue, une autre la remplace à l'instant; ces troupes grossissent de part & d'autre; la cavalerie & l'infanterie s'entremêlent

dans tous ces différens chocs ; la terre qui les ſoutient eſt couverte d'une écume ſanglante ; l'herbe froiſſée en prend la couleur ; & ce terrein, qui peu de tems auparavant brilloit, tout parſemé de fleurs, n'offre plus que l'aſpect horrible d'armes éparſes, d'hommes & de chevaux entaſſés qui ſe baignent & ſe débattent encore dans leur ſang.

Le jeune Zerbin ſe diſtinguoit par des actions de valeur au-deſſus des forces de ſon âge ; les Sarraſins fuyoient ſes coups : le nouveau Duc d'Albanie, Ariodant, prouvoit à ſes vaſſaux qu'il étoit digne de les commander, & faiſoit admirer & craindre également ſa valeur aux Maures Navarrois & Caſtillans qu'il avoit en tête : ce fut alors que Chelinde & Moſco, tous les deux bâtards du feu Roi d'Arragon, & Calamidor Chevalier Barcelonnois en réputation, précédèrent leurs étendards, & s'avancèrent, dans l'eſpérance qu'une action lâche en ſon projet, pouvoit les couvrir de gloire ; ils entreprennent d'ôter la vie à Zerbin, & prennent pour réuſſir l'infâme parti de tuer ſon cheval par derrière ; le malheureux courſier tombe mort, percé par leurs trois lances ; mais Zerbin ſe relève ſoudain, & lève le bras pour ſe venger. Moſco qui s'attendoit à prendre facilement Zerbin démonté, ſe préſente le premier à ſes coups ; il en reçoit

un mortel, & tombe pâle & glacé ſur la pouſſière; ſon frère, Chelinde, témoin de ſa mort, pouſſe ſon cheval ſur Zerbin pour le renverſer; mais ce brave Prince ſaiſiſſant fortement la bride, l'acule, le renverſe ſur ſon maître, & du même coup il leur fend la tête à tous deux: Calamidor, effrayé de la fin terrible des deux frères, tourne la bride & ſe met en fuite; Zerbin lui porte un coup de taillant, en lui criant: Attends, attends-moi traître; mais étant trop loin, il ne frappe que la croupe de ſon cheval qui tombe à terre; Calamidor ſe relève, s'échappe, eſpère ſe ſauver par la fuite; mais il tombe ſous la main de Traſon, témoin de cette lâcheté, & ce Duc écraſe le lâche ſous les pieds de ſon cheval. Ariodant & Lurcain, quelques autres Chevaliers volent au ſecours de Zerbin oppreſſé par une foule d'ennemis qu'ils écartent, & font d'inutiles efforts pour le remonter. Artalique & Margan éprouvent la peſanteur du bras d'Ariodant, ainſi qu'Etéarque & Caſimir; deux d'entr'eux perdent la vie, les deux autres ſont mis hors de combat; Lurcain de ſon côté heurte, renverſe, & fait un maſſacre horrible des Sarraſins.

Ne croyez pas, Seigneur, que dans ce même tems le combat fût moins terrible dans la plaine que celui qu'on voyoit ſur le bord du fleuve;

le Duc de Lancaſtre ſuivant à hauteur l'avant-garde commandée par Zerbin, venoit à la tête des Anglois d'attaquer l'armée Eſpagnole de Marſile : de part & d'autre, les deux partis montrèrent beaucoup de valeur ; Oldrade Duc de Gloceſter, Fierramond Duc d'Eburas, Richard Comte de Warvick, avec Henri Duc de Clarence, courent contre Mataliſte Duc d'Almerie, Follicon Prince de Grenade, Baricond Roi de Mayorque, qui s'avancent pour les attaquer : le combat reſte égal pendant quelques momens ; les combattans ſe repouſſant tour-à-tour, ces troupes ſemblent flotter dans la plaine, comme on voit les moiſſons qui ſuivent les différentes impulſions du vent, ou comme on voit s'élever en différens tems les vagues de la mer ; mais la fortune ceſſant d'être incertaine, les Maures eurent du déſavantage.

Mataliſte fut déſarçonné, l'épaule droite percée par la lance du Duc de Gloceſter ; Follicon fut renverſé par Fierramond : ces deux Sarraſins reſtèrent priſonniers des Anglois, & dans le même moment Baricond perdit la vie ſous l'épée du Duc de Clarence ; les Sarraſins commencent à prendre l'épouvante, les Chrétiens ſentent redoubler leur ardeur ; les premiers déjà ne réſiſtent plus, prennent la fuite ; ils euſſent été totalement défaits,

s'ils n'eussent pas reçu sur le champ un puissant secours.

Ferragus qui jusqu'alors n'avoit pas quitté le Roi Marsile, voyant fuir cette troupe, à moitié détruite, pousse son cheval au plus fort de la mêlée; il voit au moment qu'il arrive, Olimpe tomber la tête partagée sous les pieds des chevaux.

Cet Olimpe étoit un jeune homme agréable par sa figure & par une voix charmante; il ne pouvoit l'accorder aux sons d'une lire, sans porter le plaisir & l'attendrissement dans tous les cœurs: quoiqu'il se piquât d'en avoir un dur & altier, il eût dû préférer cependant le bonheur d'être sûr de plaire, & ne sentir que de l'horreur pour des armées meurtrières qui, sans pitié pour sa jeunesse & pour ses talens, devoient terminer ses jours en France. Ferragus l'aimoit; il ne put le voir tomber sans ressentir une douleur que la chûte de mille autres n'eût peut-être pas excitée. Furieux, il s'élance sur celui qui vient de lui donner la mort, & lui fend la tête jusqu'à la poitrine; il ne s'arrête pas à ce coup; & faisant voler sa redoutable épée, nul casque, nul cuirasse ne peut y résister; les têtes, les membres palpitans tombent sous ses coups: il arrête seul en cet endroit les Sarrasins qui fuyoient, & rétablit le combat.

Agramant s'avance en même tems avec ses troupes : il brûle de se signaler. Baliverse, Farurante, Prusion, Soridan & Bambirague le suivent; une si prodigieuse quantité de soldats les accompagnent, qu'on eût pu former un lac de leur sang, & que je compterois plutôt les feuilles séchées par l'automne que le nombre de ces combattans.

Ayant retiré ses troupes de l'assaut il avoit détaché d'abord le Roi de Fez avec une forte troupe, pour se porter derrière son camp qu'il voyoit prêt d'être attaqué par les Irlandois qui s'avançoient sur les derrières ; ce que le Roi de Fez exécuta sur le champ : remettant après son armée en bon ordre, Agramant s'avança du côté que son secours lui parut néceſſaire, & marcha pour soutenir le Roi de Garbe, le vieux Sobrin, venant de lui faire dire par un Officier qu'il étoit prêt à succomber.

Les Ecoſſois, chargés par l'armée fraîche & si nombreuse d'Agramant, ne purent y résister ; ils s'ébranlèrent, prirent la fuite, en abandonnant Zerbin, Ariodant & Lurcain qu'ils laissèrent dans le plus grand péril ; Zerbin sur-tout couroit le plus grand danger, n'ayant point encore pu remonter à cheval ; mais heureusement le redoutable Renaud accourut en ce moment à son secours.

Renaud, après avoir mis en fuite toutes les troupes qu'il avoit attaquées, venoit alors d'apprendre que Zerbin, entouré d'ennemis & démonté, se trouvoit dans le plus grand péril; il y vole aussi-tôt; la fuite des Ecossois dirige sa marche, & l'impétuosité de la course de Bayard le porte promptement au-devant des Ecossois qui tournoient la tête au combat: Où courez-vous, leur cria-t-il? Qu'est devenue votre antique valeur? Pouvez-vous fuir devant ces vils Sarrasins? Est-ce ainsi que vous parviendrez à leur enlever leurs drapeaux pour en parer vos églises? Est-ce ainsi que vous abandonnerez seul & démonté le brave fils de votre Roi?

A ces mots, Renaud se saisissant d'une forte lance que lui présente un écuyer, & voyant Prusion, Roi d'Alfarache, à sa portée, fond sur lui, le porte mort à terre: Agricalte & Bambirague éprouvent le même sort; il fond ensuite sur Soridan qui, sans doute, eût péri de même, si la lance de Renaud, ébranlée par les coups précédens, ne se fût brisée dans sa main. Renaud voyant sa lance rompue, tire aussi-tôt la terrible Flamberge; il frappe Serpentin qu'il fait voler à moitié mort de dessus sa selle; ses coups redoublés forment bientôt une large place autour de Zerbin qui, se trouvant

vant dégagé, remonte ſans oppoſition ſur un cheval dont le maître avoit perdu la vie.

Zerbin profite à tems de ce ſecours, puiſque dans ce même mòment, Dardinel, Sobrin & le Roi Balaſtre s'avancent à la tête de leurs troupes; mais Zerbin, remonté ſur un bon cheval, ne les craint plus; & maniant ſon épée avec plus de force & de courage que jamais, il précipite aux enfers les plus téméraires des Sarraſins qui l'attaquent. Le Paladin Renaud obſervant où ſes coups pouvoient être les plus utiles, court attaquer Agramant qu'il voit ſe rendre plus redoutable par ſes coups que mille autres guerriers; il le joint, le frappe ſans le bleſſer; mais le fort Bayard frappant du poitrail ſur le flanc du cheval d'Agramant, le fait rouler au loin ſur la pouſſière avec ſon maître.

Pendant qu'au-dehors des murs de Paris, la haine, la fureur, la rage même des combattans entretient une ſi cruelle bataille, le féroce Rodomont taille en pièces le foible & malheureux Bourgeois de Paris, & brûle les palais & les égliſes de cette capitale: Charlemagne qui combattoit alors dans une partie éloignée, n'en avoit aucun ſoupçon, & s'occupoit à recevoir dans Paris le ſecours qu'Odoard & Arimane venoient de lui conduire.

Il voit arriver un Ecuyer pâle, effrayé, pou-

vant à peine proférer quelques mots. Ah, Seigneur ! ah ! grand Charles, ayez pitié.... La frayeur l'oppresse, l'interrompt quelques instans ; c'est avec peine qu'il s'écrie enfin : Aujourd'hui, Ciel ! aujourd'hui le saint Empire Romain est détruit ; un démon tombé dans cette malheureuse cité, la renverse seul de fond en comble : Satan, oui, Satan même, & ce ne peut être un autre, ruine, abîme sans ressource votre capitale infortunée ; tournez vous, voyez les tourbillons affreux de fumée qui s'élèvent de toutes parts, signes certains de la flamme dévorante; écoutez ces cris douloureux qui percent la nue, & qui me servent de témoins : un seul, le fer & la flamme à la main, suffit pour ravager Paris où nul mortel n'ose plus le regarder en face.

Celui que l'effrayant cri d'allarme réveille, dont l'oreille est frappée par le sinistre son du tocsin, & qui voit en ouvrant les yeux un feu destructeur qui n'étoit plus inconnu que de lui, quoiqu'il soit le plus menacé de ses ravages, ne peut être plus étonné que ne le fut alors Charlemagne; ses yeux lui confirmant la vérité de ce cruel récit, il rassemble un nombre de ses guerriers les plus intrépides, & marche en diligence, dirigé par les cris vers le quartier de la ville d'où s'élève la plus grande rumeur.

Charles, ſuivi de ſes Paladins, fait diriger ſes bannières vers une grande place où Rodomont ſe trouvoit être alors, & ſe conduit par la trace des morts & des membres épars qu'il trouve ſur ſon paſſage. Mais finiſſons, & que ceux qui voudront ſavoir la fin d'une auſſi belle & ſingulière hiſtoire, prennent la peine de revenir m'écouter encore une autre fois.

Fin du ſeizième Chant.



CHANT XVII.

LA Juſtice divine, lorſque l'énormité de nos péchés aggravés, accumulés ſans ceſſe, méritent enfin que ſa colère ſe déploie, ne peut mieux annoncer que ſa vengeance eſt égale à ſa miſéricorde, qu'en livrant les coupables à la tyrannie féroce de monſtres avides de ſang, & les plus cruels fléaux que ſa juſte colère puiſſe employer. Tels furent Marius, Sylla, Néron, Caligula, Domitien, & le dernier des Antonins: ce fut pour punir Rome qu'il lui donna pour maître ce barbare Maximin, homme féroce & de la plus vile naiſſance; ce fut pour le même deſſein, qu'il plaça Créon ſur le trône de Thèbes, & que l'Étrurie ſanglante frémit ſous le ſceptre de fer de Mézence: l'Italie coupable fut de même livrée enſuite à la domination barbare des Huns, des Goths & des Lombards.

Souviens-toi d'Attila, malheureuſe Rome; ſouviens-toi du déteſtable Ezelin; on peut s'en rappeller cent autres qui ſervirent de fléaux à la puiſſance divine laſſée enfin de ne trouver dans ſes enfans que des ſujets rebelles & coupables: mais n'allons pas chercher dans ces tems reculés

des ſignes certains de ſa vengeance ; n'en faiſons-nous pas nous-mêmes la plus cruelle expérience, en nous voyant abandonnés comme des troupeaux infectés & inutiles, aux loups raviſſans qu'elle permet que nous ayons pour paſteurs ? Comment leur faim peut-elle paroître n'être pas aſſouvie, après avoir dévoré tant de victimes ? Mais leur fureur va juſqu'à l'horreur d'appeller les loups des forêts ultramóntaines, pour achever de dévorer une partie de leur proie, & leur aſſurer la poſſeſſion du reſte. Non, les bords du Traſimène, ni les champs de Cannes, n'ont point vu leurs terres plus abreuvées de ſang que l'Adda, la Mella, le Tarr & le Ronco, n'en ont vu couler ſur leurs malheureux rivages.

Oui, l'Éternel veut que nous ſoyons punis, & peut-être le ſommes-nous par des peuples encore plus coupables que nous ; mais nos iniquités, nos erreurs, nos vices ſe ſont multipliés ; peut-être un jour, portant le fer & la flamme à notre tour ſur leurs frontières, ſerons-nous les inſtrumens dont le Ciel ſe ſervira pour les punir, lorſque ſa patience ne pourra plus ſoutenir leur injuſtice & leurs forfaits.

Ils avoient bien ſans doute attiré ſur eux la vengeance céleſte, lorſque le Turc & le Maure penſèrent les envahir, & portèrent dans le ſein

de leur patrie tous les maux qu'enfante la guerre; mais ils ne les éprouvèrent jamais plus cruellement que par le bras du féroce Rodomont.

J'ai déjà dit qu'après que Charles eut reçu la nouvelle fatale que lui porta cet Ecuyer, il courut vers la place où ce Sarrasin étoit annoncé par les cris de la multitude & les corps tronqués ou défigurés qu'il avoit laissés sur son passage. Les palais & les maisons embrâsées, les temples en ruine & profanés montroient un exemple de désolation qui devoit déchirer l'âme de ce grand Prince: O François, dit-il, où fuyez-vous? Troupe épouvantée, vous n'osez pas même contempler vos malheurs! Quel asyle, quels foyers, quelle cité pouvez-vous espérer, lorsque vous vous laissez enlever si lâchement votre capitale? Quoi, cet homme seul, maintenant enfermé dans l'enceinte de vos murs, pourra s'en échapper impunément après vous avoir donné la mort? C'est ainsi que Charles exprimoit son indignation & sa colère. Il ne pouvoit supporter un pareil déshonneur: il approche enfin du Sarrasin, & lui voit encore porter la mort dans le sein de ses sujets, jusques près des portes de la grande cour du palais.

Une grande partie du peuple s'étoit rassemblée dans cette vaste enceinte, croyant s'y mettre

en sûreté; le palais & ſes cours étoient entourés de fortes murailles flanquées de tourelles ; l'intérieur étoit rempli de vivres & muni de tout ce qui pouvoit aſſurer une forte défenſe : Rodomont ivre de rage, plein d'un fol orgueil, & mépriſant la nature entière, attaquoit le palais ; d'une main il faiſoit un moulinet meurtrier de ſon épée, de l'autre il lançoit la flamme, il frappoit les grandes & fortes portes avec fureur, & les faiſoit retentir par ſes coups ; cependant les moins timides de ceux qui défendoient cette auguſte demeure, étoient montés ſur le haut des murs remparés, & lançoient indifféremment ſur la tête du Roi d'Alger tout ce qui ſe trouvoit ſous leurs mains, & même ils ne ménageoient rien pour ſe munir de tout ce qui pouvoit l'accabler; les pierres, les madriers pleuvoient ſur ſa tête; ils arrachoient juſqu'à des crenaux entiers, juſqu'au comble des toits; bientôt ils en vinrent juſqu'à ſacrifier les colonnes de marbre & les poutres dorées qui décoroient l'intérieur de cette habitation royale; ils s'en firent de nouvelles armes, & l'indomptable Rodomont en étoit couvert, ſans en être accablé.

Inébranlable à l'attaque de cette porte, & couvert de ſes armes étincelantes, il ſoutenoit tous ces coups, & n'en paroiſſoit que plus terrible : c'eſt ainſi qu'un fort ſerpent quitte ſa

ſombre grotte après que par de longs froiſſemens il vient de s'y dépouiller de ſa vieille peau ; ſe ſentant alors rajeuni, plein d'une nouvelle vigueur, une lumière ardente rend ſes yeux terribles ; il élève de tous côtés ſa tête altière, en lançant le triple dard de ſa langue, & tout animal tremble & fuit à ſon aſpect.

Les traits aigus des baliſtes, les quartiers de roche, de marbre, les merlons, les crenaux entiers frappent en vain ce Sarraſin qui paroît être invulnérable : rien n'arrête ſon bras qui ſecoue la grande porte dans ſes gonds, qui la tranche, la dépièce par tronçons à coups d'épée, & qui parvient enfin à s'y faire jour; cette ouverture, quoiqu'étroite, eſt ſuffiſante pour qu'il puiſſe être vu de l'intérieur du palais, & couvrir des pâleurs de la mort le viſage de tous ceux & de celles qui ſe ſont réfugiés dans cet aſyle : l'on entend alors des cris perçans s'élever des hautes galeries & des donjons de ce palais les Dames de la Cour, les Bourgeoiſes de la cité, confondues enſemble, courent éperdues de tous côtés; leur voix plaintive, les coups dont elles ſe frappent elles-mêmes, expriment foiblement encore leur terreur & leur déſeſpoir ; les unes embraſſent en gémiſſant les lits maternels qui les ont vu naître ; les autres, les ſeuils des portes de cet auguſte palais : Ah ! s'écrioient

elles, ſera-ce donc en expirant que nos yeux vont voir ce lieu ſacré tomber dans la main des barbares? Ce fut dans ce moment du plus grand péril, que Charlemagne arriva, ſuivi de ſes braves Pairs & de ſes Chevaliers.

Charles regarde un moment ſes mains qui furent ſi long-tems victorieuſes : N'êtes-vous donc plus, s'écria-t-il, ce que vous fûtes jadis, lorſque dans Aſpremont le redoutable Agolant tomba ſous vos coups ? N'eſt-ce donc pas vous qui ſûtes arracher la vie au Roi Trojan, ce brave frère d'Almon, & à tant d'autres guerriers? Pourriez-vous craindre un homme ſeul, quelque ſanguinaire & fort qu'il puiſſe être ? Oui, je veux éprouver ſi vous avez conſervé vos forces; prouvez que vous avez toujours les mêmes à ce dogue qui dévore mes ſujets. Non, je ne peux douter que je ne ſois toujours vainqueur par votre ſecours, & d'ailleurs un cœur généreux pourroit-il craindre la mort?

A ces mots Charles court, la lance baiſſée ſur Rodomont : les Pairs Naymes, Olivier, Ogier le Danois, les hauts Barons Avin, Avolio & Béranger, Othon, que l'amitié rend inſéparables, attaquent l'intrépide Sarraſin de toutes parts. Mais, pour l'amour de Dieu, Seigneur, ceſſons un moment de parler de fureur, de meurtres & d'aſſauts; je ſuis las d'être le Chantre de la mort,

& de ce maudit Sarrasin qui l'égale en cruauté : retournons, je vous conjure, aux portes de Damas, où nous avons laissé le bon Griffon le blanc, avec sa perfide Origile & le vil amant qu'elle disoit être son frère ; je les vois prêts à passer ces portes.

Parmi toutes les villes les plus riches & les plus peuplées du Levant, Damas doit être distinguée : distante de sept journées de Jérusalem, elle est située dans la plaine la plus riche & la plus fertile ; cette plaine n'éprouvant jamais les rigueurs de l'hiver, a l'aspect toujours riant, l'aurore & le soleil la colorent & la fécondent sans cesse par leurs premiers rayons ; deux rivières dont les eaux ont la pureté du cristal, entrent & coulent dans cette ville ; elles entourent, elles arrosent une infinité de jardins qui ne sont jamais privés ni de la parure des fleurs, ni de l'ombrage agréable des arbres toujours verds. La naphte coule avec une telle abondance au milieu des eaux, que son parfum remplit l'air & les maisons même.

La grande rue de Damas étoit alors couverte de tapis variés dans leurs couleurs, d'herbes odoriférantes, & de rameaux d'arbustes ; les murs, toutes les portes en étoient ornées & tapissées ; on ne voyoit point de fenêtres & de balcons qui ne fussent garnis & parés des plus riches étof-

ses; mais leur principal ornement étoit une infinité de Dames couvertes de pierreries & des habits les plus riches & les plus galans : dans plusieurs places de cette belle ville, le peuple formoit des danses; des jeunes gens bien montés faisoient passager leurs chevaux avec grâce; mais rien n'égaloit la magnificence de la Cour du Roi de Damas : elle sembloit avoir épuisé tout ce que la presqu'Isle de l'Inde & les bords du Gange produisent d'or, de perles & de diamans.

Griffon & sa compagnie marchoient doucement; chaque objet nouveau méritoit leur admiration : ils rencontrèrent un Chevalier qui les arrêta. Plein de politesse & de prévenance, il les pria de descendre, & d'entrer dans son palais, & pour comble de soins, ce ne fut qu'après leur avoir procuré le délassement d'un bain délicieux, qu'il les conduisit dans le sallon où le festin le plus somptueux étoit déjà préparé.

En soupant, il leur raconta que Noradin, Roi de Damas & de toute la Syrie, ayant fait inviter les Chevaliers étrangers, comme ceux de ses États, avoit fait publier des joûtes qui commenceroient dès le lendemain, où tous ceux qui se sentiroient du courage pourroient en donner des preuves honorables : quoique le projet de Griffon n'eût point été de chercher les tournois, il se crut dès-lors engagé à ne pas perdre cette occa-

ſion d'acquérir de la gloire; il pria ſon hôte de lui dire quel étoit le motif du Roi pour rendre ces joutes ſi ſolemnelles, & ſi s'étoit un uſage annuel, quelque entrepriſe nouvelle, ou pour éprouver ſeulement la valeur de ſes Chevaliers.

C'eſt pour la premiere fois, lui répondit ſon hôte, que nous voyons cette fête, qui déſormais ſe renouvellera de quatre en quatre mois; elle eſt établie en mémoire de ce qu'un pareil jour Noradin a ſauvé ſa tête du plus grand péril, après avoir paſſé quatre mois dans la plus affreuſe douleur, la mort étant toujours préſente à ſes yeux; mais pour vous mettre pleinement au fait de cette hiſtoire, je dois vous dire que Noradin, après avoir été pendant pluſieurs années amoureux de la belle & charmante fille du Roi de Chypre, avoit obtenu ſa main; & ſuivi de ſon épouſe, des dames de ſa cour, & de ſes Chevaliers, il revenoit de Chypre dans ſes Etats de Syrie; mais à peine fûmes-nous éloignés du port, que voguant dans l'orageuſe mer Carpatiene, nous eſſuyâmes une tempête aſſez violente pour faire perdre la tête au plus ancien Pilote; nous navigâmes pendant trois jours & trois nuits au milieu des vagues menaçantes qui nous portoient ſans ceſſe à la dérive; nous abordâmes enfin ſur une côte tranquille dont les rivages coupés de ruiſſeaux s'étendoient en de belles & vertes prairies

couronnées par des collines couvertes d'arbres touffus.

Nous fîmes auſſi-tôt dreſſer des pavillons, & tendre des abris entre les arbres, où nous nous retirâmes, heureux d'être échappés à la tempête: pendant qu'on creuſoit des cuiſines, qu'on allumoit les feux, & qu'on dreſſoit déjà les tables, Noradin ſortit armé d'un arc & de flèches que lui portoient deux de ſes gens, & s'avança dans les vallées & les bois voiſins dans leſquels ils avoit apperçu des cerfs, des daims & des chevreuils en grand nombre: enchantés d'un doux repos, nous attendions notre Roi, lorſque nous vîmes arriver le long du rivage de la mer un horrible monſtre qui couroit ſur nous.

Dieu vous préſerve, Seigneur, de voir jamais ce maudit ogre; il vaut mieux en entendre parler que de ſoutenir ſon horrible aſpect: je ne peux pas trop vous dire quelle étoit ſa longueur, tant elle nous parut être démeſurée ainſi que ſa groſſeur; deux excroiſſances oſſeuſes rempliſſoient la place des yeux qu'il n'avoit pas; il venoit à nous le long du rivage, comme je vous l'ai déjà dit: il parut qu'une petite montagne s'approchoit; nous diſtinguâmes ſon long muſeau d'où ſortoient des défenſes ſemblables à celle d'un ſanglier; une écume infecte ſortoit de ſa longue gueule, & couloit juſques ſur ſa poitrine; il courut bien-

tôt sur nous en élevant son museau comme un chien braque qui commence d'avoir quelque connoissance du gibier; plus pâles que la mort, nous nous enfuîmes tous; mais nous profitâmes peu de son aveuglement, le maudit ogre avoit le nez si fin, que l'odorat le servoit aussi bien que l'eussent pu faire des yeux : il auroit fallu des ailes pour l'éviter; nous courions en vain de côté & d'autre pour nous éloigner, il étoit trop léger à la course : de quarante que nous étions, dix à peine purent se sauver sur le navire; il se saisit de tous les autres; il emporta les uns sous son bras, d'autres dans son sein, le reste fut jetté dans une profonde panetière qu'il portoit comme les Bergers.

Le monstre aveugle nous mit dans sa caverne, creusée sur le bord de la mer, au milieu d'une espèce d'écueil; vraisemblablement; c'étoit dans une épaisse carrière de marbre blanc, que cette caverne avoit été creusée, puisque ses murs intérieurs avoient la blancheur du beau papier de Foligno : une femme triste & qui paroissoit affligée de son sort y demeuroit avec lui; elle sembloit gouverner une grande quantité de femmes de tout âge, les unes laides & d'autres assez jolies qu'elle avoit avec elle. Près de la grotte qu'elle habitoit, une pareille étoit creusée, & c'étoit celle où l'ogre renfermoit ses troupeaux, lesquels

étoient ſi nombreux que lui-même ne les comptoit plus, auſſi ne les conſervoit-il que pour ſon amuſement; il ne ſupportoit pour les conduire ni les glaces de l'hyver, ni les chaleurs de l'été, & n'en faiſoit pas ſa principalenourriture : la chair humaine lui paroiſſoit être bien ſupérieure : hélas! il nous le prouva bien crüellement; il ſe ſaiſit de trois jeunes gens de notre troupe, & ce monſtre les dévora tout vivans; Il vint enſuite à la ſeconde caverne, & levant une groſſe pierre, il en fit ſortir ſon troupeau, & nous y renferma; de-là, fort ſatisfait du feſtin qu'il venoit de faire, il s'alla promener à la ſuite de ſes troupeaux en jouant d'une muſette qui pendoit à ſon col.

Notre Roi, pendant ce tems, étoit revenu de la chaſſe : en arrivant ſur le rivage, il connut bientôt toute l'étendue de ſa perte par un ſilence effrayant, & voyant les tentes & les pavillons abattus; mais il ne put imaginer quelle eſpèce de malheur nous avoit enlevés; il s'approche du rivage, & voit le navire ou ce qui reſtoit de Matelots s'occupoit à lever les ancres & à déployer les voiles; dès qu'ils l'apperçurent ſur le rivage, ils envoyèrent la chaloupe pour le recevoir; mais auſſi-tôt que Noradin eut entendu le récit qu'ils lui firent de l'attentat effroyable de l'Ogre qui venoit d'enlever ce qu'il avoit de plus cher, il n'héſitapas à prendre le parti de ſuivre ce monſtre

& d'arracher de ſes mains ſa chère épouſe Lucine, ou de perdre la vie.

Plein d'une fureur inſpirée par l'amour, Noradin ſuit les traces de l'Ogre, & bientôt il arrive à ſa caverne, où tremblans, déſeſpérés, le moindre bruit nous faiſoit craindre que ce ne fût l'Ogre qui retournât pour nous dévorer ; Noradin fut aſſez heureux pour ne trouver que la femme de l'Ogre, qui, ſurpriſe de le voir, lui cria de fuir, s'il vouloit éviter la mort : Ah ! s'écria-t-il, ce n'eſt point par haſard que je viens braver ſa furie; eh ! que m'importe de mourir, pourvu que ce ſoit près d'une épouſe que j'adore ! Il lui demanda promptement des nouvelles de ceux que l'Ogre avoit enlevés, & lui dépeignant la belle Lucine, il s'informa ſur-tout ſi cette chere épouſe étoit encore en vie. Cette femme le raſſura, lui diſant, que les jours de Lucine étoient en ſûreté, & que toutes les autres femmes l'étoient de même avec l'Ogre, qui n'en mangeoit aucune. Tu vois la preuve de ce que je t'aſſure, lui dit-elle, par la quantité de femmes qui m'entourent : il ne nous fait aucun mal, ajouta-t elle, que celui de nous tenir captives ; mais ſi quelqu'une de nous tentoit de fuir, il deviendroit cruel dans ſa vengeance, & l'enterreroit toute vive, ou l'enchaîneroit toute nue ſur un rocher, expoſée aux rayons brûlans du ſoleil : il n'a fait d'abord aucune diſtinction parmi

parmi tous les prisonniers que tu regrettes, & les a renfermés confusément dans sa caverne ; car son nez fin lui fera bientôt connoître les sexes différens ; les femmes n'auront rien à craindre, mais pour les hommes, ils sont sûrs d'être tous dévorés. Je ne peux te donner aucun bon conseil sur les moyens d'enlever d'ici ton épouse ; sois satisfait de savoir ses jours en sûreté ; elle éprouvera le même sort que nous : mais je t'en conjure, mon fils, éloignes-toi promptement ; crains que l'Ogre ne te sente, & qu'il ne te dévore ; il est prêt à revenir ; son nez fera bientôt la revue de tout ce qui est ici, & jamais taupe ne peut mieux deviner tout ce qui peut être dans sa taniere.

Noradin lui répartit vivement, qu'il ne partiroit pas sans voir son épouse, & qu'il préféroit mille morts à la douleur de s'en éloigner : lorsqu'elle vit que rien ne pouvoit l'ébranler, elle imagina quelque expédient pour l'aider ; & cette femme, en effet, employa toute son industrie à trouver celui-ci. La caverne qu'elle habitoit étoit pleine de peaux suspendues, qui venoient des boucs, des chèvres & des agneaux qu'elle consommoit pour se nourrir & toutes les malheureuses renfermées avec elle : alors choisissant la plus grande de ces peaux, dont un vieux bouc avoit été dépouillé, & prenant même un reste de sa graisse, elle lui fit étendre cette graisse d'une

déteſtable puanteur ſur tout ſon corps, & lorſqu'elle trouva le pauvre Noradin aſſèz infect à ſa fantaiſie, elle lui fit endoſſer cette peau de bouc qui le faiſoit reſſembler à quelque larve ou quelque lamie; elle le fit tapir près de la pierre qui fermoit la caverne, & c'eſt là qu'elle lui dit d'attendre le moment de revoir ſon épouſe.

Noradin obéit à ſes ordres, & près de l'ouverture de la caverne, il attendit le tems de la rentrée du troupeau; bientôt le ſon aigre d'un chalumeau l'avertit que l'Ogre rappelloit ſes troupeaux du pâturage; il commencèrent, en effet, à ſe rapprocher de leur retraite, & leur affreux Paſteur les ſuivoit par derrière : qu'en penſez-vous? croyez-vous que ſon cœur fut aſſez agité quand il entendit que l'Ogre s'approchoit, & que bientôt il apperçut le vilain muſeau de ce monſtre près de l'ouverture de la caverne; mais ſachez que l'amour l'emporte toujours ſur la peur; celui de Noradin étoit ſincère, jamais il n'en fut un plus tendre. L'Ogre ayant donc levé la pierre, Noradin entra mêlé dans le milieu du troupeau.

Ce troupeau renfermé, l'Ogre vint à nous, & nous ſentit l'un après l'autre; il ſe ſaiſit de deux de nous autres dont il dévora juſqu'aux os pour ſon ſouper; & je vous l'avoue, je ne peux m'empêcher de ſuer & de trembler encore en me rappellant ſes horribles déſenſes. L'Ogre enfin

étant parti, Noradin jetta la tunique puante & velue du vieux bouc, & courut embraſſer ſa chère Lucine; mais cette tendre épouſe, au lieu de jouir d'un moment ſi doux, ne fut occupée que de la douleur de voir Noradin s'expoſer inutilement à la mort la plus affreuſe & la plus certaine : Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, malgré tous les maux que j'ai ſoufferts, je me conſolois du moins en penſant que vous étiez échappé des mains de ce monſtre avide & cruel; j'euſſe quitté la vie ſans regret, ſachant que la vôtre n'étoit pas expoſée, mais maintenant tous mes maux ſont à leur comble.

Ah ! ma chere Lucine, s'écria tendrement Noradin, crois-tu donc que je puſſe vivre un moment ſans toi; mais ſuſpens, de grâce, tes craintes & ta douleur; l'eſpérance de te ſauver, & même tous ceux qui ſont avec toi, m'a déterminé promptement à venir à ton ſecours : ſi je ne peux y réuſſir, je préfere à la vie de mourir près de toi : mais je peux ſortir de cette affreuſe caverne comme j'y ſuis entré, & je peux vous ſauver tous, ſi vous ſavez comme moi braver l'horrible puanteur de ce déteſtable bouc. Alors il lui raconta la ruſe que la femme de l'Ogre avoit imaginée en ſa faveur pour tromper le nez ſubtil de ſon vilain époux. Il nous conſeilla de nous couvrir tous comme lui de peaux de boucs,

& comme nous fumes perſuadés de la bonté de cet expédient, nous tuâmes bien vîte les boucs les plus vieux & les plus puans de ce troupeau; nous nous oignîmes de leur graiſſe, & nous nous couvrîmes enfin de leurs vilaines peaux.

Dès que l'aurore parut le lendemain, l'Ogre revint à la caverne, &, bientôt embouchant les ſales tuyaux de ſon gros ſyrinx, il appella ſes troupeaux dehors de leur caverne; mais le méchant Ogre tenoit ſans ceſſe la main à l'ouverture pour nous empêcher de ſortir en même tems : il nous tâtoit l'un après l'autre, & lorſqu'il trouvoit un dos velu, il laiſſoit la ſortie libre. Nous ſortîmes tous ainſi hommes & femmes: l'Ogre nous laiſſa tous paſſer, mais quel fut notre déſeſpoir, lorſque nous vîmes qu'il retenoit Lucine; ſoit que la trop délicate Lucine n'eût pas ſuffiſamment couvert ſon beau corps de cette déteſtable graiſſe, ſoit que ſa démarche fût plus lente & moins aſſurée que celle d'un animal, ſoit enfin que ſes longs & beaux chevaux détachés flottaſſent ſur ſon dos. Dès que l'Ogre la ſaiſit aſſez rudement ſur la croupe, elle ne put s'empêcher de jetter un grand cri. Nous étions alors tellement attentifs à nous ſauver, que nous ne faiſions d'attentions qu'à nous-mêmes. Cependant me retournant à ce cri, je vis le maudit Ogre, qui, l'ayant déjà dépouillée de ſa peau velue, la

faisoit rentrer durement dans sa caverne. Nous autres, toujours colés dans nos peaux, nous suivîmes le troupeau, sous la conduite de l'Ogre, jusques dans une verte & belle prairie : nous attendîmes ainsi que l'Ogre au long museau, s'étant assis à l'ombre, se fût profondément endormi.

Alors nous nous enfuîmes tous, les uns vers les montagnes, les autres vers le bord de la mer; mais le tendre & fidèlle Noradin ne voulut jamais nous suivre; il se détermina, malgré nous, à rentrer dans la caverne, résolu d'y mourir, s'il ne pouvoit délivrer Lucine.

Au moment où Noradin vit que son épouse restoit captive, son premier mouvement fut de se jetter lui-même dans la gueule du monstre; il courut jusqu'à son affreux museau; peu s'en fallut qu'il ne sentît bientôt craquer ses os sous les dents de l'ogre; mais un rayon d'espérance ce seul soutien des infortunés, le retint en lui faisant entrevoir qu'il étoit encore possible de la sauver.

Sur le soir, lorsque l'Ogre eut renfermé son troupeau, son odorat trop exquis le fit appercevoir promptement de notre fuite, & qu'il étoit condamné pour ce soir à faire un très-mauvais souper; il regarda Lucine comme la cause de cette perte; il la condamna sur le champ à rester nue attachée sur un rocher; & Noradin, le cœur

percé de la voir ſouffrir pour l'amour de lui, ſe déſeſpéroit & déſiroit la mort: ſoir & matin, le malheureux époux avoit la douleur de la voir ſur ce rocher, baignée de larmes & pouſſant des cris plaintifs; chaque fois qu'il ſortoit ou rentroit, toujours caché dans le milieu du troupeau, Lucine en pleurs & d'un air ſuppliant lui faiſoit ſigne de profiter de l'occaſion de ſauver ſa vie; mais ce fidèle époux voulut toujours s'expoſer à ce péril imminent, n'ayant lui-même que peu d'eſpoir de parvenir à la ſecourir.

La femme de l'ogre prioit auſſi très-ſouvent Noradin de s'échapper; mais rien ne put ébranler ſa conſtance, ni le réſoudre à s'éloigner de Lucine; l'amour & la pitié le lioit au pied du rocher, où du moins il pouvoit la voir. Il reſta dans cette poſition cruelle, juſqu'au tems où le Roi Gradaſſe & le fils d'Agrican vinrent aborder ſur cette même rive: ces deux Princes ſautant à terre avec leurs gens, eurent l'audace de deſcendre, de courir à Lucine, de rompre ſes liens, & de l'emporter en courant ſur leur vaiſſeau, où le Roi de Chypre reçut de leurs mains cette fille aimée dans ſes bras: cette action courageuſe, que Mandricard & Gradaſſe durent autant à la prudence qu'à la fortune, ſe paſſa de ſi grand matin, que les troupeaux de l'ogre repoſoient encore dans la caverne.

Dès que Noradin, toujours ſous la peau du bouc, fut ſorti le matin, qu'il ne vit plus Lucine ſur le rocher, qu'il ſçut qu'elle étoit partie, & que la femme de l'ogre lui raconta comment elle avoit été délivrée, il rendit grace à Dieu, & lui fit de nouveaux vœux pour ſe tirer lui-même de ſon eſclavage, & pouvoir retrouver ſon épouſe, & l'obtenir par ſes prières, ou la délivrer par ſes armes.

Plein de joie, Noradin ſuivit à l'ordinaire le troupeau dans les pâturages; il y attendit que l'ogre ſe fût endormi ſur l'herbe; enſuite, marchant jour & nuit, il ſe mit hors de danger d'en être pourſuivi; un vaiſſeau le porta dans la Satalie d'où ce Prince eſt de retour depuis trois mois dans ſes Etats de Syrie; il dépêcha des couriers à Rhodes, à Chypre, dans toutes les villes d'Afrique, d'Egypte & de Turquie; ce n'eſt que depuis avant-hier, que le Roi de Chypre, arrivé dans Nicoſie, vient de lui mander qu'après avoir eſſuyé la plus longue & la plus violente tempête, il eſt enfin de retour en ſes Etats avec leur chère Lucine.

C'eſt en réjouiſſance de cette heureuſe nouvelle, que notre Roi fait préparer cette belle fête; il veut qu'elle ſe renouvelle toujours après le cours de quatre lunes, pour rappeller la mémoire des quatre mois qu'il a paſſés, couvert de la peau

hérissée d'un bouc, caché dans le troupeau de l'ogre; & la fête de demain marquera le jour auquel il a pu se tirer de cet affreux péril. Tout ce que je viens de vous raconter, Seigneur, dit le Chevalier Syrien en terminant son récit, j'en ai vu la plus grande partie par moi-même; je tiens le reste d'un homme bien instruit, puisque c'est le Roi lui-même qui me l'a raconté : si vous restez quelque tems avec nous, vous verrez la joie la plus vive succéder à la tristesse, & si quelqu'un osoit vous rien nier de mon récit, vous pouvez l'assurer qu'il est très mal informé.

C'est ainsi que le Chevalier de Damas instruisit Griffon du motif de cette belle fête : ils passèrent ensemble une partie de la nuit; ils conclurent que Noradin étoit un grand & rare exemple d'amour & de fidélité. Les tables étant levées, les Chevaliers se retirèrent dans leurs appartemens, & ce ne fut qu'au commencement d'un jour serein & brillant, qu'ils furent réveillés par les cris de l'allégresse publique : les timbales & les trompettes rétentissoient dans la cité de Damas, & se rassembloient dans la grande place publique, où l'en entendoit s'élever aussi des cris de joie, & le bruit des chevaux & des chars.

Griffon se côuvrit aussi-tôt de ses belles armes blanches; il s'en trouve rarement de cette espèce : celles de Griffon étoient impénétrables,

& la Fée couverte d'habits blancs, dont nous avons déjà parlé, les avoit trempées de sa main.

Le vil & méprisable Chevalier d'Antioche s'arma de même, & tint compagnie à Griffon; leur hôte, toujours prévenant & poli, leur présenta de bonnes & fortes lances, les fit suivre par des Écuyers; & rassemblant plusieurs de ses parens, Chevaliers de marque, il se rendit quelque tems après Griffon dans les lices; Griffon n'ayant aucun désir de briller, traversa la place, & s'arrêta pour voir entrer tous ces enfans de Mars prêts à se signaler: les uns venoient deux à deux aux joûtes, les autres trois à trois; ils portoient tous les couleurs de leurs maîtresses; les uns marquoient leur satisfaction intérieure, les autres leur douleur cachée, par différens emblêmes placés sur leurs cimiers, ou peints sur leurs boucliers.

Les Syriens, en ce tems-là, s'armoient à la manière des Occidentaux, & vraisemblablement ils avoient pris cet usage des Chevaliers François avec lesquels ils avoient un commerce intime; les François étoient maîtres alors des saints lieux où le Dieu fait homme habita, lorsqu'il souffrit pour nous: lieux sacrés! aujourd'hui les Chrétiens si dignes de blâme vous laissent dans la possession des infidelles, tandis qu'ils ne

devroient baiſſer le fer de leurs lances que pour le ſoutien de notre ſainte foi ; c'eſt contre leur propre ſein, c'eſt contre celui du petit nombre de leurs frères qu'ils portent les plus funeſtes coups.

Vous, Eſpagnols ! vous, François ! ceſſez. Tournez ailleurs vos armes ! Brave Helvétiens ! & vous Allemands ! cherchez des conquêtes plus glorieuſes à faire, en combattant pour la gloire du Chriſt. Méritez le nom de Très-Chrétien & celui de Catholique. Pourquoi maſſacrez-vous les enfans de votre Egliſe ? pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens ? Que n'entreprenez-vous de nouveau de vous ſoumettre Jéruſalem la ſainte cité, que des Renégats vous ont arrachée des mains ? Pourquoi laiſſez-vous Conſtantinople & tant de riches contrées en Aſie & en Europe ſous le pouvoir du Turc infidèle ? Eſpagne, n'as-tu donc pas pour voiſine cette Afrique qui t'a fait mille fois plus d'offenſe & de maux que l'Italie ? Eh quoi ! c'eſt pour nuire à ce petit Etat, qu'on te voit abandonner de hautes & juſtes entrepriſes ; & toi, malheureuſe Italie ! tu dors, & tu ne parois plus honteuſe de paſſer perpétuellement de maîtres en maîtres nouveaux, ni de te ſoumettre au plus fort qui ſaura t'humilier & te tyranniſer. Suiſſe avide ! ſi la crainte de mourir de faim dans tes cavernes

& tes cabannes t'appelle dans la riche Lombardie, ſi tu cherches chez nous qui te donne du pain, ou qui finiſſe ta misère en te donnant la mort, les richeſſes immenſes du Turc ne ſont pas loin de toi. Chaſſez-le de l'Europe, ou tout au moins de la Grèce, Helvétiens! vous ſaiſirez un bien meilleur moyen de vous enrichir, ou vous périrez par une mort plus glorieuſe. Ce que je te dis, ô farouche Montagnard! je le dis à l'Allemand ton voiſin: là ſont les richeſſes, là ſont celles que Conſtantin enleva de Rome lorſqu'il emporta ce que la capitale du monde avoit de plus précieux pour enrichir la Ville de ſon nom, & qu'il prodigua le reſte: ſachez que le Pactole & l'Herme qui roulent de l'or avec leur ſable, ſachez que la Migdonie & la Lydie, pays dont la bonté fut toujours renommée, & dont les noms ſont célèbres dans l'hiſtoire, ne ſont pas aſſez éloignées de vous pour que vous ne puiſſiez pas tenter d'en faire la conquête.

Toi, grand Léon! ô toi, qui, tel qu'une colonne inébranlable, portes la charge des clefs du ciel, ne ſouffre pas que l'Italie s'affaiſſe plus long-tems ſous ſon propre poids; tire-là de cet aſſoupiſſement funeſte; ſers-toi de ce lituus paſtoral & ſacré que le ciel a remis dans tes mains; juſtifie ce nom auguſte de Léon qu'il

ſemble t'avoir donné, pour qu'à l'exemple du Roi des forêts, tes rugiſſemens mettent en fuite ces loups qui veulent dévorer ton troupeau.

Mais, grand Dieu! comment ai-je été ſi loin, en paſſant rapidement d'un ſujet à l'autre. En vérité, je n'en ſais rien moi-même, & j'aurai bien de la peine à retrouver cette chaîne : je me rappelle cependant que je vous parlois de la coutume qu'avoient pris les Syriens de s'armer à la françoiſe, & que rien n'étoit plus magnifique à voir que la grande place de Damas, pleine de Chevaliers couverts d'armes brillantes. Les Dames jettoient des fleurs de leurs balcons ſur les Chevaliers qui cherchoient à montrer leur grace & leur adreſſe à manier leurs chevaux; ils les faiſoient ſauter, caracoller, ſe ſervant ou bien ou mal-à-propos de leurs éperons, quelques-uns s'attiroient des louanges, d'autres excitoient les ris, & même les huées du peuple.

Le prix du tournoi étoit une riche armure que Noradin avoit achetée d'un Marchand qui l'avoit trouvée ſur ſon chemin en revenant d'Arménie; Noradin avoit joint, par une plus grande magnificence, une riche veſte brodée d'or & de perles, d'un prix ineſtimable, à ces belles armes.

Si le Roi de Syrie avoit ſu de quel prix étoient ces armes qu'il avoit promiſes pour le

prix du tournoi, quelque magnifique & libéral qu'il pût être, il les auroit conſervées précieuſement : mais il ſeroit trop long de raconter comment elles avoient pu paroître aſſez mépriſables pour être abandonnées ſur un grand chemin, en proie au premier Voyageur allant ou revenant dans le chemin de l'Arménie : j'en parlerai un peu plus bas ; mais à préſent je ne m'occupe que de Griffon. Dès les premières joûtes, il amoncela près de lui des tronçons de lances ſans être ébranlé ; il fit redouter après les coups terribles qu'il portoit avec ſon épée.

Dans la cour de Dames, il y avoit huit jeunes Seigneurs très-chers à leur Roi, très-renommés par leur valeur & très-unis par la fraternité d'armes : ils s'étoient liés plus intimément que jamais pour le jour du tournoi, & s'étoient aſſociés tous les huit pour en être les tenans envers & contre tous.

Le premier combat qu'ils devoient ſoutenir étoit celui de la joute, & les lances étant briſés, celui de l'épée devoit lui ſuccéder, & même celui de la maſſe d'armes. Noradin ſe plaiſoit à les voir combattre, quoique ces combats devinſſent ſouvent bien dangereux, ces Chevaliers employant la même force dans ces eſpèce de jeux, qu'ils euſſent portée contre de véritables ennemis ; il eſt vrai que lorſqu'il les

voyoit combattre avec trop d'animoſité, le Roi, d'un ſeul mot, pouvoit les ſéparer.

Le Chevalier d'Antioche, preſque auſſi peu ſenſé que courageux, ce Martan, ayant vu les premiers ſuccès de Griffon, & s'aveuglant ſur lui-même, crut un moment qu'il pouvoit imiter celui dont il étoit alors le compagnon: il haſarda donc de ſe préſenter pour combattre, & ſe tint dans la place marquée pour les aſſaillans, attendant la fin d'un combat violent qui ſe donnoit alors entre deux Chevaliers.

Le Seigneur de Séleucie, l'un des huit dont j'ai parlé, combattoit alors contre Ombrun, & lui porta dans la viſière un coup ſi violent & ſi malheureux qu'il le fit tomber mort ſur l'arêne: tous les ſpectateurs en jettèrent un cri de douleur. Ombrun étoit eſtimé, chéri, méritoit de l'être, & fut généralement regretté : Martan, témoin de ce coup mortel, penſa qu'il pouvoit en recevoir un pareil, & ſa poltronnerie naturelle lui glaçant le cœur, il ne penſa plus qu'au moyen le plus sûr & le plus prompt de ſortir de ce mauvais pas; cependant l'un des tenans s'étoit préſenté pour jouter contre lui.

Griffon, qui s'apperçut du peu d'ardeur que Martan marquoit pour combattre, le pouſſa, l'anima, comme on excite un gros mâtin contre un loup, lorſqu'on voit que le chien peu cou-

rageux reſte toujours bien loin en arrière, ſe contentant d'aboyer, & s'arrêtant toutes les fois que le loup hériſſant les lèvres de ſa gueule lui fait voir ſes dents menaçantes, & le feu ſombre & rouge qu'il porte dans ſes yeux : ce fut en préſence de toute la Cour & d'une multitude de ſpectateurs, que le lâche Martan, évitant la rencontre & la lance de ſon adverſaire, tourna la bride & ſon corps à main droite, & rendit cette courſe inutile : il eſt vrai qu'il lui reſtoit la reſſource de s'excuſer ſur la faute de ſon cheval; mais Démoſthène même n'eût pu le défendre : dès qu'ils en vinrent au combat à l'épée, quand Martan n'auroit été couvert que de papier, il n'eût pas évité plus ſoigneuſement les moindres coups de ſon adverſaire; n'étant plus à la fin maître de ſa frayeur, il prit honteuſement la fuite rompant les rangs des Chevaliers qui faiſoient de grands éclats de rire autour de lui; les battemens des mains, les huées s'élevèrent de la populace même, qui crioit au lâche comme on crie après un loup chaſſé dans des toiles. Martant, peu touché de la honte qu'il eſſuyoit, continua de fuir, & retourna ſe cacher dans ſon logis.

Le brave Griffon, honteux, déſeſpéré, ſe croyant diffamé lui-même par la lâcheté de ſon

compagnon, eût préféré d'être dans un brâſier à ſa ſituation préſente ; ſon cœur animé par la honte & par la colère, lui fait voir une Cour brillante, tout un peuple qui l'entoure, & qui d'après la conduite de ſon compagnon peuvent le ſoupçonner d'être auſſi lâche : il ſent la néceſſité de donner les preuves les plus éclatantes de ſa valeur : le moindre geſte, la moindre fauſſe démarche pouvant paroître une preuve qu'il méritoit auſſi l'opinion que Martan avoit donné de lui. Il avoit déjà mis ſa lance en arrêt, & sûr de ne jamais manquer ſon atteinte dans ces ſortes de combats, il pouſſa ſon cheval de fureur contre le Baron de Sidonie, & le fit voler des arçons. Tous les ſpectateurs ſe levèrent étonnés de ce coup de lance terrible auquel ils ne s'attendoient pas : Griffon voyant ſa lance encore entière, la rompit juſqu'à la poignée ſur le bouclier du Seigneur de Laodicée, qui, trois ou quatre fois, eut l'air d'être prêt à tomber, & qui reſta quelques momens étendu ſur la croupe de ſon cheval : celui-ci s'étant enfin remis, vint attaquer Griffon l'épée à la main. Griffon qui fut ſurpris de le revoir encore en ſelle, après une pareille atteinte, ſe dit en lui-même, il faut que l'épée faſſe bientôt ce que n'a pu faire la lance ; & ſur le champ, attaquant le Baron, il lui porte un

un coup qui parut être celui de la foudre ; & deux autres coups pareils le jettèrent tout étourdi sur la poussière.

Deux frères, Seigneurs d'Apamie, Tyrsis & Corimbe, renommés tous les deux pour être inébranlables dans les tournois succèdent au Baron de Laodicée. Tous deux éprouvèrent le même sort ; le premier fut enlevé des arçons au premier coup de lance ; le second roula sur le sable, au troisième coup d'épée qu'il reçut : & tous les spectateurs s'écrièrent que Griffon remporteroit l'honneur du tournoi.

La lice alors fut occupée par Salinterne, qui réunissoit à la charge de Grand-Ecuyer de Noradin, celle d'Administrateur de ses États ; cet homme naturellement orgueilleux, ne pouvant supporter qu'un étranger demeurât vainqueur, & d'ailleurs étant courageux & doué d'une force prodigieuse, il prit une grosse lance, & défia Griffon en termes insultans. Griffon, pour toute réponse, choisit aussi la plus forte lance, courut sur lui, & le coup qu'il porta dans le milieu de son bouclier fut si violent, que la lance traversa l'écu, la cuirasse & le corps, tellement qu'elle sortit longue d'une palme du milieu du dos de Salinterne, qui tomba roide mort, au grand déplaisir de Noradin dont il étoit aimé,

mais à la ſatisfaction de toute la Cour, qui déteſtoit cet avare Miniſtre.

Griffon enſuite porta par terre Ermophile & Carmonde, deux Chevaliers de Damas; l'un d'eux étoit chargé des affaires de la guerre, & l'autre étoit Grand-Amiral: ni l'un ni l'autre ne purent réſiſter aux bras victorieux du fils d'Olivier. Le Seigneur de Séleucie reſtoit ſeul à combattre: il paſſoit pour être le plus redoutable des guerriers ſyriens; & ſa valeur en ce jour ſe trouvoit ſoutenue par les meilleures armes, le cheval le plus nerveux, & le mieux dreſſé pour le combat.

Tous les deux ſe frappèrent également à la viſière, brisèrent leurs lances juſqu'à la poignée: le Duc de Séleucie perdit un étrier, & Griffon paſſa ſans être ébranlé. Tous les deux, jettant le reſte de leurs lances, mirent l'épée à la main, & revinrent l'un ſur l'autre avec la même ardeur. Griffon, de ſon premier coup, fendit le bouclier du Duc de Séleucie, fit voir en pièces l'acier & les os durs dont il étoit compoſé; & ſi les cuiſſards, d'une excellente trempe, n'euſſent réſiſté, le même coup eût tranché la cuiſſe du Duc, & l'eût mis hors de combat: celui-ci frappa du même tems Griffon ſur la viſière: & ſi le caſque n'eût été l'ouvrage d'une Fée, il eût pu ſe bri-

ſer par la violence du coup. Griffon ſerrant enſuite de plus près ſon adverſaire, briſe ſes armes, ne lui laiſſe pas un inſtant de repos : déjà même le Duc de Séleucie paroiſſoit en déſordre, & prêt de ſuccomber à tous momens. Le Roi de Damas ſe hâta d'interrompre ce dangereux combat, où le Duc alloit perdre la vie; & tous les ſpectateurs applaudirent à ſa prudence d'avoir fait ſéparer deux auſſi braves combattans.

Les huit Chevaliers, qui n'avoient pu ſoutenir leur entrepriſe contre un ſeul, étoient ſortis des lices; les autres, ne ſe ſentant plus la force de rien diſputer à leur vainqueur, ne ſe préſentèrent pas : ce tournoi fut donc très-promptement fini, n'ayant duré preſque qu'une heure. Mais Noradin, pour que la fète occupât plus longtems les ſpectateurs, deſcendit de ſon balcon; il fit couvrir la lice par des toiles, & diviſant le gros des Chevaliers en deux troupes, il leur fit recommencer des joûtes nouvelles, & moins dangereuſes que les premières.

Griffon, pendant ce tems, étoit retourné promptement à ſon logis, toujours furieux contre le lâche Martan, & plus honteux de l'affront qu'il en avoit reçu, qu'il n'étoit ſenſible à toute la gloire dont il venoit de ſe couvrir. Martan & la perfide Origile qui, par mille menſonges adroits, ſoutenoit ſon vil amant, firent tous

leurs efforts pour colorer l'infâme action de Martan. Soit que Griffon eût la foibleſſe de les croire, ou qu'il le feignit; il en eut l'air avec eux; mais il prit le parti de les faire ſortir ſecrettement de Damas avec lui, de peur que le peuple, en reconnoiſſant le lâche Martan, ne s'attroupât pour lui faire de nouveaux affronts. Griffon les amena donc, ſans qu'ils fuſſent apperçus; mais, voyant ſon cheval rendu de cette forte joûte, & lui-même ayant les paupières appeſanties par le ſommeil, ils s'arrêtèrent dans la première auberge à deux milles de diſtance de Damas. S'étant promptement déſarmé, le fils d'Olivier ſe retira ſeul, s'enferma dans une chambre, & ſe jetta nud dans un lit.

A peine eut-il la tête ſur l'oreiller, que ſes yeux ſe fermèrent; & jamais Blaireau ni Loir ne furent enſevelis dans un plus profond ſommeil. Martan, pendant ce tems, entrant dans un jardin avec Origile, ces deux âmes ſcélérates ourdirent enſemble la plus fine & la plus noire trahiſon qui puiſſe être tombée dans l'idée des eſprits les plus pervers.

Ils convinrent que Martan prendroit les habits, les armes, & le cheval de Griffon; & que, ſous cette fauſſe reſſemblance, il iroit ſe préſenter à Noradin comme le Chevalier qui venoit de remporter le prix du tournoi; il exé-

cuta ſur le champ ce projet; & les habits, les armes éclatantes, & le beau cheval blanc de Griffon, ſervirent à ce traître. Origile & quelques écuyers le ſuivirent : ils arrivèrent aux lices, préciſément au moment que les derniers combats à l'épée finiſſoient, & que le Roi de Damas faiſoit chercher avec empreſſement le Chevalier vainqueur, au cheval blanc & aux armes brillantes de la même couleur, dont il ignoroit le nom.

Martan, comme l'âne vil qui portoit la dépouille du fier lion, étant appellé, ce lâche ſe préſenta devant Noradin, comme Griffon eût pu le faire; le Roi l'embraſſa à pluſieurs repriſes, le fait aſſeoir à ſon côté, & veut que ſa haute valeur ſoit par-tout publié : il le fait proclamer au ſon de mille inſtrumens guerriers, vainqueur du tournoi, & de cette grande journée. Toute la ville de Damas en retentit, & le Roi le fit marcher à ſa droite, en comparant au grand Hercule, & même au Dieu Mars, ce vil coquin le plus lâche de tous les hommes : il le fit loger dans ſon palais avec toute ſa ſuite, & la perfide Origile partagea les honneurs qu'il recevoit; mais il eſt tems que je retourne à notre brave Griffon qui, ſans avoir de défiance des ſcélérats qui l'avoient accompagné, dormoit encore d'un ſommeil profond qui dura juſqu'au ſoir.

Griffon, s'appercevant qu'il est tard, sort du lit & de la chambre en diligence, il court à celle où la perfide Origile & son prétendu frère doivent être : il ne les trouve plus ; ses armes, ses habits sont disparus ; il entre en soupçon & ce soupçon s'augmente en voyant les armes & les habits de Martan qui remplacent les siens : l'hôte alors survient, & lui dit, qu'il y a déjà fort longtems qu'un Chevalier couvert d'armes blanches, une Dame & le reste de leur suite étoient retournés vers la ville : le fils d'Olivier s'apperçoit alors de tous les pièges trompeurs où l'amour l'a fait tomber jusqu'à ce jour ; il ne doute plus déjà que le prétendu frère ne soit le favori de sa perfide maitresse ; & c'est en vain qu'il rougit de sa duperie, lorsqu'ayant écouté la vérité de la bouche du Pélerin, il s'est laissé séduire par les mensonges de celle qui l'a si souvent trompé ; il voudroit alors les tenir, les punir tous deux ; mais ils sont en fuite ; & le malheureux Griffon, qui ne peut faire autrement, se couvre des armes d'un lâche, & se voit forcé de s'en servir, ainsi que de son cheval.

Il eût beaucoup mieux valu pour lui de sortir tout nu, que de se couvrir, que d'embrasser la cuirasse & l'infâme bouclier du lâche Martan ; & de porter le cimier d'un casque déshonorant ; mais il se trouvoit obligé de suivre de près les

deux perfides : il arrive à Damas assez à tems encore ; il restoit une bonne heure de jour.

Près de la ville par laquelle il entra, on voyoit à gauche un magnifique château, d'une bonne défense pour la guerre, & richement orné dans son intérieur. Le Roi, & toute sa Cour réunis dans un beau salon, y soupoient alors ; l'indigne Martan étoit assis auprès de lui avec la trompeuse Origile.

On découvroit des fenêtres & des balcons de ce palais, toute la campagne & jusqu'au pied des murs de la ville. Ils apperçurent d'assez loin arriver Griffon le Blanc, couvert des armes les plus déshonorantes. Tous les Chevaliers & les Dames se mirent à rire de celui que ces armes désignoient ; & Noradin, qui combloit le lâche Martan de ses faveurs, voulut savoir de lui le nom du vil poltron qui les portoit, & qui, malgré toute la honte dont il s'étoit couvert, osoit reparoître ainsi.

Il me paroît bien étrange, disoit Noradin à Martan, que vous, l'un des premiers Chevaliers de l'univers, vous ayez pour compagnon, le plus lâche qui soit dans tout l'Orient. Etoit-ce donc pour faire briller encore davantage votre haute valeur ? Certes, je jure bien que, sans la considération que j'ai pour vous, il eût subi le traitement le plus infâme que méritent ses pareils ;

ennemi de tout acte déshonorant, je le punirois, si vous ne l'aviez amené.

Martan, dont l'ame étoit le vase de toutes les iniquités, n'hésita pas à lui répondre : Excellent Prince, je ne peux vous dire son nom ; je l'ai rencontré sur le chemin d'Antioche : son air assez noble, ses belles armes me l'ont fait juger digne que je le souffre avec moi, & je n'en ai d'autre connoissance que celle qui m'est si désagréable aujourd'hui : je suis même si piqué de l'affront qu'il m'a fait, que je serois tenté de briser sa lance & son épée, & de le punir rigoureusement ; mais ces deux jours que j'ai eu le malheur de passer avec ce lâche, ne doivent point le garantir du traitement qu'il mérite : mon cœur sera sans cesse blessé du déshonneur dont il m'a couvert ; il en a même fait un si grand à toute la chevalerie, que tout ce qui pourroit me satisfaire le plus, seroit que Votre Majesté le fît pendre à l'un de ces créneaux pour servir d'exemple aux âmes aussi viles que l'est la sienne : Origile applaudit beaucoup au propos de Martan, & tâcha même d'agraver le crime & la punition qu'il méritoit.

Non, répondit Noradin ; je ne trouve pas que sa lâcheté mérite la mort ; mais je desire seulement qu'elle soit punie par les nouveaux affronts qu'il recevra de la populace, indignée déjà

contre lui. En disant cela, l'un de ses Barons reçut ses ordres, & partit de grand cœur pour les faire exécuter.

Ce Baron ayant pris quelques gens armés avec lui, descendit près de la porte de la Ville, attendant Griffon, & se proposant de l'arrêter entre les deux ponts, de lui faire souffrir mille affronts, & de lui faire passer le reste du jour dans un cachot.

Le Soleil sortant du sein de la mer commençoit à peine à chasser les ombres de la nuit, & à dorer la cime des Alpes, lorsque le lâche Martan, craignant que Griffon ne rendît enfin sa supercherie publique, prit congé de Noradin, & partit.

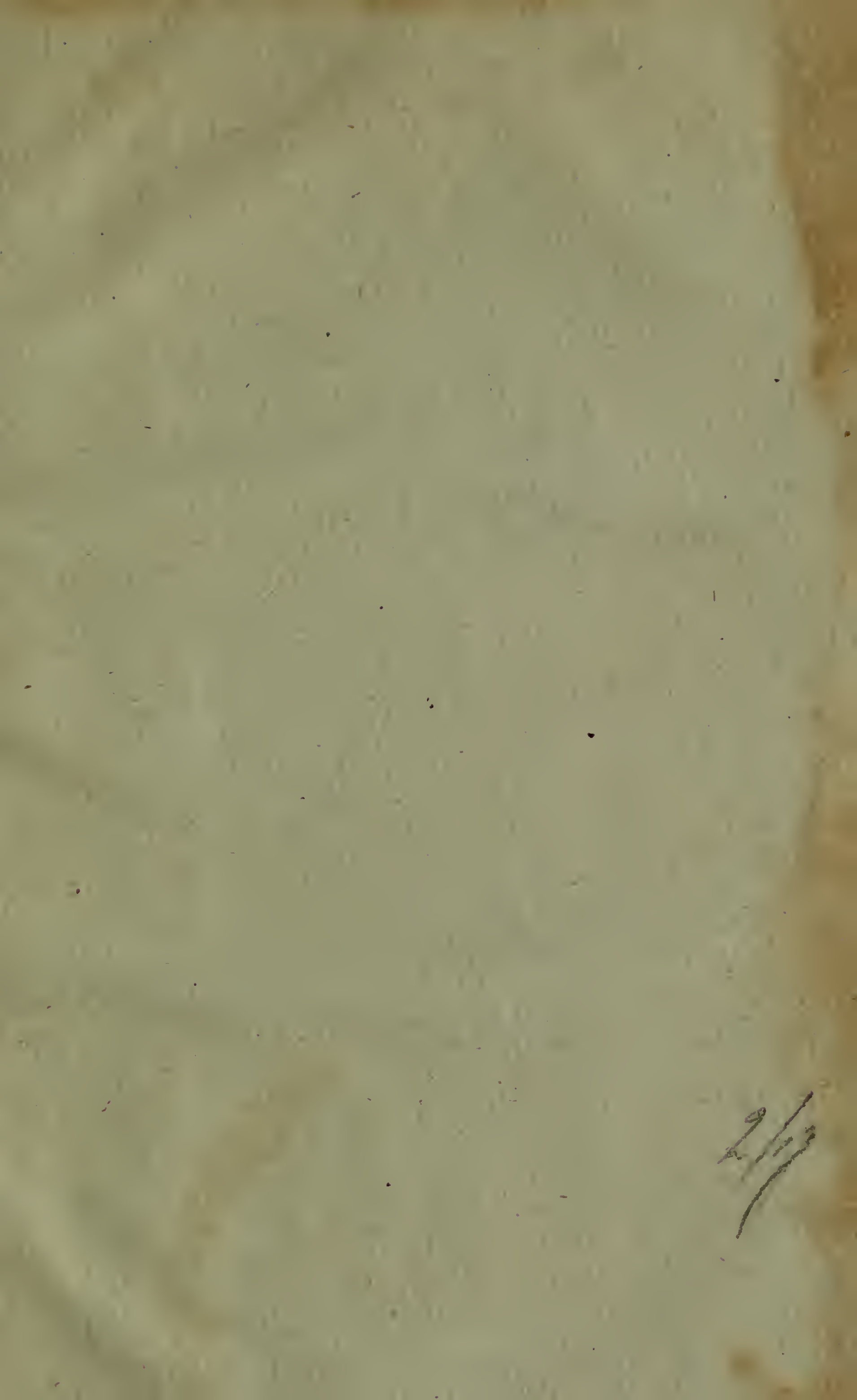
Il avoit pris un prétexte spécieux, pour en obtenir la permission; ne voulant point, disoit-il, être témoin des nouveaux affronts auxquels l'homme avec lequel il étoit arrivé sembloit être condamné. Le Roi de Damas avoit joint beaucoup de dons précieux au prix du tournois qu'il lui avoit fait remettre, & de plus un acte autentique des actions éclatantes qu'il avoit faites. Laissons aller ce vil scélérat; je vous promets qu'il recevra bientôt le juste prix de ses infamies.

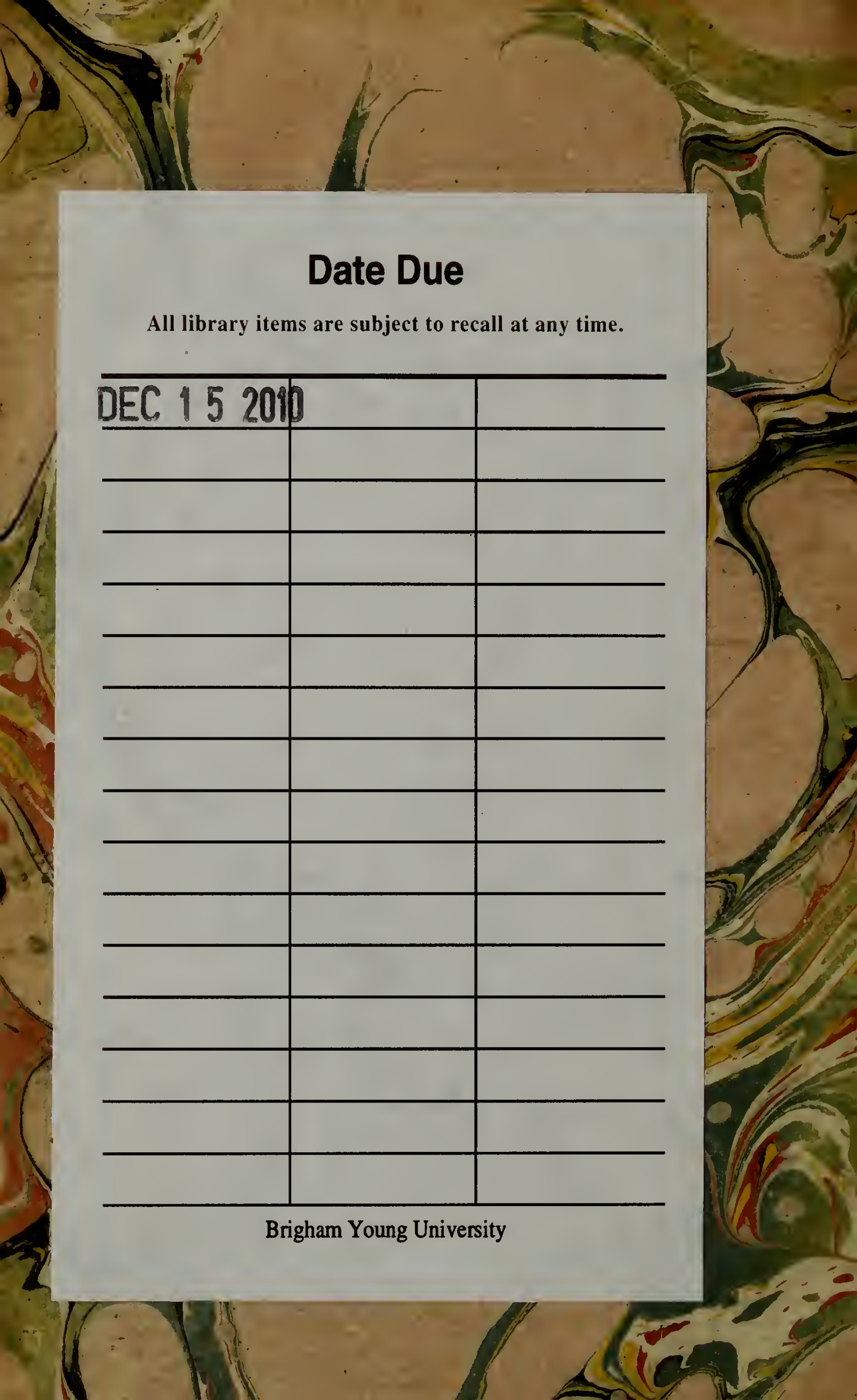
Griffon traité honteusement, avoit été conduit dans la grande place, sans casque, sans cuirasse, & couvert seulement d'un pourpoint;

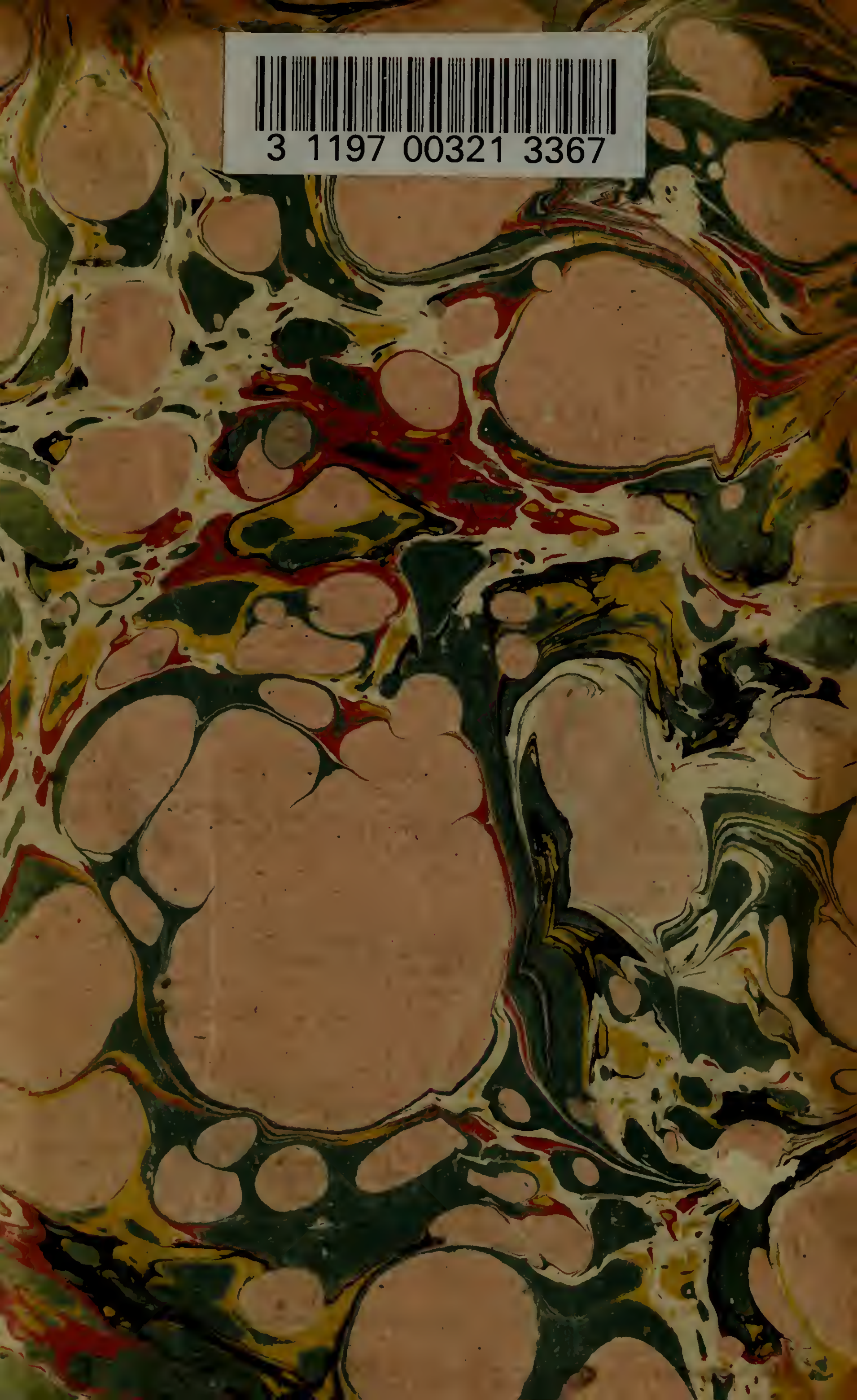
pour le conduire à la prison, ils l'avoient placé tout au haut d'un char que deux vaches atténuées par les ans, la fatigue & la faim, traînoient très-lentement; il étoit entouré de Vieilles hydeuses, & de femmes publiques déshonorées; elles l'accabloient des plus salles injures; elles agaçoient après lui beaucoup d'enfans qui les répétoient, qui lui jettoient des pierres, & qui l'eussent assommé, si des gens plus raisonnables ne les avoient arrêtés; les armes qui causoient tout ce qu'on lui faisoit essuyer, & par lesquelles on avoit cru le reconnoître, étoient traînées dans la boue, attachées au derriere de la charrette qui s'arrêta vis-à-vis une espèce de tribunal: on lui fit le reproche public & personnel des fautes qu'un autre avoit commises; & son déshonneur, dont tous les yeux croyoient être de surs temoins, fut publié hautement & à son de trompe; on le conduisit ensuite à la porte des temples, des palais les plus considérables, les noms les plus odieux lui furent prodigués, & dans la dernière marche qu'on lui fit faire, on lui prononça son bannissement, que la populace se proposoit bien d'accélérer à force de soufflets & d'autres coups, ne connoissant point celui qu'ils comptoient si mal mener: mais à peine eut-on ôté les fers dont les mains & les pieds de Griffon, pris par surprise, avoient été chargés, que le

Paladin furieux arracha de la charrette l'épée & le bouclier qui trainoient après lui, & se jetta sur ce peuple imbécille & désarmé. Mais c'est dans le chant suivant, Seigneur, que je vous raconterai le reste. Il est tems de finir celui-ci.

Fin du dix-septième Chant & du premier Volume.






3 1197 00321 3367

